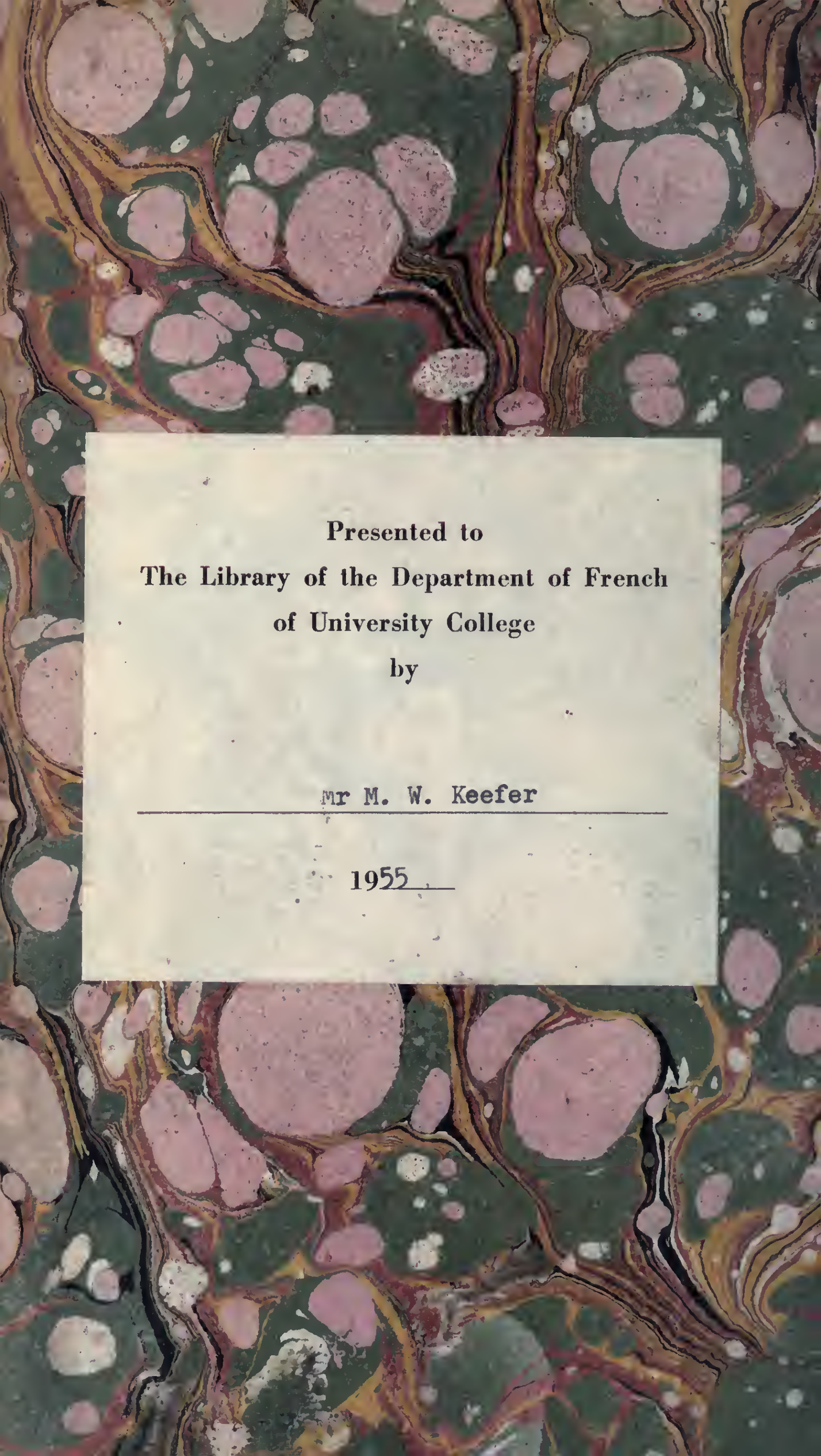
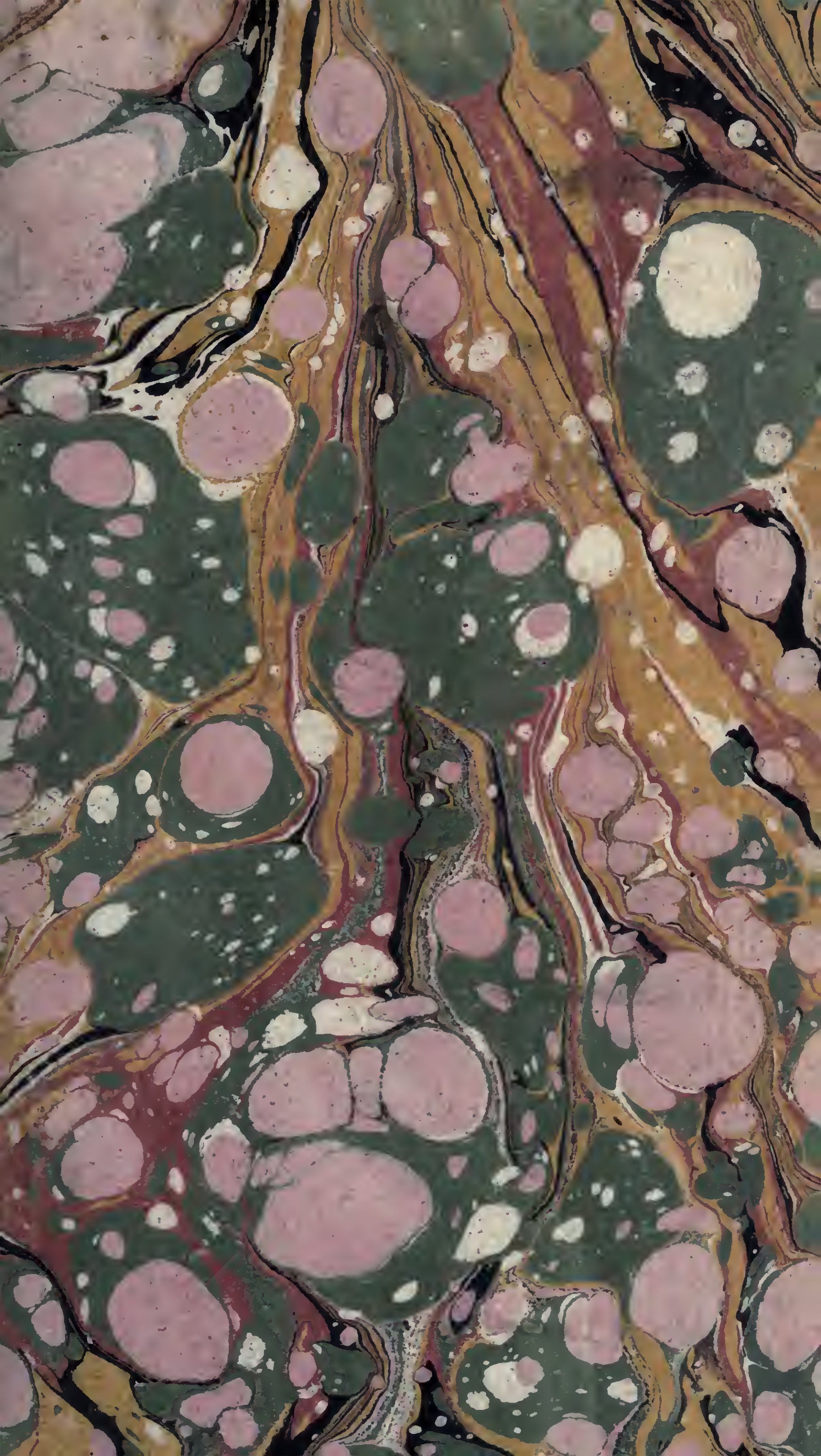

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 0624


Presented to
The Library of the Department of French
of University College
by
Mr M. W. Keefer
1955



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

MELANGES

LITTERAIRES.

REFUTATION

D'UN ECRIT ANONYME,

Contre la mémoire de feu M. Joſeph Saurin, de l'académie des ſciences, examinateur des livres, & prépoſé au journal des ſavans. (*)

SI celui qui pourſuit feu M. *Saurin* juſque dans le tombeau, ſavait que cet académicien a laiſſé une famille nombreuſe, il ſerait ſans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur des enfans, en remuant les cendres du père.

S'il ſavait que le fils, auſſi rempli de probité & de mérite que dénué de fortune, peut ſe voir arracher toutes ſes eſpérances par les calomnies dont on noircit la mémoire de ſon père; s'il apprenait que ces calomnies peuvent priver d'établiſſement cinq filles vertueuſes, il eſſuierait par ſes larmes ce que ſa coupable imprudence lui a fait écrire.

Juſqu'à quand verra-t-on, non ſeulement les gens de lettres qui doivent être humains, mais encore ceux dont la profeſſion eſt d'être charitables, infecter les journaux & les dictionnaires, de médiſances, d'offenſes perſonnelles, de ſcandales, que la religion réprouve & que le monde abhorre?

On imprima il y a quelques années, dans les ſupplémens de *Moréri* & du célèbre *Bayle*, des anecdotes concernant feu M. *Joſeph Saurin*. On l'accuſe

(*) Cet écrit anonyme fut inſéré dans un journal ſuiſſe en 1758.

dans ces articles des actions les plus odieuſes, parce qu'il avait quitté une ſecte pour une autre, ou plutôt parce qu'il avait mieux aimé vivre à Paris, dans le ſein des lettres, que de ſe conſumer ailleurs dans le fatras des diſputes théologiques. Je fus indigné de l'inſolence du compilateur nommé *Chauſepié*, qui croyait avoir continué le dictionnaire de *Bayle*.

Les dictionnaires ſont faits pour être les dépôts des ſciences, & non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant, ce ſcandale imprimé feſait quelque effet dans les eſprits faibles & avides de la honte d'autrui.

J'avais paſſé trois années de ma jeuneſſe avec M. *Joſeph Saurin*, dans l'étude de la géométrie & de la métaphyſique; & ne l'ayant pu connaître dans le temps de ſes malheurs & des faibleſſes qu'on lui objectait, (faibleſſe dont je le crus très-incapable) je fus intimement lié avec lui dans le temps de ſa vie heureuſe, c'eſt-à-dire, ignorée, retirée, occupée, frugale, auſtère. Je le vis mourir avec une réſignation courageuſe, adorant DIEU en ſage, ſe repentant de ſes fautes, pardonnant celles des autres, mépriſant tant de faux ſyſtèmes que des hommes vains ont ajoutés à la parole de DIEU, & pénétré d'une religion pure, dont tout bon eſprit ſent la force & chérit les conſolations.

C'eſt de quoi je rendis compte dans la liſte des écrivains du ſiècle de *Louis XIV*. Je n'ai cherché dans l'hiſtoire de ce beau ſiècle, le modèle du ſiècle préſent, qu'à rendre juſtice à tous les génies, à tous les ſavans, à tous les artiſtes qui le décorèrent. J'ai voulu, en louant les morts, exciter les vivans à leur reſſembler. J'ai célébré les travaux des *Fénélons*, des *Boſſuets*, des *Paſcals*, des *Bourdaloues*, des *Maſſillons*, avec la même candeur

que j'ai peint *Louis XIV* uniſſant les deux mers, fondant la marine & le commerce, établiſſant la diſcipline militaire & la police, prévenant par ſes bienfaits les hommes de génie & les ſavans dans toute l'Europe; méritant enfin, malgré ſes défauts & ſes fautes, le titre d'*homme prodigieux*, que lui donne l'homme d'Etat dom *Uſtaris*, dans ſon excellent livre de l'adminiſtration du royaume d'Eſpagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont ſouſcrit à ces vérités, excepté, peut-être, quelques ennemis invétérés, qui dans le fond de leur cœur admirent ce qu'ils haïſſent. Il en a été de même de tous les grands-hommes du ſiècle de *Louis XIV;* l'équité du public leur a rendu juſtice, & l'eſprit de parti a murmuré.

C'eſt ce qui arrive à l'occaſion de *Joſeph Saurin*, l'un des plus beaux génies du ſiècle des grandes choſes. De très-ſavans hommes éclairèrent alors le monde, & aujourd'hui on s'occupe à diſſéquer leurs cadavres.

Si ce philoſophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la charité; c'eſt l'intérêt de la ſociété, c'eſt celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un miniſtère qu'il dit ſaint, quand il s'acharne à prouver que ſon confrère a mérité d'être repris de juſtice?

Il parle de prudence; y a-t-il de la prudence à déshonorer ſon état? Il parle de religion; y a-t-il de la religion à fouiller la cendre d'un homme enſeveli depuis plus de trente années, & à vouloir prouver qu'il a fini ſes jours en criminel? quelle religion de s'acharner contre les vivans & contre les morts! quel fruit en reviendra-t-il à la ſociété, à la morale, à l'édification publique, quand on aura triſtement

combattu des témoignages respectables rendus en faveur d'une famille vertueuse ?

Touché de l'affliction que l'imposture préparait à cette famille, & pressé par les devoirs de l'humanité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, seigneur de la terre dans laquelle *Joseph Saurin* avait été ce qu'on appelle ministre ou pasteur. Avez-vous jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle *Saurin* est supposé s'accuser lui-même des fautes dont on le charge, & qu'on a fait imprimer depuis peu ? Non, répond cet officier plein de franchise & de bonté, je ne l'ai jamais vue ; & je ne puis approuver l'usage qu'on en fait. Toute sa famille répond la même chose. Trois pasteurs respectables, animés des mêmes principes d'honneur, signent la même déclaration ; & voilà qu'un homme qui n'ose pas signer son nom s'élève contre tous ces témoignages. (1) Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la paix à des cœurs affligés ; en vain tous vos témoignages sont authentiques ; je veux, par un libelle sans nom, déchirer pieusement ceux que vous avez généreusement consolés.

N'est-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur : Par quelle cruauté inouïe venez-vous sans mission, sans titre, sans raison, persécuter la mémoire d'un sage que vous n'avez point connu, & du fond de votre petit pays encore barbare, poursuivre ses enfans que vous ne connaissez pas ? montrez des preuves, ou faites amende honorable. Un accusateur doit avoir

(1) Ces pasteurs se sont attiré une affaire très-grave pour avoir signé suivant leur conscience ; tant le célèbre anatomiste *Haller* avait mis l'intolérance à la mode dans le canton de Berne.

ſes preuves en main; & quand il les a, il eſt odieux. S'il ne les a pas, il eſt calomniateur, & mérite d'être puni par la juſtice quand il y en a une.

Par quel excès incompréhenſible avez-vous pu vous laiſſer emporter juſqu'à taxer de déiſme & d'athéiſme le ſervice charitable rendu à la mémoire d'un mort, & à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes eſpérances d'être très-ſupérieur à ſon père dans la littérature?

Miſérable aboyeur de village, vous appelez déiſte & athée celui qui défend l'innocence! & qui êtes-vous, vous qui l'outragez?

On ſait que ce cloaque de turpitudes n'eſt que l'écoulement du bourbier dans lequel fut plongé le poëte *Jean-Baptiſte Rouſſeau*, après l'aventure de ſes couplets, pour leſquels il fut condamné au banniſſement perpétuel par le châtelet, & par le parlement de Paris. Il avait été aſſez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, & aſſez criminel pour oſer accuſer un vieux géomètre d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie & de ſubornation de témoins, il fut juſtement puni. Réfugié en Suiſſe parmi les domeſtiques du comte du *Luc*, ambaſſadeur de France, il y ourdit toutes ces impoſtures contre *Joſeph Saurin*.

Il m'importe fort peu que *Rouſſeau* ſoit ou ne ſoit pas au nombre des artiſtes de paroles qui ont illuſtré la France; qu'il ait fait de paſſables ou de très-ennuyeuſes comédies, quelques odes harmonieuſes, & quelques-unes de déteſtables; quelques épigrammes ſur la ſodomie & ſur la beſtialité; il m'importe encore très-peu qu'un partiſan intéreſſé de ces épigrammes l'appelle

le grand *Rouſſeau*, pour le diſtinguer des autres *Rouſſeaux*. Je ne veux, dans ce petit écrit, que rendre gloire à la vérité ſur des faits dont je ſuis parfaitement informé. Il y a deux monſtres qui déſolent la terre en pleine paix ; l'un eſt la calomnie, & l'autre l'intolérance; je les combattrai juſqu'à ma mort.

LES HONNETETÉS
LITTERAIRES.

On a déjà dit qu'il eſt ridicule de défendre ſa proſe & ſes vers, quand ce ne ſont que des vers & de la proſe; en fait d'ouvrages de goût il faut faire & enſuite ſe taire.

Térence ſe plaint, dans ſes prologues, d'un vieux poëte qui ſuſcitait des cabales contre lui, qui tâchait d'empêcher qu'on ne jouât ſes pièces, ou de les faire ſiffler quand on les jouait. *Térence* avait tort, ou je me trompe. Il devait, comme l'a dit *Céſar*, (*) joindre plus de chaleur & plus de comique au naturel charmant & à l'élégance de ſes ouvrages. C'était la meilleure façon de répondre à ſon adverſaire.

Corneille diſait de ſes critiques: S'ils me diſent *pois*, je leur répondrai *fèves*. En conſéquence il fit contre le modeſte *Scudéri* ce rondeau un peu immodeſte.

Qu'il faſſe mieux ce jeune jouvencel,
A qui le ciel donne tant de martel,
Que d'entaſſer injure ſur injure,
Rimer de rage une lourde impoſture,
Et ſe cacher ainſi qu'un criminel.
Chacun connaît ſon jaloux naturel,

(*) *Tu quoque, tu in ſummis, ô dimidiate Menander!*
Poneris, & meritò puri ſermonis amator.
Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac deſpectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, & doleo tibi deeſſe, Terenti.

Le montre au doigt comme un fou ſolemnel,
Et ne croit pas en ſa bonne écriture,
Qu'il faſſe mieux.

Paris entier ayant vû ſon cartel,
L'envoie au diable, & ſa muſe au b.....
Moi j'ai pitié des peines qu'il endure;
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il faſſe mieux.

Il eut enſuite le malheur de répondre à l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi, qui feſait des tragédies comme il prêchait, & qui pour ſe conſoler des ſifflets dont on avait régalé ſa Zénobie, ſe mit à dire des injures à l'auteur de Cinna. *Corneille* eût mieux fait de s'envelopper dans ſa gloire & dans ſa modeſtie, que de répondre *fèves* à l'abbé d'*Aubignac*, qui lui avait dit *pois*.

Racine, dans quelques-unes de ſes préfaces, a fait ſentir l'aiguillon à ſes critiques; mais il était bien pardonnable d'être un peu fâché contre ceux qui envoyaient leurs laquais battre des mains à la Phèdre de *Pradon*, & qui retenaient les loges à la Phèdre de *Racine* pour les laiſſer vides, & pour faire accroire qu'elle était tombée. C'étaient-là de grands protecteurs des lettres; c'étaient le duc *Zoïle*, le comte *Bavius*, & le marquis *Mévius*.

Molière s'y prit d'une autre façon. *Cotin*, *Ménage*, *Bourſaut*, l'avaient attaqué; il mit *Bourſaut*, *Cotin*, & *Ménage* ſur le théâtre.

La Fontaine, qui a tant embelli la vérité dans pluſieurs de ſes fables, fit de très-mauvais vers contre

Furetière, qui le lui rendit bien. Il en fit de fort médiocres contre *Lulli*, qui n'avait pas voulu mettre en musique son détestable opéra de Daphné, & qui se moqua de son opéra & de sa satire. J'aimerais mieux, dit-il, mettre en musique sa satire que son opéra.

Rousseau le poëte fit quelques bons vers & beaucoup de mauvais contre tous les poëtes de son temps, qui le payèrent en même monnaie.

Pour les auteurs qui, dans les discours préliminaires de leurs tragédies ou comédies, tombées dans un éternel oubli, entrent amicalement dans tous les détails de leurs pièces, vous prouvent que l'endroit le plus sifflé est le meilleur; que le rôle qui a le plus fait bâiller est le plus intéressant; que leurs vers durs, hérissés de barbarismes & de solécismes, sont des vers dignes de *Virgile* & de *Racine* : ces messieurs sont utiles en un point; c'est qu'ils font voir jusqu'où l'amour-propre peut mener les hommes, & cela sert à la morale.

M. de *Voltaire* écrivit un jour : „ La Henriade vous „ déplaît, ne la lisez point. Zaïre, Brutus, Alzire, „ Mérope, Sémiramis, Mahomet, Tancrède, vous „ ennuient, n'y allez pas. Le *Siècle de Louis XIV* vous „ paraît écrit d'un style ridicule, à la bonne heure; „ vous écrivez bien mieux, & j'en suis fort aise. Je „ vous jure que je ne serai jamais assez sot pour prendre „ le parti de ma manière d'écrire contre la vôtre.

„ Mais si vous accusez de mauvaise foi & de men- „ songes imprimés, un historien impartial, amateur „ de la vérité & des hommes; si vous imprimez & „ réimprimez vous-même des mensonges, soit par la „ noble envie qui ronge votre belle ame, soit pour „ tirer dix écus d'un libraire, je tiens qu'alors il faut

„ éclaircir les faits. Il eſt bon que le public ſoit inſ- „ truit, il s'agit ici de ſon intérêt. J'ai fort bien fait „ de produire le certificat du roi *Staniſlas*, qui atteſte „ la vérité de tous les faits rapportés dans l'hiſtoire „ de *Charles XII.* Les aboyeurs folliculaires ſont „ confondus alors, & le public eſt éclairé.

„ Si votre zèle pour la vérité & pour les mœurs „ va juſqu'à la calomnie la plus atroce, juſqu'à „ certaines impoſtures, capables de perdre un pauvre „ auteur auprès du gouvernement & du monarque; „ il eſt clair alors que c'eſt un procès criminel que „ vous lui faites, & que le malheureux ſifflé, opprimé, „ que vous voudriez encore faire pendre, doit au „ moins défendre ſa cauſe avec toute la circonſpection „ poſſible. „

Je penſe entièrement comme M. de *Voltaire.*

Il me ſemble d'ailleurs que dans notre Europe occidentale, tout eſt procès par écrit. Les puiſſances ont-elles une querelle à démêler, elles plaident d'abord pardevant les gazetiers, qui les jugent en premier reſſort, & enſuite elles appellent de ce tribunal à celui de l'artillerie.

Deux citoyens ont-ils un différend ſur une clauſe d'un contrat ou d'un teſtament, on imprime des factums, & des dupliques, & des mémoires nouveaux. Nous avons des procès de quelques bourgeois, plus volumineux que l'hiſtoire de *Tacite* & de *Suétone.* Dans ces énormes factums, & même à l'audience, le demandeur ſoutient que l'intimé eſt un homme de mauvaiſe foi, de mauvaiſes mœurs, un chicaneur, un fauſſaire. L'intimé répond avec la même politeſſe. Le procès

de mademoiselle *la Cadière* & du R. P. *Girard*, contient ſept gros volumes, & l'Enéide n'en contient qu'un petit.

Il eſt donc permis à un malheureux auteur de bagatelles, de plaider pardevant trois ou quatre douzaines de gens oiſifs qui ſe portent pour juges des bagatelles, & qui forment la bonne compagnie, pourvu que ce ſoit honnêtement, & ſurtout qu'on ne ſoit point ennuyeux; car ſi dans ces querelles l'agreſſeur a tort, l'ennuyeux l'a bien davantage.

J'ai lu autrefois une épître ſur la calomnie; j'en ignore l'auteur, & je ne ſais ſi ſon ſtyle n'eſt pas un peu familier; mais les derniers vers m'ont paru faits pour le ſujet que je traite.

Voici le point ſur lequel je me fonde;
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obſcurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous lève ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine.
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie & tous ſes noirs enfans
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.

Montez au ciel; trois déeſſes rivales
Y vont porter leur haine & leurs ſcandales;
Et le beau ciel de nous autres chrétiens,
Tout comme l'autre, eut auſſi ſes vauriens.

Ne voit-on pas chez cet atrabilaire
Qui d'Olivier fut un temps ſecrétaire, (*a*)
Ange contre ange, Uriel & Niſroc,
Contre Arioc, Aſmodée, & Moloc,
Couvrant de ſang les céleſtes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
De purs eſprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près ſur eux;
Et le Meſſie allant dans une armoire
Prendre ſa lance, inſtrument de ſa gloire?
Vous voyez bien que la guerre eſt par-tout.
Point de repos; cela me.... pouſſe à bout.
Hé quoi toujours alerte, en ſentinelle!
Que devient donc la paix univerſelle
Qu'un grand miniſtre en rêvant propoſa,
Et qu'Irénée (*b*) aux ſifflets expoſa,
Et que Jean-Jacque orna de ſa faconde,
Quand il feſait la guerre à tout le monde? (*c*)
(*d*) O Patouillet! ô Nonotte & conſorts!
O mes amis, la paix eſt chez les morts.
Chrétiennement mon cœur vous la ſouhaite.
Chez les vivans où trouver ſa retraite?
Où fuir? que faire? à quel ſaint recourir?
Je n'en ſais point, il faut ſavoir ſouffrir.

Mais, dit-on, *Bernard de Fontenelle*, après avoir fait quelques épigrammes aſſez plates contre *Nicolas*

(*a*) *Milton*, ſecrétaire d'*Olivier Cromwell*, & qui juſtifia le meurtre de *Charles I*, dans le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit.

(*b*) *Irénée Caſtel de Saint-Pierre.*

(*c*) *Jean-Jacques* a fait auſſi un très-mauvais ouvrage ſur ce ſujet.

(*d*) Ce ſont deux ex-jéſuites les plus inſolens calomniateurs de leur profeſſion, & il en ſera queſtion dans le cours de cet ouvrage.

Boileau & contre *Racine*, ne répondit rien au mauvais livre du R. P.. *Balthus* de la ſociété de Jéſus, qui l'accuſait d'athéiſme pour avoir rédigé en bon français & avec grâces le livre latin très-ſavant, mais un peu peſant de *Vandall;* c'eſt que les RR. PP. *Lallemant* & *Doucin*, de la ſociété de Jéſus, firent dire à M. de *Fontenelle* par M. l'abbé de *Tilladet*, que s'il répondait on le mettrait à la baſtille ; c'eſt que plus de vingt ans après, le R. P. *le Tellier* perſécuta *Fontenelle*, qu'il accuſa d'avoir engagé du *Marſais* à répondre; (*e*) c'eſt que du *Marſais* était perdu ſans le préſident de *Maiſons*, & *Fontenelle* ſans M. d'*Argenſon*, comme on l'a déjà dit ailleurs, & comme *Fontenelle* le fait entendre lui-même dans le bel éloge de M. d'*Argenſon* le garde des ſceaux. (*f*)

Mais à préſent que le R. P. *le Tellier* ne diſtribue plus de lettres de cachet, je poſe qu'il n'eſt pas abſolument défendu à un barbouilleur de papier, ſoit mauvais poëte, ſoit plat proſateur, du nombre deſquels j'ai l'honneur d'être, d'expoſer les petites erreurs dans leſquelles des gens de bien ſont depuis peu tombés, ſoit en inventant, ſoit en rapportant des calomnies abſurdes, ſoit en falſifiant des écrits, ſoit en contrefeſant le ſtyle & juſqu'au nom de leurs confrères qu'ils ont voulu perdre ; ſoit en les accuſant d'héréſie, de

(*e*) Voyez la page 101 de l'excellent ouvrage intitulé : *La deſtruction des jéſuites*, livre écrit du ſtyle des Provinciales, mais avec plus d'impartialité. Voici comme l'auteur très-inſtruit s'exprime : *Dans le même temps que le Tellier perſécutait les janſéniſtes, il déférait Fontenelle à Louis XIV comme un athée, pour avoir fait l'Hiſtoire des oracles.*

(*f*) M. *Jean-George le Franc*, évêque du Puy en Vélai, a renouvelé cette accuſation dans une paſtorale qui ne vaut pas les paſtorales de *Fontenelle*.

déiſme, d'athéiſme, à propos d'une recherche d'anatomie, ou de quelques vers de cinq pieds, ou de quelque point de géographie. M. *Jean-George le Franc*, évêque du Puy, dit, par exemple, dans une paſtorale, à la page 6 : *Qu'on s'eſt armé contre le chriſtianiſme dans la grammaire.* On n'avait pas encore entendu dire que le ſubſtantif & l'adjectif, quand ils s'accordent en genre, en nombre, & en cas, conduiſent droit à nier l'exiſtence de DIEU.

Je vais, pour l'édification du public, raſſembler, preuves en main, quelques tours de paſſe-paſſe dans ce goût, qui ont illuſtré en dernier lieu la littérature. Ce petit morceau pourra être utile à ceux qui entrent dans la carrière heureuſe des lettres. C'eſt un *compendium* de traits d'érudition, de droiture, & de charité, qui me fut envoyé il y a quelque temps par un bon ami, ſous le titre de *Nouvelles honnêtetés littéraires.*

Première honnêteté.

IL y a des ſottiſes convenues qu'on réimprime tous les jours ſans conſéquence, & qui ſervent même à l'éducation de la jeuneſſe. La géographie d'*Hubner* eſt miſe entre les mains des enfans, depuis Moſcou juſqu'à Strasbourg. On y trouve, dès la première page, que *Jupiter* ſe changea en taureau pour enlever *Europe*, treize cents ans avant JESUS-CHRIST, jour pour jour; mais que les habitans de l'Europe ſont enfans de *Japhet;* qu'ils ſont au nombre de trente millions, quoique la ſeule Allemagne poſſède environ ce nombre d'habitans. Il affirme enſuite qu'on ne peut trouver en Europe un terrain d'une lieue d'étendue qui ne ſoit habité,

habité, quoiqu'il y ait vingt lieues de pays dans les landes de Bordeaux où l'on ne trouve abſolument perſonne; quoique dans les Etats du pape, depuis Orviette juſqu'à Terracine, il y ait beaucoup de terrains abandonnés, & quoiqu'il y ait des marécages immenſes dans la Pologne, & des déſerts dans la Ruſſie, & par tout pays des landes.

Il eſt dit dans ce livre, que le roi de France a toujours quarante mille ſuiſſes à ſa ſolde, quoiqu'il n'en ait environ que douze mille.

M. *Hubner*, en parlant de Marſeille, dit que le château de Notre-Dame de la Garde eſt très-bien fortifié. Si M. *Hubner* avait ou vu Marſeille, ou lu le voyage de *Bachaumont* & de *Chapelle*, il aurait eu une connaiſſance plus exacte de Notre-Dame de la Garde,

> Gouvernement commode & beau,
> A qui ſuffit pour toute garde
> Un ſuiſſe avec ſa hallebarde
> Peint ſur la porte du château.

M. *Hubner* aſſure qu'à Orange il parut une couronne d'or au ciel en plein midi, lorſque *Guillaume* prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reçut l'hommage des habitans de cette ville, *& que c'eſt pourquoi il eut toujours beaucoup de bienveillance pour elle.*

On cite ici le livre d'*Hubner* parmi cent autres, parce qu'on a été obligé par haſard d'en lire quelque choſe, ainſi que du *Spectacle de la nature*, où il eſt dit que *Moïſe* eſt un grand phyſicien; que la lumière arrive des étoiles ſur la terre en ſept minutes, & que le chien de M. le chevalier s'appelle *Mouſlar*.

Ces inepties nombreuſes ne font nul mal, ne portent préjudice à perſonne, & ſont aiſément rectifiées par les inſtituteurs qui inſtruiſent la jeuneſſe. Mais qu'un hiſtorien anglais, dans les annales du ſiècle, aſſure que le dernier empereur de la maiſon d'Autriche, *Charles VI*, a été empoiſonné par un de ſes pages, lequel page s'eſt réfugié paiſiblement à Milan; qu'il diſe que le roi de France, à la bataille de Fontenoi, ne paſſa jamais l'Eſcaut, lorſqu'il eſt avéré qu'il était au-delà du pont de Calone à la vue des deux armées; qu'il diſe que les Français empoiſonnèrent les balles de leurs fuſils en les mâchant, & en y mêlant des morceaux de verre; qu'il diſe que le duc de *Cumberland* envoya au roi de France un coffre rempli de ces balles; que ces abſurdes menſonges ſoient répétés encore dans d'autres livres: voilà, ce me ſemble, des honnêtetés qu'il eſt juſte de relever, & que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a pas paſſées ſous ſilence.

Seconde honnêteté.

APRÈS que l'eſpion turc eut voyagé en France ſous *Louis XIV*, *Dufreſny* fit voyager un ſiamois. Quand ce ſiamois fut parti, le préſident de *Monteſquieu* donna la place vacante à un perſan, qui avait beaucoup plus d'eſprit que l'on en a à Siam & en Turquie.

Cet exemple encouragea un nouvel introducteur des ambaſſadeurs, qui dans la guerre de 1741 fit les honneurs de la France à un eſpion turc, lequel ſe trouva le plus ſot de tous.

Quand la paix fut faite, M. le chevalier *Godart* fit les honneurs de preſque toute l'Europe à un eſpion

chinois qui résidait à Cologne, & qui parut en six petits volumes.

Il dit, page 17 du premier volume, que le roi de France est le roi des gueux, (g) que si l'univers était submergé, Paris serait l'arche où l'on trouverait en hommes & en femmes toutes sortes de bêtes.

Il assure (h) qu'une nation naïve & gaie qui *chambre ensemble*, ne doit pas être de mauvaise humeur contre les femmes, & que les auteurs un peu polis ne les *invectivent* plus dans leurs ouvrages ; cependant sa politesse ne l'empêche pas de les traiter fort mal.

Il dit (i) que le peuple de Lyon est d'un degré plus stupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon.

Passe encore, dira-t-on, que l'auteur, pour vendre son livre, attaque les rois, les ministres, les généraux & les gros bénéficiers; ou ils n'en savent rien, ou s'ils en savent quelque chose ils s'en moquent. Il est assez doux d'avoir ses courtisans dans son antichambre, tandis que les écrivains frondeurs sont dans la rue. Mais les pauvres gens de lettres qui n'ont point d'antichambre, sont quelquefois fâchés de se voir calomniés par un lettré de la Chine, qui probablement n'a pas plus d'antichambre qu'eux.

Il y a surtout beaucoup de dames nommées par le lettré chinois, lequel proteste toujours de son respect pour le beau sexe. C'est un sûr moyen de vendre son livre. Les dames, à la vérité, ont de quoi se consoler ; mais les malheureux auteurs vilipendés n'ont pas les mêmes ressources.

(g) Page 21. (h) Pages 69 & 70. (i) Page 89.

Troisième honnêteté.

Le gazetier eccléſiaſtique outrage pendant trente ans, une fois par ſemaine, les plus ſavans hommes de l'Europe, des prélats, des miniſtres, quelquefois le roi lui-même; mais le tout en citant l'écriture ſainte. Il meurt inconnu, ſes ouvrages meurent auſſi; & il a un ſucceſſeur.

Quatrième honnêteté.

Un autre gazetier joue dans la littérature le même rôle que l'écrivain des nouvelles eccléſiaſtiques a joué dans l'Egliſe de Dieu. C'eſt l'abbé *Desfontaines*, chaſſé pour ſes mœurs de cette ſociété de Jéſus, chaſſé de France pour ſes intrigues. Il met en vers des pſeaumes, & on ne lit point ſes vers; il meurt de faim, & il déchire pour vivre tous ceux qui ſe font lire, & il le déclare; il eſt enfermé à bicêtre, & il fait des feuilles à bicêtre; enfin il a un ſucceſſeur auſſi. Ce ſucceſſeur eſt l'*Eliſée* de cet *Elie*, chaſſé comme lui des jéſuites, mis à bicêtre comme lui, paſſant de bicêtre au fort-l'évêque & au châtelet, couvert d'opprobres publics & ſecrets, oſant écrire & n'oſant ſe montrer. Le nom de *Fréron* eſt devenu une injure; & cependant il aura auſſi un ſucceſſeur, dont les ſots liront les feuilles en province pour ſe former l'*eſprit & le cœur.*

Cinquième honnêteté.

L'abbé de *Caveirac*, dans ſa belle apologie de la révocation de l'édit de Nantes, & dans celle de la Saint-Barthelemi, traite comme des coquins environ

douze cent mille perſonnes, qui vivent paiſiblement en France ſous le nom de nouveaux convertis. Il tombe enſuite ſur les avocats; il déchire les gens de lettres; il calomnie le miniſtère. Il ſe ferait beaucoup d'amis s'il n'avait pas trop peu de lecteurs.

Sixième honnêteté.

Un homme de province ſollicite une place dans un corps reſpectable d'une capitale, & l'obtient; & pour tout remercîment, il dit à ſes confrères, qu'eux & tous ceux qui aſpirent à l'être ſont des extravagans, des ennemis de l'Etat & de la religion, & même des gens ſans goût qui ne liſent point ſes cantiques.

Mon correſpondant ne me dit point dans quel pays s'eſt paſſé cette aventure. Je ſoupçonne que c'eſt en Amérique. Il ajoute que ce diſcours du récipiendaire produiſit quelques mauvaiſes plaiſanteries qu'il faut pardonner aux intéreſſés. Heureux ceux qui, lorſqu'ils ſont outragés, ſe contentent de rire! Vous ſavez, mon cher lecteur, que le public eſt alerte ſur les fautes des gens de lettres, comme ſur l'orgueil, l'avarice, & les petites paillardiſes, qu'on a quelquefois reprochées aux moines. Plus un état exige de circonſpection, plus les faibleſſes ſont remarquées; & ſi les moines ont fait vœu de chaſteté, d'humilité, & de pauvreté, les gens de lettres ſemblent avoir fait vœu de raiſon.

Septième honnêteté.

Lorsque le R. P. *la Valette*, *alias Duclos*, *alias Lefèvre*, eut fait ſa première banqueroute, *ad majorem*

ſocietatis gloriam; lorſque des imprimeurs huguenots eurent rafraîchi les premières pages d'une vieille édition du R. P. *Buſembaum*, que l'on fit paſſer pour nouvelle, & qu'ils eurent ainſi jeté, ſans le ſavoir, la première pierre qui a ſervi à lapider la ſociété de Jéſus; lorſque ces pères écrivaient en faveur de leur corps tant de petits livres qu'on ne lit plus; lorſque quelques prélats s'imaginant que la ſociété de Jéſus était immortelle & invulnérable, lui firent leur cour très-mal adroitement par quelques écrits; lorſque le bourreau brûla, ſelon ſon uſage, une belle lettre du révérendiſſime père en DIEU *Jean-George le Franc*, évêque du Puy en Vélai, il y eut alors une inondation de brochures, & autant d'injures de part & d'autre qu'il y avait de jéſuites en France.....

La principale honnêteté fut entre les RR. PP. dominicains & les RR. PP. jéſuites. Les jéſuites, dans un écrit intitulé: *Lettre d'un homme du monde à un théologien*, pag. 4, complimentèrent les jacobins ſur leur frère *Politien* de Montepulciano, qui, dit-on, empoiſonna avec une hoſtie le méchant empereur *Henri VII;* ſur le *bienheureux Jacques Clément*, ainſi nommé par la ligue; ſur *Edmond Bourgoin* ſon prieur; ſur frères *Pierre Argier* & *Ridicouſe*, roués tous deux à Paris.

Les jacobins répondirent à ce compliment par une longue énumération des martyrs de la ſociété; & cette liſte ne finiſſait point. Les deux partis appelèrent à leur ſecours *St Thomas d'Aquin*. Il s'agiſſait de le bien entendre, & c'eſt-là le grand effort de la théologie. Les uns & les autres convenaient des paroles. Ils avouaient que *St Thomas* a dit, liv. II, queſt. 42,

art. 2, que ceux qui délivrent la multitude d'un méchant roi sont très-louables.

Que le mauvais prince est le seul séditieux.

Qu'il y a des cas où celui qui le tue mérite récompense.

Que selon le même *St Thomas d'Aquin*, liv. II, quest. 12, un prince qui a apostasié n'a plus de droit sur ses sujets.

Que s'il est excommunié, ses sujets sont *ipso facto* délivrés de leur serment de fidélité, *ejus subditis & juramento fidelitatis ejus liberati sunt.*

Que comme il est permis de résister aux larrons, il est permis de résister aux mauvais princes: *Ut sicut licet resistere latronibus, ita licet in tali casu resistere malis principibus.* Liv. II, quest. 69.

Tout cela se trouve avec beaucoup d'autres choses également édifiantes, dans l'Appel à la raison, imprimé en 1762 sous le titre de Bruxelles.

On prétend que chez les jacobins, quand il meurt un docteur en théologie, on met une bible de *St Thomas* dans sa bière. Des profanes ayant lu ces grandes questions dans *St Thomas d'Aquin*, ont prétendu qu'il eût été à désirer pour la tranquillité publique, que toutes les *sommes* de ce bon-homme eussent été enterrées avec tous les jacobins. Mais ce sentiment me paraît un peu trop dur.

Après cette dispute, qui intéressa vivement dix ou douze lecteurs, il en survint une autre entre les mêmes combattans, au sujet du livre *de matrimonio* du R. P. *Sanchez*, regardé en Espagne & par tous les jésuites du monde comme un père de l'Eglise. Cette dispute se trouve à la page 262 du nouvel Appel à

la raiſon ; & il faut avouer que la raiſon doit être bien étonnée qu'on ſoumette un pareil procès à ſon tribunal.

On y diſcute trois queſtions tout-à-fait intéreſſantes. La première, *quando vas innaturale uſurpatur.* La ſeconde, *quando ſeminatio non eſt ſimultanea.* La troiſième, *quando ſeminatio eſt extra vas.* Ma pudeur & mon grand reſpect pour les dames m'empêchent de traduire en français cette diſpute théologique. J'ai prétendu me borner à faire voir combien les théologiens ſont quelquefois honnêtes.

Huitième honnêteté.

UN homme d'un génie vaſte, d'une érudition immenſe, d'un travail infatigable, & dont le nom perce dans l'Europe, du ſein de la retraite la plus profonde, entreprend le plus grand & le plus difficile ouvrage dont la littérature ait jamais été honorée ; le meilleur géomètre de France ſe joint à lui. Ce géomètre, qui unit à la délicateſſe de *Fontenelle* la force que *Fontenelle* n'a pas, donne un plan de cette célèbre entrepriſe, & ce plan vaut lui ſeul une Encyclopédie. Un homme d'un nom illuſtre, qui s'eſt conſacré aux lettres toute ſa vie, phyſicien exact, métaphyſicien profond, très-verſé dans l'hiſtoire & dans les autres genres, fait lui ſeul près du quart de cet ouvrage utile ; des hommes ſavans, des hommes de génie s'y dévouent ; d'anciens militaires, d'anciens magiſtrats, d'habiles médecins, des artiſtes même y travaillent avec ſuccès, & tous dans la vue de laiſſer à l'Europe le dépôt des ſciences & des arts, ſans aucun

intérêt, ſans vain amour-propre. Ce n'eſt que malgré eux que le libraire a publié leurs noms. M. de *Voltaire* ſurtout avait prié que ſon nom ne parût point. Quelle a été la reconnaiſſance de certains hommes, ſoi-diſant gens de lettres, pour une entrepriſe ſi avantageuſe à eux-mêmes? celle de la décrier, de diffamer les auteurs, de les pourſuivre, de les accuſer d'irréligion & de lèſe-majeſté.

Neuvième honnêteté.

MAITRE *Abraham Chaumeix*, (je ne ſais qui c'eſt) ayant demandé à travailler à ce grand ouvrage, & ayant été éconduit, comme de raiſon, ne manqua pas de dénoncer juridiquement les auteurs. Il ſoupçonne que celui qui a principalement contribué à le faire refuſer, a compoſé l'article *Ame*, & que puiſqu'il eſt ſon ennemi, il eſt athée; il le dénonce donc juridiquement comme tel. Il ſe trouve que l'auteur de l'article eſt un bon docteur de ſorbonne très-pieux. Il eſt très-étonné d'apprendre qu'il eſt accuſé de nier l'exiſtence de DIEU & celle de l'ame; & il conclut que ſi *Abraham Chaumeix* a une ame, elle eſt un peu dure & fort ignorante.

Abraham, pour ſe dépiquer, va ſe faire maître d'école à Moſcou. Que ſon *ame* y repoſe en paix.

Dixième honnêteté.

UN gentilhomme de Bretagne, qui a fait des comédies charmantes, nous a donné des anecdotes très-curieuſes ſur la ville de Paris & ſur l'hiſtoire de France, imprimées avec privilége, & ſurtout avec

celui de l'approbation publique; auſſitôt les auteurs de je ne ſais quelles feuilles, (*k*) (car je ne lis point les feuilles) écrivent dans ces feuilles, dédiées à la cour, à douze ſous par mois, que l'auteur eſt inconteſtablement déiſte ou athée, & qu'il eſt impoſſible que cela ne ſoit pas, puiſqu'il a dit que *Maugiron*, *Quelus*, & *St Mégrin*, tués ſous le règne de *Henri III*, furent enterrés dans l'égliſe de St Paul, & qu'on n'avait pas voulu inhumer une vieille femme dans la rue de l'arbre-ſec avant qu'on eût vu ſon teſtament.

Le breton, qui n'entend point raillerie, fait aſſigner au châtelet les auteurs des feuilles, pardevant le lieutenant-criminel, en réparation d'honneur & de conſcience, au mois de juin 1763. Les folliculaires civiliſent l'affaire, & ſont forcés de demander pardon de leur incivilité.

Onzième honnêteté.

UN auteur qui n'aimait pas ceux du grand & utile ouvrage dont on a déjà parlé, les proſtitue ſur le théâtre, & les introduit volant dans la poche. Ce n'eſt pas ainſi que *Molière* a peint *Triſſotin* & *Vadius*. On me dira que des galériens, du temps du roi *Charles VII*, condamnés pour crime de faux, ayant obtenu leur grâce de leur bon roi, lui volèrent tout ſon bagage, comme il eſt rapporté dans l'abbé *Tritême* (*l*) pag. 329; mais on m'avouera que ceux qui ſont

(*k*) Ce ſont les auteurs du *Journal chrétien*. Or ce journal n'étant pas bon, on a dit qu'il était mauvais chrétien.

(*l*) Tout eſt parti. La horde griffonante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,

aujourd'hui honneur à la littérature françaiſe, ne ſont point des coupeurs de bourſes, & que d'ailleurs ce trait n'eſt pas aſſez plaiſant.

Douzième honnêteté.

DES folliculaires à la petite ſemaine, ont imprimé que M. d'*Alembert* eſt un *Rabzacès*, un *Philiſtin*, un *Amorrhéen*, une *bête puante;* je ne ſais pas préciſément pourquoi; mais *Rabzacès* ſignifie grand-échanſon en ſyriaque. Or M. d'*Alembert* n'eſt pas un grand-échanſon; c'eſt même l'homme du monde qui verſe le moins à boire. Il ne peut être à la fois *Rabzacès*, ſyrien, philiſtin ou amorrhéen; il n'eſt ni bête ni puant; je ſais ſeulement qu'il eſt un des plus grands géomètres, un des plus beaux eſprits, & une des plus belles ames de l'Europe, ce qu'on n'a jamais dit de *Rabzacès*.

Pendant la nuit avait débarraſſé
Notre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eſt peu d'uſage.
Puis s'eſquivant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaiſirs & du bien.
On y prouva que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de DIEU, les humaines miſères,
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger *& l'eſprit & le cœur*,
Avec préface & l'avis au lecteur.

Pucelle, *Chant XVIII.*

Treizième honnêteté.

Les folliculaires ont eu d'auſſi étranges honnêtetés pour M. de *Monteſquieu* & pour M. de *Buffon*. On a écrit contre l'un des lettres du Pérou, qui n'ont pas dû être du Pérou pour l'auteur. On a prouvé à l'autre qu'il était déiſte ou athée, cela eſt égal, parce qu'il avait loué les ſtoïciens; & on l'a prouvé tout comme le R. P. *Hardouin*, de la ſociété de Jéſus, avait démontré que *Paſcal*, *Nicole*, *Arnaud*, & *Mallebranche* n'ont jamais cru en Dieu.

Qui mépriſe Cotin n'eſtime point ſon roi,
Et n'a (ſelon Cotin) ni roi, ni foi, ni loi.

Quatorzième honnêteté.

En voici une d'un goût nouveau. *Jean-Jacques Rouſſeau*, qui ne paſſe ni pour le plus judicieux, ni pour le plus conſéquent des hommes, ni pour le plus modeſte, ni pour le plus reconnaiſſant, eſt mené en Angleterre par un protecteur qui épuiſe ſon crédit pour lui faire obtenir une penſion *ſecrète* du roi. *Jean-Jacques* trouve la penſion *ſecrète* un affront. Auſſitôt il écrit une lettre, dans laquelle il ſacrifie l'éloquence & le goût à ſon reſſentiment contre ſon bienfaiteur. Il pouſſe trois argumens contre ſon bienfaiteur, M. *Hume*, & à chaque argument il finit par ces mots: *Premier ſoufflet*, *ſecond ſoufflet*, *troiſième ſoufflet ſur la joue de mon patron*. Ah! *Jean-Jacques*, trois ſoufflets pour une penſion! c'eſt trop.

Tudieu, l'ami, ſans nous rien dire
Comme vous baillez des ſoufflets.
(*Amphitrion*, act. I.)

Un genevois qui donne trois fouflets à un écoffais! cela fait trembler pour les fuites. Si le roi d'Angleterre avait donné la penfion, fa majefté aurait eu le quatrième foufflet. C'eft un terrible homme que ce *Jean-Jacques!* Il prétend, dans je ne fais quel roman intitulé *Héloïfe* ou *Aloifia*, s'être battu contre un feigneur anglais de la chambre haute, dont il reçut enfuite l'aumône. Il a fait, on le fait, des miracles à Venife; mais il ne fallait pas calomnier les gens de lettres à Paris. Il y a de ces gens de lettres qui n'attaquent jamais perfonne, mais qui font une guerre bien vive quand ils font attaqués, & DIEU eft toujours pour la bonne caufe. Un des offenfés s'amufa à le deffiner par les coups de crayons que voici :

Cet ennemi du genre-humain,
Singe manqué de l'Arétin,
Qui fe croit celui de Socrate;
Ce charlatan trompeur & vain,
Changeant vingt fois fon mithridate;
Ce baffet hargneux & mutin,
Bâtard du chien de Diogène,
Mordant également la main
Ou qui le feffe, ou qui l'enchaîne,
Ou qui lui préfente du pain.

Les honnêtetés de *Jean-Jacques* lui ont attiré, comme on voit, de très-grandes honnêtetés. Il y a de la juftice dans le monde; & pour peu que vous foyez poli, vous trouvez à coup fûr des gens fort polis qui ne font pas en refte avec vous. Cela compofe une fociété charmante.

Quinzième honnêteté.

UNE honnêteté nouvelle, & dont on ne s'était pas encore avifé dans la littérature, c'eft d'imprimer des lettres fous le nom d'un auteur connu, ou de falfifier celles qui ont couru dans le monde par la trop grande facilité de quelques amis, & d'inférer dans ces lettres les plus énormes platitudes avec les calomnies les plus infolentes. C'eft ainfi qu'en dernier lieu on a imprimé à Amfterdam, fous le titre de Genève, de prétendues lettres fecrètes de l'auteur de la Henriade; lefquelles lettres, fi elles étaient fecrètes, ne devaient pas être publiques. Il y a furtout dans ces lettres fecrètes un correfpondant nommé le comte de *Bar-fur-Aube*, qui eft un homme fûr; mais comme il n'y a jamais eu de comte de *Bar-fur-Aube*, on ne peut pas avoir grande foi à ces lettres fecrètes.

Enfuite, le nommé *Schneider*, libraire d'Amfterdam, a débité, fous le nom de Genève, les lettres du même homme à *fes amis du Parnaffe:* c'eft-là le titre. Il fe trouve que ces *amis du Parnaffe* font le roi de Pologne, le roi de Pruffe, l'électeur Palatin, le duc de Bouillon, &c. Outre la décence de ce titre, on fait dire dans ces lettres à l'auteur de la Henriade & du *Siècle de Louis XIV*, qu'à la cour de France *il y a d'agréables commères qui aiment Jean-Jacques Rouffeau comme leur toutou.* On ajoute à ces gentilleffes des notes infames contre des perfonnes refpectables; & il y a furtout trois lettres à un chevalier de *Bruan*, qui n'a jamais exifté, & qu'on appelle *mon cher Philinte.* L'éditeur doute fi ces trois lettres font de M. de *Montefquieu* ou

de M. de *Voltaire*, quoiqu'aucun de leurs laquais n'eût voulu les avoir écrites. (*m*) On a déjà dit ailleurs que ces bêtises se vendent à la foire de Leipsick, comme on vend du vin d'Orléans pour du vin de Pontac. Il est bon d'en avertir ceux qui ne sont pas gourmets.

Seizième honnêteté.

Il est encore plus utile d'avertir ici que le style simple, sage, & noble, orné, mais non surchargé de fleurs, qui caractérisait les bons auteurs du siècle de *Louis XIV*, paraît aujourd'hui trop froid & trop rampant aux petits auteurs de nos jours; ils croient être éloquens, lorsqu'ils écrivent avec une violence effrénée; ils pensent être des *Montesquieu*, quand ils ont à tort & à travers insulté quelques cours & quelques ministres du fond de leurs greniers, & qu'ils ont entassé sans esprit injure sur injure; ils croient être des *Tacites*, lorsqu'ils ont lancé quelques solécismes audacieux à des hommes dont les valets de chambre dédaigneraient de leur parler; ils s'érigent en *Catons* & en *Brutus* la plume à la main. Les bons écrivains du siècle de *Louis XIV* ont eu de la force, aujourd'hui on cherche des contorsions.

Qui croirait qu'un gredin ait imprimé en 1752, dans un livre intitulé *Mes pensées*, les mots que voici, & qu'il croyait dans le vrai goût de *Montesquieu*.

(*m*) Voici quelques lignes de la dernière à mon cher *Philinte*. *Il est impossible qu'il y ait un grand-homme parmi nos rois, puisqu'ils sont abrutis & avilis dès le berceau par une foule de scélérats qui les environne, & qui les obsède jusqu'au tombeau.*

C'est ainsi qu'on parle des ducs de *Montausier* & de *Beauvilliers*,, des *Bossuets* & des *Fénélons*, & de leurs successeurs; cela s'appelle écrire avec noblesse, & soutenir les droits de l'humanité. C'est-là le style ferme de la nouvelle éloquence.

„ Une république qui ne ſerait formée que de
„ ſcélérats du premier ordre produirait bientôt un
„ peuple de ſages, de conquérans, & de héros. Une
„ république fondée par *Cartouche* aurait eu de plus
„ ſages lois que la république de *Solon*.

„ La mort de *Charles I* a fait plus de bien à l'Angle-
„ terre que n'en aurait fait le règne le plus glorieux
„ de ce prince.

„ Les forfaits de *Cromwell* ſont ſi beaux, que
„ l'enfant bien né n'entend point prononcer le
„ nom de ce grand-homme ſans joindre les mains
„ d'admiration. „

Ces penſées ont été pourtant réimprimées; & l'auteur, à la ſeconde édition, mettait au titre *ſeptième édition*, pour encourager à lire ſon livre. Il le dédiait à ſon frère. Il ſignait *Gonia Palaios*. *Gonia* ſignifie angle; *Palaios* vieux. Son nom en effet eſt *l'Angle-vieux*. Il s'eſt fait appeler *la Beaumelle*. C'eſt lui qui a falſifié les lettres de Mme de *Maintenon*, & qui a rempli les mémoires de *Maintenon* de contes abſurdes & des anecdotes les plus fauſſes.

Dix-ſeptième honnêteté.

On connaît l'hiſtoire du *Siècle de Louis XIV*. Tout impartial qu'eſt ce livre, il eſt conſacré à la gloire de la nation françaiſe, & à celle des arts; & c'eſt même parce qu'il eſt impartial qu'il affermit cette gloire. Il a été bien reçu chez tous les peuples de l'Europe, parce qu'on aime par-tout la vérité. *Louis XV*, qui a daigné le lire plus d'une fois, en a marqué publiquement ſa ſatisfaction. Je ne parle pas du ſtyle, qui ſans doute ne vaut rien; je parle des faits.

Ce

Ce même *la Beaumelle*, dont il a bien fallu déjà faire mention, ci-devant précepteur du fils d'un gentilhomme qui a vendu Ferney à l'auteur du *Siécle de Louis XIV;* chaſſé de la maiſon de ce gentilhomme, réfugié en Danemarck; chaſſé du Danemarck, réfugié à Berlin; chaſſé de Berlin, réfugié à Gotha; chaſſé de Gotha, réfugié à Francfort; cet homme, dis-je, s'aviſe de faire à Francfort l'action du monde la plus honorable à la littérature.

Il vend pour dix-ſept louis d'or au libraire *Eſlinger*, une édition du *Siècle de Louis XIV*, qu'il a ſoin de falſifier en pluſieurs endroits importans, & qu'il enrichit de notes de ſa main; dans ces notes, il outrage tous les généraux, tous les miniſtres, le roi même & la famille royale; mais c'eſt avec ce ton de ſupériorité & de fierté qui ſied ſi bien à un homme de ſon état, conſommé dans la connaiſſance de l'hiſtoire.

Il dit très-ſavamment que les filles hériteraient aujourd'hui de la partie de la Navarre, réunie à la couronne; il aſſure que le maréchal de *Vauban* n'était qu'un plagiaire; il décide que la Pologne ne peut produire un grand-homme; il dit que les ſavans danois ſont tous des ignorans, tous les gentils-hommes des imbécilles, & il fait du brave comte de *Plélo* un portrait ridicule. Il ajoute qu'il ne ſe fit tuer à Dantzick, que parce qu'il *s'ennuyait à périr à Copenhague.* Non content de tant d'inſolences, qui ne pouvaient être lues que parce qu'elles étaient des inſolences, il attaque la mémoire du maréchal de *Villeroi;* il rapporte à ſon ſujet des contes de la populace; il s'égaie aux dépens du maréchal de *Villars.*

Un *a Beaumelle* donner des ridicules au maréchal de *Villars!* Il outrage le marquis de *Torci*, le marquis de *la Vrillière*, deux miniſtres chers à la nation par leur probité. Il exhorte tous les auteurs à *ſévir contre M. Chamillart;* ce ſont ſes termes.

Enfin il calomnie *Louis XIV*, au point de dire qu'il empoiſonna le marquis de *Louvois;* & après cette criminelle démence, qui l'expoſait aux châtimens les plus ſévères, il vomit les mêmes calomnies contre le frère & le neveu de *Louis XIV*.

Qu'arrive-t-il d'un tel ouvrage? de jeunes provinciaux, de jeunes étrangers cherchent chez des libraires le *Siècle de Louis XIV*. Le libraire demande ſi on veut ce livre avec des notes ſavantes. L'acheteur répond qu'il veut ſans doute l'ouvrage complet. On lui vend celui de *la Beaumelle*.

Les donneurs de conſeils vous diſent: *Mépriſez cette infamie, l'auteur ne vaut pas la peine qu'on en parle.* Voilà un plaiſant avis. C'eſt-à-dire qu'il faut laiſſer triompher l'impoſture. Non, il faut la faire connaître. On punit très-ſouvent ce qu'on mépriſe; & même à proprement parler on ne punit que cela; car tout délit eſt honteux.

Cependant cet honnête homme ayant oſé ſe montrer à Paris, on s'eſt contenté de l'enfermer pendant quelque temps à Bicêtre, après quoi on l'a confiné dans ſon village près de Montpellier.

Ce *la Beaumelle* eſt le même qui a depuis fait imprimer des lettres falſifiées de M. de *Voltaire* à Amſterdam, à Avignon, accompagnées de notes infames contre les premiers de l'Etat.

On a toujours du goût pour ſon premier métier.

On demande, après de pareils exemples, s'il ne vaut pas mille fois mieux être laquais dans une honnête maiſon que d'être le bel-eſprit des laquais ; & on demande ſi l'auteur d'un petit poëme intitulé *Le pauvre diable*, n'a pas eu raiſon de dire :

J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie ;
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la meſure ;
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham & ſes vils compagnons
Sont une eſpèce encor plus odieuſe.
Quant aux catins, j'en fais aſſez de cas,
Leur art eſt doux, & leur vie eſt joyeuſe :
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt qui fait l'homme agréable ;
Je leur pardonne : il l'a bien mérité.

Je cite ces vers pour faire voir combien ce métier de petits barbouilleurs, de petits folliculaires, de petits calomniateurs, de petits falſificateurs du coin de la rue, eſt abominable ; car pour celui des belles demoiſelles qui ruinent un ſot, je n'en fais pas tout-à-fait le même cas que l'auteur du pauvre diable ; on doit avoir de l'honnêteté pour elles ſans doute, mais avec quelques reſtrictions.

Dix-huitième honnêteté.

Le fils d'un laquais de M. de *Maucroix*, lequel fils fut laquais auſſi quelque temps, & qui ſervit ſouvent à boire à l'abbé d'*Olivet*, s'eſt élevé par ſon mérite ; & nous ſommes bien loin de lui reprocher ſon premier emploi dont ce mérite l'a tiré, puiſque nous avons approuvé la maxime, qu'il vaut mieux être le laquais d'un bel-eſprit, que le bel-eſprit des laquais. Un jeune homme ſans fortune ſert fidellement un bon maître ; il s'inſtruit, il prend un état ; il n'y a dans tout cela aucune indignité, rien dont la vertu & l'honneur doivent rougir. Le pape *Adrien IV* avait été mendiant ; *Sixte-Quint* avait été gardeur de porcs. Quiconque s'élève a du moins cette eſpèce de mérite qui contribue à la fortune ; & pourvu que vous ne ſoyez ni inſolent ni méchant, tout le monde honore en vous cette fortune qui eſt votre ouvrage.

Cet homme nommé d'*Etrée*, parce que ſon père était du village d'Etrée, ayant cultivé les belles-lettres au lieu de cultiver ſon jardin, fut d'abord folliculaire, enſuite feſeur d'almanachs, & il mit au jour l'*année merveilleuſe*, pour laquelle il fut incarcéré, puis il ſe fit prêtre, puis il ſe fit généalogiſte ; il travailla chez M. d'*Hozier*, & en ſortit je ne veux pas dire pourquoi : enfin il obtint un petit prieuré dans le fond d'une province. Monſieur le prieur alla ſe faire reconnaître dans ſa ſeigneurie en 1763 ; & comme il eſt généalogiſte, il ſe fit paſſer, mais avec circonſpection, pour un neveu du cardinal d'*Etrée*. Il reçut, en cette qualité, une fête aſſez belle d'une dame qui a une

terre dans le voiſinage ; & fut traité en homme qui devait être cardinal un jour.

Comme il n'y a point de maiſon dans ſon prieuré, il tenait ſa cour dans un cabaret du voiſinage. Il écrivit une lettre pleine de dignité & de bonté au ſeigneur de la paroiſſe, qui ſe mêle de proſe & de vers tout comme l'abbé d'*Etrée*. Il avertiſſait ce voiſin qu'un jeune homme de ſa maiſon avait oſé chaſſer ſur les terres du prieuré, qui ont, je crois, cent toiſes d'étendue ; qu'il accorderait volontiers le droit de chaſſe à la ſeule perſonne du voiſin en qualité de littérateur ; parce qu'il avait ſoixante & onze ans, & qu'il était à-peu-près aveugle ; mais nul autre ne devait effaroucher le gibier de monſieur le prieur, qui n'a pas plus de gibier que de baſſe-cour. Le jeune homme qui avait imprudemment tiré à deux ou trois cents pas des terres de l'égliſe, était un gentilhomme qui ne crut point devoir de réparation. Autre lettre de monſieur le prieur au voiſin ; pas plus de réponſe à cette ſeconde qu'à la première.

Mon homme part en méditant une noble vengeance. Il va en Picardie chez un ſeigneur, à la généalogie duquel il travaillait. Un magiſtrat conſidérable du parlement de Paris était dans le voiſinage. M. l'abbé d'*Etrée* accuſe auprès de ce magiſtrat celui qui n'avait pas pu lui écrire une lettre ;

D'avoir fait un gros livre, un livre abominable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le traître a le front de le faire l'auteur.

Miſanthrope, acte IV. (*n*)

(*n*) Voyez comme du temps de *Molière* on était auſſi méchant que du nôtre.

Voilà monſieur le prieur qui triomphe, & qui écrit à un intendant de ſes Etats : *Il eſt perdu, il ne s'en relevera pas, ſon affaire eſt faite.* Il ſe trompa ; mais on a lieu d'eſpérer qu'il réuſſira mieux une autre fois.

Pauvres gens de lettres, voyez ce que vous vous attirez, ſoit que vous écriviez, ſoit que vous n'écriviez pas. Il faut non-ſeulement faire ſon devoir, *taliter qualiter*, comme dit *Rabelais ; & dire toujours du bien de monſieur le prieur ;* mais il faut encore répondre aux lettres qu'il vous écrit. Cette négligence a ulcéré quelquefois plus d'un grand cœur ; & vous voyez avec quelle nobleſſe un prieur ſe venge.

Dix-neuvième honnêteté.

L'AUTEUR de l'*Hiſtoire de Charles XII* l'avait publiée il y a environ vingt ans, avant que le père *Barre* donnât ſon hiſtoire d'Allemagne ; cependant le père *Barre* jugea à propos de fondre dans ſon ouvrage preſque tout *Charles XII*, batailles, ſiéges, diſcours, caractères, bons mots même. Quelques journaliſtes ayant entendu parler à quelques lecteurs de cette ſingulière reſſemblance, ne ſongeant pas à la date des éditions, & n'ayant pas même lu le père *Barre* qu'on ne lit guère, ne doutèrent pas que M. de *Voltaire* n'eût volé le père *Barre*, ou du moins feignirent de n'en pas douter, appelèrent l'auteur de *Charles XII* plagiaire ; mais c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas d'être relevée. Ces petits menſonges ſont le profit des folliculaires ; il faut que tout le monde vive.

Vingtième honnêteté.

C'EST encore un ſecret admirable que celui de déterrer un poëme manuſcrit, qu'on attribue à un auteur auquel on veut donner des marques de ſouvenir, & de remplir ce poëme de vers dignes du poſtillon du cocher de *Vertamon;* d'y inſérer des tirades contre *Charlemagne* & contre *St Louis;* d'y introduire au quinzième ſiècle *Calvin* & *Luther*, qui ſont du ſeizième; d'y gliſſer quelques vers contre des miniſtres d'Etat; & enfin de parler d'amour comme on parle dans un corps-de-garde. Les éditeurs eſpèrent qu'ils vendront avantageuſement ces beaux vers & libelles de taverne, & que l'auteur à qui ils les imputent ſera infailliblement perdu à la cour.

Les galans y trouvaient double profit à faire;
Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

Vous vous trompez, Meſſieurs, on a plus de diſcernement à Verſailles & à Paris que vous ne croyez; & ceux *quibus eſt equus & pater & res*, ne ſont pas vos dupes. On n'imputera jamais à l'auteur d'*Alzire* ces vers.

Chandos ſuant & ſoufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi Jeanne eſt une fille;
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille!
Bientôt le diable emporte l'étui neuf;
Il veut encor ſecouer ſa guenille. . . .
Chacun avait ſon trot & ſon alure,
Chacun piquait à l'envi ſa monture, &c.

On a pris la peine de faire environ trois cents vers dans ce goût, & de les attribuer à l'auteur de la Henriade : il y a des vers pour la bonne compagnie, il y en a pour la canaille, & cela eſt abſolument égal pour quelques libraires de Hollande & d'Avignon.

Pour mieux connaître de quoi la baſſe littérature eſt capable, il faut ſavoir que les auteurs de ces gentilleſſes ayant manqué leur coup, firent à Liége une nouvelle édition du même ouvrage, dans lequel ils inſérèrent les injures qu'ils crurent les plus piquantes contre Mme de *Pompadour* ; ils lui en firent tenir un exemplaire qu'elle jeta au feu ; ils lui écrivirent des lettres anonymes, qu'elle renvoya à l'homme qu'ils voulaient perdre. C'eſt une grande reſſource que celle des lettres anonymes, & fort uſitée chez les ames généreuſes qui diſent hardiment la vérité : les gueux de la littérature y ſont fort ſujets ; & celui qui écrit ces mémoires inſtructifs, conſerve quatre-vingt-quatorze lettres anonymes qu'il a reçues de ces meſſieurs.

Vingt-unième honnêteté.

L'EX-REVEREND père ex-jéſuite *Nonotte*, auſſi amateur de la vérité que *Varillas*, ou *Maimbourg*, ou *Caveyrac*, &c. n'étant pas content apparemment de la portion congrue, mais *ſuffiſante*, qu'on donne aux ci-devant frères de la ſociété de Jéſus ; ſe mit en tête, il y a quatre ans, de gagner quelque argent, en vendant à un libraire d'Avignon nommé *Fez*, une critique des œuvres de *Voltaire* ou attribuées à *Voltaire*.

Mais *Nonotte* aimant mieux encore l'argent que la vérité, fit propoſer à M. de *Voltaire* de lui vendre

pour mille écus ſon édition ; ne doutant pas que M. de *Voltaire*, craignant un auſſi grand adverſaire que *Nonotte*, ne ſe hâtât de ſe racheter par cette petite ſomme, après quoi *Nonotte* & conſorts ne manqueraient pas de faire une nouvelle édition de leur libelle, corrigée & augmentée.

J'ai par malheur pour le petit *Nonotte* la lettre de *Fez* en original. Voici la copie mot pour mot.

MONSIEUR,

„ Avant que de mettre en vente un ouvrage qui „ vous eſt relatif, j'ai cru devoir décemment vous „ en donner avis. Le titre porte: *Erreurs de M. de* „ *Voltaire ſur les faits hiſtoriques, dogmatiques, &c.* en „ deux volumes in-12, par un auteur anonyme. „ En conſéquence, je prends la liberté de vous „ propoſer un parti; le voici. Je vous offre mon „ édition de quinze cents exemplaires, à 2 liv. en „ feuille, montant 3000 liv. L'ouvrage eſt déſiré „ univerſellement. Je vous l'offre, dis-je, cette édition „ de bon cœur, & je ne la ferai paraître que je n'aie „ auparavant reçu quelque ordre de votre part. „

J'ai l'honneur d'être, avec le reſpect le plus profond,

Monſieur,

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
FEZ, imp. lib. à Avignon.

Avignon, 30 avril 1762.

M. de *Voltaire* accoutumé à de telles propofitions, de la part des poliffons de la littérature, (*o*) fut trop équitable pour acheter une édition auffi confidérable à fi vil prix. Il fit au libraire *Fez* fon compte net. Il lui fit voir combien *Nonotte* & *Fez* perdraient à ce beau marché. Cette lettre fut imprimée par ceux qui impriment tout: on dit qu'elle eft plaifante; je ne me connais pas en raillerie, je ne cherche ici que la fimple vérité.

Vingt-deuxième honnêteté, fort ordinaire.

JE reviens à toi, mon cher *Nonotte* & ex-compagnon de Jéfus; il faut montrer à quel point tu es honnête & charitable, combien tu connais la vérité, combien tu l'aimes, & avec quel noble zèle tu te joins à un tas de gredins qui jettent de loin leurs ordures à ceux qui cultivent les lettres avec fuccès.

As-tu gagné par tes deux volumes les mille écus que tu voulais efcamoter à M. de *Voltaire* par ton libraire *Fez*? Je t'en fais mon compliment; *Garaffe* n'en favait pas tant que toi; & le contrat mohatra n'approche pas du marché que tu avais propofé. Mais, cher *Nonotte*, ce n'eft pas affez de faire de bons marchés, il faut avoir raifon quelquefois.

(*o*) On trouve dans les *Mélanges de littérature* de M. de *Voltaire* une lettre femblable d'un nommé *la Jonchère*, & on y apprend auffi que les favans auteurs de l'hiftoire de la régence, & de la vie du duc d'*Orléans* régent, ont pris ce *la Jonchère* pour le tréforier-général des guerres, à-peu-près comme de prétendus efprits fins prennent encore le jeune débauché obfcur auteur du *Petrone*, pour le conful *Pétrone;* l'imbécille & dégoûtant vieillard *Trimalcion* pour le jeune empereur *Néron*, la fotte & vilaine *Fortunata* pour la belle *Poppea*, & *Encolpe* pour *Sénèque*. *In omnibus rebus qui vult decipi decipiatur.*

1°. En attaquant un *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, tu ne devais pas commencer par dire que *Trajan*, si connu par ses vertus, était un barbare & un persécuteur. Et sur quoi le trouves-tu cruel ? parce qu'il ordonne qu'*on ne fasse pas de recherches des chrétiens, & qu'il permet qu'on les dénonce.*

Mais il était très-juste de dénoncer ceux qui, emportés par un zèle indiscret comme *Polyeucte*, auraient brisé les statues des temples, battu les prêtres & troublé l'ordre public. Ces fanatiques étaient condamnés par les saints conciles. Un roi aussi bon que *Trajan* pourrait aujourd'hui, sans être cruel, punir légérement le chrétien *Nonotte*, s'il était dénoncé comme calomniateur ; s'il était convaincu d'avoir publié ses erreurs sous le nom des erreurs d'un autre ; d'avoir mis le titre d'Amsterdam au mépris des ordonnances royales ; & d'avoir méchamment & proditoirement médit de son prochain.

2°. On t'a déjà dit que tu manquais de bonne foi quand tu reprochais à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs &c.* ces paroles que tu cites de lui : *L'ignorance chrétienne se représente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé sans cesse contre les fidelles.* On a averti, & on avertit encore, que ces mots, *l'ignorance chrétienne*, ne sont dans aucune des éditions de cet ouvrage, pas même dans l'édition furtive de *Jean Neaulme.* Que dirais-tu, si tu trouvais dans un bon livre l'*ignorance de Nonotte* ? mettrais-tu à la place l'*ignorance chrétienne de Nonotte* ? Ne t'exposerais-tu pas aux soupçons qu'on aurait que ce *Nonotte* ex-jésuite est un fort mauvais chrétien, puisqu'il calomnie ?

Tu réponds que ce ſont des chrétiens mal inſtruits qui ont dit que *Dioclétien* avait toujours perſécuté, & que par conſéquent on peut appeler leur erreur une ignorance *chrétienne.*

Mon ami, voilà de ta part une ignorance un peu jéſuitique. Tu fais-là une plaiſante diſtinction; tu allégues une direction d'intention fort comique; il fallait ne point corrompre le texte, avouer ton tort & te taire.

3°. Tu continues à canoniſer l'action du centurion *Marcel*, qui jéta ſon ceinturon, ſon épée, ſa baguette, à la tête de ſa troupe, & qui déclara devant l'armée qu'il ne fallait pas ſervir ſon empereur. Mon ami, prends garde, le miniſtre de la guerre veut que le ſervice ſe faſſe; ton *Marcel* eſt de mauvais exemple. Sois bon chrétien ſi tu peux; mais point de ſédition, je t'en prie; ſouviens-toi de frère *Guignard* & ſois ſage.

Tu loues encore le bon chrétien qui déchire l'édit de l'empereur. *Nonotte*, cela eſt fort. Prends garde à toi, te dis-je; le roi n'aime pas qu'on déchire ſes édits, il le trouverait mauvais. Sais-tu bien que c'eſt un crime de lèſe-majeſté au ſecond chef? Tu apportes pour raiſon que cet édit était injuſte. Etait-ce donc à ce chrétien à décider de la légitimité d'un arrêt du conſeil? Où en ſerions-nous, ſi chaque jéſuite ou chaque janſéniſte prenait cette liberté?

4°. Petit *Nonotte*, rabâcheras-tu toujours les contes de la légion thébaine, & du petit *Romanus* né bègue, dont on ne put arrêter le caquet dès qu'on lui eut coupé la langue? Faut-il encore t'apprendre qu'il n'y a jamais eu de légion thébaine; que les empereurs

romains n'avaient pas plus de légion égyptienne que de légion juive; que nous avons les noms de toutes les légions dans la notice de l'empire, & qu'il n'y eſt nullement queſtion de Thébains; mais qu'il y avait d'ordinaire trois légions romaines en Egypte?

Faut-il te redire que les faits, les dates, & les lieux, dépoſent contre cette hiſtoire digne de *Rabelais*? faut-il te répéter qu'on ne martyriſe point ſix mille hommes armés dans une gorge de montagnes, où il n'en peut tenir trois cents? Crois-moi, *Nonotte*, marions les ſix mille ſoldats thébains aux onze mille vierges, ce ſera à-peu-près deux filles pour chacun; ils ſeront bien pourvus. Et à l'égard de la langue du petit *Romanus*, je te conſeille de retenir la tienne, & pour cauſe.

5°. Sois perſuadé, comme moi, que *David* laiſſa en mourant vingt-cinq milliars d'argent comptant dans ſa ville d'Hershalhaïm, j'y conſens; obtiens que ta portion congrue ſoit aſſignée ſur ce tréſor royal; cours après les trois-cents renards que *Samſon* attacha par la queue; dîne du poiſſon qui avala *Jonas*; ſers de monture à *Balaam*, & parle, j'y conſens encore: mais par St *Ignace*, ne fais pas le panégyrique d'*Aod* qui aſſaſſina le roi *Eglon*, & de *Samuel*, qui hacha en morceaux le roi *Agag* parce qu'il était trop gras; ce n'eſt pas là une raiſon. Vois-tu? j'aime les rois, je les reſpecte, je ne veux pas qu'on les mette en hachis, & les parlemens penſent comme moi; entends-tu, *Nonotte*?

6°. Tu trouves qu'on n'a pas aſſez tué d'albigeois & de calviniſtes; tu approuves le ſupplice de *Jean Hus* & de *Jérôme* de Prague, & celui d'*Urbain Grandier*,

& tu ne dis rien de la mort édifiante du R. P. *Malagrida*, du R. P. *Guignard*, du R. P. *Garnet*, du R. P. *Oldecorn*, du R. P. *Creton*. Hé, mon ami, un peu de juſtice !

7°. Ne t'enfonce plus dans la diſcuſſion de la donation de *Pepin ;* doute, ami *Nonotte*, doute ; & juſqu'à ce qu'on t'ait montré l'original de la ceſſion de Ravenne, doute, dis-je. Sais-tu bien que Ravenne en ce temps-là était une place plus conſidérable que Rome, un beau port de mer, & qu'on peut céder des domaines utiles en s'en réſervant la propriété ? ſais-tu bien qu'*Anaſtaſe* le bibliothécaire eſt le premier qui ait parlé de cette propriété ? croira-t-on de bonne foi que *Charlemagne* eût parlé, dans ſon teſtament, de Rome & de Ravenne comme de villes à lui appartenantes, ſi le pape en avait été le maître abſolu ?

J'avoue que *St Pierre* écrivit une belle lettre à *Pepin* du haut du ciel, & que le ſaint pape envoya la lettre au bon *Pepin* qui en fut fort touché ; j'avoue que le pape *Etienne* vint en France pour ſacrer *Pepin* qui raviſſait la couronne à ſon maître, & qui s'était déjà fait ſacrer par un autre ſaint ; j'avoue que le pape *Etienne* étant tombé malade à Saint-Denis, fut guéri par *St Pierre* & par *St Paul*, qui lui apparurent avec *St Denis*, ſuivi d'un diacre & d'un ſous-diacre ; j'avoue même avec l'abbé de *Vertot*, que le pape qui avait enfermé dans un couvent *Carloman*, frère de *Pepin*, dépouillé par ce bon *Pepin*, fut ſoupçonné d'avoir empoiſonné ce *Carloman* pour prévenir toute diſcuſſion entre les deux frères.

J'avoue encore qu'un autre pape trouva depuis ſur l'autel de la cathédrale de Ravenne, une lettre de *Pepin* qui donnait Ravenne au St Siége ; mais

cela n'empêche pas que *Charlemagne* n'ait gouverné Ravenne & Rome. Les domaines que les archevêques ont dans Reims, dans Rouen, dans Lyon, n'empêchent pas que nos rois ne ſoient les ſouverains de Reims, de Rouen, & de Lyon.

Apprends que tous les bons publiciſtes d'Allemagne mettent aujourd'hui la donation de la ſouveraineté de l'exarchat par *Pepin*, avec la donation de *Conſtantin.* Apprends que la mépriſe vient de ce que les premiers écrivains auſſi exacts que toi, ont confondu *patrimonium Petri & Pauli*, avec *dominium imperiale.* Tu dois ſavoir, ex-jéſuite *Nonotte*, ce que c'eſt qu'une équivoque.

8°. Hé bien, parleras-tu encore des bigames & trigames de la première race? un jéſuite ferme-t-il la bouche à un autre jéſuite? ſuffira-t-il de *Daniel* pour confondre *Nonotte?* lis donc ton *Daniel*, quoiqu'il ſoit bien ſec. Lis la page 110 du premier volume in-4°; lis, *Nonotte*, lis, & tu trouveras que le grand *Théodebert* épouſa la belle *Deuterie*, quoique la belle *Deuterie* eût un mari, & que le grand *Théodebert* eût une femme, & que cette femme s'appelait *Viſigarde*, & que cette *Viſigarde* était fille d'un roi des Lombards nommé *Vacon*, fort peu connu dans l'hiſtoire; tu verras que *Théodebert* imitait en cette bigamerie ou bigamie ſon oncle *Clotaire*, & voici les propres mots de *Daniel.*

„ Son oncle *Clotaire* après avoir épouſé la femme
„ de *Clodomir* ſon frère, peu de temps après la mort
„ de ce prince, quoiqu'il eût déjà une autre femme;
„ & il en eut trois pendant quelque temps, dont
„ deux étaient ſœurs. „

Cela n'eſt pas trop bien écrit, & tu ne pourras approuver ce ſtyle, à moins que tu n'aimes ton prochain comme toi-même : mais, mon ami, ſi *Daniel* écrit mal, il dit au moins ici la vérité, & c'eſt la différence qui eſt entre vous deux.

Je veux te conter une anecdote au ſujet des bigames. Le lord *Cowper*, grand-chancelier d'Angleterre, épouſa deux femmes qui vécurent avec lui très-cordialement dans ſa maiſon. Ce fut le meilleur ménage du monde. Ce bigame écrivit un petit livre ſur la légitimité de ſes deux mariages, & prouva ſon livre par les faits. M. de *Voltaire* s'était trompé en racontant cette bigamie; il avait pris le lord *Cowper* pour le lord *Trévor*. La famille *Trévor* l'a redreſſé avec une extrême politeſſe; ce n'eſt pas comme toi, *Nonotte*, qui te trompes très-impoliment.

9°. Mais, mon cher *Nonotte*, quand tu as fait deux volumes de tes erreurs, que tu appelles les erreurs d'un autre, as-tu penſé qu'on perdrait ſon temps à répondre à toutes tes bévues? le public s'amuſerait-il beaucoup d'un gros livre intitulé *les erreurs de Nonotte?* Je ne veux te préſenter qu'un petit bouquet, mais j'ai peine à choiſir les fleurs. Voici en paſſant quelques fleurs pour *Nonotte*.

Il n'y a point, dis-tu, *de couvent en France où les religieux aient deux cents mille livres de rente*. Il eſt vrai, les pauvres moines n'ont rien; mais les abbés réguliers ou irréguliers de Cîteaux & de Clairvaux les ont ces deux cents mille livres; & je te conſeille d'être leur fermier, tu y gagneras plus qu'avec le libraire *Fez*. L'abbé de Cîteaux a commencé un bâtiment dont l'architecte m'a montré le dévis, il monte à dix-ſept cents

cents mille livres. *Nonotte!* il y a là de quoi faire de bons marchés.

10°. Sache que c'eſt M. *Damilaville*, connu des principaux gens de lettres de Paris, s'il ne l'eſt pas de *Nonotte*, qui ayant été indigné de l'inſolence & de l'abſurdité de ton libelle intitulé *les erreurs*, a daigné imprimer ce qu'il en penſait; c'eſt lui ſurtout qui a montré qu'il n'y a point de contradiction à dire que *Cromwell* fut quelque temps un fanatique, puis un politique profond, & enfin un grand-homme, & qu'on peut dire la même choſe de *Mahomet*. Sache que *Cromwell* rançonna, pilla, ſaccagea pendant la guerre, & qu'il fit obſerver les lois pendant la paix; qu'il ne mit point de nouveaux impôts; *qu'il couvrit par les qualités d'un grand roi les crimes d'un uſurpateur;* qu'il craignait avec très-grande raiſon d'être aſſaſſiné; & qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne le pas être, il n'en mourut pas moins avec une fermeté connue de tout le monde. M. *Damilaville* a dit qu'il n'y a rien dans tout cela d'incompatible, & que *Nonotte* n'a pas le ſens commun. A-t-il tort?

11°. Que tu es ignorant dans les choſes les plus connues! tu trouves mauvais que le véridique auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs &c.* diſe que le célébre *Guillaume de Naſſau*, fondateur de la république de Hollande, était comte de l'empire au même titre que *Philippe II* était ſeigneur d'Anvers. Tu es tout étonné que ce fameux prince d'Orange ſoit mis en parallèle avec la *maeſta del re dom Phelippo el diſcreto.* Tu as raiſon; *Philippe II* n'était pas comparable à un héros. Ils étaient tous deux d'une famille impériale; ces deux maiſons étaient également deſcendues de braves

gentilshommes. Eſt-ce parce que l'aſſaſſin du défenſeur de la liberté ſe confeſſa & communia avant d'exécuter ſon crime, que tu trouves *Guillaume* coupable ? eſt-ce parce que ce héros réſiſta à toute la puiſſance d'un poltron hypocrite ? eſt-ce parce qu'il rendit ſept provinces libres, que le petit franc-comtois *Nonotte* inſulte à ſa mémoire ?

12°. Que tu es ignorant, te dis-je! Tu ne ſais pas que le bourg de Livron en Dauphiné était une ville du temps de la ligue ; qu'elle fut détruite comme tant d'autres petites villes. Et quand on t'a prouvé qu'elle fut aſſiégée par *Henri III* en perſonne, que le maréchal de camp de *Bellegarde* conduiſit le ſiége avec vingt-deux pièces de canon en 1574, tu réponds, avec une direction d'intention, *que tu voulais parler de l'état où eſt Livron aujourd'hui, & non de l'état où elle était alors.* Il s'agit bien de l'état où eſt Livron aujourd'hui ! & tu ajoutes ſavamment : *J'ai nommé le commandant Montbrun qui refuſa de rendre la place.* Tu excuſes ton ignorance par une nouvelle erreur ; ce n'était pas *Montbrun* qui commandait dans cette ville ; c'était de *Roëſſes*, comme le dit de *Thou*, liv. XLIX. Tu as tort quand tu critiques ; tu as plus de tort quand tu dis des injures dignes de ton éducation, & tort encore peut-être quand tu eſpères qu'on ne te puniras pas.

13°. Avec quelle audace peux-tu dire que M. de *Voltaire* n'a jamais lu la taxe de la chancellerie de Rome ? viens dans ſa bibliothèque, mon ami, les laquais te laiſſeront entrer pour cette fois-là, & même te feront ſortir par la porte. Tu verras deux exemplaires de ce livre qu'on ne te prêtera point.

14°. Tu fais le ſavant, *Nonotte;* tu dis, à propos de théologie, que l'amiral *Dracke* a découvert la terre d'Yeſſo. Apprends que *Dracke* n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yeſſo; apprends qu'il mourut en 1596 en allant à Porto-Bello; apprends que ce fut quarante ans après la mort de *Dracke*, que les Hollandais découvrirent les premiers cette terre d'Yeſſo en 1644; apprends juſqu'au nom du capitaine *Martin Jéritſon*, & de ſon vaiſſeau qui s'appelait le Caſtrécom. Crois-tu donner quelque crédit à la théologie en feſant le marin? tu te trompes ſur terre & ſur mer; & tu t'applaudis de ton livre, parce que tes fautes ſont en deux volumes!

15°. Voyons ſi tu entends la théologie mieux que la marine. L'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs &c.* a dit que ſelon *St Thomas d'Aquin*, il était permis aux ſéculiers de confeſſer dans les cas urgens, que ce n'eſt pas tout-à-fait *un ſacrement;* mais que c'eſt *comme ſacrement.* Il a cité l'édition & la page de la Somme de *St Thomas;* & là-deſſus tu viens dire que tous les critiques conviennent que cette partie de la Somme de *St Thomas* n'eſt pas de lui. Et moi je te dis qu'aucun vrai critique n'a pu te fournir cette défaite. Je te défie de montrer une ſeule Somme de *Thomas d'Aquin* où ce monument ne ſe trouve pas. La Somme était en telle vénération, qu'on n'eût pas oſé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui ſortirent des preſſes de Rome dès l'an 1474; elle fut imprimée à Veniſe en 1484. Ce n'eſt que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troiſième partie de la Somme fût de lui. Mais il

eſt aiſé de reconnaître ſa méthode & ſon ſtyle qui ſont abſolument les mêmes.

Au reſte, *Thomas* ne fit que recueillir les opinions de ſon temps, & nous avons bien d'autres preuves que les laïques avaient le droit de s'entendre en confeſſion les uns les autres ; témoin le fameux paſſage de *Joinville*, dans lequel il rapporte qu'il confeſſa le connétable de Chypre. Un jéſuite du moins devrait ſavoir ce que le jéſuite *Tolet* a dit dans ſon livre de l'inſtruction ſacerdotale, liv. I, ch. 16 : Ni femme, ni laïc ne peut abſoudre ſans privilége. *Nec fœmina nec laïcus abſolvere poſſunt ſine privilegio.* Le pape peut donc permettre aux filles de confeſſer les hommes ; cela ſera aſſez plaiſant : tu réjouiras fort Beſançon, en confeſſant tes fredaines à la vieille fille que tu fréquentes & que tu endoctrines. Auras-tu l'abſolution ?

Je veux t'inſtruire en t'apprenant que cette ancienne coutume, cette dévotion de ſe confeſſer mutuellement vient de la Syrie. Tu ſauras donc, *Nonotte*, que les bons Juifs ſe confeſſaient quelquefois les uns aux autres. Le confeſſeur & le confeſſé, quand ils étaient bien pénitens, s'appliquaient tour à tour trente-neuf coups de lanières ſur les épaules. Confeſſe-toi ſouvent, *Nonotte*; mais ſi tu t'adreſſes à un jacobin, ne va pas lui dire que la Somme de *St Thomas* n'eſt pas de lui ; on ne ſe bornerait pas à trente-neuf coups d'étrivières. Confeſſe ta fille, confeſſe-toi à elle, & elle te feſſera plus doucement qu'un jacobin, comme *Girard* feſſait *la Cadière, & vice verſâ.*

16°. Il me prend envie de t'inſtruire ſur l'hiſtoire de la *pucelle d'Orléans*, car j'aime cette pucelle ; & bien

d'autres l'aiment auffi. Mais je te renvoie à une differtation imprimée dans un ouvrage très-connu. (*)

Apprends, *Nonotte*, comme il faut étudier l'hiftoire quand on ofe en parler. Ne fais plus de *Jeanne d'Arc* une infpirée, mais une idiote hardie qui fe croyait infpirée; une héroïne de village, à qui on fit jouer un grand rôle; une brave fille, que des inquifiteurs & des docteurs firent brûler avec la plus lâche cruauté. Corrige tes erreurs, & ne les mets plus fur le compte des autres. Souviens-toi du capucin qui étant monté en chaire, dit à fes auditeurs: *Mes frères, mon deffein était de vous parler de l'immaculée conception; mais j'ai vu affiché à la porte de l'églife: Réflexions fur les défauts d'autrui, par le R. P. de Viliers de la fociété de Jéfus.* (*p*) *Hé, mon ami! fais des réflexions fur les tiens; je vous parlerai donc de l'humilité.*

Tu crêves de vanité, *Nonotte*: on t'a fait l'honneur de répondre; mais pour t'infpirer un peu de modeftie, fache que l'illuftre *Montefquieu* daigna répondre à l'auteur des Nouvelles eccléfiaftiques, à-peu-près comme le maréchal de *la Feuillade* battit une fois un fiacre qui lui barrait le chemin quand il allait en bonne fortune.

17°. Oh oh, *Nonotte*, tu veux brouiller l'auteur du *Siècle de Louis XIV* avec le clergé de France. Ceci paffe la raillerie. *Il n'y a point*, dis-tu à la page 224, *d'hommes auffi méprifables que ceux qui forment ce corps nombreux.* Et après avoir proferé ces abominables paroles, tu les imputes à l'auteur du *Siècle de Louis XIV!*

(*) Voyez le *Dictionnaire philofophique*, art. *Arc.*

(*p*) Depuis abbé de *Viliers*, affez mauvais poëte.

Sens-tu bien tout ce que tu mérites, calomniateur *Nonotte*?

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* a toujours révéré le clergé en citoyen ; il l'a défendu contre les imputations de ceux qui disent au hasard qu'il a le tiers des revenus du royaume ; il a prouvé dans son ch. XXXV, que toute l'Eglise gallicane, séculière & régulière, ne possède pas au-delà de quatre-vingts millions de revenu en fonds & en casuel. Il remarque que le clergé a secouru l'Etat d'environ quatre millions par an l'un dans l'autre. Il n'a perdu aucune occasion de rendre justice à ce corps.

On trouve au chap. IV du Traité de la tolérance, ces paroles : *Le corps des évêques en France est presque tout composé de gens de qualité, qui pensent & qui agissent avec une noblesse digne de leur naissance.* Est-ce là insulter les évêques de France comme tu les outrages?

Insulte-t-il les évêques quand il parle de l'évêque de Marseille, dans une ode contre le fanatisme?

Belzuns ce pasteur vénérable
Sauvait son peuple périssant;
Langeron guerrier secourable
Bravait un péril renaissant;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans le trouble & dans les scandales,
Occupaient votre oisiveté,
De la dispute ridicule
Et sur Quesnel & sur la bulle,
Qu'oublîra la postérité.

O ex-jésuite! c'était rendre justice au digne évêque de Marseille : il vous l'a rendue à vous. anciens

confrères de *Nonotte*, à vous, *le Tellier*, *Lallemant*, & *Doucin*, qui fesiez attendre des évêques dans la salle basse, avec le frère *Vadblé*, tandis que vous fabriquiez la bulle qui vous a enfin exterminés.

O *Nonotte!* tu oses dire que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a jamais cherché qu'à tourner les papes en ridicule & à les rendre odieux.

Mais, vois les éloges qu'il donne à la sagesse d'*Adrien I;* vois comme il justifie le pape *Honorius*, tant accusé d'hérésie; vois ce qu'il dit de *Léon IV* au tome I de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.*

„ Le pape *Léon IV*, prenant dans ce danger une „ autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* „ semblaient abandonner, se montra digne, en défen- „ dant Rome, d'y commander en souverain. Il „ avait employé les richesses de l'Eglise à réparer les „ murailles de la ville, à élever des tours, à tendre „ des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses „ dépens; engagea les habitans de Naples & de „ Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, „ sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux „ des otages, sachant bien que ceux qui sont assez „ puissans pour nous secourir le sont assez pour nous „ nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les „ Sarrazins à leur descente, non pas en équipage de „ guerrier, ainsi qu'en avait usé *Goslin*, évêque de „ Paris, dans une occasion encore plus pressante; „ mais comme un pontife qui exhortait un peuple „ chrétien, & comme un roi qui veillait à la sureté „ de ses sujets. Il était né Romain. Le courage des „ premiers âges de la république revivait en lui dans „ un temps de lâcheté & de corruption, tels qu'un

„ des beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on „ trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. „

Il a pouſſé l'amour de la vérité juſqu'à juſtifier la mémoire d'un *Alexandre VI* contre cette foule d'accuſateurs qui prétendent que ce pape mourut du poiſon préparé par lui-même pour faire périr tous les cardinaux ſes convives. Il n'a pas craint de heurter l'opinion publique & de rayer un crime du nombre des crimes dont ce pontife fut convaincu. Il n'a jamais conſidéré, n'a chéri, n'a dit que le vrai; il l'a cherché cinquante ans, & tu ne l'as pas trouvé.

Tu es fâché que le pape *Benoît XIV* lui ait écrit des lettres agréables, & lui ait envoyé des médailles d'or & des agnus par douzaines! tu es fâché que ſon ſucceſſeur l'ait gratifié, par la protection & par les mains d'un grand miniſtre, de belles reliques pour orner l'égliſe paroiſſiale qu'il a bâtie! Conſole-toi, *Nonotte*, & viens-y ſervir la meſſe d'un de tes confrères qui eſt l'aumônier du château. Il eſt vrai que le maître ne marchera pas à la proceſſion *derrière un jeune jéſuite*, comme on a fait dans un beau village de Montauban; il n'eſt pas de ce goût: mais enfin vous ſerez deux jéſuites. *Sæpe premente deo fert deus alter opem.*

Enfin, *Nonotte*, tu emploies l'artillerie des *Garaſſes* & des *Hardouins*, *ultima ratio jeſuitarum*, *& aliquando janſeniſtarum.* Tu traites d'athée l'adorateur le plus réſigné de la Divinité; tu intentes cette accuſation horrible contre l'auteur de la Henriade, poëme qui eſt le triomphe de la religion catholique; tu l'intentes contre l'auteur de Zaïre & d'Alzire, dont cette même religion eſt la baſe; contre celui qui ayant adopté la nièce du grand *Corneille*, ne la reçut dans une de ſes

maiſons ſituée ſur le territoire de Genève, qu'à condition qu'elle aurait toutes les facilités d'exercer la religion catholique. Tu le ſais, puiſque tes complices, pour gagner quelque argent, ont fait imprimer la lettre où il eſt dit expreſſément, que cette demoiſelle aura ſur le territoire des proteſtans tous les ſecours néceſſaires pour l'exercice de ſa religion. Tu ne ſongeais pas que tu donnais ainſi des armes contre toi & tes conſorts.

C'eſt ainſi que les *Nonottes*, les *Patouillets*, & autres Welches, ont traité d'athées les principaux magiſtrats français & les plus éloquens ; les *Monclar*, les *Chauvelins*, les *la Chalotais*, les *Duchés*, les *Chatillons*, & pluſieurs autres. Mais auſſi, il faut conſidérer que ces meſſieurs leur ont fait plus de mal que M. de *Voltaire*.

Après l'expoſé des bévues, des inſolences & des injures atroces prodiguées par *Nonotte* & par ſes aides, quelques lecteurs ſeront bien aiſes de ſavoir quels ſont les auteurs de ce libelle, & de tant d'autres libelles contre la magiſtrature de France. Voici la lettre d'un homme en place, écrite de Beſançon le 9 janvier 1767 ; elle peut inſtruire.

» *Jacques Nonotte*, âgé de 54 ans, eſt né à Beſançon, » d'un pauvre homme qui était fendeur de bois & » crocheteur. Il paraît à ſon ſtyle & à ſes injures » qu'il n'a pas dégénéré. Sa mère était blanchiſſeuſe. » Le petit *Jacques* ayant fait le métier de ſon père à » la porte des jéſuites, & ayant montré quelque diſpo- » ſition pour l'étude, fut recueilli par eux, & fut » jéſuite à l'âge de vingt ans. Il était placé à Avignon » en 1759. Ce fut là qu'il commença à compiler,

» avec quelques-uns de ſes confrères, ſon libelle » contre l'*Eſſai ſur les mœurs &c.* & contre vous.

» L'imprimeur *Fez* en tira douze cents exemplaires. » Le débit n'ayant pas répondu à leurs eſpérances, » *Fez* ſe plaignit amèrement, & les jéſuites furent » obligés de prendre l'édition pour leur compte. Vous » daignâtes, Monſieur, vous abaiſſer à répondre à ce » mauvais livre; cela le fit connaître, & a enhardi » *Nonotte* & ſes aſſociés à en faire une ſeconde édition » pleine d'injures, les plus mépriſables à la fois & les » plus puniſſables. Le parti jéſuitique a fait imprimer » cette édition clandeſtine à Lyon, au mépris des » ordonnances.

» *Nonotte* eſt actuellement toléré & ignoré dans » notre ville. Il demeure à un troiſième étage, & il » gouverne deſpotiquement une vieille fille imbécille » qui vous a écrit une lettre anonyme. Il dit qu'il » s'occupe à un dictionnaire anti-philoſophique qui » doit paraître cette année. Je crois en effet qu'il en » fera un anti-raiſonnable. Vous voyez que les » membres épars de la vipère coupée en morceaux, » ont encore du venin. Ce miſérable eſt un excrément » de collége qu'on ne décraſſera jamais, &c. »

Nous conſervons l'original de cette lettre.

Si *Nonotte* a ſes cenſeurs, il a auſſi des gens de bon goût pour partiſans. M. de *Voltaire* a reçu une lettre datée de Hennebon en Bretagne, le 18 novembre 1766, ſignée *le chevalier Brulé:* il a bien voulu nous la communiquer; la voici : elle eſt en beaux vers.

L'orgueil du philoſophe avait bercé Voltaire,
Dans la flatteuſe idée, mais par trop téméraire,

De mériter un nom par deſſus tous les noms.
Le voilà bien déchu de ſa préſomption.
David avec ſa fronde a terraſſé Goliath.

Et puis qu'on diſe qu'il n'y a plus de Welches en France. Le chevalier de *Brulé* eſt apparemment un diſciple de *Nonotte*. Les jéſuites n'élevaient-ils pas bien la jeuneſſe?

Petite digreſſion, qui contient une réflexion utile ſur une partie des vingt-deux honnêtetés précédentes.

QUELLE eſt la ſource de cette rage de tant de petits auteurs, ou ex-jéſuites, ou convulſioniſtes, ou précepteurs chaſſés, ou petits-collets ſans bénéfices, ou prieurs, ou argumentans en théologie, ou travaillans pour la comédie, ou étalans une boutique de feuilles, ou vendans des mandemens & des ſermons? D'où vient qu'ils attaquent les premiers hommes de la littérature avec une fureur ſi folle? pourquoi appellent-ils toujours les Paſcal *porte d'enfer;* les Nicole *loup raviſſant*, & les d'Alembert *bête puante*? Pourquoi, lorſqu'un ouvrage réuſſit, crient-ils toujours à l'hérétique, au déiſte, à l'athée? La prétention au bel-eſprit eſt la grande cauſe de cette maladie épidémique.

Ce n'eſt certainement que pour rendre ſervice à la religion catholique, apoſtolique, & romaine, qu'ils crient par-tout, que les premiers mathématiciens du ſiècle, les premiers philoſophes, les plus grands poëtes & orateurs, les plus exacts hiſtoriens, les magiſtrats les plus conſommés dans les lois, tous les officiers d'armée qui s'inſtruiſent, ne croient pas à la religion

catholique, apoſtolique, & romaine, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. On ſent bien que les portes de l'enfer prévaudraient, s'il était vrai que tout ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Europe déteſte en ſecret cette religion. Ces malheureux lui rendent donc un funeſte ſervice, en diſant qu'elle a des ennemis dans tous ceux qui penſent.

Ils veulent eux-mêmes la décrier en cherchant des noms célébres qui la décrient. Il eſt dit dans les Erreurs de *Nonotte*, renforcées par un autre homme de bien qui l'a aidé, page 118: *Qu'à la vérité M. de Voltaire n'attaque point l'autorité des livres divins, qu'il montre même pour eux du reſpect; mais que cela n'empêche point qu'il ne s'en moque dans ſon cœur; & de-là* il conclut que tout le monde en fait autant, & que lui *Nonotte* pourrait bien s'en moquer auſſi avec une direction d'intention.

Ah! impie *Nonotte!* blaſphémateur *Nonotte!* Prions DIEU, mes frères, pour ſa converſion.

Ce qui damne principalement *Nonotte*, *Patouillet*, & conſorts, eſt préciſément ce qui a traduit frère *Berthier* en purgatoire; c'eſt la rage du bel-eſprit. Croiriez-vous bien, mes frères, que *Nonotte* dans ſon libelle théologique, trouve mauvais que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ait mis *Quinault* au rang des grands-hommes? *Nonotte* trouve *Quinault* plat: quoi! tu n'aimes pas l'auteur d'Atis & d'Armide! tant pis, *Nonotte*, cela prouve que tu as l'ame dure & point d'oreille, ou trop d'oreille.

Non ſa che coſa è amor, non ſa che vaglia
La caritade, e quindi advien che i frati
Sono ſi ingorda e ſi crudel' canaglia.

ARIOSTE, épître ſur le mariage.

Voilà donc l'ex-révérend *Nonotte* qui dans un livre dogmatique pèſe le mérite de *Quinault* dans ſa balance. Monſieur l'évêque du Puy en Vélai adreſſe aux habitans du Puy en Vélai une énorme paſtorale, dans laquelle il leur parle de belles-lettres : *Soyez donc philoſophes, mes chers frères*, dit-il aux chauderonniers du Vélai, à la page 229. Mais remarquez qu'il ne leur parle ainſi, par l'organe de *Cortiat ſecrétaire*, qu'après leur avoir parlé de *Perrault*, de *la Motte*, de l'abbé *Terraſſon*, de *Boindin;* après avoir outragé la cendre de *Fontenelle;* après avoir cité *Bacon*, *Galilée*, *Deſcartes*, *Mallebranche*, *Leibnitz*, *Newton*, & *Locke*. La bonne compagnie du Puy en Vélai a pris tous ces gens-là pour des pères de l'Egliſe. *Cortiat* ſecrétaire examine, page 23, ſi *Boileau* n'était qu'un verſificateur; & page 77, ſi les corps gravitent vers un centre. Dans le mandement, ſous le nom de *J. F.* archevêque d'Auch, on examine ſi un poëte doit ſe borner à un ſeul talent, ou en cultiver pluſieurs.

Ah! Meſſieurs, *non erat his locus.* Vos troupeaux d'Auch & du Vélai ne ſe mêlent ni de vers, ni de philoſophie; ils ne ſavent pas plus que vous ce que c'eſt qu'un poëte & qu'un orateur. Parlez le langage de vos brebis.

Vous voulez paſſer pour de beaux eſprits, vous ceſſez d'être paſteurs; vous avertiſſez le monde de ne

plus respecter votre caractère. On vous juge comme on jugeait *la Motte* & *Terrasson* dans un caffé. Voulez-vous être évêques, imitez *St Paul;* il ne parle ni d'*Homère* ni de *Lycophron :* il ne discute point si *Xénophon* l'emporte sur *Thucydide;* il parle de la charité. *La charité*, dit-il, *est patiente;* êtes-vous patiens? *elle est bénigne;* êtes-vous bénins? *elle n'est point ambitieuse;* n'avez-vous point eu l'envie de vous élever par votre style? *elle n'est point méchante;* n'avez-vous mis ou laissé mettre aucune malignité dans vos pastorales?

Beaux pasteurs! paissez vos ouailles en paix, & revenons à nos moutons, à nos honnêtetés littéraires.

Vingt-troisième honnêteté, des plus fortes.

Un ex-jésuite nommé *Patouillet*, (déjà célébré dans cette diatribe) homme doux & pacifique, décrété de prise de corps à Paris pour un libelle très-profond contre le parlement, se réfugie à Auch chez l'archevêque avec un de ses confrères. Tous deux fabriquent une pastorale en 1764, & séduisent l'archevêque jusqu'à lui faire signer de son nom *J. F.*, cet écrit apostolique qui attaque tous les parlemens du royaume; & voici surtout comme la pastorale s'explique sur eux, page 48 : *Ces ennemis des deux puissances mille fois abattus par leur concert, toujours relevés par de sourdes intrigues, toujours animés de la rage la plus noire, &c.* Il n'y a presque point de page où ces deux jésuites n'exhalent contre les parlemens une rage qui paraît d'un noir plus foncé. Ce libelle diffamatoire a été condamné à la vérité à être brûlé par la main du bourreau; on

a recherché les auteurs, mais ils ont échappé à la juſtice humaine.

Il faut ſavoir que ces deux feſeurs de paſtorales s'étaient imaginé qu'un officier de la maiſon du roi, très-vieux & très-malade, retiré depuis treize ans dans ſes terres, avait contribué du coin de ſon feu à la deſtruction des jéſuites. La choſe n'était pas fort vraiſemblable, mais ils la crurent; & ils ne manquèrent pas de dire dans le mandement, ſelon l'uſage ordinaire, que ce malin vieillard était déiſte & athée; que c'était un *vagabond* qui à la vérité ne ſortait guère de ſon lit, mais que dans le fond il aimait à courir; que *c'était un vil mercenaire* qui mariait pluſieurs filles de ſon bien, mais qui avait gagné depuis douze ans quatre cents mille francs avec les éditeurs auxquels il a donné ſes ouvrages, & avec les comédiens de Paris, auxquels il a abandonné le profit entier *mammonæ iniquitatis*.

Enfin M. *J. F.* d'Auch traita ce ſeigneur de pluſieurs paroiſſes qui ſont aſſez loin de ſon diocèſe, & très-bien gouvernées, comme le plus vil des hommes, comme s'il était à ſes yeux membre d'un parlement. Un parent de l'archevêque, auquel cet officier du roi daignait prêter de l'argent dans ce temps-là même, écrivit à M. d'Auch qu'il s'était laiſſé ſurprendre, qu'il ſe déshonorait; qu'il devait faire une réparation authentique; que lui ſon parent n'oſerait plus paraître devant l'offenſé: *Je ne ſuis pas en état*, diſait-il dans ſa lettre, *de lui rendre ce qu'il m'a ſi généreuſement prêté. Payez-moi donc ce que vous me devez depuis ſi long-temps, afin que je ſois en état de ſatisfaire à mon devoir.*

M. d'Auch fut ſi honteux de ſon procédé qu'il ſe tut. La famille nombreuſe de l'offenſé, répondit à ſon ſilence par cette lettre, qui fut envoyée de Paris à M. d'Auch.

A M. l'archevêque d'Auch.

IL parut ſous votre nom, Monſieur, en 1764, une *Inſtruction paſtorale*, qui n'eſt malheureuſement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le recueil des aſſertions conſacré par le parlement de Paris; on y regarde les jéſuites comme des martyrs & les parlemens comme des perſécuteurs; (*q*) on y accuſe d'injuſtice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jéſuites du royaume. Cette inſtruction paſtorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi ſait réprimer les attentats à ſon autorité; les parlemens ſavent les punir; mais les citoyens qui ſont attaqués avec tant d'inſolence dans ce libelle, n'ont d'autre reſſource que celle de confondre les calomnies. Vous avez oſé inſulter des hommes vertueux que vous n'êtes pas à portée de connaître; vous avez ſurtout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous; vous dites à vos diocéſains d'Auch, que ce citoyen, officier du roi & membre d'un corps à qui vous devez du reſpect, (*r*) eſt un vagabond & un fugitif du royaume, tandis qu'il réſide depuis quinze années dans ſes terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèſe,

(*q*) *Nos pères vous avaient appris à reſpecter les Jéſuites* &c. page 35 & ſuivantes du *Mandement* de M. d'Auch.

(*r*) Pages 12, 13 & 14 du libelle.

quoique

quoique vous ſoyez plus riche que lui; vous le traitez de mercenaire, dans le temps même qu'il donnait des ſecours généreux à votre neveu dont les terres ſont voiſines des ſiennes; ainſi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté & par l'ingratitude. Si c'eſt un jéſuite qui eſt l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir ſignée. Si c'eſt vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes à plaindre encore. Vous ſavez tout ce que vos parens & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit ſur le ſcandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiſcopat, & qui le rendrait mépriſable s'il pouvait l'être. On a épuiſé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reſte plus à une famille conſidérable, ſi inſolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un ſcélérat dont on dédaigne de ſe venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas ſoupçonner que vous ayez pu compoſer ce tiſſu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre de fauſſe érudition. Mais quel que ſoit ſon abominable auteur, on ne lui répond qu'en ſervant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, & en priant DIEU qu'il convertiſſe une ame ſi perverſe & ſi lâche; s'il eſt poſſible pourtant qu'un calomniateur ſe convertiſſe.

Réflexion morale.

C'eſt une choſe digne de l'examen d'un ſage, que la fureur avec laquelle les jéſuites ont combattu les janſéniſtes, & la même fureur que ces deux partis, ruinés l'un par l'autre, exhalent contre les gens de

lettres. Ce ſont des ſoldats réformés qui deviennent voleurs de grand chemin. Le jéſuite chaſſé de ſon collége, le convulſionnaire échappé de l'hôpital, errans chacun de leur côté & ne pouvant plus ſe mordre, ſe jettent ſur les paſſans.

Cette manie ne leur eſt pas particulière; c'eſt une maladie des écoles; c'eſt la vérole de la théologie. Les malheureux argumentans n'ont point de profeſſion honnête. Un bon menuiſier, un ſculpteur, un tailleur, un horloger, ſont utiles; ils nourriſſent leur famille de leur art. Le père de *Nonotte* était un brave & renommé crocheteur de Beſançon. Ne vaudrait-il pas mieux pour ſon fils ſcier du bois honnêtement, que d'aller de libraire en libraire, chercher quelque dupe qui imprime ſes libelles? on avait beſoin de *Nonotte* père, & point du tout de *Nonotte* fils. Dès qu'on s'eſt mêlé de controverſe, on n'eſt plus bon à rien, on eſt forcé de croupir dans ſon ordure le reſte de ſa vie; & pour peu qu'on trouve quelque vieille idiote qu'on ait ſéduite, on ſe croit un *Chryſoſtome*, un *Ambroiſe*, pendant que les petits garçons ſe moquent de vous dans la rue. O frère *Nonotte*, frère *Pichon*, frère *Dupleſſis*, votre temps eſt paſſé; vous reſſemblez à de vieux acteurs chaſſés des chœurs de l'opéra, qui vont frédonnant de vieux airs ſur le pont-neuf pour obtenir quelque aumône. Croyez-moi, pauvres gens; un meilleur moyen pour obtenir du pain ſerait de ne plus chanter.

Vingt-quatrième honnêteté, des plus médiocres.

Un abbé *Guyon* qui a écrit une hiſtoire du *bas empire*, dans un ſtyle convenable au titre, dégoûté

d'écrire l'hiſtoire, ſe mit il y a peu d'années à faire un roman. Il alla, dit-il, dans un château qui n'exiſte point; il y fut très-bien reçu, accueil auquel il n'eſt pas apparemment accoutumé. Le maître de la maiſon, qu'il n'a jamais vu, lui confia immédiatement après le dîner tous ſes ſecrets. Il lui avoua que M. *B* eſt un hérétique, M. *C* un déiſte, M. *D* un ſocinien, M. *F* un athée, & M. *G* quelque choſe de pis; & que pour lui ſeigneur du château, il avait l'honneur d'être l'antechriſt, & qu'il lui offrait un drapeau dans ſes troupes ſous les ordres de meſſieurs *Da*, *de*, *di*, *do*, *du*, ſes capitaines. Il dit qu'il fit très-bonne chère chez l'antechriſt; c'eſt en effet un des caractères de ce ſeigneur que nous attendons, & c'eſt par-là en partie qu'il ſéduira les élus.

L'abbé *Guyon* parle enſuite de *Louis XIV*: Il dit que ce monarque *n'allait à la guerre qu'accompagné de pluſieurs cours brillantes; mais que ſon médaillon a deux faces*: il ajoute que dans les dernières années de ce prince il n'y a rien d'intéreſſant, *ſinon les quatre-vingts mille livres de penſion qu'obtint Mme de Maintenon à la mort de ce monarque*. Voilà la manière dont ledit *Guyon* veut qu'on écrive l'hiſtoire. Laiſſons-le faire la fonction d'aumônier auprès de l'antechriſt, & n'en parlons plus.

Vingt-cinquième honnêteté, fort mince.

CETTE vingt-cinquième honnêteté eſt celle d'un nommé *Larnet*, prédicant d'un village près de Carcaſſonne en Languedoc. (*) Ce prédicant a fait un libelle de lettres en deux volumes, contre ſept ou huit

(*) *Vernet* miniſtre à Genève.

perſonnes qu'il ne connaît pas, dédié à un grand ſeigneur qu'il connaît encore moins. Ces écrivains de lettres ont toujours des correſpondans, comme les poëtes ont des *Philis* & des *Amarantes* en l'air. *Larnet* commence par dire, page 50, que c'eſt le pape qui eſt l'antechriſt. Oh ! accordez-vous donc, Meſſieurs ; car l'abbé *Guyon* aſſure qu'il a vu l'antechriſt dans ſon château auprès de Lauſanne. Or l'antechriſt ne peut pas ſiéger à Lauſanne & à Rome : il faut opter ; il n'appartient pas à l'antechriſt d'être en pluſieurs lieux à la fois.

Le prédicant appelle à ſon ſecours le pauvre *Michel Servet*, qui aſſurait que l'antechriſt ſiége à Rome. Si c'était le ſentiment du ſage *Servet*, il ne fallait donc pas que de ſages prédicans le fiſſent brûler; mais,

Ami, Servet eſt mort, laiſſons en paix ſa cendre.
Que m'importe qu'on grille ou Servet ou Larnet?

Tout cela m'eſt fort égal. Il eſt un peu ennuyeux, à ce qu'on dit, ce *Larnet*, prédicant de Carcaſſonne en Languedoc. Cependant il a quelques amis. M. *Robert Covelle* qui joue, comme on ſait, un grand rôle dans la littérature, lui eſt fort attaché. Dans le dernier voyage que M. *Robert* fit à Carcaſſonne, il dédia à ſon ami *Larnet* une petite pièce de poëſie, intitulée : *Maître Guignard* ou *de l'hypocriſie :* (*) Cette épître n'eſt pas limée. M. *Covelle* eſt un homme de bonne compagnie, qui hait le travail & qui peut dire avec *Chapelle :*

(*) Voyez le volume de *Contes & Satires.*

Tout bon fainéant du marais
Fait des vers qui ne coûtent guère ;
Pour moi c'eſt ainſi que j'en fais ;
Et ſi je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

Vingt-ſixième honnêteté.

„ Vous êtes un impudent , un menteur , un „ fauſſaire , un traître , qui imputez à des Anglais „ de mauvais vers que vous dites avoir traduits en „ français. Vous êtes le ſeul auteur de ces vers „ abominables ; & de plus , vous n'avez jamais „ entendu *Locke* , ni *Newton ;* car frère *Berthier* a „ dit que vous cherchiez la triſection de l'angle par „ la géométrie ordinaire. „

Ce ſont à-peu-près les paroles des *Nonottes* , *Patouillets*, *Guyons* , &c. à ce pauvre vieillard qui eſt hors d'état de leur répondre. Je prends toujours ſon parti comme je le dois. La plupart des gens de lettres abandonnent leurs amis pillés & vexés ; ils reſſemblent à ces animaux qu'on dit amis de l'homme , & qui, quand ils voient un de leurs camarades mort de ſes bleſſures dans un grand chemin , lèchent ſon ſang & paſſent ſans ſe ſoucier du défunt. Je ne ſuis pas de ce caractère , je défends mon ami , *unguibus & roſtro.*

M. *Midleton* à qui nous devons la vie de *Cicéron*, & des morceaux de littérature très-curieux , voyageant en France dans ſa jeuneſſe , fit des vers charmans ſur ce qu'il avait vu dans notre patrie ; les voici d'après le recueil où ils ſont imprimés. Ceux qui entendent l'anglais les liront ſans doute avec plaiſir.

A nation here j pity and admire,
Whom nobleſt ſentiments of glory fire;
Yet taught by cuſtom's force, and bigot fear,
To ſerve with pride, and boaſt the yoke they bear:
Whoſe nobles born to cringe and to command,
In courts a mean, in camps a gen'rous band;
From prieſts and tax-jobbers content receive
Thoſe laws their dreaded arms to Europe give:
Whoſe people vain in want, in bondage bleſt;
Tho' plunder'd, gay; induſtrious, tho' oppreſt;
With happy follies riſe above their fate;
The jeſt and envy of each wiſer ſtate.

Yet here the Muſes deign'd a while to ſport
In the short ſun-shine of a fav'ring court;
Here Boileau, ſtrong in ſenſe, and sharp in wit,
Who *from* the ancients, like the ancients vrit,
Permiſſion gain'd inferior vice to blame,
By lying incenſe to his maſter's fame.

With more delight thoſe pleaſing shades j view
Where Condé from an envious court withdrew,
Where ſick of glory, faction, power and pride,
Sure judge how empty all, who all had try'd,
Beneath his palms, the wary chief repos'd,
And life's great ſcene in quiet virtue clos'd.

Voici comme M. de *Voltaire*, mon ami, traduit aſſez fidellement tout cet excellent morceau, autant qu'une traduction en vers peut être fidelle.

Tel eſt l'eſprit français; je l'admire & le plains.
Dans ſon abaiſſement quel excès de courage!
La tête ſous le joug, les lauriers dans les mains,
Il chérit à la fois la gloire & l'eſclavage.
Ses exploits & ſa honte ont rempli l'univers. (s)
Vainqueur dans les combats, enchaîné par ſes maîtres;
Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres;
Dans la diſette il chante, il danſe avec ſes fers.
Fier dans la ſervitude, heureux dans ſa folie,
De l'Anglais libre & ſage il eſt encor l'envie.

Les Muſes cependant ont habité ces bords,
Lorſqu'à leurs favoris prodiguant ſes tréſors,
Louis encourageait l'imitateur d'Horace;
Ce Boileau plein de ſel, encor plus que de grâce,
Courtiſan ſatirique, ayant le double emploi
De cenſeur des Cotins, & de flatteur du roi.

Mais je t'aime encor mieux, ô reſpectable aſile!
Chantilli, des héros ſéjour noble & tranquile,
Lieux où l'on vit Condé, fuyant de vains honneurs,
Laſſé de factions, de gloire & de grandeurs,
Caché ſous ſes lauriers, dérobant ſa vieilleſſe
Aux dangers d'une cour infidelle & traîtreſſe,
Ayant éprouvé tout, dire avec vérité :
Rien ne remplit le cœur, & tout eſt vanité.

J'avoue que ces vers français peuvent n'avoir pas toute l'énergie anglaiſe. Hélas! c'eſt le ſort des traducteurs en toute langue d'être au-deſſous de leurs originaux.

(s) C'était dans la guerre de 1689.

J'avoue encore qu'il y a quelques vers de *Midleton* injurieux à la nation françaiſe. M. de *Voltaire* a ſouvent repouſſé toutes ces injures modeſtement ſelon ſa coutume.

En voilà aſſez pour ce qui regarde les vers. Quant à la triſection de l'angle, cela pourrait ennuyer les dames, dont il faut toujours ménager la délicateſſe.

Vingt-ſeptième honnêteté.

Un nouveau poiſon fut inventé depuis quelques années dans la baſſe littérature. Ce fut l'art d'outrager les vivans & les morts par ordre alphabétique: on n'avait point encore entendu parler de ces dictionnaires d'injures. Si nous ne nous trompons pas ils commencèrent lorſque M. *Ladvocat*, bibliothécaire de la ſorbonne, l'un des plus ſages & des plus modérés littérateurs, comme l'un des plus ſavans, eut donné ſon dictionnaire hiſtorique vers l'an 1740. Un janſéniſte (car pour le malheur de la France, il y avait encore des janſéniſtes & des moliniſtes) fit imprimer contre M. l'abbé *Ladvocat* un libelle diffamatoire en ſix volumes, ſous le titre & dans la forme de dictionnaire.

Il commence par remercier DIEU de ce qu'il eſt venu à bout de finir ce rare ouvrage ſous les yeux & avec le ſecours de l'auteur clandeſtin de la gazette eccléſiaſtique, *dont la plume*, dit-il, *eſt une flèche ſemblable à la flèche de Jonathas fils de Saül, laquelle n'eſt jamais retournée en arrière, & eſt toujours teinte du ſang des morts & de la graiſſe des plus vigoureux.* L'abbé *Ladvocat* lui répondit qu'il voyait peu de rapport entre

la flèche de *Jonathas* teinte de graiſſe, & la plume d'un prêtre normand qui vendait des gazettes. D'ailleurs il perſiſta à ſe rendre utile, dût-il être percé de quelque flèche de ces convulſionnaires. Le libelle du janſéniſte attaqua tous les gens de lettres qui n'étaient pas du parti : ſa flèche fut lancée contre les *Fontenelle*, les *la Motte*, les *Saurin*, qui n'en ſentirent rien.

Nous avions mis au-devant du ſiècle de *Louis XIV*, une liſte aſſez détaillée de tous les artiſtes qui firent honneur à la France dans ces temps illuſtres. Deux ou trois perſonnes ſe ſont aſſociées depuis peu pour faire un pareil catalogue des artiſtes de trois ſiècles ; mais ces auteurs s'y ſont pris différemment : ils ont inſulté par ordre alphabétique, à tous ceux dont ils ont cru qu'il était de leur intérêt d'attaquer la réputation. Nous ignorons ſi leur flèche eſt retournée ou non en arrière, & ſi elle a été teinte de la graiſſe des vigoureux. Celui de la troupe qui tirait le plus fort & le plus mal était un abbé *Sabatier*, natif d'un village auprès de Caſtres, homme d'ailleurs différent en tout des gens de mérite qui portent le même nom.

Il fut payé pour tirer ſes traits ſur tous ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature, par leur érudition & par leurs talens. Dans la foule de ceux qu'il attaque, on trouve feu M. *Helvétius*. Il le qualifie lui & ſes amis de maniaques. *Nous pouvons aſſurer* dit-il, *par de juſtes obſervations, que ſes illuſions philoſophiques étaient une eſpèce de manie involontaire. . . . . Il ſe contentait de gémir dans le ſein de l'amitié, de l'extravagance*

& des excès de maniaques, qui ſe glorifiaient de l'avoir pour confrère.

L'abbé *Sabatier* a raiſon de dire qu'il était à portée de faire de juſtes obſervations ſur M. *Helvétius*, puiſqu'il avait été tiré par lui de la plus extrême miſère, & que réchauffé dans ſa maiſon, (comme *Tartuffe* chez *Orgon*,) il n'avait vécu que de ſes libéralités. La première choſe qu'il fait après la mort d'*Helvétius*, eſt de déchirer le cadavre de ſon bienfaiteur.

Nous n'étions pas de l'avis de M. *Helvétius* ſur pluſieurs queſtions de métaphyſique & de morale; & nous nous en ſommes aſſez expliqués, ſans bleſſer l'eſtime & l'amitié que nous avions pour lui. Mais qu'un homme nourri chez lui par charité prenne le maſque de la dévotion pour l'outrager avec fureur, lui & tous ſes amis, & tous ceux mêmes qui l'ont aſſiſté; nous penſons qu'il ne s'eſt rien fait de plus lâche dans les trois ſiècles dont cet homme parle, & qu'il connaît ſi peu.

Lui!.... un abbé *Sabatier!*.... oſer feindre de défendre la religion! oſer traiter d'impies les hommes du monde les plus vertueux! S'il ſavait que nous avons en notre poſſeſſion ſon abrégé du ſpinoſiſme, intitulé *Analyſe de Spinoſa*, à Amſterdam; ouvrage rempli de ſarcaſmes & d'ironies, écrit tout entier de ſa main, finiſſant par ces mots: *Point de religion & j'en ſerai plus honnête homme. La loi ne fait que des eſclaves, elle n'arrête que la main;* enfin ſigné, *adieu baptiſabit.*

S'il ſavait que nous poſſédons auſſi écrits de ſa main les vers infames qu'il fit dans ſa priſon à Strasbourg, & d'autres vers auſſi libertins que mauvais; que dirait-il? rentrerait-il en lui-même? non;

il irait demander un bénéfice, & il l'obtiendrait peut-être.

Le cœur le plus bas & le plus capable de tous les crimes des lâches eſt celui d'un athée hypocrite.

Nous fûmes toujours perſuadés que l'athéiſme ne peut faire aucun bien, & qu'il peut faire de très-grands maux. Nous fîmes ſentir la diſtance infinie entre les ſages qui ont écrit contre la ſuperſtition, & les fous qui ont écrit contre DIEU. Il n'y a dans tous les ſyſtèmes d'athéiſme ni philoſophie ni morale.

Nous n'y voyons point de philoſophie : car en effet eſt-ce raiſonner que de reconnaître du génie dans une ſphère d'*Archimède*, de *Poſſidonius*, dans un de ces *oréris* qu'on vend en Angleterre, & de n'en point reconnaître dans la fabrication de l'univers; d'admirer la copie & de s'obſtiner à ne point voir d'intelligence dans l'original? cela n'eſt-il pas encore plus fou que ſi on diſait : les eſtampes de *Raphaël* ſont faites, par un ouvrier intelligent, mais le tableau s'eſt fait tout ſeul?

L'athéiſme n'eſt pas moins contraire à la morale, à l'intérêt de tous les hommes; car ſi vous ne reconnaiſſez point de DIEU, quel frein aurez-vous pour les crimes ſecrets?

. . . . *Duræ ſaltem virtutis amator,*
Quære quid eſt virtus, & poſce exemplar honeſti.

Nous ne diſons pas qu'en adorant un être ſuprême, juſte & bon, nous devions admettre la barque à *Caron*, *Cerbère*, les Euménides, ou l'ange de la mort

Samaël, qui vient demander à DIEU l'ame de *Moïse*, & qui se bat avec *Michaël* à qui l'aura. Nous ne prétendons point qu'*Hercule* ait pu ramener *Alceste* des enfers, ou que le portugais *Xavier* ait ressuscité neuf morts.

De même qu'il faut distinguer soigneusement la fable de l'histoire, il faut aussi discerner entre la raison & la chimère.

Il est très-certain que la croyance d'un DIEU juste ne peut être qu'utile. Quel est l'homme qui, ayant seulement une peuplade de six cents personnes à gouverner, voudrait qu'elle fût composée d'athées?

Quel est l'homme qui n'aimerait pas mieux avoir à faire à un *Marc-Aurèle*, ou à un *Epictète*, qu'à un abbé *Sabatier*? Nous savons, & nous l'avons souvent avoué, qu'il est des athées par principes, dont l'esprit n'a point corrompu le cœur.

On a vu souvent des athées
Vertueux malgré leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point infecté leurs mœurs.
Spinosa fut doux, juste, aimable;
Le Dieu que son esprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de sa faiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse,
Et les ombres de la vertu.

Nous dirons à tous ces athées argumentans, qui n'admettent aucun frein, & qui cependant se sont fait celui de l'honneur, qui raisonnent mal & qui

ſe gouvernent bien : Meſſieurs, gardez-vous de l'abbé *Sabatier* qui ſe conduit comme il raiſonne. Auſſi ne le voient-ils point ; il eſt egalement en horreur aux dévots & aux philoſophes.

Quand le *Syſtème de la nature* fit tant de bruit, nous ne diſſimulâmes point notre opinion ſur ce livre ; il nous parut une déclamation quelquefois éloquente, mais fatigante, contraire à la ſaine raiſon, & pernicieuſe à la ſociété. *Spinoſa* du moins avait embraſſé l'opinion des ſtoïciens, qui reconnaiſſent une intelligence ſuprême ; mais dans le *Syſtème de la nature* on prétend que la matière produit elle-même l'intelligence. S'il n'y avait là que de l'abſurdité, on pourrait ſe taire. Mais cette idée eſt pernicieuſe ; parce qu'il peut ſe trouver des gens qui, ne croyant pas plus à l'honneur & à l'humanité qu'à DIEU, feront leurs dieux à eux-mêmes, & s'immoleront tout ce qu'ils croiront pouvoir s'immoler impunément. Les athées *Tartuffes* feront encore plus à craindre. Un brave déiſte, un ſectateur du grand-lama un peu courageux, peut avoir la conſolation de tuer un athée ſanguinaire qui lui demande la bourſe le piſtolet à la main ; mais comment ſe défendre d'un athée hypocrite & calomniateur, qui paſſe ſa journée dans l'antichambre d'un évêque ? &c.

S'il ſe paſſe quelques nouvelles honnêtetés dans la turbulente république des lettres, on n'a qu'à nous en avertir ; nous en ferons bonne & briève juſtice.

LETTRE A L'AUTEUR

DES HONNETETÉS LITTERAIRES,

Sur les mémoires de madame de Maintenon, publiés par la Beaumelle.

On ne peut lire fans quelque indignation les *Mémoires pour fervir à l'hiftoire de Mme de Maintenon & à celle du fiècle paffé.* Ce font cinq volumes d'antithèfes & de menfonges. Et l'auteur eft encore plus coupable que ridicule, puifqu'ayant fait imprimer les lettres de Mme de *Maintenon*, dont il avait efcroqué une copie, il ne tenait qu'à lui de faire une hiftoire vraie, fondée fur ces mêmes lettres, & fur les mémoires accrédités que nous avons. Mais la littérature étant devenue le vil objet d'un vil commerce, l'auteur n'a fongé qu'à enfler fon ouvrage & à gagner de l'argent aux dépens de la vérité. Il faut regarder fon livre comme les mémoires de *Gatien de Courtils*, & comme tant d'autres libelles qui fe font débités dans leur temps & qui font tombés dans le dernier mépris. L'auteur commence par un portrait de la fociété de Mme *Scarron*, comme s'il avait vécu avec elle. Il met de cette fociété M. de *Charleval*, qu'il appelle le plus élégant de nos poëtes négligés, & dont nous n'avons que trois ou quatre petites pièces qui font au rang des plus médiocres; il y affocie le

comte de *Coligny*, qu'il dit *avoir été à Paris le proſélyte de Ninon, & à la cour l'émule de Condé.* En quoi le comte de *Coligny* pouvait-il être l'émule du prince de *Condé?* quelle rivalité de rang, de gloire, & de crédit, pouvait être entre le premier prince du ſang, célèbre dans l'Europe par trois victoires, & un gentilhomme qui s'était à peine diſtingué alors? il ajoute à cette prétendue ſociété *le marquis de la Sablière, qui avait*, dit-il, *dans ſes propos toute la légéreté d'une femme. La Sablière* était un citoyen de Paris qui n'a jamais été marquis. Qui a dit à l'auteur que ce *la Sablière* était ſi léger dans ſes propos?

Sied-il bien à cet écrivain de dire, *que les aſſemblées qui ſe tenaient chez Scarron ne reſſemblaient point à ces cotteries littéraires dans qui la marquiſe de Lambert ſemble avoir formé le deſſein de détruire le bon goût.* Cet homme a-t-il connu Mme de *Lambert*, qui était une femme très-reſpectable? a-t-il jamais approché d'elle? eſt-ce à lui de parler de goût?

Pourquoi dit-il que dans la maiſon de *Scarron* on caſſait ſouvent les arrêts de l'académie? Il n'y a pas dans tous les ouvrages de *Scarron* un ſeul trait dont l'académie ait pu ſe plaindre. Ne découvre-t-on pas dans ſes réflexions ſatiriques, ſi étrangères à ſon ſujet, un jeune étourdi de province qui croit ſe faire valoir en affectant des mépris pour un corps compoſé des premiers hommes de l'Etat & des premiers de la littérature?

Comment a-t-il aſſez peu de pudeur pour répéter une chanſon infame de *Scarron* contre ſa femme, dans un ouvrage qu'il prétend avoir entrepris à la

gloire de cette même femme, & pour mériter l'approbation de la maison de Saint-Cyr? il attribue aussi à madame de *Maintenon* plusieurs vers qu'on sait être de l'abbé *Têtu*, & d'autres qui sont de M. de *Fieubet*. On voit à chaque page un homme qui parle au hasard d'un pays qu'il n'a jamais connu, & qui ne songe qu'à faire un roman.

Mademoiselle de la Vallière dans un déshabillé léger, s'était jetée dans un fauteuil; là elle pensait à loisir à son amant; souvent le jour la retrouvait assise sur une chaise, accoudée sur une table, l'œil fixe dans l'extase de l'amour. Hé mon ami! l'as-tu vue dans ce déshabillé léger? l'as-tu vue accoudée sur cette table? est-il permis d'écrire ainsi l'histoire?

Ce romancier, sous prétexte d'écrire les mémoires de Mme de *Maintenon*, parle de tous les événemens auxquels Mme de *Maintenon* n'a jamais eu la moindre part: il grossit ses prétendus mémoires des aventures de *Mademoiselle* avec le comte de *Lausun*. Pourrait-on croire qu'il a l'audace de citer les mémoires de *Mademoiselle*, & de supposer des faits qui ne se trouvent pas dans ces mémoires? il atteste les propres paroles de Mademoiselle: *Elle lui déclara sa passion*, dit-il, *par un billet qu'elle lui remit entre les mains au milieu du louvre, à la face de ses dieux domestiques, en* 1671; il y lut ces mots: *C'est M. le comte de Lausun que j'aime & que je veux épouser*. Il cite les mémoires de *Montpensier*, tom. VI, page 53. Il n'y a pas un mot de cela dans les mémoires de *Montpensier*. *Mademoiselle* écrivit seulement sur un papier: *C'est vous*, & rien de plus. Il faut en croire cette princesse plutôt que *la Beaumelle*. *La*

présence

préſence des dieux domeſtiques eſt fort convenable & du vrai ſtyle de l'hiſtoire !

Ce qui révolte preſqu'à chaque page, ce ſont les converſations que l'auteur ſuppoſe entre le roi, madame de *Monteſpan* & la veuve de *Scarron*, comme s'il y avait été préſent. *Louis*, dit-il, *n'eût point aimé la vérité dans une bouche ridicule* en piegrièche, *que madame de Maintenon ſavait envelopper dans des paroles de ſoie.*

Madame de Maintenon ſavait, dit-il, *que les amours & les craintes de madame de Monteſpan avaient ſauvé la Hollande.* Où a-t-il lu que Mme de *Monteſpan* ſauva la Hollande, qui allait être entièrement envahie ſi les Hollandais n'avaient pas eu le temps de rompre leurs digues & d'inonder le pays ?

Comment oſe-t-il dire que lorſque Mme de *Maintenon* mena le duc du *Maine* à Barège, elle dit au maréchal d'*Albert*, en voyant le Château-Trompette : *Voilà où j'ai été élevée ; mais je connais une plus rude priſon, & mon lit n'eſt pas meilleur que mon berceau.* Tout le monde ſait qu'elle était née à Niort & non pas à Bordeaux, & qu'elle n'avait jamais été élevée au Château-Trompette. Comment peut-on accumuler tant de ſottiſes & de menſonges ?

Il fait dire par Mme de *Maintenon* à Mme de *Monteſpan* : *J'ai rêvé que nous étions l'une & l'autre ſur le grand eſcalier de Verſailles ; je montais, vous deſcendiez ; je m'élevais juſqu'aux nues, & vous allâtes à Fontevraud.* Il eſt difficile de s'élever juſqu'aux nues par un eſcalier. Ce conte eſt imité d'une ancienne anecdote du duc d'*Epernon*, qui montant l'eſcalier de Saint-Germain, rencontra le cardinal de *Richelieu*, dont le pouvoir commençait

à s'affermir. Le cardinal lui demanda s'il ne ſavait point quelques nouvelles? *Oui*, lui dit-il, *vous montez & je deſcends.* Notre romancier cite les lettres de Mme de *Sévigné*, & il n'y a pas un mot dans ces lettres de la prétendue réponſe de Mme de *Maintenon.*

Il faut être bien hardi & croire ſes lecteurs bien imbécilles, pour oſer dire qu'en 1681, le duc de Lorraine envoya à *Mademoiſelle* un agent ſecret déguiſé en pauvre, qui, en lui demandant l'aumône dans l'égliſe, lui donna une lettre de ce prince, par laquelle il la demandait en mariage. On ſait aſſez que ce conte eſt tiré de l'hiſtoire de *Clotilde*, hiſtoire preſque auſſi fauſſe en tout que les mémoires de *Maintenon.* On ſait aſſez que *Mademoiſelle* n'aurait point omis un événement ſi ſingulier dans ſes mémoires, & qu'elle n'en dit pas un ſeul mot. On ſait que ſi le duc de Lorraine avait eu de telles propoſitions à faire, il le pouvait très-aiſément ſans le ſecours d'un homme déguiſé en mendiant. Enfin, en 1681, *Charles* duc de Lorraine était marié avec *Marie-Eléonore*, fille de l'empereur *Ferdinand III*, veuve de *Michel* roi de Pologne. On ne peut guère imprimer des impoſtures plus ſottes & plus groſſières.

Il fait dire à madame d'*Aiguillon : Mes neveux vont de mal en pis ; l'aîné épouſe la veuve d'un homme que perſonne ne connaît ; le ſecond la fille d'une ſervante de la reine ; j'eſpère que le troiſième épouſera la fille du bourreau.* Eſt-il poſſible qu'un homme de la lie du peuple écrive du fond de ſa province des choſes ſi extravagantes & ſi outrageantes contre une maiſon ſi reſpectable, & cela ſans la moindre vraiſemblance & avec une inſolence dont aucun libelle n'a encore approché?

Cet homme, auſſi ignorant que dépourvu de bon ſens, dit, pour juſtifier le goût de *Louis XIV* pour Mme de *Maintenon*, que *Cléopâtre déjà vieille enchaîna Auguſte, & que Henri II brûla pour la maîtreſſe de ſon père.* Il n'y a rien de ſi connu dans l'hiſtoire romaine que la conduite d'*Auguſte* & de *Cléopâtre*, qu'il voulait mener à Rome en triomphe à la ſuite de ſon char. Aucun hiſtorien ne le ſoupçonna d'avoir la moindre faibleſſe pour *Cléopâtre.* Et à l'égard d'*Henri II* qui *brûla* pour la ducheſſe de *Valentinois*, aucun hiſtorien n'aſſure qu'elle ait été la maîtreſſe de *François I.* On ſoupçonna à la vérité, & *Mézerai* le dit aſſez légérement, *que St Vallier eut ſa grâce ſur l'échafaud pour la beauté de Diane ſa fille unique ;* mais elle n'avait alors que quatorze ans ; & ſi elle avait été en effet maîtreſſe du roi, *Brantôme* n'aurait pas omis cette anecdote.

Ce falſificateur de toute l'hiſtoire cite *Gourville* qui reproche au prince d'Orange d'avoir livré la bataille de Saint-Denis ayant la paix dans ſa poche ; mais il oublie que ce même *Gourville* dit, page 222 de ſes mémoires, que le prince d'Orange ne reçut le traité que le lendemain de la bataille.

Il nous dit hardiment que *les juriſconſultes d'Angleterre avaient propoſé cette queſtion du temps de la fuite de Jacques II : Un peuple a-t-il droit de ſe révolter contre l'autorité qui veut le forcer à croire ?* Jamais on ne propoſa cette queſtion ; on ne la trouve nulle part. La queſtion était de ſavoir ſi le roi d'Angleterre avait le droit de diſpenſer des lois portées contre les non-conformiſtes. C'eſt préciſément tout le contraire de ce que dit l'auteur.

Il s'aviſe de rapporter une prétendue lettre de *Louis XIV*, écrite vers l'an 1698 au prince d'Orange

depuis roi d'Angleterre, conçue en ces termes : *J'ai reçu la lettre par laquelle vous me demandez mon amitié, je vous l'accorderai quand vous en ſerez digne ; ſur ce je prie* DIEU *qu'il vous ait en ſa ſainte garde.*

Quel miniſtre, quel hiſtorien, quel homme inſtruit a jamais rapporté une pareille lettre de *Louis XIV*? eſt-ce là le ton de ſa politeſſe & de ſa prudence? eſt-ce ainſi qu'on s'exprime après avoir conclu un traité? eſt-ce ainſi qu'on parle à un prince d'une maiſon impériale qui a gagné des batailles? lui parle-t-on de *ſainte garde*? Cette lettre n'eſt aſſurément ni dans les archives de la maiſon d'Orange, ni dans celles de France ; elle n'eſt que chez l'impoſteur.

C'eſt avec la même audace qu'il prétend que *Louis XIV*, pendant le ſiége de Lille, dit à Mme de *Maintenon : Vos prières ſont exaucées, Madame ; Vendôme tient mes ennemis, vous ſerez reine de France.* Si un prince du ſang avait entendu ces paroles, à peine pourrait-on le croire. Et c'eſt un poliſſon nommé *la Beaumelle* qui les rapporte ſans citer le moindre garant! Le roi pouvait-il ſuppoſer que le duc de *Vendôme* tînt ſes ennemis pendant qu'ils étaient victorieux, & qu'ils aſſiégeaient Lille? Quel rapport y avait-il entre la levée du ſiége de Lille & le couronnement de Mme de *Maintenon* déclarée reine?

Qui lui a dit que Mme la ducheſſe de Bourgogne eut le crédit d'empêcher le roi de déclarer reine Mme de *Maintenon*? Dans quelle bibliothèque à papier bleu a-t-il trouvé que les Impériaux & les Anglais jetaient de leur camp des billets dans Lille, & que ces billets portaient : *Raſſurez-vous, Français, la Maintenon ne ſera pas votre reine, nous ne leverons pas le*

ſiége. Comment des aſſiégeans jettent-ils des billets dans une ville aſſiégée ? comment ces aſſiégeans ſavaient-ils que *Louis XIV* devait faire Mme de *Maintenon* reine quand le ſiége ſerait levé? Peut-on entaſſer tant de ſottiſes avec un ton de confiance, que l'homme le plus important du royaume n'oſerait pas prendre, s'il feſait des mémoires pleins de vérité & de raiſon ?

L'hiſtoire du prétendu mariage de monſeigneur le dauphin avec mademoiſelle *Choin*, eſt digne de toutes ces pauvretés, & n'a de fondement que des bruits adoptés par la canaille.

On lève les épaules, quand on voit un tel homme prêter continuellement ſes idées & ſes diſcours à *Louis XIV*, à Mme de *Maintenon*, au roi d'Eſpagne, à la princeſſe des *Urſins*, au duc d'*Orléans*, &c. Mme de *Maintenon* aſſure, ſelon lui, que le prince de *Conti* ne commandera jamais les armées, *parce que le roi a toujours été réſolu de ne les point confier à un prince du ſang.* Et cependant le grand *Condé* & le duc d'*Orléans* les ont commandées.

C'eſt avec le même jugement & la même vérité, que pendant le ſiége de Toulon, il fait dire à *Charles XII*, occupé du ſoin de pourſuivre le czar à cinq cents lieues de là : *Si Toulon eſt pris, je l'irai reprendre.*

De tous les princes qu'il attaque avec une étourderie qui ſerait très-puniſſable, ſi elle n'était pas mépriſée, M. le duc d'*Orléans*, régent du royaume, eſt celui qu'il oſe calomnier avec la violence la plus cynique & la plus abſurde. Il commence par dire qu'en 1713 le duc d'*Orléans* traverſait le mariage du duc de *Bourbon* & de la princeſſe de *Conti*, & que le

roi lui dit tête à tête dans son cabinet : *Je suis surpris qu'après vous avoir pardonné une chose où il allait de votre vie, vous ayez l'insolence de cabaler chez moi contre moi. La Beaumelle* était sans doute caché dans le cabinet du roi quand il entendit ces paroles. Ce mot d'*insolence* est surtout dans les mœurs de *Louis XIV*, & bien appliqué à l'héritier présomptif du royaume ! Tout ce qu'il dit de ce prince est aussi-bien fondé.

Il faut avouer qu'il est très-bien instruit, quand il dit que le duc d'*Orléans* fut reconnu régent au parlement, *malgré le président de Lubert, & le président de Maisons, & plusieurs membres de l'assemblée, &c.* Le président de *Lubert* était un président des enquêtes qui ne se mêlait de rien. M. de *Maisons* n'a jamais été premier président ; il était très-attaché au régent, & il allait être garde des sceaux lorsqu'il mourut presque subitement ; & il n'y eut pas un membre du parlement, pas un pair, qui ne donnât sa voix d'un concours unanime. Autant de mots, autant d'erreurs grossières dans ce narré de *la Beaumelle*, sur lequel il lui était aisé de s'instruire, pour peu qu'il eut parlé seulement à un colporteur de ce temps-là, ou au portier d'une maison.

Je ne parlerai point des calomnies odieuses & méprisées que ce *la Beaumelle* a vomies contre la maison d'Orléans dans plus d'un ouvrage. Il en a été puni, & il ne faut pas renouveler ces horreurs ensevelies dans un oubli éternel.

Mais comment peut-il être assez ignorant des usages du monde, & en même temps assez téméraire pour dire que *la duchesse de Berry avoua qu'elle était mariée à M. le comte de Riom, & que sur le champ M. de*

Mouchy demanda la charge de grand-maître de la garde-robe de ce gentilhomme? M. de *Riom* avoir un grand-maître de la garde-robe! quelle pitié! le premier prince du ſang n'en a point. Cette charge n'eſt connue que chez le roi. Enfin tout cet ouvrage n'eſt qu'un tiſſu d'impoſtures ridicules, dont aucune n'a la plus légère vraiſemblance. C'eſt le livre d'un petit huguenot élevé pour être prédicant; qui n'a jamais rien vu; qui a parlé comme s'il avait tout vu; qui a écrit dans un ſtyle auſſi audacieux qu'impertinent, pour avoir du pain; qui n'en méritait pas; & qui n'aurait été digne que de la corde, s'il ne l'avait pas été des petites-maiſons.

Il ſe peut que quelques provinciaux, qui n'avaient aucune connaiſſance des affaires publiques, aient été trompés quelques temps par les fauſſetés que ce miſérable calomniateur débite avec tant d'aſſurance. Mais ſon livre a été regardé à Paris avec autant d'horreur que de dédain. Il eſt au rang de ces productions mercenaires qu'on tâche de rendre ſatiriques pour les débiter, ne pouvant les rendre raiſonnables, & qui ſont enfin oubliées pour jamais.

COMMENTAIRE HISTORIQUE SUR LES OEUVRES DE L'AUTEUR DE LA HENRIADE.

1776.

COMMENTAIRE HISTORIQUE.

JE tâcherai, dans ces commentaires ſur un homme de lettres, de ne rien dire que d'un peu utile aux lettres, & ſurtout de ne rien avancer que ſur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun uſage ni des ſatires, ni des panégyriques preſqu'innombrables, qui ne ſeront pas appuyés ſur des faits authentiques.

Les uns font naître *François de Voltaire* le 20 février 1694; les autres le 20 novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates; il nous a dit pluſieurs fois qu'à ſa naiſſance on déſeſpéra de ſa vie, & qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de ſon baptême fut différée pluſieurs mois.

Quoique je penſe que rien n'eſt plus inſipide que les détails de l'enfance & du collége, cependant je dois dire, d'après ſes propres écrits, & d'après la voix publique, qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant fait des vers qui paraiſſaient au-deſſus de cet âge, l'abbé de *Chateauneuf*, intime ami de la célébre *Ninon de l'Enclos*, le mena chez elle; & que cette fille ſi ſingulière lui légua par ſon teſtament une ſomme de deux mille francs pour acheter des livres, laquelle ſomme lui fut exactement payée. Cette petite pièce de vers, qu'il avait faite au collége, eſt probablement celle qu'il compoſa pour un invalide qui avait ſervi dans le régiment Dauphin, ſous Monſeigneur,

fils unique de *Louis XIV*. Ce vieux ſoldat était allé au collége des jéſuites prier un régent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour Monſeigneur : le régent lui dit qu'il était alors trop occupé, mais qu'il y avait un jeune écolier qui pouvait faire ce qu'il demandait. Voici les vers que cet enfant compoſa :

Digne fils du plus grand des rois,
Son amour & notre eſpérance,
Vous qui, ſans régner ſur la France,
Régnez ſur le cœur des François;
Souffrez-vous que ma vieille veine,
Par un effort ambitieux,
Oſe vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
On a dit qu'à votre naiſſance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la ſageſſe, Apollon la beauté :
Mais un Dieu bienfeſant, que j'implore en mes peines,
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

Cette bagatelle d'un jeune écolier valut quelques louis à l'invalide, & fit quelque bruit à Verſailles & à Paris. Il eſt à croire que dès-lors le jeune homme fut déterminé à ſuivre ſon penchant pour la poëſie. Mais je lui ai entendu dire à lui-même, que ce qui l'y engagea plus fortement, fut qu'au ſortir du collége, ayant été envoyé aux écoles de droit par ſon père, tréſorier de la chambre des comptes, il fut ſi choqué de la manière dont on y enſeignait la juriſprudence, que cela ſeul le tourna entièrement du côté des belles-lettres.

Tout jeune qu'il était, il fut admis dans la ſociété de l'abbé de *Chaulieu*, du marquis de *la Fare*, du duc de *Sulli*, de l'abbé *Courtin*. Et il nous a dit pluſieurs fois que ſon père l'avait cru perdu, parce qu'il voyait bonne compagnie & qu'il feſait des vers.

Il avait commencé dès l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Oedipe, dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la manière des anciens. (*a*) Les comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer cette tragédie traitée par *Corneille* en poſſeſſion du théâtre : ils ne la repréſentèrent qu'en 1718; & encore fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort diſſipé & plongé dans les plaiſirs de ſon âge, ne ſentit point le péril, & ne s'embaraſſait point que ſa pièce réuſſit ou non : il badinait ſur le théâtre, & s'aviſa de porter la queue du grand-prêtre, dans une ſcène où ce même grand-prêtre feſait un effet très-tragique. M[me] la maréchale de *Villars*, qui était dans la première loge, demanda quel était ce jeune homme qui feſait cette plaiſanterie, apparemment pour faire tomber la pièce; on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans la loge; & depuis ce temps, il fut attaché à M. le maréchal & à madame juſqu'à la fin de leur vie, comme on peut le voir par cette épître imprimée.

(*a*) Nous avons une lettre du ſavant *Dacier* de 1713, dans laquelle il exhorte l'auteur, qui avait déjà fait ſa pièce, à y joindre des chœurs chantans à l'exemple des Grecs. Mais la choſe était impraticable ſur le théâtre français. Lorſqu'en 1769 M. de *Voltaire* obtint juſtice à Toulouſe pour le malheureux *Sirven*, M. de *Mervil*, avocat chargé de cette cauſe, refuſa toute eſpèce d'honoraires, & demanda pour toute reconnaiſſance à M. de *Voltaire* qu'il voulût bien ajouter des chœurs à ſon Oedipe.

Je me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance ;
Mais Vinache a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France, &c.

Ce fut à Villars qu'il fut présenté à M. le duc de *Richelieu*, dont il acquit la bienveillance, qui ne s'est point démentie pendant soixante années.

Ce qui est aussi rare, & ce qui à peine a été connu, c'est que le prince de *Conti*, père de celui qui a été si célèbre par les journées de la barricade de Démont & de Château-Dauphin, fit pour lui des vers dont voici les derniers.

„ Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe,
„ Pour son premier projet il fait le choix d'Oedipe ;
„ Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu,
„ Par un style plus beau cette pièce changée
„ Fit croire des enfers Racine revenu,
„ Ou que Corneille avait la sienne corrigée.

Je n'ai pu retrouver la réponse de l'auteur d'Oedipe. Je lui demandai un jour s'il avait dit au prince en plaisantant : Monseigneur, vous serez un grand poëte ; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. On prétend aussi qu'à souper il lui dit : Sommes-nous tous princes ou tous poëtes ? Il me répondit : *Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine.*

Il commença la Henriade à Saint-Ange chez M. de *Caumartin* intendant des finances, après avoir

fait Oedipe & avant que cette pièce fut jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages, il ne comptait pas les pouvoir finir, & qu'il ne savait ni les règles de la tragédie ni celles du poëme épique; mais qu'il fut saisi de tout ce que M. de *Caumartin*, très-savant dans l'histoire, lui contait de *Henri IV*, dont ce respectable vieillard était idolâtre; & qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. (1) Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune président de *Maisons* son intime ami. On l'impatienta par des objections; il jeta son manuscrit dans le feu. Le président *Hénault* l'en retira avec peine. „ Souvenez-„ vous. lui dit M. *Hénault* dans une de ses lettres, „ que c'est moi qui ai sauvé la Henriade, & qu'il m'en „ a coûté une belle paire de manchettes. „ Plusieurs copies de ce poëme qui n'était qu'ébauché, coururent quelques années après dans le public; il fut imprimé avec beaucoup de lacunes sous le titre de *la Ligue*.

Tous les poëtes de Paris & plusieurs savans se déchaînèrent contre lui; on lui décocha vingt brochures; on joua la Henriade à la foire; on dit à l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi, qu'il était indécent & même criminel de louer l'amiral de *Coligni* & la reine *Elisabeth*. La cabale fut si forte, qu'on engagea le cardinal de *Bissi*, alors président

(1) M. de *Voltaire* recueillit dès-lors une partie des matériaux qu'il a employés depuis dans l'histoire du siècle de *Louis XIV*. L'évêque de Blois *Caumartin* avait passé une grande partie de sa vie à s'amuser de ces petites intrigues qui sont pour le commun des courtisans une occupation si grave & si triste. Il en connaissait les plus petits détails, & les racontait avec beaucoup de gaieté. Ce que M. de *Voltaire* a cru devoir imprimer est exact; mais il s'est bien gardé de dire tout ce qu'il savait.

de l'assemblée du clergé, à censurer juridiquement l'ouvrage; mais une si étrange procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur fut également étonné & piqué de ces cabales. Sa vie très-dissipée l'avait empêché de se faire des amis parmi les gens de lettres; il ne savait point opposer intrigue à intrigue; ce qui est, dit-on, absolument nécessaire dans Paris, quand on veut réussir en quelque genre que ce puisse être.

Il donna la tragédie de Mariamne en 1722. *Mariamne* était empoisonnée par *Hérode*; lorsqu'elle but la coupe, la cabale cria: *La reine boit*, & la pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre la Henriade, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France ni privilége ni protection. Nous avons vu une lettre de sa main écrite à M. *Dumas d'Aigueberre*, depuis conseiller au parlement de Toulouse, dans laquelle il parle ainsi de ce voyage:

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le héros célébré sur ma vielle:
Il fut proscrit, persécuté, damné,
Par les dévots & leur douce séquelle:
En Angleterre il trouva du secours,
J'en vais chercher. . . . .

Le reste des vers est déchiré: elle finit par ces mots: ›› Je n'ai pas le nez tourné à être prophète en mon pays. ›› Il avait raison. Le roi *George I*, & surtout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui firent une souscription immense: ce fut le commencement de sa fortune; car étant revenu en France en

1728,

1728, il mit ſon argent à une loterie établie par M. *Desforts*, contrôleur-général des finances. On recevait des rentes ſur l'hôtel-de-ville pour billets, & on payait les lots argent comptant; de ſorte qu'une ſociété qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'aſſocia avec une compagnie nombreuſe & fut heureux. C'eſt un des aſſociés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve ſur ſes regiſtres. M. de *Voltaire* lui écrivait: „ Pour faire ſa „ fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les arrêts „ du conſeil. Il eſt rare qu'en fait de finances, le „ miniſtère ne ſoit forcé à faire des arrangemens „ dont les particuliers profitent. „

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres qui étaient ſa paſſion dominante. Il donna en 1730 ſon Brutus, que je regarde comme ſa tragédie la plus fortement écrite, ſans même en excepter Mahomet. Elle fut très-critiquée. J'étais en 1732 à la première repréſentation de Zaïre, & quoiqu'on y pleurât beaucoup, elle fut ſur le point d'être ſifflée. On la parodia à la comédie italienne, à la foire; on l'appela la pièce des Enfans-trouvés, Arlequin au Parnaſſe.

Un académicien l'ayant propoſé en ce temps-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne ſongeait point, M. de *Boze* déclara que l'auteur de Brutus & de Zaïre ne pouvait jamais devenir un ſujet académique.

Il était lié alors avec l'illuſtre marquiſe du *Châtelet*, & ils étudiaient enſemble les principes de *Newton* & les ſyſtèmes de *Leibnitz*. Ils ſe retirèrent pluſieurs années à Cirey en Champagne; M. *Kœnig*, grand

mathématicien, y vint paſſer deux ans entiers. M. de *Voltaire* y fit bâtir une gallerie, où l'on fit toutes les expériences alors connues ſur la lumière & ſur l'électricité. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de donner, le 27 janvier 1736, la tragédie d'Alzire ou des Américains qui eut un grand ſuccès. Il attribua cette réuſſite à ſon abſence : il diſait : *laudantur ubi non ſunt, ſed non cruciantur ubi ſunt.*

Celui qui ſe déchaîna le plus contre Alzire fut l'exjéſuite *Desfontaines*. Cette aventure eſt aſſez ſingulière : ce *Desfontaines* avait travaillé au journal des ſavans ſous M. l'abbé *Bignon*, & en avait été exclus en 1723. Il s'était mis à faire des eſpèces de journaux pour ſon compte ; il était ce que M. de *Voltaire* appelle un *folliculaire.* Ses mœurs étaient aſſez connues. Il avait été pris en flagrant délit avec de petits ſavoyards, & mis en priſon à bicêtre. On commençait à inſtruire ſon procès, & on voulait le faire brûler ; parce qu'on diſait que Paris avait beſoin d'un exemple. M. de *Voltaire* employa pour lui la protection de madame la marquiſe de *Prie.* Nous avons encore une des lettres que *Desfontaines* écrivit à ſon libérateur ; elle a été imprimée parmi les lettres du marquis d'*Argens*, page 228, tome I. (*b*) „ Je n'oublierai jamais „ les obligations que je vous ai : votre bon cœur „ eſt encore au-deſſus de votre eſprit : ma vie doit „ être employée à vous marquer ma reconnaiſſance. „ Je vous conjure d'obtenir encore que la lettre de „ cachet qui m'a tiré de bicêtre, & qui m'exile à „ trente lieues de Paris, ſoit levée, &c. „

(*b*) Cette lettre eſt du 31 mai. La date de l'année n'y eſt pas ; mais elle eſt de 1724.

Quinze jours après, le même homme imprime un libelle diffamatoire contre celui pour lequel il devait employer ſa vie. C'eſt ce que je découvre par une lettre de M. *Thiriot* du 16 août, tirée du même recueil. Cet abbé *Desfontaines* eſt celui-là même qui, pour ſe juſtifier, diſait à M. le comte d'*Argenſon : Il faut que je vive ;* & à qui M. le comte d'*Argenſon* répondit : *Je n'en vois pas la néceſſité.*

Ce prêtre ne s'adreſſait plus à des ramoneurs depuis ſon aventure de bicêtre. Il élevait de jeunes français dans ſes deux métiers de non-conformiſte & de folliculaire ; il leur montrait à faire des ſatires ; il compoſa avec eux des libelles diffamatoires, intitulés *Voltairomanie* & *Voltairiana :* c'était un ramas de contes abſurdes : on en peut juger par une des lettres de M. le duc de *Richelieu*, ſignée de ſa main, dont nous avons retrouvé l'original. Voici les propres mots : *Ce livre eſt bien ridicule & bien plat. Ce que je trouve d'admirable, c'eſt que l'on y dit que madame de Richelieu vous avait donné cent louis & un carroſſe, avec des circonſtances dignes de l'auteur & non pas de vous ; mais cet homme admirable oublie que j'étais veuf en ce temps-là, & que je ne me ſuis remarié que plus de quinze ans après, &c.* Signé, *le duc de* RICHELIEU, *février* 1739.

M. de *Voltaire* ne ſe prévalait pas même de tant de témoignages authentiques ; & ils ſeraient perdus pour ſa mémoire, ſi nous ne les avions retrouvés avec peine dans le chaos de ſes papiers.

Je tombe encore ſur une lettre du marquis d'*Argenſon*, miniſtre des affaires étrangères. *C'eſt un vilain homme que cet abbé Desfontaines ; ſon ingratitude eſt*

encore pire que ſes crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger, 7 *février* 1739.

Voilà les gens à qui M. de *Voltaire* avait à faire, & qu'il appelait *la canaille de la littérature. Ils vivent*, diſait-il, *de brochures & de crimes.*

Nous voyons qu'en effet un homme de cette trempe, nommé l'abbé *Makarti*, qui ſe diſait des nobles *Makarti* d'Irlande, & qui ſe diſait auſſi homme de lettres, lui emprunta une ſomme aſſez conſidérable, & alla avec cet argent ſe faire mahométan à Conſtantinople; ſur quoi M. de *Voltaire* dit: *Makarti n'eſt allé qu'au Boſphore; mais Desfontaines s'eſt réfugié plus loin vers le lac de Sodome.* (*c*)

Il paraît que les contradictions, les perverſités, les calomnies, qu'il eſſuyait à chaque pièce qu'il feſait repréſenter, ne pouvaient l'arracher à ſon goût, puiſqu'il donna la comédie de l'Enfant-prodigue, le 10 octobre 1736; mais il ne la donna point ſous ſon nom; & il en laiſſa le profit à deux jeunes élèves qu'il avait formés, MM. *Linant* & *Lamarre*, qui vinrent à Cirey où il était avec madame du *Châtelet*. Il donna *Linant* pour précepteur au fils de madame du *Châtelet*, qui a été depuis lieutenant-général des armées, & ambaſſadeur à Vienne & à Londres. La comédie de l'Enfant-prodigue eut un grand ſuccès. L'auteur écrivit à mademoiſelle *Quinault*: „ Vous „ ſavez garder les ſecrets d'autrui comme les vôtres. „ Si l'on m'avait reconnu, la pièce aurait été ſifflée. „ Les hommes n'aiment pas qu'on réuſſiſſe en deux

(*c*) Nous avons vu une obligation de 500 livres d'argent prêté chez *Perret* notaire, 1 juillet 1730: mais nous n'avons pu trouver celle de 2000 livres.

„ genres. Je me ſuis fait aſſez d'ennemis par Oedipe „ & la Henriade. „

Cependant il embraſſait dans ce temps-là même un genre d'étude tout différent : il compoſait les Elémens de la philoſophie de *Newton*, philoſophie qu'alors on ne connaiſſait preſque point en France. Il ne put obtenir un privilége du chancelier d'*Agueſſeau*, magiſtrat d'une ſcience univerſelle, mais qui, ayant été élevé dans le ſyſtème cartéſien, écartait les nouvelles découvertes autant qu'il pouvait. L'attachement de notre auteur pour les principes de *Newton* & de *Locke*, lui attira une foule de nouveaux ennemis. Il écrivait à M. *Falkner*, le même auquel il avait dédié Zaïre : „ On croit que les Français aiment „ la nouveauté, mais c'eſt en fait de cuiſine & de „ modes ; car pour les vérités nouvelles, elles ſont „ toujours proſcrites parmi nous : ce n'eſt que quand „ elles ſont vieilles qu'elles ſont bien reçues, &c. „

Pour ſe délaſſer des travaux de la phyſique, il s'amuſa à faire le poëme de la Pucelle. Nous avons des preuves que cette plaiſanterie fut preſque compoſée toute entière à Cirey. Madame du *Châtelet* aimait les vers autant que la géométrie, & s'y connaiſſait parfaitement. Quoique ce poëme ne fût que comique, on y trouva beaucoup plus d'imagination que dans la Henriade ; mais la pucelle fut indignement violée par des poliſſons groſſiers, qui la firent imprimer avec des ordures intolérables. Les ſeules bonnes éditions ſont celles de MM. *Cramer*.

Il fallut quitter Cirey, pour aller ſolliciter à Bruxelles un procès que la maiſon du *Châtelet* y ſoutenait depuis long-temps contre la maiſon de

Honsbrouk, procès qui pouvait les ruiner l'une & l'autre. M. de *Voltaire*, conjointement avec M. *Raesfeld*, préſident de Clèves, accommoda enfin cet ancien différent, moyennant cent trente mille francs, argent de France, qui furent payés à M. le marquis du *Châtelet*.

Le malheureux & célèbre *Rouſſeau* était alors à Bruxelles. Madame du *Châtelet* ne voulut point le voir ; elle ſavait que *Rouſſeau* avait fait autrefois une ſatire contre le baron de *Breteuil* ſon père, dans le temps qu'il était ſon domeſtique ; & nous en avons la preuve dans un papier écrit tout entier de la main de madame du *Châtelet*.

Les deux poëtes ſe virent, & bientôt conçurent une aſſez forte averſion l'un pour l'autre. *Rouſſeau* ayant montré à ſon antagoniſte une ode à la poſtérité, celui-ci lui dit : Mon ami, *voilà une lettre qui ne ſera jamais reçue à ſon adreſſe*. Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Linant*, dans laquelle il dit : „ *Rouſſeau* me „ mépriſe, parce que je néglige quelquefois la rime ; „ & moi je le mépriſe parce qu'il ne ſait que „ rimer. „ (*d*)

(*d*) Nous obſervons qu'une lettre d'un ſieur de *Médine* à un ſieur de *Meſſe*, du 17 février 1737, prouve aſſez que le poëte *Rouſſeau* ne s'était pas corrigé à Bruxelles. La voici : „ Vous allez être étonné du malheur „ qui m'arrive ; il m'eſt revenu des lettres proteſtées ; on m'enlève mer- „ credi au ſoir, & on me met en priſon : croiriez-vous que ce coquin „ de *Rouſſeau*, cet indigne, ce monſtre, qui depuis ſix mois n'a bu & „ mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les plus grands ſervices, & en „ nombre, a été la cauſe qu'on m'a pris ? C'eſt lui qui a irrité contre „ moi le porteur des lettres ; enfin ce monſtre, vomi des enfers, „ achevant de boire avec moi à ma table, de me baiſer, de m'embraſſer, „ a ſervi d'eſpion pour me faire enlever à minuit. Non, jamais trait n'a

Les extrêmes bontés avec lesquelles le roi de Prusse l'avait prévenu, lui firent bien oublier la haine de *Rousseau*. Ce monarque était poëte aussi; mais il avait tous les talens de sa place & tous ceux qui n'en étaient pas.

Le roi de Prusse *Fréderic-Guillaume*, le moins endurant de tous les rois, sans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, venait de mourir à Berlin. Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, entretenait un commerce assez régulier avec M. de *Voltaire*, depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques.

Le père était un véritable vandale, qui dans tout son règne n'avait songé qu'à amasser de l'argent, & à entretenir à moins de frais qu'il se pouvait les plus belles troupes de l'Europe.

Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, & jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de sa noblesse, laquelle avait mangé bien vîte le peu d'argent qu'elle en avait tiré; & la moitié de cet argent était rentrée encore dans les coffres du roi par les impôts sur la consommation.

Toutes les terres royales étaient affermées à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs &

» été si noir; je ne puis y penser sans horreur. Si vous saviez tout ce
» que j'ai fait pour lui! Patience, je compte que notre correspondance
» n'en sera pas altérée. »

Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à justifier *Saurin*, & la sentence & l'arrêt qui bannirent *Rousseau*. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire si funeste & si déshonorante.

juges ; de façon que, quand un cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenait ſon habit de juge, & condamnait le délinquant au double. Il faut obſerver que quand ce même juge ne payait pas le roi le dernier du mois, il était lui-même taxé au double le premier du mois ſuivant.

Un homme tirait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voiſinage des terres du roi, ou avait-il commis quelqu'autre faute, il fallait payer une amende ; une fille feſait-elle un enfant, il fallait que la mère ou le père, ou les parens donnaſſent de l'argent au roi pour la façon. Madame la baronne de ***, la plus riche veuve de Berlin, c'eſt-à-dire, qui poſſédait ſept à huit mille livres de rente, fut accuſée d'avoir mis au monde un ſujet du roi dans la ſeconde année de ſon veuvage ; le roi lui écrivit de ſa main, que pour ſauver ſon honneur elle envoyât ſur le champ trente mille livres à ſon tréſor. Elle fut obligée de les emprunter & fut ruinée.

Il avait un miniſtre à la Haye nommé *Luiſius ;* c'était aſſurément de tous les miniſtres des têtes couronnées le plus mal payé. Ce pauvre homme, pour ſe chauffer, fit couper quelques arbres dans les jardins d'hons-lardik, appartenans pour lors à la maiſon de Pruſſe. Il reçut bientôt après des dépêches du roi ſon maître, qui lui retenait une année d'appointemens. *Luiſius* déſeſpéré ſe coupa la gorge avec le ſeul raſoir qu'il eût. Un vieux valet vint à ſon ſecours & lui ſauva malheureuſement la vie. M. de *Voltaire* retrouva depuis ſon excellence à la Haye, & lui fit l'aumône à la porte du palais

nommé la vieille-cour ; palais appartenant au roi de Pruſſe, & où ce pauvre ambaſſadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie eſt une république en comparaiſon du deſpotiſme exercé par *Fréderic-Guillaume*. C'eſt par ces moyens qu'il parvint, en vingt-huit ans de règne, à entaſſer dans les caves de ſon palais de Berlin, environ vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il ſe donna le plaiſir de meubler tout le grand appartement du palais de gros effets d'argent maſſif, dans leſquels l'art ne ſurpaſſait pas la matière. Il donna auſſi à la reine ſa femme, en compte, un cabinet dont les meubles étaient d'or, juſqu'aux pommeaux des pelles & des pincettes, & juſqu'aux cafetières.

Le monarque ſortait à pied de ce palais, vêtu d'un méchant habit de drap bleu à boutons de cuivre, qui lui venait à la moitié des cuiſſes ; & quand il achetait un habit neuf, il feſait ſervir ſes vieux boutons. C'eſt dans cet équipage que ſa majeſté, armée d'une groſſe canne de ſergent, feſait tous les jours la revue de ſon régiment de géans. Ce régiment était ſon goût favori & ſa plus grande dépenſe. Le premier rang de ſa compagnie était compoſé d'hommes dont le plus petit avait ſept pieds de haut. Il les feſait acheter au bout de l'Europe & de l'Aſie.

L'auteur de la Henriade en vit encore quelques-uns à Berlin. Le roi ſon fils, qui n'aimait les grands-hommes que dans une autre acception de ce mot, avait mis ceux-ci chez la reine ſa femme en qualité d'heiduques.

Quand *Fréderic-Guillaume* avait fait ſa revue, il allait ſe promener par la ville. Tout le monde s'enfuyait au plus vîte. S'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait ſon temps dans la rue : *Va-t-en chez toi, gueuſe ; une honnête femme doit être dans ſon ménage ;* & il accompagnait cette remontrance, ou d'un bon ſoufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'eſt ainſi qu'il traitait auſſi les miniſtres du ſaint évangile, quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger ſi ce vandale était étonné & fâché d'avoir un fils plein d'eſprit, de grâces, de politeſſe, & d'envie de plaire, qui cherchait à s'inſtruire, & qui feſait de la muſique & des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire, il le jetait au feu ; le prince jouait-il de la flûte, le père caſſait la flûte ; & quelquefois traitait ſon alteſſe royale comme il traitait les femmes & les prédicans à la parade.

Le prince laſſé de toutes les attentions que ſon père avait pour lui, réſolut un beau matin, en 1730, de s'enfuir, ſans bien ſavoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier-général, ou d'un marchand anglais : il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* & *Keit*, devaient l'accompagner ; *Kat* était le fils unique d'un brave officier-général ; *Keit* était gendre de cette même baronne de ****, à qui il en avait coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour & l'heure étaient déterminés, le père fut informé de tout ; on

arrêta en même temps le prince & ses deux compagnons de voyage.

Le roi crut d'abord que la princesse *Guillemine* sa fille, qui a depuis épousé le prince margrave de *Bareith*, était du complot; & comme il était expéditif en fait de justice, il la jeta à coups de pieds par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La reine-mère qui se trouva à cette expédition, dans le temps que *Guillemine* sa fille allait faire le saut, la retint à peine par ses juppes; il resta à la princesse une contusion au-dessous du teton gauche, qu'elle a conservée toute sa vie, comme une marque des sentimens paternels.

Le prince fut enfermé à Custrin dans une espèce de cachot.

Il y était depuis quelques semaines, lorsqu'un jour un vieil officier, suivi de quelques grenadiers, entra dans la chambre, fondant en larmes. *Fréderic* ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou. Mais l'officier, toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de son ami *Kat*, sur un échafaud dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à *Kat* & s'évanouit. Le père était présent à ce spectacle.

Quant à *Keit*, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande; le roi dépêcha des soldats pour le prendre. Il ne fut manqué que d'une minute, & s'embarqua pour le Portugal, où il demeura jusqu'à la mort du clément *Fréderic-Guillaume*.

Le roi n'en voulait pas demeurer là. Son dessein était de faire couper la tête à son fils. Il considérait

qu'il avait trois autres garçons, dont aucun ne fesait des vers, & que c'était assez pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étaient déjà prises pour faire condamner le prince royal à la mort, comme l'avait été le czarovitz fils aîné du czar *Pierre I.*

Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines & humaines, qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager; mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges aussi habiles que ceux de Russie. En tout cas son autorité paternelle aurait suffi. L'empereur *Charles VI*, qui prétendait que le prince royal, comme prince de l'empire, ne pouvait être jugé à mort que dans une diète, envoya le comte de *Sekendorf* au père, pour lui faire les plus sérieuses remontrances.

Au bout de dix-huit mois, les sollicitations de l'empereur & les larmes de la reine de Prusse obtinrent la liberté du prince héréditaire, qui se mit à faire des vers & de la musique plus que jamais. Il lisait *Leibnitz* & même *Wolf*, qu'il appelait un compilateur de fatras; & il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les sciences à la fois.

Ce prince voulut à son avénement à la couronne visiter toutes les frontières de ses Etats. Son désir de voir les troupes françaises, & d'aller incognito à Strasbourg & à Paris, lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg, sous le nom de comte du *Four;* mais ayant été reconnu par un soldat qui avait servi dans les armées de son père, il retourna à Clèves.

Plus d'un curieux a conservé dans son porte-feuille une lettre en prose & en vers, dans le goût de *Chapelle*, écrite par ce prince sur ce voyage de

Strasbourg. L'étude de la langue & de la poëſie françaiſe, celle de la muſique italienne, de la philoſophie, & de l'hiſtoire, avaient fait ſa conſolation dans les chagrins qu'il avait eſſuyés pendant ſa jeuneſſe. Cette lettre eſt un monument ſingulier d'un homme qui a gagné depuis tant de batailles : elle eſt écrite avec grâce & légéreté ; en voici quelques morceaux.

„ Je viens de faire un voyage entremêlé d'aven-„ tures ſingulières, quelquefois fâcheuſes & ſouvent „ plaiſantes. Vous ſavez que j'étais parti pour „ Bruxelles, afin de revoir une ſœur que j'aime „ autant que je l'eſtime. Chemin feſant, *Algaroti* „ & moi, nous conſultions la carte géographique „ pour régler notre retour par Véſel. Strasbourg ne „ nous détournait pas beaucoup ; nous choiſîmes „ cette route par préférence : l'incognito fut réſolu ; „ enfin tout arrangé & concerté au mieux, nous „ crûmes aller en trois jours à Strasbourg.

„ Mais le ciel qui de tout diſpoſe
„ Régla différemment la choſe.
„ Avec des courſiers efflanqués,
„ En droite ligne iſſus de Roſſinante,
„ Des payſans en poſtillons maſqués,
„ Nos carroſſes cent fois dans la route accrochés,
„ Nous allions gravement d'une allure indolente. „

On dit qu'il écrivait tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venait de compoſer un ouvrage bien plus ſérieux & plus digne d'un grand prince : c'était la réfutation de *Machiavel*. Il l'avait envoyé à M. de *Voltaire* pour le

faire imprimer ; il lui donna rendez-vous dans un petit château, appelé Meufe, auprès de Clèves. Celui-ci lui dit : ,, Sire, fi j'avais été *Machiavel*, & fi j'avais ,, eu quelque accès auprès d'un jeune roi, la première ,, chofe que j'aurais faite, aurait été de lui confeiller ,, d'écrire contre moi. ,, Depuis ce temps, les bontés du monarque pruffien redoublèrent pour l'homme de lettres français, qui alla lui faire fa cour à Berlin fur la fin de 1740, avant que le roi fe préparât à entrer en Siléfie.

Alors le cardinal de *Fleuri* lui prodigua les cajoleries les plus flatteufes, dont il ne paraît pas que notre voyageur fût la dupe. Voici fur cette matière une anecdote bien fingulière, & qui pourrait jeter un grand jour fur l'hiftoire de ce fiècle. Le cardinal écrivit à M. de *Voltaire*, le 14 novembre 1740, une grande lettre oftenfible dont j'ai copie ; on y trouve ces propres mots. :

,, La corruption eft fi générale, & la bonne foi ,, eft fi indécemment bannie de tous les cœurs dans ,, ce malheureux fiècle, que fi on ne fe tenait pas ,, bien fermes dans les motifs fupérieurs qui nous ,, obligent à ne point nous en départir, on ferait ,, quelquefois tenté d'y manquer dans de certaines ,, occafions. Mais le roi mon maître fait voir du ,, moins qu'il ne fe croit point en droit d'avoir de ,, cette efpèce de repréfailles ; & dans le moment ,, de la mort de l'empereur, il affura M. le prince ,, de *Lichtenfthein* qu'il garderait fidellement tous fes ,, engagemens. ,,

Ce n'eft point à moi d'examiner comment après une telle lettre on put en 1741 entreprendre de

dépouiller la fille & l'héritière de l'empereur *Charles VI.* Ou le cardinal de *Fleuri* changea d'avis, ou cette guerre se fit malgré lui. Mon commentaire ne regarde point la politique, à laquelle je suis absolument étranger; mais en qualité de littérateur, je ne puis dissimuler ma surprise, de voir un homme de cour & un académicien dire *qu'on se tient ferme dans des motifs qui obligent à ne se point départir de ces motifs; qu'on serait tenté de manquer à ces motifs, & qu'on est en droit d'avoir de ces espèces de représailles.* Voilà bien des fautes contre la langue en peu de mots.

Quoi qu'il en soit, je vois très-clairement que mon auteur n'avait aucune envie de faire fortune par la politique; puisque, de retour à Bruxelles, il ne s'occupa que de ses chères belles-lettres. Il y fit la tragédie de Mahomet, & alla bientôt après avec madame du *Châlelet* faire jouer cette pièce à Lille, où il y avait une fort bonne troupe dirigée par le sieur *Lanoue*, auteur & comédien. La fameuse demoiselle *Clairon* y jouait, & montrait déjà les plus grands talens. Madame *Denis*, nièce de l'auteur, femme d'un commissaire ordonnateur des guerres, ancien capitaine au régiment de Champagne, tenait un assez grand état dans Lille, qui était du département de son mari. Madame du *Châtelet* logea chez elle; je fus témoin de toutes ces fêtes; Mahomet fut très-bien joué.

Dans un entr'acte, on apporta à l'auteur une lettre du roi de Prusse, qui lui apprenait la victoire de Molvitz; il la lut à l'assemblée; on battit des mains: *Vous verrez*, dit-il, *que cette pièce de Molvitz fera réussir la mienne.*

Elle fut repréſentée à Paris le 19 août de la même année. Ce fut-là qu'on vit plus que jamais à quel excès ſe peut porter la jalouſie des gens de lettres, ſurtout en fait de théâtre. L'abbé *Desfontaines* & un nommé *Bonneval*, que M. de *Voltaire* avait ſecouru dans ſes beſoins, ne pouvant faire tomber la tragédie de Mahomet, la déférèrent comme une pièce contre la religion chrétienne, au procureur-général. La choſe alla ſi loin que le cardinal de *Fleuri* conſeilla à l'auteur de la retirer. Ce conſeil avait force de loi; mais l'auteur la fit imprimer, & la dédia au pape *Benoît XIV*, *Lambertini*, qui avait déjà beaucoup de bonté pour lui. Il avait été recommandé à ce pape par le cardinal *Paſſionei*, homme de lettres célèbre, avec lequel il était depuis long-temps en correſpondance. Nous avons quelques lettres de ce pape à M. de *Voltaire*. Sa ſainteté voulut l'attirer à Rome; & il ne s'eſt jamais conſolé de n'avoir point vu cette ville qu'il appelait la capitale de l'Europe.

Mahomet ne fut rejoué que long-temps après, par le crédit de madame *Denis*, malgré *Crébillon*, alors approbateur des pièces de théâtre, ſous les ordres du lieutenant de police. On fut obligé de prendre M. d'*Alembert* pour approbateur. Cette manœuvre de *Crébillon* parut aſſez mal-honnête à la bonne compagnie. La pièce eſt reſtée en poſſeſſion du théâtre, dans le temps même où ce ſpectacle a été le plus négligé. L'auteur avouait qu'il ſe repentait d'avoir fait *Mahomet* beaucoup plus méchant que ce grand-homme ne le fut; » mais ſi je n'en avais » fait qu'un héros politique, écrit-il à un de ſes amis, » la pièce était ſifflée. Il faut dans une tragédie de

» grandes

„ grandes passions & de grands crimes. Au reste, „ dit-il quelques lignes après, le *genus implacabile vatum* „ me persécute plus que l'on ne persécuta *Mahomet* à „ la Mecque. On parle de la jalousie & des manœuvres „ qui troublent les cours, il y en a plus chez les „ gens de lettres. „

Après toutes ces tracasseries, MM. de *Réaumur* & de *Mairan* lui conseillèrent de renoncer à la poësie qui n'attirait que de l'envie & des chagrins, de se donner tout entier à la physique, & de demander une place à l'académie des sciences, comme il en avait une à la société royale de Londres, & à l'institut de Bologne. Mais M. de *Formont* son ami, homme de lettres infiniment aimable, lui ayant écrit une lettre en vers pour l'exhorter à ne pas enfouir son talent, voici ce qu'il lui répondit :

A mon très-cher ami Formont,
Demeurant sur le double mont,
Au-dessus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait & chantait sans mesure,
Où le plaisir & la raison
Ramenaient le temps d'Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie,
Je revole au brillant palais
De l'agréable poësie,
Au pays où règne Thalie,
Et le cothurne & les sifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un conſeil ſi doux & ſi ſain.
Vous le voulez; je cède enfin
A ce conſeil, à mon deſtin:
Je vais de folie en folie,
Ainſi qu'on voit une catin
Paſſer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye,
Au courtiſan, au citadin :

Ou bien, ſi vous voulez encore,
Ainſi qu'une abeille au matin
Va ſucer les pleurs de l'aurore
Ou ſur l'abſinthe ou ſur le thim;
Toujours travaille & toujours cauſe,
Et vous pétrit ſon miel divin
Des gratte-cus & de la roſe. . .

Et auſſitôt il travailla à ſa Mérope. La tragédie de Mérope, première pièce profane qui réuſſit ſans le ſecours d'une paſſion amoureuſe, & qui fit à notre auteur plus d'honneur qu'il n'en eſpérait, fut repréſentée le 26 février 1743. Je ne puis mieux faire connaître ce qui ſe paſſa de ſingulier ſur cette tragédie, qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 avril ſuivant, à ſon ami M. d'*Aigueberre* qui était à Toulouſe.

„ La Mérope n'eſt pas encore imprimée: je doute „ qu'elle réuſſiſſe à la lecture autant qu'à la repréſen- „ tation. Ce n'eſt point moi qui ai fait la pièce; „ c'eſt mademoiſelle *Dumeſnil*. Que dites-vous d'une „ actrice qui fait pleurer pendant trois actes de ſuite?

„ le public a pris un peu le change : il a mis ſur „ mon compte une partie du plaiſir extrême que lui „ ont fait les acteurs. La ſéduction a été au point que „ le parterre a demandé à grands cris à me voir. On „ m'eſt venu prendre dans une cache où je m'étais „ tapi ; on m'a mené de force dans la loge (*e*) de Mme „ la maréchale de *Villars*, où était ſa belle-fille. Le „ parterre était fou : il a crié à la ducheſſe de *Villars* „ de me baiſer ; & il a tant fait de bruit qu'elle a été „ obligée d'en paſſer par-là, par l'ordre de ſa belle- „ mère. J'ai été baiſé publiquement comme *Alain* „ *Chartier* par la princeſſe *Marguerite* d'Ecoſſe ; mais „ il dormait & j'étais fort éveillé. Cette faveur popu- „ laire, qui probablement paſſera bientôt, m'a un „ peu conſolé de la petite perſécution de *Boyer*, „ ancien évêque de Mirepoix, toujours plus théatin „ qu'évêque. L'académie, le roi, & le public, m'avaient „ déſigné pour ſuccéder au cardinal de *Fleuri* parmi „ les quarante. *Boyer* n'a pas voulu ; & il a trouvé à „ la fin, après deux mois & demi, un prélat pour „ remplir la place d'un prélat, ſelon les canons de „ l'Egliſe. (*f*) Je n'ai pas l'honneur d'être prêtre ; je „ crois qu'il convient à un profane comme moi de „ renoncer à l'académie.

„ Les lettres ne ſont pas extrêmement favoriſées. „ Le théatin m'a dit que l'éloquence expirait ; qu'il „ avait en vain voulu la reſſuſciter par ſes ſermons ;

(*e*) C'eſt de-là qu'eſt venu la mode ridicule de crier *l'auteur*, *l'auteur*, quand une pièce bonne ou mauvaiſe réuſſit à la première repréſentation.

(*f*) Je trouve une lettre, du 3 mars 1743, de M. l'archevêque de Narbonne, qui ſe déſiſte en faveur de M. de *Voltaire*.

„ que perſonne ne l'avait *ſecondé*. Il voulait dire,
„ *écouté*.

„ On vient de mettre à la baſtille l'abbé *Lenglé*,
„ pour avoir publié des mémoires déjà très-connus
„ qui ſervent de ſupplément à l'hiſtoire de notre
„ célébre de *Thou*. L'infatigable & malheureux *Lenglé*
„ rendait un ſignalé ſervice aux bons citoyens & aux
„ amateurs des recherches hiſtoriques. Il méritait des
„ récompenſes; on l'empriſonne cruellement à l'âge
„ de ſoixante-huit ans. Cela eſt tyrannique.

Inſere nunc, Melibœe, piros; pone ordine vites.

„ Madame du *Châtelet* vous fait ſes complimens.
„ Elle marie ſa fille à M. le duc de *Monténero*,
„ napolitain au grand nez, à la taille courte, à la
„ face maigre & noire, à la poitrine enfoncée. Il eſt
„ ici, & va nous enlever une françaiſe aux joues
„ rebondies. *Vale & me ama.* VOLTAIRE.

Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 janvier 1743, âgé de quatre-vingt-dix ans; jamais perſonne n'était parvenu plus tard au miniſtère, & jamais miniſtre n'avait gardé ſa place plus long-temps.

Il commença ſa fortune à l'âge de ſoixante & treize ans, par être roi de France, & le fut juſqu'à ſa mort ſans contradiction. Affectant toujours la plus grande modeſtie, n'amaſſant aucun bien, n'ayant aucun faſte, & ſe bornant uniquement à régner. Il laiſſa la réputation d'un eſprit fin & aimable, plutôt que d'un génie, & paſſa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe.

M. de *Voltaire* l'avait beaucoup vu chez madame la maréchale de *Villars*, quand il n'était qu'ancien évêque de la petite vilaine ville de Fréjus, dont il s'était toujours intitulé *évêque par l'indignation divine*, comme on lisait dans quelques-unes de ses lettres. Fréjus était une très-laide femme qu'il avait répudiée le plutôt qu'il avait pu. Le maréchal de *Villeroi* qui ne savait pas que l'évêque avait été long-temps l'amant de la maréchale sa femme, le fit nommer par *Louis XIV*, précepteur de *Louis XV*; de précepteur il devint premier ministre, & ne manqua pas de contribuer à l'exil du maréchal son bienfaiteur. C'était, à l'ingratitude près, un assez bon homme; mais comme il n'avait aucun talent, il écartait tous ceux qui en avaient dans quelque genre que ce pût être.

Plusieurs académiciens voulurent que l'auteur de Mahomet eût sa place à l'académie française; on demanda au souper du roi, qui prononcerait l'oraison funèbre du cardinal à l'académie; le roi répondit que ce serait *Voltaire*. Sa maîtresse, la duchesse de *Château-roux*, le voulait; mais un vieil imbécille, précepteur du dauphin, autrefois théatin, & depuis évêque de Mirepoix, nommé *Boyer*, se chargea par principe de conscience de seconder la haine des ennemis de M. de *Voltaire*. Ce *Boyer* avait la feuille des bénéfices. Le roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé. Il traita celle-ci comme un point de discipline ecclésiastique; il représenta que c'était offenser DIEU, qu'un profane comme M. de *Voltaire* succédât à un cardinal.

Le prêtre enfin l'emporta sur la maîtresse, & M. de *Voltaire* n'eut point cette place dont il ne se

fouciait guère. Il aimait à fe rappeler cette aventure, qui fait voir les petiteffes de ceux qu'on appelle grands, & qui marque combien les bagatelles font quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal, que dans fes deux dernières années ; la maifon d'Autriche renaiffait de fa cendre ; la France était preffée par elle & par l'Angleterre. Il ne nous reftait alors d'autre reffource que dans le roi de Pruffe, qui nous avait entraînés dans la guerre, & qui nous avait abandonnés.

On imagina d'envoyer fecrétement M. de *Voltaire* chez ce monarque pour fonder fes intentions, pour voir s'il ne ferait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne fur lui, après avoir tombé fur nous ; & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes dans l'occafion pour mieux affurer fa Siléfie. Cette idée était tombée dans la tête de M. de *Richelieu* & de Mme de *Château-roux*. Le roi l'adopta ; & M. *Amelot*, miniftre des affaires étrangères, fut chargé de preffer le départ de M. de *Voltaire*, & des détails de la correfpondance. Il fallait un prétexte ; on prit celui de cette querelle avec l'ancien évêque de Mirepoix. Le roi approuva cet expédient ; M. de *Voltaire* écrivit au roi de Pruffe, qu'il ne pouvait plus tenir aux perfécutions de ce théatin, & qu'il allait fe réfugier auprès d'un roi philofophe, loin des tracafferies d'un bigot. Comme ce prélat fignait toujours *l'ancien évêq. de Mirepoix* en abrégé, & que fon écriture était affez incorrecte ; on lifait *l'ane. évêq. de Mirepoix* au lieu de *l'ancien.* Ce fut

un ſujet de plaiſanterie, & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le roi de Pruſſe qui n'y allait pas de main-morte, quand il fallait frapper ſur les moines & ſur les prélats de cour, répondit avec un déluge de railleries ſur *l'ane de Mirepoix*, & preſſa M. de *Voltaire* de venir.

M. de *Voltaire* eut grand ſoin de faire lire ſes lettres & les réponſes; l'évêque en fut informé, il alla ſe plaindre à *Louis XV* de ce que M. de *Voltaire le feſait*, diſait-il, *paſſer pour un ſot dans les cours étrangères*. Le roi lui répondit *que c'était une choſe dont on était convenu, & qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde.*

Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt qu'il fallut mettre madame du *Châtelet* de la confidence, elle ne voulait point, à quelque prix que ce fût, que M. de *Voltaire* la quittât pour le roi de Pruſſe; elle ne trouvait rien de ſi lâche & de ſi abominable dans le monde, que de ſe ſéparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint, pour l'apaiſer, qu'elle entrerait dans le myſtère, & que les lettres paſſeraient par ſes mains.

M. de *Voltaire* s'arrêta quelque temps en Hollande, pendant que le roi de Pruſſe courait d'un bout à l'autre de ſes Etats pour faire des revues. Ce ſéjour à la Haye ne fut pas inutile. M. de *Voltaire* logeait dans le palais de la vieille cour, qui appartenait alors au roi de Pruſſe, par ſes partages avec la maiſon d'Orange. Son envoyé, le jeune comte de *Podevils*, amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat, attrapait par les bontés de cette dame, des copies des réſolutions ſecrètes de leurs

hautes puiſſances très-mal intentionnées contre nous; M. de *Voltaire* envoyait ces copies à la cour, & ce ſervice était très-agréable.

Quand il arriva à Berlin, le roi le logea chez lui, comme il avait fait dans ſes précédens voyages. Il menait à Poſtdam la vie qu'il a toujours menée depuis ſon avénement au trône; cette vie mérite quelques petits détails. Il ſe levait à cinq heures du matin en été, & à ſix en hiver. Si vous voulez ſavoir les cérémonies royales de ce lever; quelles étaient les grandes & les petites entrées; quelles étaient les fonctions de ſon grand-aumônier, de ſon grand-chambellan, de ſon premier gentilhomme de la chambre, de ſes huiſſiers; je vous répondrai qu'un laquais venait allumer ſon feu, l'habiller & le raſer, encore s'habillait-il preſque tout ſeul. Sa chambre était aſſez belle; une riche baluſtrade d'argent, ornée de petits amours très-bien ſculptés, ſemblait former l'eſtrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque; & quant au lit du roi, c'était un grabat de ſangle avec un matelas, caché par un paravent. *Marc-Aurèle* & *Julien*, ſes deux apôtres, & les plus grands-hommes du ſtoïciſme, n'étaient pas plus mal couchés.

Quand ſa majeſté était habillée & bottée, ſon premier miniſtre arrivait avec une groſſe liaſſe de papiers ſous le bras. Ce premier miniſtre était un commis qui logeait au ſecond étage dans la maiſon de *Federſdoff*, ſoldat devenu valet-de-chambre & favori, & qui avait autrefois ſervi le roi dans le château de Cuſtrin; les ſecrétaires d'Etat envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en appor-

tait l'extrait. Le roi fesait mettre les réponses à la marge en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainsi en une heure. Rarement les secrétaires d'Etat, les ministres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi son père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi en botte fesait dans son jardin la revue de son régiment des gardes, & à la même heure tous les colonels en fesaient autant dans toutes les provinces. Les princes ses frères, les officiers-généraux, un ou deux chambellans mangeaient à sa table, qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas il se retirait seul dans son cabinet, & fesait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite venait un jeune homme nommé *Darget*, ci-devant secrétaire de *Valory* envoyé de France, qui fesait la lecture; un petit concert commençait à sept heures, le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste. Les concertans exécutaient souvent de ses compositions, car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât; & il n'eût pas essuyé chez les Grecs la mortification qu'eut *Epaminondas*, d'avouer qu'il ne savait pas la musique.

Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes;

& jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie & de mépris que dans les soupers du roi de Prusse. DIEU était respecté ; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres ; en un mot, *Fréderic* vivait sans cour, sans conseil, & sans culte.

Quelques juges de provinces voulurent faire brûler je ne sais quel pauvre paysan, accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse. On n'exécutait personne sans que le roi n'eût confirmé la sentence : loi très-humaine qui se pratique en Angleterre & dans d'autres pays. *Fréderic* écrivit au bas de la sentence, qu'il donnait dans ses Etats liberté de conscience & de . . . . .

Un prêtre d'auprès de Stetin, très-scandalisé de cette indulgence, glissa dans un sermon sur *Hérode*, quelques traits qui pouvaient regarder le roi son maître ; il fit venir ce ministre de village à Postdam en le citant au consistoire, quoiqu'il n'y eût à sa cour pas plus de consistoire que de messe. Le pauvre homme fut amené ; le roi prit une robe & un rabat de prédicant ; d'*Argens*, l'auteur des lettres juives, & un baron de *Polnits*, qui avait changé trois ou quatre fois de religion, se revêtirent du même habit : on mit un tome du dictionnaire de *Bayle* sur une table, en guise d'évangile, & le coupable fut introduit par deux grenadiers, devant ces trois ministres du Seigneur. Mon frère, lui dit le roi, je vous demande au nom de DIEU sur quel *Hérode* vous avez prêché ? Sur *Hérode* qui fit tuer tous les petits enfans, répondit le bon homme. Je vous demande, ajouta le roi, si

c'était *Hérode* premier du nom ; car vous devez ſavoir qu'il y en a eu pluſieurs. Le prêtre de village ne ſut que répondre. Comment, dit le roi, vous oſez prêcher ſur un *Hérode*, & vous ignorez quelle était ſa famille ! vous êtes indigne du ſaint miniſtère. Nous vous pardonnons pour cette fois ; mais ſachez que nous vous excommunierons, ſi jamais vous prêchez quelqu'un ſans le connaître. Alors on lui délivra la ſentence & ſon pardon ; on ſigna trois noms ridicules inventés à plaiſir. Nous allons demain à Berlin, ajouta le roi ; nous demanderons grâce pour vous à nos frères, ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois miniſtres ; on ſe moqua de lui.

Fréderic gouvernait l'Egliſe auſſi deſpotiquement que l'Etat ; c'était lui qui prononçait les divorces, quand un mari & une femme voulaient ſe marier ailleurs. Un miniſtre lui cita un jour l'ancien teſtament, au ſujet d'un de ces divorces. *Moïſe*, lui dit-il, menait ſes Juifs comme il voulait, & moi je gouverne mes Pruſſiens comme je l'entends.

La plus grande économie préſidait dans Potſdam à tous ſes goûts ; ſa table, & celle de ſes officiers & de ſes domeſtiques étaient réglées à trente-trois écus par jour, indépendamment du vin ; & au lieu que chez les autres rois ce ſont des officiers de la couronne qui ſe mêlent de cette dépenſe, c'était ſon valet-de-chambre *Federſdoff* qui était à la fois ſon grand-maître-d'hôtel, ſon grand-échanſon, & ſon grand-pannetier.

Cependant quand il allait à Berlin, il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil : c'était un très-beau ſpectacle pour les hommes vains ;

c'eſt-à-dire pour preſque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt princes de l'Empire, ſervi dans la plus belle vaiſſelle d'or de l'Europe, & trente-deux pages & autant de jeunes heiduques, ſuperbement parés, portant de grands plats d'or maſſif. Les grands-officiers paraiſſaient alors; mais hors de-là on ne les connaiſſait point.

On allait après dîné à l'opéra dans cette grande ſalle de trois cents pieds de long, qu'un de ſes chambellans, nommé *Knobertof*, avait bâti ſans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danſeurs étaient à ſes gages; la *Barbarini* danſait alors ſur ſon théâtre; c'eſt elle qui depuis épouſa le fils de ſon chancelier. Le roi avait fait enlever à Veniſe cette danſeuſe par des ſoldats, qui l'amenèrent par Vienne même juſqu'à Berlin. Il lui donnait trente-deux mille livres d'appointement. Son poëte italien, à qui il feſait mettre les opéra en vers dont lui-même feſait toujours le plan, n'avait que douze cents livres de gages. En un mot, la *Barbarini* touchait à elle ſeule plus que trois miniſtres d'Etat enſemble. Pour le poëte italien, il ſe paya un jour par ſes mains; il découvrit dans une chapelle du premier roi de Pruſſe, de vieux galons dont elle était ornée. Le roi, qui jamais ne fréquenta de chapelles, dit qu'il ne perdait rien. Cette indulgence ne s'étendait pas ſur le militaire; il y avait dans les priſons de Spandau un vieux gentilhomme de Franche-Comté, haut de ſix pieds, que le feu roi avait fait enlever pour ſa belle taille; on lui avait promis une place de chambellan, & on lui en donna une de ſoldat. Ce pauvre homme déſerta bientôt avec quelques-uns de ſes camarades.

Il fut faifi & ramené devant le feu roi, auquel il eut la naïveté de dire *qu'il ne fe repentait que de n'avoir pas tué un tyran comme lui*. On lui coupa pour réponfe le nez & les oreilles ; il paffa par les baguettes trente-fix fois, après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore, quand M. de *Valory*, envoyé de France, preffa M. de *Voltaire* de demander fa grâce au très-clément fils du très-dur *Fréderic Guillaume*.

Sa majefté fe plaifait à dire que c'était pour M. de *Voltaire* qu'il fefait jouer *la clemenza di Tito*, opéra plein de beautés, du célébre *Metaftafio*, mis en mufique par le roi lui-même, aidé de fon compofiteur. M. de *Voltaire* prit fon temps pour recommander à fes bontés ce pauvre franc-comptois, fans oreilles & fans nez, & lui détacha cette femonce.

Génie univerfel, ame fenfible & ferme,
Quoi! lorfque vous régnez il eft des malheureux!
Aux tourmens d'un coupable il vous faut mettre un terme,
Et n'en mettre jamais à vos foins généreux.

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,
Filles du Repentir, maîtreffes des grands cœurs,
S'étonner d'arrofer de larmes impuiffantes
Les mains qui de la terre ont dû fécher les pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce fpectacle brillant où triomphe Titus?
Pour achever la fête, égalez fa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte; mais on a le privilége de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque

adouciſſement; & même pluſieurs mois après, il eut la bonté de mettre le gentilhomme dont il s'agiſſait dans une maiſon de charité.

Au milieu des fêtes, des opéra, des ſoupers, la négociation ſecrète avançait; le roi trouvait bon que M. de *Voltaire* lui parlât de tout; & il entremêlait ſouvent des queſtions ſur la France & ſur l'Autriche, à propos de l'Enéide & de Tite-Live. La converſation s'animait quelquefois; le roi s'échauffait, & diſait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviſerait pas de ſe battre pour elle. M. de *Voltaire* envoyait de ſa chambre à l'appartement du roi ſes réflexions ſur un papier à mi-marge; le roi répondait ſur une colonne à ces hardieſſes. M. de *Voltaire* a encore ce papier où il diſait au roi: Doutez-vous que la maiſon d'Autriche ne vous redemande la Siléſie à la première occaſion? Voici la réponſe en marge.

Ils ſeront reçus biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Cette négociation d'une eſpèce nouvelle, finit par un diſcours que le roi tint à M. de *Voltaire*, dans un de ſes mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre ſon cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas; celui de Pruſſe diſait: *George eſt l'oncle de Fréderic; mais George ne l'eſt pas du roi de Pruſſe.* Enfin il dit: *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre & je marche.* M. de *Voltaire* n'en voulait pas davantage; il retourna vîte à la cour de France rendre compte de ſon voyage. Il donna au miniſtère français l'eſpérance qu'on lui

avait donnée à Berlin; elle ne fut point trompeuſe; & le printemps ſuivant le roi de Pruſſe fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohème avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alſace.

Voici quelle fut la récompenſe de ce ſervice. La ducheſſe de *Château-roux* fut fâchée que la négociation n'eût pas paſſé immédiatement par elle. Il lui avait pris envie de chaſſer M. *Amelot* parce qu'il était bègue, & que ce petit défaut lui déplaiſait; elle haïſſait de plus ce miniſtre parce qu'il était gouverné par M. de *Maurepas*. Il fut renvoyé au bout de huit jours, & M. de *Voltaire* fut enveloppé dans ſa diſgrace.

Le fameux comte de *Bonneval* devenu bacha turc, & qu'il avait vu autrefois chez le grand-prieur de *Vendôme*, lui écrivait alors de Conſtantinople, & fut en correſpondance avec lui pendant quelque temps. On n'a trouvé de ce commerce épiſtolaire qu'un ſeul fragment que nous tranſcrivons.

„ Aucun ſaint, avant moi, n'avait été livré à la „ diſcrétion du prince *Eugène*. Je ſentais qu'il y avait „ une eſpèce de ridicule à me faire circoncire; mais „ on m'aſſura bientôt qu'on m'épargnerait cette opéra- „ tion en faveur de mon âge. Le ridicule de changer „ de religion ne laiſſait pas encore de m'arrêter: il eſt „ vrai que j'ai toujours penſé qu'il eſt fort indifférent „ à DIEU qu'on ſoit muſulman, ou chrétien, ou juif, „ ou guèbre: j'ai toujours eu ſur ce point l'opinion du „ duc d'*Orléans* régent, des ducs de *Vendôme*, de mon „ cher marquis de *la Fare*, de l'abbé de *Chaulieu*, & de „ tous les honnêtes gens avec qui j'ai paſſé ma vie. „ Je ſavais bien que le prince *Eugène* penſait comme

„ moi, & qu'il en aurait fait autant à ma place; „ enfin il fallait perdre ma tête, ou la couvrir d'un „ turban. Je confiai ma perplexité à *Lamira* qui était „ mon domeſtique, mon interprète, & que vous avez „ vu depuis en France avec *Saïd Effendi :* il m'amena „ un iman qui était plus inſtruit que les Turcs ne le „ ſont d'ordinaire. *Lamira* me préſenta à lui comme „ un cathécumène fort irréſolu. Voici ce que ce bon „ prêtre lui dicta en ma préſence; *Lamira* le traduiſit „ en français : je le conſerverai toute ma vie.

„ Notre religion eſt inconteſtablement la plus „ ancienne & la plus pure de l'univers connu; c'eſt „ celle d'*Abraham* ſans aucun mélange; & c'eſt ce „ qui eſt confirmé dans notre ſaint livre, où il eſt „ dit : *Abraham était fidelle : il n'était ni juif, ni chrétien,* „ *ni idolâtre.* Nous ne croyons qu'un ſeul DIEU „ comme lui; nous ſommes circoncis comme lui, „ & nous ne regardons la Mecque comme une ville „ ſainte, que parce qu'elle l'était du temps même „ d'*Iſmaël* fils d'*Abraham.*

„ DIEU a certainement répandu ſes bénédictions „ ſur la race d'*Iſmaël*, puiſque ſa religion eſt étendue „ dans preſque toute l'Aſie & dans preſque toute „ l'Afrique, & que la race d'*Iſaac* n'y a pas pu „ ſeulement conſerver un pouce de terrain.

„ Il eſt vrai que notre religion eſt peut-être un „ peu mortifiante pour les ſens; *Mahomet* a réprimé „ la licence que ſe donnaient tous les princes de „ l'Aſie, d'avoir un nombre indéterminé d'épouſes. „ Les princes de la ſecte abominable des Juifs avaient „ pouſſé cette licence plus loin que les autres : *David* „ avait dix-huit femmes; *Salomon*, ſelon les Juifs,

„ en

» en avait jufqu'à fept cents; notre prophète réduifit » le nombre à quatre.

» Il a défendu le vin & les liqueurs fortes, parce » qu'elles dérangent l'ame & le corps, qu'elles caufent » des maladies, des querelles, & qu'il eft bien plus » aifé de s'abftenir tout-à-fait que de fe contenir.

» Ce qui rend furtout notre religion fainte & » admirable, c'eft qu'elle eft la feule où l'aumône » foit de droit étroit. Les autres religions confeillent » d'être charitable; mais pour nous, nous l'or- » donnons expreffément fous peine de damnation » éternelle.

» Notre religion eft auffi la feule qui défende les » jeux de hafard fous les mêmes peines; & c'eft ce » qui prouve bien la profonde fageffe de *Mahomet.* » Il favait que le jeu rend les hommes incapables » de travail, & qu'il transforme trop fouvent la » fociété en un affemblage de dupes & de fripons, &c.

Il y a ici plufieurs lignes fi blafphématoires, que nous n'ofons les copier. On peut les paffer à un turc; mais une main chrétienne ne peut les tranfcrire.

» Si donc ce chrétien ci-préfent veut abjurer fa » fecte idolâtre, & embraffer celle des victorieux » mufulmans, il n'a qu'à prononcer devant moi » notre fainte formule, & faire les prières & les » ablutions prefcrites.

» *Lamira* m'ayant lu cet écrit me dit: Monfieur le » comte, ces Turcs ne font pas fi fots qu'on le dit » à Vienne, à Rome, & à Paris..... Je lui répondis » que je fentais un mouvement de grâce turque » intérieure, & que ce mouvement confiftait dans

» la ferme efpérance de donner fur les oreilles au » prince *Eugène*, quand je commanderais quelques » bataillons turcs.

» Je prononçai mot à mot, d'après l'iman, la » formule : *Alla illa allah Mohammed refoul allah.* » Enfuite on me fit dire la prière qui commence par » ces mots : *Benamyezdam Bakshaeïer dadar*, au nom » de DIEU clément & miféricordieux, &c.

» Cette cérémonie fe fit en préfence de deux » mufulmans qui allèrent fur le champ en rendre » compte au bacha de Bofnie. Pendant qu'ils fefaient » leur meffage, je me fis rafer la tête, & l'iman me » la couvrit d'un turban, &c. »

Je pourrais joindre à ce fragment curieux quelques chanfons du comte bacha ; mais quoique ces couplets foient fort gais, ils ne font pas fi intéreffans que fa profe.

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744, finon que mon auteur fut admis dans prefque toutes les académies de l'Europe ; & ce qui eft fingulier, dans celle de *la crufca*. Il avait fait une étude férieufe de la langue italienne, témoin une lettre de l'éloquent cardinal *Paffionei*, qui commence par ces mots

» J'ai lu & relu, toujours avec un nouveau plaifir, » votre lettre italienne belle & favante. Il eft difficile » de concevoir comment un homme qui poffède à » fond d'autres langues, a pu atteindre à la perfec- » tion de celle-ci. . . . .

» . . . .

» La remarque qui eft dans votre lettre fur les erreurs » des plus grands hommes, vient fort à propos ; » car le foleil a fes taches & fes éclipfes ; celles-ci

„ font obfervées dans le dernier des almanachs ; & ,
„ comme vous le penfez très-bien , les cenfeurs trop
„ févères ont fouvent befoin que nous ayons pour eux
„ plus d'indulgence que pour ceux qu'ils reprennent.
„ *Homère*, *Virgile*, le *Taffe*, & plufieurs autres, perdront
„ peu fur une petite & légère faute qui eft couverte
„ par mille beautés ; mais les *Zoïles* feront toujours
„ ridicules, & ne fauront pas diftinguer les perles du
„ fumier d'*Ennius*, &c. „

Ce cardinal écrivait, comme on voit, en français prefqu'auffi bien qu'en italien, & penfait très-judicieufement. Nos *Zoïles* ne lui échappaient pas.

Il arriva, cette même année, que *Louis XV* fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz ; on prit ce temps pour perdre madame de *Château-roux*. L'évêque de Soiffons *Fitz-James*, fils du bâtard de *Jacques II*, regardé comme un faint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni abfolution ni communion, s'il ne chaffait fa maîtreffe, la ducheffe de *Lauraguais* fa fœur, & leurs amis. Les deux fœurs partirent, chargées de l'exécration du peuple de Metz. Ce fut pour cette action que le peuple de Paris, auffi fot que celui de Metz, donna à *Louis XV* le furnom de *bien-aimé:* un poliffon nommé *Vadé* imagina ce titre que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince fe porta bien, il ne voulut être que le bien-aimé de fa maîtreffe. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans fon miniftère. Elle allait partir de Paris pour Verfailles, quand elle mourut, en peu de jours, des fuites de la rage que fa démiffion lui avait caufée : elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtreſſe. Le choix tomba ſur la demoiſelle *Poiſſon*, fille d'une femme entretenue & d'un payſan de la Ferté-ſous-Jouare, qui avait amaſſé quelque choſe à vendre du blé aux entrepreneurs des vivres; ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque malverſation. On avait marié ſa fille au ſous-fermier *le Normand*, ſeigneur d'Etiole, neveu du fermier-général *le Normand de Tournehem*, qui entretenait ſa mère. La fille était bien élevée, ſage, aimable, remplie de grâces & de talens, née avec du bon ſens & un bon cœur. M. de *Voltaire* la connaiſſait aſſez. Il fut même le confident de ſon amour. Elle lui avouait qu'elle avait toujours eu un ſecret preſſentiment qu'elle ſerait aimée du roi, & qu'elle s'était ſenti une violente inclination pour lui, ſans la trop démêler. Cette idée qui aurait pu paraître chimérique dans ſa ſituation, était fondée ſur ce qu'on l'avait ſouvent menée aux chaſſes que feſait le roi dans la forêt de Senar. *Tournehem*, l'amant de ſa mère, avait une maiſon de campagne dans le voiſinage. On promenait madame d'*Etiole* dans une jolie calèche. Le roi la remarquait & lui envoyait ſouvent des chevreuils. La mère ne ceſſait de lui dire qu'elle était plus jolie que Mme de *Château-roux*; & le bon-homme *Tournehem* s'écriait ſouvent : Il faut avouer que la fille de madame *Poiſſon* eſt un morceau de roi. Enfin, quand elle eut tenu le roi entre ſes bras, elle diſait qu'elle croyait fermement à la deſtinée, & elle avait raiſon. M. de *Voltaire* paſſa quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le roi feſait la campagne de 1746.

Cela valut à M. de *Voltaire* des récompenfes qu'on n'avait jamais données ni à fes ouvrages, ni à fes fervices. Il fut jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie ; il fut nommé hiftoriographe de France.

Il conclut que pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtreffe d'un roi que d'écrire cent volumes.

Lorfque M. de *Voltaire* obtint ce brevet d'hiftoriographe de France, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle*, il était déjà connu par fon Hiftoire de *Charles XII*, dont on a fait tant d'éditions. Cette hiftoire fut principalement compofée en Angleterre à la campagne, avec M. *Fabrice*, chambellan de *George I*, électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, qui avait réfidé fept ans auprès de *Charles XII*, après la journée de Pultava.

C'eft ainfi que la Henriade avait été commencée à S[t] Ange, d'après les converfations avec M. de *Caumartin*.

Cette hiftoire fut très-louée pour le ftyle, & très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques & les incrédules cefsèrent, lorfque le roi *Staniflas* envoya à l'auteur, par M. le comte de *Treffan*, lieutenant-général, une atteftation authentique conçue en ces termes : „ M. de *Voltaire* n'a oublié „ ni déplacé aucun fait, aucune circonftance ; tout „ eft vrai, tout eft dans fon ordre. Il a parlé fur la „ Pologne, & fur tous les événemens qui font arrivés, „ comme s'il avait été témoin oculaire. Fait à Com- „ merci, 11 juillet 1759.

Dès qu'il eut un de ces titres d'hiſtoriographe, il ne voulut pas que ce titre fût vain, & qu'on dît de lui ce qu'un commis du tréſor-royal diſait de *Racine* & de *Boileau : Nous n'avons encore vu de ces meſſieurs que leur ſignature.* Il écrivit la guerre de 1741, qui était alors dans toute ſa force, & que vous retrouvez dans le *Siècle de Louis XIV* & de *Louis XV.* (*g*)

La cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745, où l'on devait marier le dauphin avec l'infante d'Eſpagne. On voulut des ballets avec de la muſique chantante, & une eſpèce de comédie qui ſervît de liaiſon aux airs. M. de *Voltaire* en fut chargé, quoi qu'un tel ſpectacle ne fût point de ſon goût. Il prit pour ſujet une princeſſe de Navarre. La pièce eſt écrite avec légéreté. M. de *la Popelinière* fermier-général, mais lettré, y mêla quelques ariettes; la muſique fut compoſée par le fameux *Rameau.*

Madame d'*Etiole* obtint alors pour M. de *Voltaire* le don gratuit d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. C'était un préſent d'environ ſoixante mille livres; & préſent d'autant plus agréable que, peu de temps après, il obtint la grâce ſingulière de vendre cette place, & d'en conſerver le titre, les priviléges, & les fonctions.

Peu de perſonnes connaiſſent le petit impromptu qu'il fit ſur cette grâce qui lui avait été accordée, ſans qu'il l'eût ſollicitée.

Mon Henri quatre & ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire

(*g*) Elle a été imprimée ſéparément, & ridiculement falſifiée.

Ne m'ont valu jamais un ſeul regard du roi.
J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire ;
Les honneurs & les biens pleuvent enfin ſur moi,
Pour une farce de la foire.

Il avait eu cependant long-temps auparavant une penſion du roi de deux mille livres, & une de quinze cents de la reine ; mais il n'en ſollicita jamais le payement.

L'hiſtoire étant devenue un de ſes devoirs, il commença quelque choſe du *Siècle de Louis XIV ;* mais il différa de le continuer : il écrivit la campagne de 1744, & la mémorable bataille de Fontenoi. Il entra dans tous les détails de cette journée intéreſſante. On y trouve juſqu'au nombre des morts de chaque régiment. Le comte d'*Argenſon*, miniſtre de la guerre, lui avait communiqué les lettres de tous les officiers. Le maréchal de *Noailles* & le maréchal de *Saxe* lui avaient confié des mémoires.

Je crois faire un grand plaiſir à ceux qui veulent connaître les événemens & les hommes, de tranſcrire ici la lettre que M. le marquis d'*Argenſon*, miniſtre des affaires étrangères, & frère aîné du ſecrétaire d'Etat de la guerre, écrivit du champ de bataille à M. de *Voltaire.*

„ Monſieur l'hiſtorien, vous aurez dû apprendre „ dès mercredi au ſoir la nouvelle dont vous nous „ félicitez tant. Un page partit du champ de bataille „ le mardi à deux heures & demie pour porter les „ lettres ; j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq „ heures du ſoir à Verſailles. Ce fut un beau ſpec- „ tacle, que de voir le roi & le dauphin écrire ſur

,, un tambour entourés de vainqueurs & de vaincus, ,, morts, mourans, & prisonniers. Voici des anecdotes ,, que j'ai remarquées.

,, J'eus l'honneur de rencontrer le roi dimanche ,, tout près du champ de bataille; j'arrivai de Paris ,, au quartier de *Chin*. J'appris que le roi était à la ,, promenade; je demandai un cheval, je joignis sa ,, majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp ,, des ennemis; j'appris pour la première fois de ,, sa majesté de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce ,, qu'on croyait.) Jamais je n'ai vu d'homme si gai ,, de cette aventure qu'était le maître. Nous discu- ,, tâmes justement ce point historique que vous ,, traitez en quatre lignes, quels de nos rois avaient ,, gagné les dernières batailles royales. Je vous assure ,, que le courage ne fesait point tort au jugement, ,, ni le jugement à la mémoire. De-là on alla coucher ,, sur la paille. Il n'y a point de nuit de bal plus ,, gaie; jamais tant de bons mots. On dormit tout le ,, temps qui ne fut pas coupé par des courriers, des ,, grassins, & des aides de camp. Le roi chanta une ,, chanson qui a beaucoup de couplets & qui est fort ,, drôle. Pour le dauphin, il était à la bataille comme ,, à une chasse de lièvre, & disait presque: quoi! ,, n'est-ce que cela? Un boulet de canon donna ,, dans la boue & crotta un homme près du roi. ,, Nos maîtres rirent de bon cœur du barbouillé. ,, Un palefrenier de mon frère a été blessé à la tête ,, d'une balle de mousquet; ce domestique était ,, derrière la compagnie.

,, Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'est que c'est le ,, roi qui a gagné lui-même la bataille par sa volonté,

„ par ſa fermeté. Vous verrez des relations & des „ détails ; vous ſaurez qu'il y a eu une heure terrible „ où nous vîmes le ſecond tome de Dettingue ; nos „ français humiliés devant cette fermeté anglaiſe ; „ leur feu roulant qui reſſemble à l'enfer, que j'avoue „ qui rend ſtupides les ſpectateurs les plus oiſifs ; alors „ on déſeſpéra de la république. Quelques-uns de „ nos généraux, qui ont plus de courage de cœur „ que d'eſprit, donnèrent des conſeils fort prudens. „ On envoya des ordres juſqu'à Lille ; on doubla la „ garde du roi ; on fit emballer, &c. A cela le roi ſe „ moqua de tout & ſe porta de la gauche au centre, „ demanda le corps de réſerve & le brave *Lovendhal* ; „ mais on n'en eut pas beſoin. Un faux corps de „ réſerve donna. C'était la même cavalerie qui avait „ d'abord donné inutilement ; la maiſon du roi, les „ carabiniers, ce qui reſtait tranquille des gardes- „ françaiſes ; des irlandais excellens, ſurtout quand „ ils marchent contre des Anglais & Hanovriens. „ Votre ami, M. de *Richelieu*, eſt un vrai *Bayard* ; „ c'eſt lui qui a donné le conſeil, & qui l'a exécuté, „ de marcher à l'infanterie comme des chaſſeurs, ou „ comme des fourrageurs pêle-mêle, la main baiſſée, „ le bras raccourci, maîtres, valets, officiers, cava- „ liers, infanterie, tout enſemble. Cette vivacité „ françaiſe, dont on parle tant, rien ne lui réſiſte ; „ ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner la „ bataille avec cette botte ſecrète. Les gros bataillons „ anglais tournèrent le dos ; & pour vous le faire „ court, on en a tué quatorze mille. (*h*)

(*h*) Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel ; mais il en revint environ ſix mille dès le jour même.

» Il eſt vrai que le canon a eu l'honneur de cette » affreuſe boucherie : jamais tant de canons, ni ſi » gros, n'a tiré dans une bataille générale qu'à celle » de Fontenoi ; il y en avait cent. Monſieur, il ſemble » que ces pauvres ennemis aient voulu à plaiſir laiſſer » arriver tout ce qui leur devait être le plus mal ſain, » canon de Douai, gendarmerie, mouſquetaires.

» A cette charge dernière dont je vous parlais, » n'oubliez pas une anecdote. Monſieur le dauphin, » par un mouvement naturel, mit l'épée à la main » de la plus jolie grâce du monde, & voulait abſo- » lument charger ; on le pria de n'en rien faire. » Après cela, pour vous dire le mal comme le bien, » j'ai remarqué une habitude trop tôt acquiſe de » voir tranquillement ſur le champ de bataille des » morts nus, des ennemis agoniſans, des plaies » fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me » manqua, & que j'eus beſoin d'un flacon. J'obſervai » bien nos jeunes héros ; je les trouvai trop indiffé- » rens ſur cet article. Je craignis par la ſuite de leur » longue vie, que le goût vînt à augmenter par cette » inhumaine curée.

» Le triomphe eſt la plus belle choſe du monde ; » les vive le roi ; les chapeaux en l'air au bout des » baïonnettes ; les complimens du maître à ſes » guerriers ; la viſite des retranchemens, des villages » & des redoutes ſi intactes ; la joie, la gloire, la » tendreſſe ; mais le plancher de tout cela eſt du ſang » humain, des lambeaux de chair humaine.

» Sur la fin du triomphe, le roi m'honora d'une » converſation ſur la paix ; j'ai dépêché des courriers.

„ Le roi s'eſt fort amuſé hier à la tranchée ; on „ a beaucoup tiré ſur lui ; il y eſt reſté trois heures. „ je travaillais dans mon cabinet qui eſt ma tran- „ chée ; car j'avouerai que je ſuis bien reculé de „ mon courant par toutes ces diſſipations. Je tremblais „ de tous les coups que j'entendais tirer. J'ai été „ avant-hier voir la tranchée en mon petit particulier ; „ cela n'eſt pas fort curieux de jour. Aujourd'hui „ nous aurons un *Te Deum* ſous une tente, avec une „ ſalve générale de l'armée, que le roi ira voir du „ mont de la Trinité ; cela ſera beau.

„ J'aſſure de mes reſpects madame du *Châtelet*. „ Adieu, Monſieur. „

C'eſt ce même marquis d'*Argenſon* que quelques courtiſans un peu frivoles appelaient d'*Argenſon la bête*. On voit par cette lettre qu'il était d'un eſprit agréable, & que ſon cœur était humain. Ceux qui le connaiſſaient voyaient en lui un philoſophe plus qu'un politique, mais ſurtout un excellent citoyen. On en peut juger par ſon livre intitulé : *Conſidérations ſur le gouvernement*, imprimé en 1764 chez *Marc-Michel Rey*. Voyez ſurtout le chapitre *de la vénalité des charges*. Je ne puis me défendre du plaiſir d'en citer quelques paſſages.

„ Il eſt étonnant qu'on ait accordé une appro- „ bation générale au livre intitulé : *Teſtament politique* „ *du cardinal de Richelieu*, ouvrage de quelque pédant „ eccléſiaſtique, & indigne du grand génie auquel „ on l'attribue, ne fût-ce que pour le chapitre où „ l'on canoniſe la vénalité des charges. Miſérable „ invention qui a produit tout le mal qui eſt à „ redreſſer aujourd'hui, & par où les moyens en

„ ſont devenus ſi pénibles ; car il faudrait les revenus „ de l'Etat pour rembourſer ſeulement les principaux „ officiers qui nuiſent le plus. „

Ce paſſage important ſemble avoir annoncé de loin l'abolition (*i*) de cette honteuſe vénalité, opérée en 1771, à l'étonnement de toute la France, qui croyait cette réforme impoſſible. J'y découvre auſſi une uniformité de penſée avec M. de *Voltaire*, qui a démontré les erreurs abſurdes dont fourmille le libelle ſi ridiculement attribué au cardinal de *Richelieu*, & qui a lavé la mémoire de cet habile & redoutable miniſtre, de la ſouillure dont on couvrait ſon nom en lui imputant cet impertinent ouvrage.

Tranſcrivons encore une partie du tableau que le marquis d'*Argenſon* fait des malheurs des agriculteurs.

„ A commencer par le roi, plus on eſt grand à „ la cour, moins on ſe perſuade aujourd'hui la miſère „ de la campagne : les ſeigneurs des grandes terres „ en entendent bien parler quelquefois ; mais leurs „ cœurs endurcis n'enviſagent dans ce malheur que „ la diminution de leurs revenus. Ceux qui arrivent „ des provinces, touchés de ce qu'ils ont vu, l'ou„ blient bientôt par l'abondance des délices de la „ capitale. *Il nous faut des ames fermes & des cœurs tendres* „ *pour perſévérer dans une pitié dont l'objet eſt abſent.* „

Ce miniſtre citoyen avait toujours eu dès ſon enfance une tendre amitié pour M. de *Voltaire*. J'ai vu une très-grande quantité de lettres de l'un & de l'autre ; il en réſulte que le ſecrétaire d'Etat employa l'homme de lettres dans pluſieurs affaires conſidé-

(*i*) Cette abolition en 1771 n'a été que paſſagère.

rables, pendant les années 1745, 1746, & 1747. C'eſt probablement la raiſon pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théâtre de notre auteur pendant le cours de ces années.

Nous voyons par ſes papiers que l'entrepriſe d'une deſcente en Angleterre en 1746 lui fut confiée. Le duc de *Richelieu* devait commander l'armée. Le prétendant avait déjà gagné deux batailles, & on attendait une révolution. M. de *Voltaire* fut chargé de faire le manifeſte. Le voici tel que nous l'avons trouvé minuté de ſa main.

Manifeſte du roi de France en faveur du prince Charles Edouard.

„ Le ſéréniſſime prince *Charles Edouard* ayant „ débarqué dans la Grande-Bretagne ſans autre „ ſecours que ſon courage, & toutes ſes actions lui „ ayant acquis l'admiration de l'Europe & les cœurs „ de tous les véritables anglais, le roi de France a „ penſé comme eux. Il a cru de ſon devoir de „ ſecourir à la fois un prince digne du trône de „ ſes ancêtres, & une nation généreuſe dont la plus „ ſâine partie rappelle enfin le prince *Charles Edouard* „ dans ſa patrie. Il n'envoie le duc de *Richelieu* à „ la tête de ſes troupes, que parce que les anglais „ les mieux intentionnés ont démandé cet appui; „ & il ne donne préciſément que le nombre des „ troupes qu'on lui demande; prêt à les retirer dès „ que la nation exigera leur éloignement. Sa majeſté „ en donnant un ſecours ſi juſte à ſon parent, au „ fils de tant de rois, à un prince ſi digne de régner,

„ ne fait cette démarche auprès de la nation anglaife „ que dans le deffein & dans l'affurance de pacifier par-„ là l'Angleterre & l'Europe ; pleinement convaincu „ que le féréniffime prince *Edouard* met fa confiance „ dans leurs bonnes volontés, & qu'il regarde leurs „ libertés, le maintien de leurs lois & leur bonheur „ comme le but de toutes ces entreprifes ; & qu'enfin, „ les plus grands rois d'Angleterre font ceux qui, „ élevés comme lui dans l'adverfité, ont mérité „ l'amour de la nation.

„ C'eft dans ces fentimens que le roi fecourt leur „ prince, qui eft venu fe jeter entre leurs bras ; „ le fils de celui qui naquit l'héritier légitime de „ trois royaumes, le guerrier qui, malgré fa valeur, „ n'attend que d'eux & de leurs lois la confirmation „ de fes droits les plus facrés ; qui ne peut jamais „ avoir d'intérêts que les leurs, & dont les vertus „ enfin ont attendri les ames les plus prévenues „ contre fa caufe.

„ Il efpère qu'une telle occafion réunira deux „ nations qui doivent réciproquement s'eftimer, qui „ font liées naturellement par les befoins mutuels de „ leur commerce, & qui doivent l'être ici par les „ intérêts d'un prince qui mérite les vœux de toutes „ les nations.

„ Le duc de *Richelieu*, commandant les troupes „ de fa majefté le roi de France, adreffe cette décla-„ ration à tous les fidelles citoyens des trois royaumes „ de la Grande-Bretagne, les affure de la protection „ conftante du roi fon maître. Il vient fe joindre à „ l'héritier de leurs anciens rois, & répandre comme „ lui fon fang pour leur fervice. „

On voit par les expreſſions de cette pièce, quelle fut dans tous les temps l'eſtime & l'inclination de l'auteur pour la nation anglaiſe ; & il a toujours perſiſté dans ces ſentimens.

Ce fut l'infortuné comte de *Lalli* qui avait fait le projet & le plan de cette deſcente, laquelle ne fut point effectuée. Il était né Irlandais, & il haïſſait les Anglais autant que notre auteur les aimait & les eſtimait. Cette haine était même chez *Lalli* une paſſion violente, à ce que nous a dit pluſieurs fois M. de *Voltaire* ; nous ne pouvons nous empêcher de témoigner notre profond étonnement, que le général *Lalli* ait été accuſé depuis d'avoir livré Pondichéri aux Anglais. L'arrêt qui l'a condamné à la mort eſt un des jugemens les plus extraordinaires qui aient été rendus dans notre ſiècle, c'eſt une ſuite des malheurs de la France. Cet exemple, & celui du maréchal de *Marillac*, font aſſez voir que quiconque eſt à la tête des armées ou des affaires, eſt rarement ſûr de mourir dans ſon lit ou au lit d'honneur.

Ce fut en 1746 que M. de *Voltaire* entra dans l'académie françaiſe. Il fut le premier qui dérogea à l'uſage faſtidieux, de ne remplir un diſcours de réception que des louanges du cardinal de *Richelieu*. Il releva ſa harangue par des remarques ſur la langue françaiſe & ſur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui, ont pour la plupart ſuivi & perfectionné cette méthode utile.

En 1748 il envoya à la comédie Nanine, qui fut repréſentée le 17 juillet de cette année. Elle réuſſit peu d'abord ; mais elle eut enſuite un ſuccès auſſi grand que durable. Je ne puis attribuer cette bizarrerie,

qu'à la ſecrète inclination qu'on a d'humilier un homme qui a trop de renommée. Mais avec le temps on ſe laiſſe entraîner à ſon plaiſir.

Il arriva la même choſe à la première repréſentation de Sémiramis, le 29 août de la même année 1748; mais à la fin elle fit encore plus d'effet au théâtre que Mérope & Mahomet.

Une choſe à mon avis ſingulière, c'eſt qu'il ne donna point ſous ſon nom le panégyrique de *Louis XV*, imprimé en 1749, & traduit en latin, en italien, en eſpagnol, & en anglais.

La maladie qui avait tant fait craindre pour la vie du roi *Louis XV*, & la bataille de Fontenoi qui avait fait craindre encore plus pour lui & pour la France, rendaient l'ouvrage intéreſſant. L'auteur ne loue que par les faits; & on y trouve un ton de philoſophie qui caractériſe tout ce qui eſt ſorti de ſa main. Ce panégyrique était celui des officiers autant que de *Louis XV*: cependant il ne le préſenta à perſonne, pas même au roi. Il ſavait bien qu'il ne vivait pas dans le ſiècle de *Péliſſon*. Auſſi écrivait-il à M. de *Formont* l'un de ſes amis :

Cet éloge a très-peu d'effet;
Nul mortel ne m'en remercie :
Celui qui le moins s'en ſoucie,
Eſt celui pour qui je l'ai fait.

M. de *Voltaire* était toujours lié avec la marquiſe du *Châtelet* par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude; ils demeuraient enſemble à Paris & à la campagne. Cirey eſt ſur les confins de la

Lorraine.

Lorraine. Le roi *Stanislas* tenait alors sa petite & agréable cour à Lunéville.

Il avait pour confesseur un jésuite nommé *Menou*, le plus intrigant & le plus hardi prêtre que M. de *Voltaire* ait jamais connu : cet homme avait attrapé du roi *Stanislas*, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui & pour quelques jésuites de la ville de Nanci. Cette maison était dotée de vingt-quatre mille livres de rente, dont douze pour la table de *Menou*, & douze pour donner à qui il voudrait.

La vie de la cour de Lorraine était assez agréable, quoiqu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracasseries.

Poncet évêque de Troies, perdu de dettes & de réputation, voulut augmenter cette cour & ces tracasseries; quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de ses oraisons funèbres & de ses sermons. Il obtint d'être premier aumônier du roi, qui fut flatté d'avoir un évêque à ses gages & à de très-petits gages. Il débuta par faire des tracasseries au nom de DIEU, & fut chassé. Sa colère retomba sur *Louis XV* gendre de *Stanislas*; car étant retourné à Troies, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des billets de confession, inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont*; il tint tête au parlement & brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ses dettes; mais c'était celui de se faire enfermer. Le roi de France l'envoya prisonnier en Alsace dans un couvent de gros moines.

Madame du *Châtelet* mourut dans le palais de *Staniſlas* après deux jours de maladie. On était ſi troublé que perſonne ne ſongea à faire venir ni curé, ni jéſuite, ni ſacremens ; elle n'eut point les horreurs de la mort, il n'y eut que ſes amis qui les ſentirent. M. de *Voltaire* fut ſaiſi de la plus douloureuſe affliction. Le bon roi *Staniſlas* vint dans ſa chambre le conſoler & pleurer avec lui ; peu de ſes confrères en font autant en de pareilles occaſions. Il voulut le retenir ; M. de *Voltaire* ne pouvait plus ſupporter Lunéville, & il retourna à Paris.

Le roi de Pruſſe alors appela M. de *Voltaire* auprès de lui. Je vois qu'il ne ſe réſolut à quitter la France & à s'attacher à ſa majeſté pruſſienne pour le reſte de ſa vie, que vers la fin du mois d'août ou auguſte 1750. Il était parti après avoir combattu pendant plus de ſix mois contre toute ſa famille & contre tous ſes amis, qui le diſſuadaient fortement de cette tranſplantation ; mais, ſans avoir pris l'engagement de ſe fixer auprès du roi de Pruſſe, il ne put réſiſter à cette lettre que ce prince lui écrivit de ſon appartement à la chambre de ſon nouvel hôte dans le palais de Berlin, le 23 août ; lettre qui a tant couru depuis, & qui a été ſouvent imprimée.

„ J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de „ Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon „ eſtime. Si j'étais madame *Denis*, je penſerais de „ même ; mais étant ce que je ſuis, je penſe autre- „ ment. Je ſerais au déſeſpoir d'être cauſe du malheur „ de mon ennemi, & comment pourrais-je vouloir „ l'infortune d'un homme que j'eſtime, que j'aime, „ & qui me ſacrifie ſa patrie & tout ce que l'humanité

„ a de plus cher ? Non, mon cher *Voltaire*, si je
„ pouvais prévoir que votre transplantation pût
„ tourner le moins du monde à votre désavantage,
„ je serais le premier à vous en dissuader. Oui, je
„ préférerais votre bonheur au plaisir extrême que
„ j'ai de vous avoir. Mais vous êtes philosophe, je
„ le suis de même. Qu'y a-t-il de plus naturel, de
„ plus simple, & de plus dans l'ordre, que des phi-
„ losophes faits pour vivre ensemble, réunis par la
„ même étude, par le même goût, & par une façon
„ de penser semblable, se donnent cette satisfaction?
„ Je vous respecte comme mon maître en éloquence
„ & en savoir; je vous aime comme un ami vertueux.
„ Quel esclavage, quel malheur, quel changement,
„ quelle inconstance de fortune, y a-t-il à craindre
„ dans un pays où l'on vous estime autant que dans
„ votre patrie, & chez un ami qui a un cœur recon-
„ naissant? Je n'ai point la folle présomption de
„ croire que Berlin vaut Paris. Si les richesses, la
„ grandeur, la magnificence, font une ville aimable,
„ nous le cédons à Paris. Si le bon goût, peut-
„ être plus généralement répandu, se trouve dans
„ un endroit du monde, je sais & je conviens que
„ c'est à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas ce
„ goût par-tout où vous êtes? Nous avons des
„ organes qui nous suffisent pour vous applaudir;
„ & en fait de sentimens, nous ne le cédons à aucun
„ pays du monde. J'ai respecté l'amitié qui vous liait
„ à madame du *Châtelet*; mais après elle, j'étais un
„ de vos plus anciens amis. Quoi! parce que vous
„ vous retirez dans ma maison, il sera dit que cette
„ maison devient une prison pour vous! Quoi!

» parce que je ſuis votre ami, je ſerais votre tyran!
» je vous avoue que je n'entends pas cette logique-
» là; que je ſuis fermement perſuadé que vous ſerez
» fort heureux ici tant que je vivrai; que vous ſerez
» regardé comme le père des lettres & des gens de
» goût; & que vous trouverez en moi toutes les
» conſolations qu'un homme de votre mérite peut
» attendre de quelqu'un qui l'eſtime. Bon ſoir. »

FRÉDERIC.

Le roi de Pruſſe, après cette lettre, fit demander au roi de France ſon agrément par ſon miniſtre; le roi de France le donna. Notre auteur eut à Berlin la croix du mérite, la clef de chambellan, & vingt mille francs de penſion. Cependant il ne quitta jamais ſa maiſon de Paris; & j'ai vu, par les comptes de M. *Delaleu* notaire à Paris, qu'il y dépenſait trente mille francs par an. Il était attaché au roi de Pruſſe par la plus reſpectueuſe tendreſſe & par la conformité des goûts. Il a dit cent fois que ce monarque était auſſi aimable dans la ſociété que redoutable à la tête d'une armée; qu'il n'avait jamais fait de ſoupers plus agréables à Paris, que ceux auxquels ce prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthouſiaſme pour le roi de Pruſſe allait juſqu'à la paſſion. Il couchait au-deſſous de ſon appartement, & ne ſortait de ſa chambre que pour ſouper. Le roi compoſait en haut des ouvrages de philoſophie, d'hiſtoire, & de poëſie; & ſon favori cultivait en bas les mêmes arts & les mêmes talens. Ils s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque pruſſien fit à Potſdam ſon Hiſtoire de Brandebourg, & l'écrivain français y fit le *Siècle de*

Louis XIV, ayant apporté avec lui tous ſes matériaux. Ses jours coulaient ainſi dans un repos animé par des occupations ſi agréables. On repréſentait à Paris ſon Oreſte & Rome ſauvée. Oreſte fut joué ſur la fin de 1749, & Rome ſauvée en 1750.

Ces deux pièces ſont abſolument ſans intrigue d'amour, ainſi que Mérope & la Mort de Céſar. Il aurait voulu purger le théâtre de tout ce qui n'eſt point *paſſion* & aventure tragique. Il regardait *Electre* amoureuſe comme un monſtre orné de rubans ſales; & il a manifeſté ce ſentiment dans plus d'un ouvrage.

Nous avons retrouvé une lettre en vers au roi de Pruſſe, en lui envoyant le manuſcrit d'Oreſte.

Grand juge & grand feſeur de vers,
Liſez cette œuvre dramatique,
Ce croquis de la ſcène antique
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers;
Jugez ſi l'ardeur amoureuſe
D'une Electre de quarante ans,
Doit, dans de tels événemens,
Etaler les beaux ſentimens
D'une héroïne doucereuſe,
En maſſacrant ſes chers parens
D'une main peu reſpectueuſe.

Une princeſſe en ſon printemps,
Qui ſurtout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir par paſſe-temps
A ſes pieds un ou deux amans,
Et les tromper avec myſtère;

Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de ſon nom,
Et de venger le roi ſon père;
Et j'eſtime encor que ſon frère
Ne doit point être un Céladon:
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né ſur le Lignon.
Apprenez-moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être ſi ſévère,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon.
Sophocle peut avoir raiſon,
Et laiſſer des torts à Voltaire.

Il faut avouer que rien n'était plus doux que cette vie, & que rien ne feſait plus d'honneur à la philoſophie & aux belles-lettres. Ce bonheur aurait été plus durable, & n'aurait point fait place enfin à un bonheur encore plus grand, ſans une malheureuſe diſpute de phyſique-mathématique, élevée entre *Maupertuis*, qui était auſſi auprès du roi de Pruſſe, & *Koenig*, bibliothécaire de madame la princeſſe d'*Orange* à la Haye. Cette querelle était une ſuite de celle qui diviſa long-temps les mathématiciens ſur les forces vives & les forces mortes. On ne peut nier qu'il n'entre dans tout cela un peu de charlataniſme, ainſi qu'en théologie & en médecine. La queſtion était au fond très-frivole; puiſque de quelque manière qu'on l'embrouille, on finit toujours par trouver les mêmes formules de calcul. Les eſprits s'aigrirent; *Maupertuis* fit condamner *Koenig* en 1752, par l'académie de Berlin où il dominait, comme s'étant

appuyé d'une lettre de feu *Leibnitz*, sans pouvoir produire l'original de cette lettre, que pourtant M. *Wolf* avait vue. Il fit plus ; il écrivit à madame la princesse d'*Orange* pour la prier d'ôter à *Koenig* la place de son bibliothécaire, & le déféra au roi de Prusse comme un homme qui lui avait manqué de respect. *Voltaire* qui avait passé deux années entières avec *Koenig* à Cirey, & qui était son ami intime, crut devoir prendre hautement le parti de son ami.

La querelle s'envenima ; l'étude de la philosophie dégénéra en cabale & en faction. *Maupertuis* eut soin de répandre à la cour, qu'un jour le général *Manstein* étant dans la chambre de *Voltaire*, où celui-ci mettait en français les Mémoires sur la Russie, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner, & que *Voltaire* dit à *Manstein*: *Mon ami, à une autre fois. Voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir ; je blanchirai le vôtre ensuite.* Un mot suffit quelquefois pour perdre un homme à la cour. *Maupertuis* lui imputa ce mot & le perdit.

Précisément dans ce temps-là même, *Maupertuis* fesait imprimer ses Lettres philosophiques fort singulières, dans lesquelles il proposait de bâtir une ville latine ; d'aller faire des découvertes droit au pôle par mer ; de percer un trou jusqu'au centre de la terre ; d'aller au détroit de Magellan disséquer des cervelles de Patagons, pour connaître la nature de l'ame ; d'enduire tous les malades de poix-résine, pour arrêter le danger de la transpiration, & surtout de ne point payer le médecin.

M. de *Voltaire* releva ces idées philosophiques avec toutes les railleries auxquelles on donnait si beau jeu,

& malheureusement ces railleries réjouirent l'Europe littéraire. *Maupertuis* eut soin de joindre la cause du roi à la sienne. La plaisanterie fut regardée comme un manque de respect à sa majesté. Notre auteur renvoya respectueusement au roi la clef de chambellan, & la croix de son ordre avec ces vers :

» Je les reçus avec tendresse,
» Je vous les rends avec douleur;
» Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,
» Rend le portrait de sa maîtresse.

Le roi lui renvoya sa clef & son ruban. Il s'en alla faire une visite à son altesse la duchesse de *Gotha*, qui l'a toujours honoré d'une amitié constante jusqu'à sa mort. C'est pour elle qu'il écrivit un an après *les Annales de l'empire.*

Pendant qu'il était à Gotha, *Maupertuis* eut tout le temps de dresser ses batteries contre le voyageur, qui s'en aperçut quand il fut à Francfort sur le Mein. Madame *Denis* sa nièce lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

Un bon allemand qui n'aimait ni les Français ni leurs vers, vint le premier juin lui redemander les *Oeuvres de poeshie* du roi son maître. Notre voyageur répondit que les *Oeuvres de poeshie* étaient à Leipsick avec ses autres effets. L'allemand lui signifia qu'il était consigné à Francfort, & qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les *Oeuvres* seraient arrivées. M. de *Voltaire* lui remit sa clef de chambellan & sa croix, & promit de rendre ce qu'on lui demandait : moyennant quoi le messager lui signa ce billet.

„ Mr.. sitôt le gros ballot de Leipsick sera ici, où „ est l'*Oeuvre de poeshie* du roi mon maître, vous „ pourrez partir où vous paraîtra bon. A Francfort „ premier juin 1753. „

Le prisonnier signa au bas du billet : *Bon pour l'Oeuvre de poeshie du roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent, on supposa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du *bouc* pour ces lettres de change prétendues. Cela ressemblait à l'aventure de l'évêque de Valence *Cosnac*, que M. de *Louvois* fit arrêter en chemin comme faux-monnayeur à ce que l'abbé de *Choisi* raconte.

Enfin, ils ne purent sortir qu'en payant une rançon très-considérable. Ces détails ne sont jamais sus des rois.

Tout cela fut bientôt oublié de part & d'autre, comme de raison. Le roi rendit ses vers à son ancien admirateur, & en renvoya bientôt de nouveaux & en très-grand nombre. C'était une querelle d'amans : les tracasseries des cours passent ; mais le caractère d'une belle passion dominante subsiste long-temps.

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alsace sur des terres qui appartiennent à monseigneur le duc de *Virtemberg*. Il y alla, & s'amusa, comme je l'ai déjà dit, à faire imprimer les *Annales de l'empire*, dont il fit présent à *Jean-Fréderic Shoëflin*, libraire à Colmar, frère du célèbre *Shoëflin*, professeur en histoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans ses affaires ; M. de *Voltaire* lui prêta dix mille livres, sur quoi je ne puis assez m'étonner de la bassesse avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé qu'il

avait fait une fortune immense par la vente continuelle de ses ouvrages.

Lorsqu'il était à Colmar, M. *Vernet*, français réfugié, ministre de l'Evangile à Genève, & messieurs *Cramer*, anciens citoyens de cette ville fameuse, lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer ses ouvrages. Les frères *Cramer* qui étaient à la tête d'une librairie, obtinrent la préférence, & il la leur donna aux mêmes conditions qu'il l'avait donnée au sieur *Shoëflin*, c'est-à-dire très-gratuitement.

Madame *Denis* sa nièce, qui fesait la consolation de sa vie, & qui s'était attachée à lui par son goût pour les lettres & par la plus tendre amitié, l'accompagna de Plombières à Lyon. Il fut reçu avec des acclamations par toute la ville, & assez mal par le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, si connu par la manière dont il avait fait sa fortune, en rendant catholique ce *Law* ou *Lass*, auteur du système qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Ce système l'avait rendu si riche, qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'Etat; & en qualité de ministre, il avoua confidemment à M. de *Voltaire* qu'il ne pouvait lui donner à dîner en public parce que le roi de France était fâché contre lui, de ce qu'il l'avait quitté pour le roi de Prusse. M. de *Voltaire* lui dit qu'il ne dînait jamais; & qu'à l'égard des rois, il était l'homme du monde qui prenait le plus aisément son parti, aussi-bien qu'avec les cardinaux.

Il alla donc à Genève avec sa nièce & M. *Colini* son ami, qui lui servait de secrétaire, & qui a été

depuis celui de monſeigneur l'électeur palatin & ſon bibliothécaire.

Il acheta une jolie maiſon de campagne à vie auprès de cette ville, dont les environs ſont infiniment agréables, & où l'on jouit du plus bel aſpect qui ſoit en Europe. Il en acheta une autre à Lauſanne, & toutes les deux à condition qu'on lui rendrait une certaine ſomme quand il les quitterait. Ce fut la première fois, depuis *Zuingle* & *Càlvin*, qu'un catholique romain eût des établiſſemens dans ces cantons. Car il n'eſt pas permis à aucun catholique de s'établir ni à Genève, ni dans les cantons ſuiſſes proteſtans; il parut plaiſant à M. de *Voltaire* d'acquérir des domaines dans les ſeuls pays de la terre où il ne lui était pas permis d'en avoir.

Il fit auſſi l'acquiſition de deux terres à une lieue de Genève dans le pays de Gex; ſa principale habitation fut à Ferney, dont il fit préſent à madame *Denis*. C'était une ſeigneurie abſolument franche & libre de tous droits envers le roi, & de tout impôt depuis *Henri IV*. Il n'y en avait pas deux dans les autres provinces du royaume qui euſſent de pareils priviléges. Le roi les lui conſerva par brevet. Ce fut à M. le duc de *Choiſeul*, le plus généreux & le plus magnanime des hommes, qu'il eut cette obligation, ſans avoir l'honneur d'en être particulièrement connu.

Le petit pays de Gex n'était preſque alors qu'un déſert ſauvage. Quatre-vingts charrues étaient à bas depuis la révocation de l'édit de Nantes; des marais couvraient la moitié du pays & y répandaient les infections & les maladies. La paſſion de notre auteur

avait toujours été de s'établir dans un canton abandonné pour le vivifier. Comme nous n'avançons rien que ſur des preuves authentiques, nous nous bornerons à tranſcrire ici une de ſes lettres à un évêque d'Annecy, dans le diocèſe duquel Ferney eſt ſitué. Nous n'avons pu retrouver la date de la lettre; mais elle doit être de 1759.

MONSIEUR,

„ LE curé d'un petit village nommé N...., voiſin „ de mes terres, a ſuſcité un procès à mes vaſſaux „ de Ferney, & ayant ſouvent quitté ſa cure pour „ aller ſolliciter à Dijon, il a accablé aiſément des „ cultivateurs, uniquement occupés du travail qui „ ſoutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents „ livres de frais, & a eu la cruauté de compter parmi „ ces frais de juſtice les voyages qu'il a faits pour les „ ruiner. Vous ſavez mieux que moi, Monſieur, „ combien dès les premiers temps de l'Egliſe, les „ ſaints pères ſe ſont élevés contre les miniſtres ſacrés „ qui ſacrifiaient aux affaires temporelles le temps „ deſtiné aux autels. Mais ſi on leur avait dit qu'un „ prêtre fût venu avec des ſergens rançonner de pauvres familles, les forcer de rendre le ſeul pré qui „ nourrit leurs beſtiaux, & ôter le lait à leurs enfans, „ qu'auraient dit les *Irenées*, les *Jérômes*, & les *Auguſtins*? voilà, Monſieur, ce qu'un curé eſt venu faire „ à la porte de mon château. Je lui ai envoyé dire que „ j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il „ exige de mes communes, & il a répondu que cela „ ne le ſatisfeſait pas.

„ Vous gémiſſez, ſans doute, que des exemples
„ ſi odieux ſoient donnés par des paſteurs de la
„ véritable Egliſe, tandis qu'il n'y a pas un ſeul
„ exemple d'un paſteur proteſtant qui ait eu un
„ procès avec ſes paroiſſiens, (*k*) pour des intérêts
„ d'argent, &c. „

Cette lettre & la ſuite de cette affaire peuvent fournir des réflexions bien importantes. M. de *Voltaire* termina ce procès & ce procédé, en payant de ſes deniers la vexation qui opprimait ſes pauvres vaſſaux. Et ce canton miſérable changea bientôt de face.

Il ſe tira plus gaiement d'une querelle plus délicate, dans le pays proteſtant où il avait deux domaines aſſez agréables; l'un à Genève qu'on appelle encore la *maiſon des délices*, l'autre à Lauſanne.

On ſait aſſez combien la liberté lui était chère, à quel point il déteſtait toute perſécution, & quelle horreur il montra dans tous les temps pour ces ſcélérats hypocrites, qui oſent faire périr au nom de DIEU, dans les plus affreux ſupplices, ceux qu'ils accuſent de ne pas penſer comme eux. C'eſt ſurtout ſur ce point qu'il répétait quelquefois :

Je ne décide point entre Genève & Rome.

(*k*) Ce qui fait que jamais les curés proteſtans n'ont de procès avec leurs ouailles, c'eſt que ces curés ſont payés par l'Etat, qui leur donne des gages : ils ne diſputent point la dixième ou la huitième gerbe à des malheureux. C'eſt le parti que l'impératrice *Catherine II* a pris dans ſon empire immenſe. La vexation des dixmes y eſt inconnue. (*)

(*) *N. B.* Cet évêque d'Annecy était ce même *Biord*, qui depuis calomnia, dénonça M. de *Voltaire*. Mais auſſi, à quoi penſait M. de *Voltaire* de ne pas lui donner le *Monſeigneur?*

Une de ſes lettres, dans laquelle il diſait que le picard *Jean Chauvin* dit *Calvin*, aſſaſſin véritable de *Servet*, *avait une ame atroce*, ayant été rendue publique par une indiſcrétion trop ordinaire, quelques caffards s'irritèrent ou feignirent de s'irriter de ces paroles. Un genevois, homme d'eſprit, nommé *Rival*, lui adreſſa les vers ſuivans à cette occaſion.

Servet eut tort, & fut un ſot
D'oſer dans un ſiècle falot
S'avouer antitrinitaire. (*l*)
Et notre illuſtre atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot
Pour réfuter ſon adverſaire.
Et tort notre antique ſénat
D'avoir prêté ſon miniſtère
A ce dévot aſſaſſinat. (2)
Quelle barbare inconſéquence !
O malheureux ſiècle ignorant !
Nous oſions abhorrer en France
Les horreurs de l'intolérance,
Tandis qu'un zèle intolérant
Nous feſait brûler un errant !

Pour notre prêtre épiſtolaire,
Qui de ſon pétulant eſſor,
Pour exhaler ſa bile amère,

(*l*) *Servet* pouvait ſe repoſer ſur les propres paroles de *Calvin*, qui dit dans un ouvrage : *En cas que quelqu'un ſoit hétérodoxe, & qu'il faſſe ſcrupule de ſe ſervir des mots* trinité & perſonne, *nous ne croyons pas que ce ſoit une raiſon pour rejeter cet homme &c.*

(2) Il y a dans quelques éditions *à ce dangereux coup d'Etat.* Nous ne ſavons pas pourquoi le poëte genevois aurait appelé le ſupplice de *Servet* un coup d'Etat ; le terme propre eſt aſſaſſinat, & la rime eſt plus riche.

Vient réveiller le chat qui dort,
Et dont l'inepte commentaire
Met au jour ce qu'il eût dû taire,
Je laisse à juger s'il a tort.

Quant à vous, célébre Voltaire,
Vous eûtes tort, c'est mon avis.
Vous vous plaisez dans ce pays,
Fêtez le saint qu'on y révère.
Vous avez à satiété
Les biens où la raison aspire ;
L'opulence, la liberté,
La paix, qu'en cent lieux on désire,
Des droits à l'immortalité
Cent fois plus qu'on ne saurait dire.
On a du goût, on vous admire ;
Tronchin veille à votre santé.
Cela vaut bien en vérité
Qu'on immole à sa sureté
Le plaisir de pincer sans rire.

Notre auteur répondit à ces jolis vers par ceux-ci.

Non, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien ;
Et le sage qui ne craint rien
A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits,
Et dans votre petit pays
J'aurais grand tort de me dédire.

Je ſais que ſouvent le malin
A caché ſa queue & ſa griffe
Sous la tiare d'un pontiſe,
Et ſous le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteſte
Ces aſſaſſins religieux
Employant le fer & les feux
Pour ſervir le père céleſte.

Oui, juſqu'au dernier de mes jours
Mon ame ſera fière & tendre ;
J'oſerai gémir ſur la cendre
Et des Servets & des Dubourgs. (*m*)

De cette horrible frénéſie
A la fin le temps eſt paſſé :
Le fanatiſme eſt terraſſé,
Mais il reſte l'hypocriſie.

Farceurs à manteaux étriqués,
Mauvaiſe muſique d'Egliſe,
Mauvais vers & ſermons croqués,
Ai-je tort ſi je vous mépriſe ?

On voit par cette réponſe qu'il n'était ni à *Apollo* ni à *Céphas*, qu'il prêchait la tolérance aux Egliſes proteſtantes, ainſi qu'aux Egliſes romaines. Il diſait toujours que c'était le ſeul moyen de rendre la vie tolérable, & qu'il mourrait content s'il pouvait établir ces maximes dans l'Europe. On peut dire qu'il

(*m*) *Dubourg*, conſeiller-clerc du parlement, pendu & brûlé à Paris ; *Servet* fut brûlé vif à Genève.

n'a

n'a pas été tout-à-fait trompé dans ce deſſein, & qu'il n'a pas peu contribué à rendre le clergé plus doux, plus humain, depuis Genève juſqu'à Madrid, & ſurtout à éclairer les laïques.

Bien perſuadé que les ſpectacles des jeux d'eſprit amolliſſent la férocité autant que les ſpectacles des gladiateurs l'endurciſſaient autrefois, il fit bâtir à Ferney un joli théâtre. Il y joua quelquefois lui-même malgré ſa mauvaiſe ſanté; & madame *Denis* ſa nièce, qui poſſédait ſupérieurement le talent de la déclamation comme celui de la muſique, y joua pluſieurs rôles. Mademoiſelle *Clairon* & le célèbre *le Kain* y vinrent repréſenter quelques pièces; on accourait de vingt lieues à la ronde pour les entendre. Il y eut plus d'une fois des ſoupers de cent couverts & des bals; mais malgré le tumulte d'une vie qui paraiſſait ſi diſſipée & malgré ſon âge, il travaillait ſans relâche. Il donna dès l'an 1755, au théâtre de Paris, l'Orphelin de la Chine, repréſenté le 20 août; & Tancrède le 3 ſeptembre 1760. Mademoiſelle *Clairon* & *le Kain* déployèrent tous leurs talens dans ces deux pièces.

Le Café ou l'Ecoſſaiſe, comédie en proſe, n'était point deſtinée à être jouée; mais elle le fut auſſi la même année avec un grand ſuccès. Il s'était amuſé à compoſer cette pièce pour corriger le folliculaire *Fréron*, qu'il mortifia beaucoup, mais qu'il ne corrigea pas. Cette comédie, traduite en anglais par M. *Colman*, eut le même ſuccès à Londres qu'à Paris: ces ouvrages ne lui coûtaient point de temps. L'Ecoſſaiſe avait été faite en huit jours, & Tancrède en un mois.

Ce fut au milieu de ces occupations & de ces amuſemens, que M. *Titon du Tillet*, ancien maître-d'hôtel ordinaire de la reine, âgé de 85 ans, lui recommanda la petite-nièce du grand *Corneille*, qui étant abſolument ſans fortune était abandonnée de tout le monde. C'eſt ce même *Titon du Tillet*, qui aimant paſſionnément les beaux arts ſans les cultiver, fit élever, avec de grandes dépenſes, un Parnaſſe en bronze, où l'on voit les figures de quelques poëtes & de quelques muſiciens français. Ce monument eſt dans la bibliothèque du roi de France. Il avait élevé mademoiſelle *Corneille* chez lui; mais voyant dépérir ſon bien, il ne pouvait rien faire pour elle. Il imagina que M. de *Voltaire* pourrait ſe charger d'une demoiſelle d'un nom ſi reſpectable. M. du *Mollard*, membre de pluſieurs académies, connu par une diſſertation ſavante & judicieuſe ſur les tragédies d'Electre anciennes & modernes; (*) & M. *le Brun*, ſecrétaire du prince de *Conti*, ſe joignirent à lui & écrivirent à M. de *Voltaire*. Il les remercia de l'honneur qu'ils lui feſaient de jeter les yeux ſur lui, en leur mandant que *c'était en effet à un vieux ſoldat de ſervir la petite-fille de ſon général*. La jeune perſonne vint donc en 1760 aux Délices, maiſon de campagne auprès de Genève, & de-là au château de Ferney. Madame *Denis* voulut bien achever ſon éducation; & au bout de trois ans M. de *Voltaire* la maria à M. *Dupuis* du pays de Gex, capitaine de dragons, & depuis officier de l'état-major. Outre la dot qu'il leur donna, & le plaiſir qu'il eut de les garder chez

(*) Elle eſt imprimée à la fin de la tragédie d'Oreſte.

lui, il propoſa de commenter les œuvres de *Pierre Corneille* au profit de ſa nièce, & de les faire imprimer par ſouſcription. Le roi de France voulut bien ſouſcrire pour huit mille francs; d'autres ſouverains l'imitèrent. M. le duc de *Choiſeul*, dont la générosité était ſi connue; madame la ducheſſe de *Grammont*, madame de *Pompadour*, ſouſcrivirent pour des ſommes conſidérables. M. de *la Borde*, banquier du roi, non-ſeulement prit pluſieurs exemplaires; mais il en fit débiter un ſi grand nombre, qu'il fut le premier mobile de la fortune de mademoiſelle *Corneille*, par ſon zèle & par ſa magnificence; de ſorte qu'en très-peu de temps elle eut cinquante mille francs pour préſent de noces.

Il y eut dans cette ſouſcription ſi prompte une choſe fort remarquable de la part de madame *Geofrin*, femme célèbre par ſon mérite & par ſon eſprit. Elle avait été exécutrice du teſtament du fameux *Bernard de Fontenelle*, neveu de *Pierre Corneille;* & malheureuſement il avait oublié cette parente, qui lui fut préſentée trop peu de temps avant ſa mort, mais qui fut rebutée avec ſon père & ſa mère: on les regardait comme des inconnus qui uſurpaient le nom de *Corneille*. Des amis de cette famille touchés de ſon ſort, mais fort indiſcrets & fort mal inſtruits, intentèrent un procès téméraire à madame de *Geofrin*, trouvèrent un avocat qui, abuſant de la liberté du barreau, publia contre cette dame un *factum* injurieux. Madame *Geofrin*, très-injuſtement attaquée, gagna le procès tout d'une voix. Malgré ce mauvais procédé, qu'elle eut la nobleſſe d'oublier, elle fut la première à ſouſcrire pour une ſomme conſidérable.

L 2

L'académie en corps, M. le duc de *Choiſeul*, madame la ducheſſe de *Grammont*, madame de *Pompadour*, & plusieurs ſeigneurs, donnèrent pouvoir à M. de *Voltaire* de ſigner pour eux au contrat de mariage. C'eſt une des plus belles époques de la littérature.

Dans le temps qu'il préparait ce mariage qui a été très-heureux, il goûtait une autre ſatisfaction; celle de faire rendre à ſix gentilshommes, preſque tous mineurs, leur bien paternel que les jéſuites venaient d'acheter à vil prix. Il faut reprendre la choſe de plus haut. L'affaire eſt d'autant plus intéreſſante que ſon commencement avait précédé la fameuſe banqueroute du jéſuite *la Valette* & conſorts, & qu'elle fut en quelque façon le premier ſignal de l'abolition des jéſuites en France.

Meſſieurs *Deſprez de Craſſi*, d'une ancienne nobleſſe du pays de Gex, ſur la frontière de la Suiſſe, étaient ſix frères, tous au ſervice du roi. L'un d'eux, capitaine au régiment des Deux-Ponts, en cauſant avec M. de *Voltaire* ſon voiſin, lui conta le triſte état de la fortune de ſa famille. Une terre de quelque valeur, & qui aurait pu être une reſſource, était engagée depuis long-temps à des génevois.

Les jéſuites avaient acquis tout auprès de ce domaine des poſſeſſions qui compoſaient environ deux mille écus de rente, dans un lieu nommé *Ornex*. Ils voulurent joindre à leur domaine celui de meſſieurs de *Craſſi*. Le ſupérieur de la maiſon des jéſuites, dont le véritable nom était *Feſſe* qu'il avait changé en celui de *Feſſi*, s'arrangea avec les créanciers génevois pour acheter cette terre: il obtint une permiſſion du conſeil, & il était ſur le point de

la faire entériner à Dijon. On lui dit qu'il y avait des mineurs, & que, malgré la permiſſion du conſeil, ils pourraient rentrer dans leurs biens. Il répondit & même il écrivit que les jéſuites ne riſquaient rien, & que jamais meſſieurs de *Craſſi* ne ſeraient en état de payer la ſomme néceſſaire pour rentrer dans le bien de leurs aïeux.

A peine M. de *Voltaire* fut-il inſtruit de cette étrange manière dont le père *Feſſe* voulait ſervir la compagnie de Jéſus, qu'il alla ſur le champ dépoſer au greffe du bailliage de Gex la ſomme, moyennant laquelle la famille *Craſſi* devait payer les anciens créanciers & reprendre ſes droits. Les jéſuites furent obligés de ſe déſiſter; & par un arrêt du parlement de Dijon, la famille fut miſe en poſſeſſion & y eſt encore.

Le bon de l'affaire, c'eſt que peu de temps après, lorſqu'on délivra la France des révérends pères jéſuites, ces mêmes gentilshommes, dont les bons pères avaient voulu ravir le bien, achetèrent celui des jéſuites qui était contigu. M. de *Voltaire*, qui avait toujours combattu les athées & les jéſuites, écrivit qu'il fallait reconnaître une Providence.

Ce n'était aſſurément ni par haine pour le père *Feſſe*, ni par aucune envie de mortifier les jéſuites qu'il avait entrepris cette affaire; puiſqu'après la diſſolution de la ſociété il recueillit un jéſuite chez lui, & que pluſieurs autres lui ont écrit pour le ſupplier de les recevoir auſſi dans ſa maiſon. Mais il s'eſt trouvé parmi les ex-jéſuites quelques eſprits qui n'ont point été ſi équitables & ſi accommodans. Deux d'entr'eux, nommés *Patouillet* & *Nonotte*, ont gagné

quelque argent par des libelles contre lui; & ils n'ont pas manqué, felon l'ufage, d'appeler la religion catholique à leur fecours. Un *Nonotte*, furtout, s'eft fignalé par une demi-douzaine de volumes, dans lefquels il a prodigué moins de fcience que de zèle, & moins de zèle que d'injures. M. *Damilaville*, l'un des meilleurs coopérateurs de l'Encyclopédie, a daigné le confondre; comme autrefois *Pafquier* s'abaiffa jufqu'à réprimer l'infolence abfurde du jéfuite *Garaffe*.

Mais voici la plus étrange & la plus fatale aventure qui foit arrivée depuis long-temps, & en même temps la plus glorieufe au roi, à fon confeil, & à meffieurs les maîtres des requêtes. Qui aurait cru que ce ferait des glaces du Mont-Jura & des frontières de la Suiffe, que partiraient les premières lumières & les premiers fecours qui ont vengé l'innocence des célèbres *Calas*? Un enfant de quinze ans, *Donat Calas*, le dernier des fils de l'infortuné *Calas*, était apprentif chez un marchand de Nîmes, lorfqu'il apprit par quel horrible fupplice fept juges de Touloufe, malheureufement prévenus, avaient fait périr fon vertueux père.

La clameur populaire contre cette famille était fi violente en Languedoc, que tout le monde s'attendait à voir rouer tous les enfans de *Calas*, & brûler la mère. Telles avaient été même les conclufions du procureur-général; tant on prétend que cette famille innocente s'était mal défendue, accablée de fon malheur, & incapable de rappeler fes efprits à la lueur des bûchers & à l'afpect des roues & des tortures.

On fit craindre au jeune *Donat Calas* d'être traité comme le reste de sa famille ; on lui conseilla de s'enfuir en Suisse : il vint trouver M. de *Voltaire*, qui ne put d'abord que le plaindre & le secourir, sans oser porter un jugement sur son père, sa mère, & ses frères.

Bientôt après un de ses frères n'ayant été condamné qu'au bannissement, vint aussi se jeter entre les bras de M. de *Voltaire*. J'ai été témoin qu'il prit pendant plus d'un mois toutes les précautions imaginables pour s'assurer de l'innocence de la famille. Dès qu'il fut parvenu à s'en convaincre, il se crut obligé en conscience d'employer ses amis, sa bourse, sa plume, son crédit, pour réparer la méprise funeste des sept juges de Toulouse, & pour faire revoir le procès au conseil du roi. L'affaire dura trois années. On sait quelle gloire messieurs de *Crosne* & de *Bacquencourt* acquirent en rapportant cette cause mémorable. Cinquante maîtres des requêtes déclarèrent, d'une voix unanime, toute la famille *Calas* innocente, & la recommandèrent à l'équité bienfesante du roi. M. le duc de *Choiseul*, qui n'a jamais perdu une occasion de signaler la magnanimité de son caractère, non-seulement secourut de son argent cette famille malheureuse, mais obtint de sa majesté trente-six mille francs pour elle.

Ce fut le 9 mars 1765 que fut rendu cet arrêt authentique qui justifia les *Calas*, & qui changea leur destinée ; ce neuvième de mars était précisément le même jour où ce vertueux père de famille avait été supplicié. Tout Paris courut en foule les voir sortir

de prison, & battit des mains en versant des larmes. (3) La famille entière a toujours été depuis ce temps attachée tendrement à M. de *Voltaire*, qui s'est fait un grand honneur de demeurer leur ami.

On remarqua en ce temps, qu'il n'y eut dans toute la France que le nommé *Fréron*, auteur de je ne sais quelle brochure périodique, intitulée, *Lettres à la comtesse*, & ensuite *Année littéraire*, qui osa jeter des doutes, dans ses ridicules feuilles, sur l'innocence de ceux que le roi, tout son conseil, & tout le public, avaient justifiés si pleinement.

Plusieurs gens de bien engagèrent alors M. de *Voltaire* à écrire son *Traité de la tolérance*, qui fut regardé comme un de ses meilleurs ouvrages en prose, & qui est devenu le catéchisme de quiconque a du bon sens & de l'équité.

Dans ce temps-là même l'impératrice *Catherine II*, dont le nom sera immortel, donnait des lois à son empire qui contient la cinquième partie du globe : & la première de ses lois est l'établissement d'une tolérance universelle,

C'était la destinée de notre solitaire des frontières helvétiques, de venger l'innocence accusée & condamnée en France. La position de sa retraite entre la France, la Suisse, Genève, & la Savoie, lui attirait plus d'un infortuné. Toute la famille *Sirven* condamnée à la mort dans un bourg auprès de Castres,

(3) On sait que M. de *Voltaire* treize ans après revint à Paris. Lorsqu'il sortait à pied, il était toujours entouré par une foule d'hommes de tout état & de tout âge. On demandait un jour à une femme du peuple, quel était cet homme que l'on suivait avec tant d'empressement? C'est le sauveur des *Calas*, répondit-elle.

par les juges les plus ignorans & les plus cruels, se réfugia auprès de ses terres. Il fut occupé huit années entières à leur faire rendre justice; & ne se rebuta jamais. Il en vint enfin à bout.

Nous croyons très-utile de remarquer ici qu'un magistrat de village nommé *Trinquet*, procureur du roi dans la jurisdiction qui condamna la famille *Sirven* à la mort, donna ainsi ses conclusions: *Je requiers pour le roi que N. Sirven & N. sa femme, duement atteints & convaincus d'avoir étranglé & noyé leur fille, soient bannis de la paroisse.*

Rien ne fait mieux voir l'effet que peut avoir dans un royaume la vénalité des charges de judicature.

Son bonheur qui voulait, à ce qu'il dit, qu'il fût l'avocat des causes perdues, voulut encore qu'il arrachât des flammes une citoyenne de S[t] Omer, nommée *Montbailli*, condamnée à être brûlée vive par le tribunal d'Arras. On n'attendait que l'accouchement de cette femme pour la transporter au lieu de son supplice. Son mari avait déjà expiré sur la roue. Qui étaient ces deux victimes? deux exemples de l'amour conjugal & de l'amour maternel, deux ames les plus vertueuses dans la pauvreté. Ces innocentes & respectables créatures avaient été accusées de parricide, & jugées sur des allégations qui auraient paru ridicules aux condamnateurs mêmes des *Calas*. M. de *Voltaire* fut assez heureux pour obtenir de M. le chancelier de *Maupeou*, qu'il fît revoir le procès. La dame *Montbailli* fut déclarée innocente; la mémoire de son mari réhabilitée; misérable réhabilitation sans vengeance & sans dédommagemens! Quelle a donc été la

jurifprudence criminelle parmi nous ! quelle fuite infernale d'horribles affaffinats, depuis la boucherie des templiers jufqu'à la mort du chevalier de *la Barre !* on croit lire l'hiftoire des fauvages ; on frémit un moment, & on va à l'opéra.

La ville de Genève était plongée alors dans des troubles qui augmentèrent toujours depuis 1763. Cette importunité détermina M. de *Voltaire* à laiffer à meffieurs *Tronchin* fa maifon des délices, & à ne plus quitter le château de Ferney, qu'il avait fait bâtir de fond en comble, & orné de jardins d'une agréable fimplicité.

La difcorde fut enfin fi vive à Genève, qu'un des partis fit feu fur l'autre le 15 février 1770. Il y eut du monde tué : plufieurs familles d'artiftes cherchèrent un afile chez lui & le trouvèrent. Il en logea quelques-unes dans fon château ; & en peu d'années il fit bâtir cinquante maifons de pierre de taille pour les autres. De forte que le village de Ferney qui n'était, lorfqu'il acquit cette terre, qu'un miférable hameau où croupiffaient quarante-neuf malheureux payfans, dévorés par la pauvreté, par les écrouelles, & par les commis des fermes, devint bientôt un lieu de plaifance, peuplé de douze cents perfonnes, toutes à leur aife, & travaillant avec fuccès pour elles & pour l'Etat. M. le duc de *Choifeul* protégea de tout fon pouvoir cette colonie naiffante, qui établit un très-grand commerce.

Une chofe qui mérite, je crois, de l'attention, c'eft que cette colonie fe trouvant compofée de catholiques & de proteftans, il aurait été impoffible de

deviner qu'il y eût dans Ferney deux religions différentes. J'ai vu les femmes des colons génevois & suiffes, préparer de leurs mains trois repofoirs pour la proceffion de la fête du St Sacrement. Elles affiftèrent à cette proceffion avec un profond refpect ; & M. *Hugonet*, nouveau curé de Ferney, homme auffi tolérant que généreux, les en remercia publiquement dans fon prône. Quand une catholique était malade, les proteftantes allaient la garder, & en recevaient à leur tour la même affiftance.

C'était le fruit des principes d'humanité que M. de *Voltaire* a répandus dans tous fes ouvrages, & furtout dans le livre de la tolérance dont nous avons parlé. Il avait toujours dit que les hommes font frères, & il le prouva par les faits. Les *Guyons*, les *Nonottes*, les *Patouillets*, les *Paulians*, & autres zélés, le lui ont bien reproché ; c'eft qu'ils n'étaient pas fes frères.

Voyez-vous, difait-il aux voyageurs qui venaient le voir, cette infcription au-deffus de l'églife que j'ai fait bâtir ? DEO EREXIT VOLTAIRE. C'eft au DIEU père commun de tous les hommes. En effet, c'était peut-être parmi nous la feule églife dédiée à DIEU feul.

Pendant qu'il jouiffait dans la retraite de la vie la plus douce qu'on puiffe imaginer, il eut le petit plaifir philofophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureufe tranquillité, & de conclure que la fituation d'un particulier eft fouvent préférable à celle des plus grands monarques.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neiges, en 1756, dans le même temps que l'impératrice-reine d'Hongrie parut

avoir quelque envie de reprendre, ſi elle pouvait, ſa chère Siléſie que le roi de Pruſſe lui avait arrachée. Elle négociait dans ce deſſein avec l'impératrice de Ruſſie & avec le roi de Pologne, ſeulement en qualité d'électeur de Saxe, car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de France, de ſon côté, voulait ſe venger ſur les Etats d'Hanovre, du mal que l'électeur d'Hanovre, roi d'Angleterre, lui feſait ſur mer. *Fréderic* qui était alors allié avec la France, & qui avait un profond mépris pour notre gouvernement, préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de France, & s'unit avec la maiſon d'Hanovre.

Le roi de France voulant le retenir dans ſon alliance, lui avait envoyé le duc de *Nivernois*, homme d'eſprit & qui feſait de très-jolis vers. L'ambaſſade d'un duc & pair & d'un poëte ſemblait devoir flatter la vanité & le goût de *Fréderic*. Il ſe moqua du roi de France, & ſigna ſon traité avec l'Angleterre, le même jour que l'ambaſſadeur arriva à Berlin, joua très-poliment le duc & pair, & fit une épigramme contre le poëte. (4)

C'était alors le privilége de la poëſie de gouverner les Etats. Il y avait un autre poëte à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable; en un mot l'abbé de *Bernis*, depuis cardinal.

Il avait débuté par faire des vers contre M. de *Voltaire*, & enſuite était devenu ſon ami, ce qui ne lui

(4) M. de *Voltaire* ſe conforme ici à l'opinion commune; mais nous avons entendu dire à des perſonnes qui doivent être inſtruites, que le roi de Pruſſe propoſa à M. de *Nivernois* de ne pas prendre d'engagement avec l'Angleterre, ſi la France voulait lui garantir la Siléſie, & qu'il fut refuſé par le miniſtère de France.

ſervait à rien ; mais il était devenu celui de madame de *Pompadour*, & cela lui ſut plus utile. On l'avait envoyé du Parnaſſe en ambaſſade à Veniſe : il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Pruſſe, dans ce beau livre de poëſie, que ce M. *Freitag* redemandait à Francfort, avec tant d'inſtance, avait gliſſé un vers contre l'abbé de *Bernis*.

Evitez de Bernis la ſtérile abondance.

M. de *Voltaire* ne croyait pas que ce livre & ce vers fuſſent parvenus juſqu'à l'abbé ; mais comme DIEU eſt juſte, DIEU ſe ſervit de lui pour venger la France du roi de Pruſſe. L'abbé conclut un traité offenſif & défenſif avec M. de *Staremberg* ambaſſadeur d'Autriche, en dépit de *Rouillé* alors miniſtre des affaires étrangères. Madame de *Pompadour* préſida à cette négociation. *Rouillé* fut obligé de ſigner le traité conjointement avec l'abbé de *Bernis*, ce qui était ſans exemple. Ce miniſtre *Rouillé*, il faut l'avouer, était le plus inepte ſecrétaire d'Etat que jamais roi de France ait eu, & le pédant le plus ignorant qui fût dans la robe; il avait demandé un jour ſi la Vétéravie était en Italie? Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuſes à traiter, on le ſouffrit; mais dès qu'on eut de grands objets, on ſentit ſon inſuffiſance, on le renvoya, & l'abbé de *Bernis* eut ſa place.

Mademoiſelle *Poiſſon* dame *le Normand*, marquiſe de *Pompadour*, était réellement premier miniſtre d'Etat. Certains termes outrageans lâchés contre elle par *Fréderic*, qui n'épargnait ni les femmes ni les poëtes,

avaient bleſſé le cœur de la marquiſe, & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit dans un moment les maiſons de France & d'Autriche, après plus de deux cents ans d'une haîne réputée immortelle. La cour de France, qui avait prétendu en 1741 écraſer l'Autriche, la ſoutint en 1756. Et enfin, on vit la France, la Ruſſie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le fiſcal de l'Empire, déclarés contre le ſeul marquis de Brandebourg.

Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entretenir vingt mille hommes, avait une armée de cent mille fantaſſins & de quarante mille cavaliers; bien compoſée, encore mieux exercée, pourvue de tout; mais enfin, il y avait plus de quatre cents mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. *Fréderic* prit la Saxe; la France prit les Etats de *Fréderic*, depuis la ville de Gueldres juſqu'à Minden ſur le Véſer, & s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre & de la Heſſe alliée de *Fréderic*; l'impératrice de Ruſſie prit toute la Pruſſe. Le roi battu d'abord par les Ruſſes, battit les Autrichiens, & enſuite en fut battu dans la Bohème, le 18 juin 1757.

La perte d'une bataille ſemblait devoir écraſer ce monarque; preſſé de tous côtés par les Ruſſes, par les Autrichiens & par la France, lui-même ſe crut perdu. Le maréchal de *Richelieu* venait de conclure près de Stade, un traité avec les Hanovriens & les Heſſois, qui reſſemblait à celui des fourches

Caudines; leur armée ne devait plus ſervir. Le maréchal était près d'entrer dans la Saxe avec ſoixante mille hommes. Le prince de *Soubiſe* allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille, & était ſecondé de l'armée des cercles de l'Empire; de-là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un ſecond combat, & étaient déjà dans Breslaw. Un de leurs généraux même avait fait une courſe juſqu'à Berlin, & l'avait mis à contribution. Le tréſor du roi de Pruſſe était preſqu'épuiſé, & bientôt il ne devait plus lui reſter un village.

M. de *Voltaire* avait renoué ſa correſpondance avec lui; & ne l'avait jamais interrompue avec madame la margrave de *Bareith*.

Le temps qui s'écoula entre la bataille de Kollin, le 18 juin 1757, que le roi de Pruſſe perdit, & la journée de Rosbac, du 3 novembre, où il fut vainqueur, eſt le temps le plus intéreſſant de cette correſpondance rare, entre une maiſon royale de héros & un ſimple homme de lettres. En voici une grande preuve dans cette lettre mémorable.

Lettre de ſon alteſſe royale madame la princeſſe de Bareith, du 12 ſeptembre 1757.

» VOTRE lettre m'a ſenſiblement touchée, celle » que vous m'avez adreſſée pour le roi a fait le même » effet ſur lui. J'eſpère que vous ſerez ſatisfait de » ſa réponſe pour ce qui vous concerne. Mais vous » le ſerez auſſi peu que moi de ſes réſolutions. Je » m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque

» impreſſion ſur ſon eſprit. Vous verrez le contraire » dans le billet ci-joint. Il ne me reſte qu'à ſuivre » ſa deſtinée ſi elle eſt malheureuſe. Je ne me ſuis » jamais piquée d'être philoſophe, j'ai fait mes efforts » pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a » appris à mépriſer les grandeurs & les richeſſes ; » mais je n'ai rien trouvé dans la philoſophie qui » puiſſe guérir les plaies du cœur, que le moyen » de s'affranchir de ſes maux en ceſſant de vivre. » L'état où je ſuis eſt pire que la mort. Je vois le » plus grand homme du ſiècle, mon frère, mon ami, » réduit à la plus affreuſe extrémité. Je vois ma » famille entière expoſée aux dangers & aux périls ; » ma patrie déchirée par des impitoyables ennemis ; » le pays où je ſuis peut-être menacé de pareils » malheurs. Plût au ciel que je fuſſe chargée toute » ſeule des maux que je viens de vous décrire, je les » ſouffrirais, & avec fermeté.

» Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez par » la part que vous prenez à ce qui me regarde, de » vous ouvrir mon cœur. Hélas ! l'eſpoir en eſt preſ- » que banni. La fortune, lorſqu'elle change, eſt auſſi » conſtante dans ſes perſécutions que dans ſes faveurs. » L'hiſtoire eſt pleine de ces exemples ; mais je n'y » en ai point trouvé de pareil à celui que nous » voyons, ni une guerre auſſi inhumaine & cruelle » parmi des peuples policés. Vous gémiriez ſi vous » ſaviez la triſte ſituation de l'Allemagne & de la » Pruſſe. Les cruautés que les Ruſſes commettent » dans cette dernière font frémir la nature. Que vous » êtes heureux dans votre ermitage, où vous vous

„ repofez fur vos lauriers, & où vous pouvez philo-
„ fopher de fang-froid fur l'égarement des hommes.
„ Je vous y fouhaite tout le bonheur imaginable. Si
„ la fortune nous favorife encore, comptez fur toute
„ ma reconnaiffance, & je n'oublierai jamais les
„ marques d'attachement que vous m'avez données;
„ ma fenfibilité vous en eft garante; je ne fuis jamais
„ amie à demi, & je le ferai toujours véritablement
„ de frère *Voltaire.*

WILHELMINE.

„ Bien des complimens à madame *Denis;* conti-
„ nuez, je vous prie, d'écrire au roi. „

On voit par cette lettre, auffi attendriffante que bien écrite, quelle était la belle ame de la margrave de *Bareith*, & combien elle méritait les éloges que lui donna M. de *Voltaire* en pleurant fa mort, dans une ode imprimée parmi fes autres ouvrages. Mais on voit furtout quels défaftres épouvantables attirent fur les peuples des guerres légérement entreprifes par les rois; on voit à quoi ils s'expofent eux-mêmes, & à quel point ils font malheureux de faire le malheur des nations.

Le folitaire de Ferney donna dès ce moment, & dans la fuite de cette guerre funefte, toutes les marques poffibles de fon attachement à madame la margrave, de fon zèle pour le roi fon frère, & de fon amour pour la paix.

Ce fera une époque fingulière que la réfolution prife par le roi de Pruffe après tous fes malheurs, qui furent les fuites de la bataille de Kollin, d'aller

affronter vers la Saxe, auprès de Mersbourg, les armées françaifes & autrichiennes combinées, fort fupérieures en nombre, tandis que le maréchal de *Richelieu* n'était pas loin avec une armée victorieufe. Ce monarque avait eu affez de préfence d'efprit, & fut affez maître de fes idées, au milieu de fes infortunes, pour écrire au marquis d'*Argens* une longue épître en vers, dans laquelle il lui fefait part de la réfolution qu'il avait prife de mourir s'il était battu, & lui difait adieu. Quelque fingulière que foit cette épître, par le fujet & par celui qui l'a écrite, nous ne la tranfcrirons pas ici toute entière; mais en voici plufieurs paffages.

Ami, le fort en eft jeté;
Las de plier dans l'infortune
Sous le joug de l'adverfité,
J'accourcis le temps arrêté
Que la nature notre mère
A mes jours remplis de mifère
A daigné prodiguer par libéralité.
D'un cœur affuré, d'un œil ferme,
Sans timidité, fans effort,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du fort.
Adieu grandeurs, adieu chimères;
De vos bluettes paffagères
Mes yeux ne font plus éblouis.
Si votre faux éclat de ma naiffante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des défirs indifcrets long-temps évanouis;

Au ſein de la philoſophie,
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui produit les erreurs du ſonge de la vie.
Adieu, divine volupté;
Adieu, plaiſirs charmans qui flattez la molleſſe,
Et dont la troupe enchantereſſe
Par des liens de fleurs enchaîne la gaîté.
Mais que fais-je, grand Dieu! courbé ſous la triſteſſe,
Eſt-ce à moi de nommer les plaiſirs, l'alégreſſe?
Et ſous la griffe du vautour
Voit-on la tendre tourterelle
Et la plaintive Philomèle
Chanter ou reſpirer l'amour?
Depuis long-temps pour moi l'aſtre de la lumière
N'éclaira que des jours ſignalés par mes maux.
Depuis long-temps Morphée avare de pavots
N'en daigne plus jeter ſur ma triſte paupière.
Je diſais ce matin, les yeux couverts de pleurs:
Le jour qui dans peu va renaître,
M'annonce de nouveaux malheurs.
Je diſais à la nuit: Tu vas bientôt paraître
Pour éterniſer mes douleurs.
Vous de la liberté héros que je révère,
O manes de Caton! ô manes de Brutus!
Votre illuſtre exemple m'éclaire
Parmi l'erreur & les abus.
C'eſt votre flambeau funéraire
Qui m'inſtruit du chemin peu connu du vulgaire,
Que nous avaient tracé vos antiques vertus.
J'écarte les romans & les pompeux fantômes
Qu'engendra de ſes flancs la ſuperſtition;

Et pour approfondir la nature des hommes,
Pour connaître ce que nous ſommes,
Je ne m'adreſſe point à la religion.
J'apprends de mon maître Epicure,
Que du temps la cruelle injure
Diſſout les êtres compoſés;
Que ce ſoufle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organiſés
N'eſt point de nature immortelle.
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle.
Il s'égare, il s'éclipſe, il baiſſe avec les ans.
Sans doute il périra, quand la nuit éternelle
Voudra nous arracher du nombre des vivans.
Vaincu, perſécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
Plus de maux dans cet univers
Je ſouffre en ma douleur profonde
Que dans les fictions de la fable féconde,
N'en a jamais ſouffert Prométhée aux enfers.
Ainſi pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un deſtin cruel, & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort briſent leurs chaînes;
Sans m'embarraſſer des moyens,
Je romps les funeſtes liens,
Dont la ſubtile & fine trame,
A ce corps rongé de chagrins,
Trop long-temps attacha mon ame.
Tu vois dans ce cruel tableau
De mon trépas la juſte cauſe;
Au moins ne penſe pas du néant du caveau
Que j'aſpire à l'apothéoſe;

Mais lorſque le printemps paraiſſant de nouveau
De ſon ſein abondant offre des fleurs écloſes,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de roſes
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Nous avons cette pièce, qui eſt un monument ſans exemple, écrite toute entière de ſa main.

Nous avons un monument encore plus héroïque de ce prince philoſophe ; c'eſt une lettre à M. de *Voltaire* du 9 octobre 1757, vingt-cinq jours avant ſa victoire de Rosbac :

Je ſuis homme, il ſuffit, & né pour la ſouffrance,
Aux rigueurs du deſtin j'oppoſe ma conſtance.

„ Mais avec ces ſentimens, je ſuis bien loin de con-
„ damner *Caton* & *Othon*. Le dernier n'a eu de beau
„ moment en ſa vie que celui de ſa mort.

Croyez que ſi j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du néceſſaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des grandeurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs ;
Ces miſères de toute eſpèce,
Et ces détails de petiteſſe
Dont il faut s'occuper dans le ſein des grandeurs.
Je mépriſe la vaine gloire,
Quoique poëte & ſouverain.
Quand du ciſeau fatal retranchant mon deſtin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain

De vivre après ma mort au temple de Mémoire ?
Un inſtant de bonheur vaut mille ans dans l'hiſtoire.
Nos deſtins ſont-ils donc ſi beaux ?
Le doux plaiſir & la molleſſe,
La vive & naïve alégreſſe,
Ont toujours fui des grands la pompe & les travaux.
Ainſi la fortune volage
N'a jamais cauſé mes ennuis ;
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refuſant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi ;
Il nous oblige, il nous engage
A meſurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans ſon ermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Eſt ſon antique bonne-foi,
Peut s'adonner en paix à la vertu du ſage
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penſer, vivre, & mourir en roi.

Rien n'eſt plus beau que ces derniers vers ; rien n'eſt plus grand. *Corneille* dans ſon bon temps ne les eût pas mieux faits. Et quand, après de tels vers on gagne une bataille, le ſublime ne peut aller plus loin.

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à madame la margrave de *Bareith* ſa ſœur, qu'il ſe ferait tuer ; mais il fut plus heureux qu'il ne le

diſait & qu'il ne le croyait. Il attendit, le 5 novembre 1757, l'armée françaiſe & impériale dans un poſte aſſez avantageux, à Rosbac ſur la frontière de la Saxe. Le prince *Henri*, chargé de ſoutenir le premier effort des armées combinées, à la tête de cinq bataillons, fut légèrement bleſſé à la gorge d'un coup de fuſil, & ce fut je crois le ſeul pruſſien bleſſé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la première décharge. Ce fut la déroute la plus inouie & la plus complète dont l'hiſtoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac ſera long-temps célébre. On vit trente mille Français & vingt mille Impériaux prendre une fuite honteuſe & précipitée devant cinq bataillons & quelques eſcadrons; les défaites d'Azincourt, de Crecy, de Poitiers, ne furent pas ſi humiliantes.

La diſcipline & l'exercice militaire que ſon père avait établis, & que le fils avait fortifiés, furent la véritable cauſe de cette étrange victoire. L'exercice pruſſien s'était perfectionné pendant cinquante ans; on avait voulu l'imiter en France, comme dans tous les autres Etats; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans, avec des Français peu diſciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Pruſſiens.

On avait même changé les manœuvres en France preſque à chaque revue; de ſorte que les officiers & les ſoldats ayant mal appris des exercices nouveaux, & tout différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, & n'avaient réellement aucune diſcipline, ni aucun exercice. En un mot, à la ſeule vue du Pruſſien tout fut en déroute; & la fortune fit paſſer

Fréderic, en un quart d'heure, du comble du déſeſpoir à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-paſſager ; il craignait d'avoir à porter tout le poids de la puiſſance de la France, de la Ruſſie, & de l'Autriche, & il aurait bien voulu détacher *Louis XV* de *Marie-Thérèſe*.

La funeſte journée de Rosbac feſait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de *Bernis* avec la cour de Vienne. Le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, avait toujours conſervé ſon rang de miniſtre d'Etat, & une correſpondance particulière avec le roi de France ; il était plus oppoſé que perſonne à l'alliance avec la cour autrichienne. Il avait fait à Lyon à M. de *Voltaire* une réception dont il pouvait croire que M. de *Voltaire* était peu ſatisfait. Cependant l'envie de ſe mêler d'intrigues, qui le ſuivait dans ſa retraite, & qui, à ce qu'on prétend, n'abandonne jamais les hommes en place, le porta à ſe lier avec M. de *Voltaire* pour engager madame la margrave de *Bareith* à s'en remettre à lui, & à lui confier les intérêts du roi ſon frère. Il voulait réconcilier le roi de Pruſſe avec le roi de France, & croyait procurer la paix. Il n'était pas bien difficile de porter madame de *Bareith* & le roi ſon frère à cette négociation.

Madame la margrave de *Bareith* écrivit de la part du roi ſon frère ; c'était par M. de *Voltaire* que paſſaient les lettres de cette princeſſe & du cardinal. M. de *Voltaire* avait en ſecret la ſatisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, & peut-être encore un autre plaiſir, celui de ſentir que le cardinal ſe

préparait un grand dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi en lui envoyant celle de la margrave ; mais il fut tout étonné que le roi lui répondit assez séchement, que le secrétaire d'Etat des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions.

En effet, l'abbé de *Bernis* dicta au cardinal la réponse qu'il devait faire ; cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modèle de la lettre que lui envoyait l'abbé de *Bernis* ; il envoya à M. de *Voltaire* cette triste lettre qui finissait tout : & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu, disait M. de *Voltaire*, *comment on meurt de chagrin, & comment des ministres & de vieux cardinaux, qui ont l'ame si dure, ont pourtant assez de sensibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût ; mon dessein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, & non pas de le faire mourir.*

Il y avait une espèce de grandeur dans le ministère de France, à refuser la paix au roi de Prusse, après avoir été battu & humilié par lui ; il y avait de la fidélité & bien de la bonté de se sacrifier encore pour la maison d'Autriche. Ces vertus furent long-temps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens, les Brunsvickois, les Hessois, furent moins fidelles à leurs traités & s'en trouvèrent mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de *Richelieu*, qu'ils ne serviraient plus contre nous ; qu'ils repasseraient l'Elbe au-delà duquel on les avait envoyés ; ils rompirent leur marché des fourches Caudines, dès qu'ils surent que nous avions été battus à Rosbac.

L'indifcipline, la défertion, les maladies détruifirent notre armée ; & le réfultat de toutes nos opérations fut, au printemps de 1758, d'avoir perdu trois cents millions & cinquante mille hommes en Allemagne pour *Marie-Thérèfe*, comme nous avions fait dans la guerre de 1741 en combattant contre elle.

Le roi de Pruffe qui avait battu notre armée dans la Turinge, à Rosbac, s'en alla combattre l'armée autrichienne à foixante lieues de-là. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe ; les vainqueurs marchaient ailleurs, rien n'aurait arrêté les Français ; mais ils avaient jeté leurs armes, perdu leur canon, leurs munitions, leurs vivres, & furtout la tête. Ils s'éparpillèrent. On raffembla leurs débris difficilement. *Fréderic*, au bout d'un mois, remporte à pareil jour une victoire plus fignalée & plus difputée fur l'armée d'Autriche auprès de Breslaw ; il reprend Breslaw ; il y fait quinze mille prifonniers ; le refte de la Siléfie rentre fous fes lois. *Guftave-Adolphe* n'avait pas fait de fi grandes chofes, il fallut bien alors qu'on lui pardonnât fes plaifanteries, fes petites malices. Tous les défauts de l'homme difparurent devant la gloire du héros.

Au milieu de ces grandes querelles, M. de *Voltaire* voyait de fes fenêtres la ville où régnait *Jean Chauvin* le picard, dit *Calvin*, & la place où il fit brûler *Servet* pour le bien de fon ame. Prefque tous les prêtres génevois penfent aujourd'hui comme *Servet* & vont même plus loin que lui ; ils ne croient point du tout JESUS-CHRIST DIEU ; & ces meffieurs qui ont fait autrefois main baffe fur le purgatoire, fe font humanifés jufqu'à faire grâce aux ames qui font en

enfer. Ils prétendent que leurs peines ne feront point éternelles, que *Théfée* ne fera pas toujours affis dans fon fauteuil, que *Sizyphe* ne roulera pas toujours fon rocher. Ainfi de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils ont fait réellement le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'eft une affez jolie révolution dans l'hiftoire de l'efprit humain. Il y avait là de quoi fe couper la gorge, allumer des bûchers, faire des S[t] Barthelemi. Cependant on ne s'eft pas même dit d'injures, tant les mœurs font changées. Il n'y a que M. de *Voltaire* à qui un de ces prédicans en ait dites, parce qu'il avait ofé avancer que leur picard *Calvin* était un efprit dur, qui avait fait brûler *Servet* fort mal à propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui font prefque ouvertement fectateurs de *Servet*, & qui injurient M. de *Voltaire*, pour avoir trouvé mauvais que *Calvin* l'ait fait brûler à petit feu, avec des fagots verds.

Ils ont voulu lui prouver en forme que *Calvin* était un bon-homme. Ils ont prié le confeil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de *Servet*. Le confeil, plus fage qu'eux, les a refufés. Il ne leur a pas été permis d'écrire contre M. de *Voltaire* dans Genève; & M. de *Voltaire* regarda ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raifon dans ce fiècle.

La philofophie a remporté encore une plus grande victoire fur fes ennemis à Laufane. Quelques miniftres s'étaient avifés dans ce pays-là de compiler je ne fais quel mauvais livre contre M. de *Voltaire*, pour l'honneur, difaient-ils, de la religion chrétienne. Il

trouva ſans peine le moyen de faire ſaiſir les exemplaires, & de les ſupprimer par autorité du magiſtrat. C'eſt peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à ſe taire, & à reſpecter un philoſophe. (5) *Jugez ſi je ne dois pas aimer paſſionnément ce pays-ci*, écrivait-il alors. *Etres penſans, je vous avertis qu'il eſt très-agréable de vivre dans une république aux chefs de laquelle on peut dire : Venez demain dîner chez moi.* Cependant il ne ſe trouvait pas encore aſſez libre. Et ce qui eſt à ſon gré digne de quelque attention, c'eſt que pour l'être parfaitement il a acheté des terres en France. Enfin il avait tellement arrangé ſa deſtinée qu'il ſe trouvait indépendant à la fois en Suiſſe, ſur le territoire de Genève, & en France. *J'entends parler beaucoup de liberté*, diſait-il encore; *mais je ne crois pas qu'il y ait eu en Europe un particulier qui s'en ſoit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra ou qui pourra.*

Il ne pouvait certainement mieux prendre ſon temps pour chercher cette liberté & ce repos loin de Paris. On y était alors auſſi fou & auſſi acharné dans des querelles puériles que du temps de la fronde; il n'y

(5) Cela était cependant arrivé une fois en France, & ſous le règne de *François I.* Voici un extrait d'une lettre qu'il écrivit au parlement de Paris, en date du 9 avril 1526.

Et parce que nous ſommes duement acertenés qu'indifféremment ladite faculté, (la ſorbonne) & ſes ſuppôts écrivent contre un chacun en dénigrant leur honneur, état, & renommée, comme ont fait contre Eraſme, & pourraient s'efforcer à faire le ſemblable contre autres, nous vous commandons qu'ils n'aient en général rien particulier à écrire, ni compoſer & imprimer choſes quelconques qu'elles n'aient eté premièrement revues & approuvées par vous ou vos commis, & en pleine chambre délivrées. François I ne conſerva pas long-temps cette ſage politique, & ſon intolérance prépara les malheurs qui déſolèrent la France ſous le règne de ſes petits-fils, & cauſèrent la ruine & la deſtruction de ſa famille. Cet ordre donné au parlement ne renfermait rien de contraire à la loi naturelle, la ſorbonne jouiſſant en France d'un privilége excluſif pour le commerce de théologie, le gouvernement était en droit de ſoumettre ce privilége à toutes les reſtrictions qu'il jugeait convenables.

manquait que la guerre civile ; mais comme Paris n'avait ni un roi des halles, tel que le duc de *Beaufort*, ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard, il n'y eut que des tracasseries civiles. Elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont*, homme opiniâtre, fesant le mal de tout son cœur par excès de zèle, un fou sérieux, un vrai saint dans le goût de *Thomas* de Cantorbéri. La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à laquelle le parlement de Paris prétendait nommer, & que l'archevêque réputait place sacrée, dépendante uniquement de l'Eglise.

Tout Paris prit parti. Les petites factions jansénistes & molinistes ne s'épargnèrent pas ; le roi les voulut traiter comme on fait quelquefois les gens qui se battent dans la rue ; on leur jette des seaux d'eau pour les séparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raison ; mais ils n'en furent que plus envenimés : il exila l'archevêque ; il exila le parlement ; mais un maître ne doit chasser ses domestiques que quand il est sûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement, parce qu'une chambre nommée royale, composée de conseillers d'Etat & de maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Parisiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette cour de justice qu'on appelle parlement. Tous ses membres furent donc rappelés, & crurent avoir remporté une victoire signalée sur le roi. Ils l'avertirent paternellement, dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas

qu'il exilât une autrefois ſon parlement, attendu, diſaient-ils, *que cela était de mauvais exemple.* Enfin, ils en firent tant que le roi réſolut au moins de caſſer une de leurs chambres, & de réformer les autres. Alors ces MM. donnèrent tous leur démiſſion, excepté la grand'chambre. Les murmures éclatèrent; on déclamait publiquement au palais contre le roi. Le feu qui ſortait de toutes les bouches prit malheureuſement à la cervelle d'un laquais, nommé *Damiens*, qui allait ſouvent dans la grand'ſalle. Il eſt prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais ſeulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne paſſe par la tête des hommes. Ce miſérable avait été cuiſtre au collége des jéſuites, collége où M. de *Voltaire* a vu quelquefois les écoliers donner des coups de canif, & les cuiſtres leur en rendre. *Damiens* alla donc à Verſailles dans cette réſolution, & bleſſa le roi au milieu de ſes gardes & de ſes courtiſans, avec un de ces petits canifs dont on taille les plumes.

On ne manqua pas dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jéſuites, qui étaient, diſait-on, en poſſeſſion par un ancien uſage. M. de *Voltaire* a lu une lettre d'un père *Griffet*, dans laquelle il diſait : *Cette fois-ci, ce n'eſt pas nous; c'eſt à préſent le tour de Meſſieurs.* C'était naturellement au grand prévôt de la cour à juger l'aſſaſſin, puiſque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Ce malheureux commença par accuſer ſept membres des enquêtes. On croit que M. d'*Argenſon* porta le roi à donner à ſon parlement la permiſſion de juger

l'affaire. Il en fut bien récompensé, car huit jours après il fut dépossédé & exilé.

Le roi eut la faiblesse de donner de grosses pensions aux conseillers qui instruisirent le procès de *Damiens*, comme s'ils avaient rendu quelques services signalés & difficiles. Cette conduite acheva d'inspirer à MM. des enquêtes une confiance nouvelle. Ils se crurent des personnages importans, & leurs chimères de représenter la nation, & d'être les tuteurs des rois, se réveillèrent. Cette scène passée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amusèrent à persécuter les philosophes.

Omer Joli de Fleuri, avocat-général du parlement de Paris, étala dans les chambres le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaise foi, & l'hypocrisie, aient jamais remporté. Plusieurs gens de lettres, très-estimables par leur science & par leur conduite, s'étaient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain. C'était un très-grand objet de commerce pour la librairie de France. Le chancelier, les ministres, encourageaient une si belle entreprise : déjà sept volumes avaient paru ; on les traduisait en italien, en anglais, en allemand, en hollandais ; & ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous fesait alors le plus d'honneur, tant les excellens articles du Dictionnaire encyclopédique rachetaient les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre : on ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage, que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour grossir

l'ouvrage. Mais tout ce qui part de ces auteurs eſt excellent.

Voilà *Omer Joli de Fleuri* qui, le 23 février 1759, accuſe ces pauvres gens d'être athées, déiſtes, corrupteurs de la jeuneſſe, rebelles au roi, &c.

Omer, pour prouver ces accuſations, cite *St Paul*, le procès de *Théophile*, & *Abraham Chaumeix :* (*n*) il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parlait. Il demande juſtice à la cour contre l'article *ame*, qui, ſelon lui, eſt le matérialiſme tout pur. Vous remarquerez que cet article *ame*, l'un des plus mauvais du livre, eſt l'ouvrage d'un pauvre docteur de ſorbonne, qui ſe tue à déclamer à tort & à travers contre le matérialiſme. Tout le diſcours d'*Omer Joli de Fleuri* fut un tiſſu de bévues pareilles. Il défère donc à la juſtice le livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu. Et tout le parlement, ſur la réquiſition d'*Omer*, condamne l'ouvrage, non-ſeulement ſans aucun examen, mais ſans en avoir lu une page. Cette façon de rendre juſtice eſt fort au-deſſous de celle de *Bridoye ;* car au moins *Bridoye* pouvait rencontrer juſte.

Les éditeurs avaient un privilége du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les priviléges accordés par ſa majeſté. Il ne lui appartient pas de juger ni d'un arrêt du conſeil, ni de rien de ce qui eſt ſcellé à la chancellerie. Cependant il ſe donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé. Il nomma des conſeillers pour

(*n*) *Abraham Chaumeix*, ci-devant vinaigrier, s'étant fait janſeniſte & convulſionnaire, était alors l'oracle du parlement de Paris. *Omer Fleuri* le cita comme un père de l'Egliſe. *Chaumeix* a été depuis maître d'école à Moſcou.

décider

décider des objets de géométrie & de métaphysique contenus dans l'Encyclopédie. Un chancelier un peu ferme aurait cassé l'arrêt du parlement, comme très-incompétent. Le chancelier de *Lamoignon* se contenta de révoquer le privilége afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du sceau de l'autorité suprême. On croirait que cette aventure est du temps du père *Garasse* & des arrêts contre l'émétique ; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'ait eu la France, tant il est vrai qu'il suffit d'un sot pour déshonorer une nation.

On avouera sans peine que dans de telles circonstances Paris ne devait pas être le séjour d'un philosophe, & qu'*Aristote* fut très-sage de se retirer à Chalcis, lorsque le fanatisme dominait dans Athènes. D'ailleurs, l'état d'homme de lettres à Paris est immédiatement au-dessus de celui d'un bateleur. L'état de gentilhomme ordinaire de sa majesté, que le roi avait conservé à M. de *Voltaire*, n'est pas grand' chose ; les hommes sont bien sots ; & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château comme a fait M. de *Voltaire*, y jouer la comédie & y faire bonne chère, que d'être levraudé à Paris comme *Helvétius*, par les gens tenant la cour de parlement, & par les gens tenant l'écurie de la sorbonne. Comme il ne pouvait assurément, ni rendre les hommes plus raisonnables, ni le parlement moins pédant, ni les théologiens moins ridicules, il continua à être heureux loin d'eux.

Il était quasi honteux de l'être en contemplant du port tous les orages. Il voyait l'Allemagne inondée

de ſang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos miniſtres renvoyés l'un après l'autre, ſans que nos affaires en allaſſent mieux; le roi de Portugal aſſaſſiné, non pas par un laquais, mais par les grands du pays; & cette fois, les jéſuites ne pouvaient pas dire : *Ce n'eſt pas nous*. Ils avaient conſervé leur droit, & il a été bien prouvé depuis que ces bons pères avaient ſaintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils diſent pour leurs raiſons qu'ils ſont ſouverains au Paraguai, & qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Cependant M. de *Voltaire* était parvenu à renouer une négociation ſecrète entre M. de *Choiſeul* & le roi de Pruſſe. (6) Le grand ouvrage de la paix entamé par ce miniſtre, fut accompli par M. de *Praſlin*, ſervice ſignalé qu'ils rendirent à la France appauvrie & déſolée.

Elle était dans un état ſi déplorable que pendant douze années de paix qui ſuivirent cette guerre funeſte, de tous les miniſtres des finances qui ſe ſuccédèrent rapidement, il n'y en eut pas un qui, avec la meilleure volonté, & les travaux les plus aſſidus, pût parvenir à pallier ſeulement les plaies de l'Etat. La diſette d'argent était au point, qu'un contrôleur-général fut obligé, dans une néceſſité preſſante, de ſaiſir chez M. *Magon*, banquier du roi, tout l'argent que des citoyens y avaient mis en dépôt.

(6) Il s'en était formé une autre à Paris par l'entremiſe du bailli de *Froulai*, autrefois ambaſſadeur de France à Berlin, & on avait conſenti à recevoir un envoyé ſecret du roi de Pruſſe; mais ſur les plaintes de la cour de Vienne, cet envoyé fut arrêté, mis à la baſtille, & ſes papiers ſaiſis. On prétend que ces choſes-là ſont permiſes en politique.

On prit à notre ſolitaire deux cents mille francs. C'était une perte énorme ; il s'en conſola à la manière françaiſe par un madrigal qu'il fit ſur le champ en apprenant cette nouvelle.

Au temps de la grandeur romaine
Horace diſait à Mécène :
Quand ceſſerez-vous de donner ?
Chez le Welche on n'eſt pas ſi tendre.
Je dois dire, mais ſans douleur,
A monſeigneur le contrôleur :
Quand ceſſerez-vous de me prendre ?

On ne ceſſa point. M. le duc de *Choiſeul*, qui feſait conſtruire alors un port magnifique à Verſoy ſur le lac Leman, qu'on appelle le lac de Genève, y ayant fait bâtir une petite frégate, cette frégate fut ſaiſie par des ſavoyards créanciers des entrepreneurs, dans un port de Savoie près du fameux Ripaille ; M. de *Voltaire* racheta incontinent ce bâtiment royal de ſes propres deniers, & ne put en être rembourſé par le gouvernement : car M. le duc de *Choiſeul* perdit en ce temps-là même tous ſes emplois, & ſe retira à ſa terre de Chanteloup, regretté non-ſeulement de tous ſes amis, mais de toute la France qui admirait ſon caractère bienfeſant, la nobleſſe de ſon ame, & qui rendait juſtice à ſon eſprit ſupérieur.

Notre ſolitaire lui était tendrement attaché par les liens de la reconnaiſſance. Il n'y a ſorte de grâce que M. le duc de *Choiſeul* n'eût accordée à ſa recommandation. Il avait fait un neveu de M. de *Voltaire*, nommé M. de *la Houlière*, brigadier des armées du roi. Penſions, gratifications, brevets, croix de

Saint-Louis, avaient été données dès qu'elles avaient été demandées.

Rien ne fut plus douloureux pour un homme qui lui avait tant de grandes obligations, & qui venait d'établir une colonie d'artiſtes & de manufacturiers ſous ſes auſpices. Déjà ſa colonie travaillait avec ſuccès pour l'Eſpagne, pour l'Allemagne, pour la Hollande, l'Italie. Il la crut ruinée ; mais elle ſe ſoutint. La ſeule impératrice de Ruſſie acheta bientôt après, dans le fort de ſa guerre contre les Turcs, pour cinquante mille francs de montres de Ferney. On ne ceſſe de s'étonner, quand on voit dans le même temps cttee ſouveraine acheter pour un million de tableaux, tant en Hollande qu'en France, & pour quelques millions de pierreries.

Elle avait fait un préſent de cinquante mille livres à M. *Diderot* avec une grâce & une circonſpection qui relevaient bien le prix de ſon préſent. Elle avait offert à M. d'*Alembert* de le mettre à la tête de l'éducation de ſon fils avec ſoixante mille livres de rente. Mais ni la ſanté, ni la philoſophie de M. d'*Alembert* ne lui avaient permis d'accepter à Pétersbourg un emploi égal à celui du duc de *Montauſier* à Verſailles. Elle envoya M. le prince de *Koslouski*, préſenter de ſa part à M. de *Voltaire* les plus magnifiques peliſſes, & une boîte tournée de ſa main même, ornée de ſon portrait & de vingt diamans. On croirait que c'eſt l'hiſtoire d'*Aboulcaſſem* dans les mille & une nuits.

M. de *Voltaire* lui mandait qu'il fallait qu'elle eût pris tout le tréſor de *Mouſtapha* dans une de ſes victoires ; & elle lui répondit *qu'avec de l'ordre on*

était toujours riche, & qu'elle ne manquerait dans cette grande guerre, ni d'argent, ni de soldats. Elle a tenu parole.

Cependant, le fameux sculpteur M. *Pigal*, travaillait dans Paris à la statue du solitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui proposa un jour, en 1770, à quelques véritables gens de lettres de lui faire cette galanterie, pour le venger de tous les plats libelles & des calomnies ridicules que le fanatisme & la basse littérature ne cessaient d'accumuler contre lui. Madame *Necker*, femme du résident de Genève, conçut ce projet la première. C'était une dame d'un esprit très-cultivé, & d'un caractère supérieur s'il se peut, à son esprit. Cette idée fut saisie avidement par tous ceux qui venaient chez elle, à condition qu'il n'y aurait que des gens de lettres qui souscriraient pour cette entreprise. (7)

Le roi de Prusse, en qualité d'homme de lettres, & ayant assurément plus que personne droit à ce titre & à celui d'homme de génie, écrivit au célébre M. d'*Alembert*, & voulut être des premiers à souscrire. Sa lettre, du 28 juillet 1770, est consignée dans les archives de l'académie.

» Le plus beau monument de *Voltaire* est celui
» qu'il s'est érigé lui-même, ses ouvrages ; ils sub-
» sisteront plus long-temps que la basilique de
» Saint-Pierre, le louvre, & tous ces bâtimens que la
» vanité consacre à l'éternité. On ne parlera plus
» français, que *Voltaire* sera encore traduit dans la
» langue qui lui aura succédé. Cependant, rempli
» du plaisir que m'ont fait ses productions si variées,

(7) M. de *Voltaire* était mal informé. Il faut restituer aux gens de lettres français l'honneur d'avoir rendu cet hommage à M. de *Voltaire*.

» & chacune si parfaite en son genre, je ne pourrais
» sans ingratitude, me refuser à la proposition que
» vous me faites de contribuer au monument que
» lui élève la reconnaissance publique. Vous n'avez
» qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part,
» je ne refuserai rien pour cette statue, plus glorieuse
» pour les gens de lettres qui la lui consacrent, que
» pour *Voltaire* même. On dira que dans ce dix-
» huitième siècle, où tant de gens de lettres se déchi-
» raient par envie, il s'en est trouvé d'assez nobles,
» d'assez généreux pour rendre justice à un homme
» doué de génie & de talens supérieurs à tous les
» siècles; que nous avons mérité de posséder *Voltaire;*
» & la postérité la plus reculée nous enviera encore
» cet avantage. Distinguer les hommes célébres,
» rendre justice au mérite, c'est encourager les talens
» & la vertu; c'est la seule récompense des belles
» ames; elle est bien due à tous ceux qui cultivent
» supérieurement les lettres; elles nous procurent
» les plaisirs de l'esprit, plus durables que ceux du
» corps; elles adoucissent les mœurs les plus féroces;
» elles répandent leur charme sur tout le cours de
» la vie; elles rendent notre existence supportable,
» & la mort moins affreuse. Continuez donc,
» Messieurs, de protéger & de célébrer ceux qui s'y
» appliquent, & qui ont le bonheur en France d'y
» réussir; ce sera ce que vous pourrez faire de plus
» glorieux pour votre nation, & qui obtiendra grâce
» du siècle futur pour quelques autres welches &
» hérules qui pourraient flétrir votre patrie.

» Adieu, mon cher d'*Alembert;* portez-vous bien,
» jusqu'à ce qu'à votre tour votre statue vous soit

„ élevée. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en
„ sa sainte & digne garde.

FRÉDERIC.

A Sans-Souci, le 28 juillet 1770. (7)

(7) On a cru devoir placer ici les deux lettres suivantes de M. d'*Alembert*.

Lettre de M. d'Alembert au roi de Prusse.

SIRE,

JE supplie très-humblement V. M. de pardonner la liberté que je vais prendre, à la respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée, & qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une société considérable de philosophes & de gens de lettres a résolu, Sire, d'ériger une statue à M. de *Voltaire*, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie & les lettres sont le plus redevables. Les philosophes & les gens de lettres de toutes les nations, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef & leur modèle. Qu'il serait flatteur & honorable pour nous, qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste & respectable nom fût à la tête des nôtres ! Elle donnerait à M. de *Voltaire*, dont elle aime tant les ouvrages, une marque éclatante d'estime dont il serait infiniment touché, & qui lui rendrait cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouterait beaucoup, & à la gloire de cet illustre écrivain, & à celle de la littérature française, qui en conserverait une reconnaissance éternelle. Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de faiblesse & de maladie où m'a réduit en ce moment l'excès du travail, & qui ne me permet que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur, serait pour moi la plus douce consolation. Elle augmenterait encore, s'il est possible, l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne, le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bienfaits, & la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir,

SIRE,

De votre majesté,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, D'ALEMBERT.

A Paris, le 15 juillet 1770.

Réponse de M. d'Alembert à la lettre précédente du roi de Prusse.

SIRE,

JE n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de *Voltaire* l'honneur signalé que V. M. veut bien lui faire, & celui qu'elle fait en sa personne

Le roi de Pruſſe fit plus. Il fit exécuter une ſtatue de ſon ancien ſerviteur dans ſa belle manufacture de porcelaine, & la lui envoya avec ce mot gravé ſur la baſe : *Immortali.* M. de *Voltaire* écrivit au-deſſous.

à la littérature & à la nation françaiſe. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. ſa vive & éternelle reconnaiſſance. Mais comment, Sire, pourrais je vous exprimer toute la mienne? Comment pourrais-je vous dire à quel point je ſuis touché & pénétré de l'éloge ſi grand & ſi noble que V. M. fait de la philoſophie & de ceux qui la cultivent? Je prends la liberté, Sire, & j'oſe eſpérer que V. M. ne m'en déſavouera pas, de faire part de ſa lettre à tous ceux qui ſont dignes de l'entendre, & je ne puis aſſez dire à V. M. avec quelle admiration, & j'oſe le dire, avec quelle tendreſſe reſpectueuſe ils voient tant de juſtice & de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef & le modèle de tous ceux qui écrivent & qui penſent; vous êtes à préſent pour eux (je rends à V. M. leurs propres expreſſions) l'être rémunérateur & vengeur; car les récompenſes accordées au génie ſont le ſupplice de ceux qui le perſécutent. Je voudrais que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la ſtatue; elle ſerait bien plus flatteuſe que la ſtatue même pour M. de *Voltaire* & pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler auſſi de ſtatue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument; je ne demande qu'une pierre ſur ma tombe avec ces mots : *Le grand Fréderic l'honora de ſes bienfaits & de ſes bontes.*

V. M. demande ce que nous déſirons d'elle pour ce monument? Un écu, Sire, & votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière ſi digne & ſi généreuſe. Les ſouſcriptions ne nous manquent pas; mais elles ne ſeraient rien ſans la vôtre, & nous recevrons avec reconnaiſſance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

L'académie françaiſe, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre de V. M. ſerait inſérée dans ſes regiſtres, comme un monument également honorable pour un de ſes plus illuſtres membres, & pour la littérature françaiſe. Elle me charge de mettre aux pieds de V. M. ſon profond reſpect & ſa très-humble reconnaiſſance.

C'eſt avec les mêmes ſentimens, & avec la plus vive admiration que je ſerai toute ma vie,

SIRE, &c.

A Paris, le 13 août 1770.

Vous êtes généreux. Vos bontés ſouveraines
Me font de trop nobles préſens.
Vous me donnez ſur mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

M. *Pigal* ſe chargea d'exécuter la ſtatue en France avec le zèle d'un artiſte qui en immortaliſait un autre. Cette aventure alors unique deviendra bientôt commune. On érigera des ſtatues ou du moins des baſtes aux artiſtes comme la mode eſt venue de crier *l'auteur*, *l'auteur*, dans le parterre. Mais celui à qui l'on feſait cet honneur prévoyait bien que ſes ennemis n'en feraient que plus acharnés. Voici ce qu'il en écrivit à M. *Pigal*, d'un ſtyle peut-être un peu trop burleſque.

Monſieur Pigal, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur.
Jean-Jacque a dit avec candeur
Que c'eſt à lui qu'elle était due. (*o*)
Quand votre ciſeau s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous agacez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis ſi long-temps me hue.
L'ami Fréron, le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue

(*o*) *Jean-Jacques Rouſſeau* de Genève, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, qu'il intitule : *Jean-Jacques à Chriſtophe*, dit modeſtement qu'il eſt devenu homme de lettres par ſon mépris pour cet état. Et après avoir prié *Chriſtophe* de lire ſon roman de la ſuiſſeſſe *Héloïſe*, qui étant fille accouche d'un faux-germe, il conclut, page 127, que tous les gouvernemens bien policés lui doivent élever des ſtatues.

N. B. *Jean-Jacques Rouſſeau* ſouſcrivit pour la ſtatue de M. de *Voltaire*.

Mutilera votre labeur.
Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le temps, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que feriez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le col de grue,
Et la mine très-peu jouflue
Feront rire le connaiſſeur.
Sculptez-nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche & dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur,
Et qui dans nos ſens inſinue
Ces doux déſirs & cette ardeur
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Votre digne prédéceſſeur,
Brûla, ſi la fable en eſt crue.
Son marbre eut un eſprit, un cœur;
Il eut mieux, dit un grave auteur,
Car ſoudain fille devenue
Cette fille reſta pourvue
Des doux appas que ſa pudeur
Ne dérobait point à la vue;
Même elle fut plus diſſolue
Que ſon père & ſon créateur.
C'eſt un exemple très-flatteur,
Il faut bien qu'on le perpétue.

Il avait bien raiſon de dire que cet honneur ineſpéré qu'on lui feſait, déchaînerait contre lui les écrivains du pont-neuf & du fanatiſme. Il écrivit à M. *Thiriot*: *Tous ces meſſieurs méritent bien mieux des*

ſtatues que moi ; & j'avoue qu'il en eſt quelques-uns très-dignes d'être en effigie dans la place publique.

Les *Nonottes*, les *Frérons*, les *Sabatiers*, & conſorts, jetèrent les hauts cris. Celui qui le perſécutait avec le plus de cruauté & d'abſurdité, était un montagnard étranger, (*) plus propre à ramoner des cheminées qu'à diriger des conſciences. Cet homme qui était très-familier, écrivit cordialement au roi de France, de couronne à couronne ; il le pria de lui faire le plaiſir de chaſſer un vieillard de ſoixante & quinze ans, & très-malade, de la propre maiſon qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il avait fait défricher, & de l'arracher à cent familles qui ne ſubſiſtaient que par lui. Le roi trouva la propoſition très-malhonnête & peu chrétienne, & le fit dire au capelan.

Le ſolitaire de Ferney étant malade, & n'ayant rien à faire, ne voulut ſe venger de cette petite manœuvre que par le plaiſir de ſe faire donner l'extrême-onction par exploit, ſelon l'uſage qui ſe pratiquait alors. Il ſe comporta comme ceux qu'on appelait janſéniſtes à Paris ; il fit ſignifier par un huiſſier à ſon curé, nommé *Gros* (bon ivrogne, qui s'eſt tué depuis à force de boire,) que ledit curé eût à le venir oindre dans ſa chambre au premier avril ſans faute. Le curé vint, & lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, & qu'enſuite il lui donnerait tant de ſaintes huiles qu'il voudrait. Le malade accepta la propoſition ; il ſe fit apporter la communion dans ſa chambre, le premier avril, & là en préſence de témoins, il déclara par devant notaire, *qu'il pardonnait à ſon calomniateur*, *qui avait*

(*) *Biord*, évêque d'Annecy.

tenté de le perdre, & qui n'avait pu y réuſſir. Le procès verbal en fut dreſſé.

Il dit après cette cérémonie : J'ai eu la ſatisfaction de mourir comme *Guſman* dans Alzire, & je m'en porte mieux. Les plaiſans de Paris croiront que c'eſt un poiſſon d'avril.

L'ennemi, un peu étonné de cette aventure, ne ſe piqua pas de l'imiter ; il ne pardonna point, & n'y ſut autre choſe que faire ſuppoſer une déclaration du malade, toute différente de celle qui était authentique, faite par devant notaire, ſignée du teſtateur & des témoins, dûment légaliſée & contrôlée. Deux fauſſaires rédigèrent donc quinze jours après une contre-profeſſion de foi en patois ſavoyard ; mais on n'oſa pas ſuppoſer le ſeing de celui auquel on avait eu la bêtiſe de l'attribuer : voici la lettre que M. de *Voltaire* écrivit ſur ce ſujet.

„ Je ne ſais point mauvais gré à ceux qui m'ont „ fait parler ſaintement dans un ſtyle ſi barbare „ & ſi impertinent. Ils ont pu mal exprimer mes „ ſentimens véritables ; ils ont pu redire dans leur „ jargon ce que j'ai publié ſi ſouvent en français, „ ils n'en ont pas moins exprimé la ſubſtance de „ mes opinions. Je ſuis d'accord avec eux ; je „ m'unis à leur foi ; mon zèle éclairé ſeconde leur „ zèle ignorant ; je me recommande à leurs prières „ ſavoyardes. Je ſupplie humblement les pieux „ fauſſaires, qui ont fait rédiger l'acte du 15 avril, „ de vouloir bien conſidérer qu'il ne faut jamais „ faire d'actes faux en faveur de la vérité. Plus la „ religion catholique eſt vraie, (comme tout le „ monde le ſait) moins on doit mentir pour elle.

„ Ces petites libertés trop communes autoriſeraient „ d'autres impoſtures plus funeſtes ; bientôt on ſe „ croirait permis de fabriquer de faux teſtamens, „ de fauſſes donations, de fauſſes accuſations pour „ la gloire de DIEU. De plus horribles falſifications „ ont été employées autrefois.

„ Quelques-uns de ces prétendus témoins ont „ avoué qu'ils avaient été ſubornés, mais qu'ils „ avaient cru bien faire. Ils ont ſigné qu'il n'avaient „ menti qu'à bonne intention.

„ Tout cela s'eſt opéré charitablement, ſans doute „ à l'exemple des rétractations imputées à MM. de „ *Monteſquieu*, de la *Chalotais*, de *Montclar*, & de tant „ d'autres. Ces fraudes pieuſes ſont à la mode depuis „ environ ſeize cents ans. Mais quand cette bonne „ œuvre va juſqu'au crime de faux, on riſque „ beaucoup dans ce monde en attendant le royaume „ des cieux. „

Notre ſolitaire continua donc gaiement à faire un peu de bien quand il le pouvait, en ſe moquant de ceux qui feſaient triſtement du mal, & en fortifiant ſouvent par des plaiſanteries les vérités les plus ſérieuſes.

Il avoua qu'il avait pouſſé trop loin cette raillerie contre quelques-uns de ſes ennemis. J'ai tort, dit-il, dans une de ſes lettres ; mais ces meſſieurs m'ayant attaqué pendant quarante ans, la patience m'a échappé dix ans de ſuite.

La révolution faite dans tous les parlemens du royaume en 1771, devait l'embarraſſer. Il avait deux neveux, dont l'un entrait au parlement de Paris, tandis que l'autre en ſortait ; tous deux d'un mérite

diſtingué, & d'une probité incorruptible, mais engagés l'un & l'autre dans des partis oppoſés. Il ne ceſſa de les aimer également tous deux, & d'avoir pour eux les mêmes attentions. Mais il ſe déclara hautement pour l'aboliſſement de la vénalité, contre laquelle nous avons déjà cité les paroles énergiques du marquis d'*Argenſon*. Le projet de rendre la juſtice gratuitement comme *St Louis*, lui paraiſſait admirable. Il écrivit ſurtout en faveur des malheureux plaideurs qui étaient depuis quatre ſiècles obligés de courir à cent cinquante lieues de leurs chaumières pour achever de ſe ruiner dans la capitale, ſoit en perdant leur procès, ſoit même en le gagnant. Il avait toujours manifeſté ces ſentimens dans pluſieurs de ſes écrits; il fut fidelle à ſes principes ſans faire ſa cour à perſonne.

Il avait alors ſoixante & dix-huit ans; & cependant en une année il refit la Sophonisbe de *Mairet* toute entière, & compoſa la tragédie des lois de Minos. Il ne regardait pas ces ouvrages faits à la hâte pour le théâtre de ſon château, comme de bonnes pièces. Les connaiſſeurs ne dirent pas beaucoup de mal des lois de Minos. Mais il faut avouer que les ouvrages dramatiques qui n'ont pas paru ſur la ſcène, & ceux qui n'en ſont pas reſtés long-temps en poſſeſſion, ne ſervent qu'à groſſir inutilement la foule des brochures dont l'Europe eſt ſurchargée, de même que les tableaux & les eſtampes qui n'entrent point dans les cabinets des amateurs, reſtent comme s'ils n'étaient pas.

L'an 1774, il eut une occaſion ſingulière d'employer le même empreſſement qu'il avait eu

le bonheur de ſignaler dans les funeſtes aventures des *Calas* & des *Sirven*.

Il apprit qu'il y avait à Veſel dans les troupes du roi de Pruſſe un jeune gentilhomme français d'un mérite modeſte, & d'une ſageſſe rare. Ce jeune homme n'était que ſimple volontaire. C'était le même qui avait été condamné dans Abbeville au ſupplice des parricides avec le chevalier de *la Barre*, pour ne s'être pas mis à genoux, pendant la pluie, devant une proceſſion de capucins, laquelle avait paſſé à cinquante ou ſoixante pas d'eux.

On avait ajouté à cette charge celle d'avoir chanté une chanſon grivoiſe de corps-de-garde, faite depuis environ cent ans, & d'avoir récité l'ode à Priape de *Piron*. Cette ode de *Piron* était une débauche d'eſprit & de jeuneſſe, dont l'emportement fut jugé ſi pardonnable par le roi de France *Louis XV*, qu'ayant ſu que l'auteur était très-pauvre, il le gratifia d'une penſion ſur ſa caſſette. Ainſi celui qui avait fait la pièce fut récompenſé par un bon roi, & ceux qui l'avaient récitée furent condamnés par des barbares de village au plus épouvantable ſupplice.

Trois juges d'Abbeville avaient conduit la procédure; leur ſentence portait que le chevalier de *la Barre*, & ſon jeune ami dont je parle, ſeraient appliqués à la torture ordinaire & extraordinaire, qu'on leur couperait le poing, qu'on leur arracherait la langue avec des tenailles, & qu'on les jeterait vivans dans les flammes.

Des trois juges qui rendirent cette ſentence, deux étaient abſolument incompétens; l'un, parce qu'il était l'ennemi déclaré des parens de ces jeunes

gens ; l'autre, parce que s'étant fait autrefois recevoir avocat, il avait depuis acheté & exercé un emploi de procureur dans Abbeville ; que fon principal métier était celui de marchand de bœufs & de cochons ; qu'il y avait contre lui des fentences des confuls de la ville d'Abbeville, & que depuis il fut déclaré par la cour des aides incapable d'exercer aucune charge municipale dans le royaume.

Le troifième juge, intimidé par les deux autres, eut la faibleffe de figner, & en eut enfuite des remords auffi cuifans qu'inutiles.

Le chevalier de *la Barre* fut exécuté à l'étonnement de toute l'Europe, qui en friffonne encore d'horreur. Son ami fut condamné par contumace, ayant toujours été dans le pays étranger avant le commencement du procès.

Ce jugement fi exécrable & en même temps fi abfurde, qui a fait un tort éternel à la nation françaife, était bien plus condamnable que celui qui fit rouer l'innocent *Calas*. Car les juges de *Calas* ne firent d'autre faute que celle de fe tromper ; & le crime des juges d'Abbeville fut d'être barbares en ne fe trompant pas. Ils condamnèrent deux enfans innocens à une mort auffi cruelle que celle de *Ravaillac* & de *Damiens*, pour une légèreté qui ne méritait pas huit jours de prifon. L'on peut dire que depuis la Saint-Barthelemi il ne s'était rien paffé de plus affreux. Il eft trifte de rapporter cet exemple d'une férocité brutale, qu'on ne trouverait pas chez les peuples les plus fauvages ; mais la vérité nous y oblige. On doit furtout remarquer que c'eft dans les temps du plus grand luxe, fous l'empire de la molleffe & de la

diffolution

diſſolution la plus effrénée, que ces horreurs ont été commiſes par piété.

M. de *Voltaire* ayant donc ſu qu'un de ces jeunes gens, victime du plus déteſtable fanatiſme qui ait jamais ſouillé la terre, était dans un régiment du roi de Pruſſe, en donna avis à ce monarque, qui ſur le champ eut la générosité de le faire officier. Le roi de Pruſſe s'informa plus particulièrement de la conduite du jeune gentilhomme; il ſut qu'il avait appris ſans maître l'art du génie & du deſſin; il ſut combien il était ſage, réſervé, vertueux; combien ſa conduite condamnait ſes prétendus juges d'Abbeville. Il daigna l'appeler auprès de ſa perſonne, lui donna une compagnie, le créa ſon ingénieur, l'honora d'une penſion, & répara ainſi par la bienfeſance le crime de la barbarie & de la ſottiſe. Il écrivit à M. de *Voltaire* dans les termes les plus touchans, tout ce qu'il daignait faire pour ce militaire auſſi eſtimable qu'infortuné. Nous avons été tous témoins de cette aventure ſi horriblement déshonorante pour la France, & ſi glorieuſe pour un roi philoſophe. Ce grand exemple inſtruira les hommes, mais les corrigera-t-il?

Immédiatement après, notre vieillard réchauffa les glaces de ſon âge pour profiter des vues patriotiques d'un nouveau miniſtre, qui le premier en France débuta par être le père du peuple. La patrie que M. de *Voltaire* s'était choiſie dans le pays de Gex, eſt une langue de terre de cinq à ſix lieues ſur deux, entre le mont Jura, le lac de Genève, les Alpes & la Suiſſe. Ce pays était infeſté par environ quatre-vingts sbires des aides & gabelles, qui abuſaient de la dignité de leur bandoulière pour vexer horriblement le peuple

à l'insu de leurs maîtres. Le pays était dans la plus effroyable misère. Il fut assez heureux pour obtenir du bienfesant ministre un traité par lequel cette solitude (je n'ose pas dire province) fut délivrée de toute vexation; elle devint libre & heureuse. Je devrais mourir après cela, dit-il, car je ne puis monter plus haut.

Il ne mourut pourtant pas cette fois-là; mais son noble émule, son illustre adversaire *Catherin Fréron* mourut. Une chose assez plaisante à mon gré, c'est que M. de *Voltaire* reçut de Paris une invitation de se trouver à l'enterrement de ce pauvre diable. Une femme, qui était apparemment de la famille, lui écrivit une lettre anonyme que j'ai entre les mains; elle lui proposait très-sérieusement de marier la fille de *Fréron*, puisqu'il avait marié la descendante de *Corneille.* Elle l'en conjurait avec beaucoup d'instance; & elle lui indiquait le curé de la Magdelène à Paris, auquel il devait s'adresser pour cette affaire. M. de *Voltaire* me dit, si *Fréron* a fait le Cid, Cinna, & Polyeucte, je marierai sa fille sans difficulté.

Il ne recevait pas toujours des lettres anonymes. Un M. *Clément* lui en adressait plusieurs au bas desquelles il mettait son nom. Ce *Clément*, maître de quartier dans un collége de Dijon, & qui se donnait pour maître dans l'art de raisonner & dans l'art d'écrire, était venu à Paris vivre d'un métier qu'on peut faire sans apprentissage. Il se fit folliculaire. M. l'abbé de *Voisenon* écrivit: *Zoïle genuit Mevium, Mevius genuit Guyot Desfontaines, Guyot autem genuit Freron, Freron autem genuit Clement,* & voilà comme on dégénère dans les grandes maisons. Ce M. *Clément* avait attaqué le marquis de *Saint-Lambert*, M. *Delille*,

& plusieurs autres membres de l'académie, avec une véhémence que n'ont pas les plaideurs les plus acharnés quand il s'agit de toute leur fortune. De quoi s'agissait-il? De quelques vers. Cela ressemble au docteur de *Molière*, qui écume de colère de ce qu'on a dit forme de chapeau, & non pas figure de chapeau. Voici ce que M. de *Voltaire* en écrivit à M. l'abbé de *Voisenon*.

. . . .

„ Il est bien vrai que l'on m'annonce
„ Les lettres de maître Clément.
„ Il a beau m'écrire souvent,
„ Il n'obtiendra point de réponse.
„ Je ne serai pas assez sot
„ Pour m'embarquer dans ces querelles.
„ Si ç'eût été Clément Marot,
„ Il aurait eu de mes nouvelles.

„ Mais pour M. *Clément* tout court, qui dans un „ volume beaucoup plus gros que la Henriade, me „ prouve que la Henriade ne vaut pas grand'-chose; „ hélas! il y a soixante ans que je le savais comme „ lui. J'avais débuté à vingt-un ans par le second „ chant de la Henriade. J'étais alors tel qu'est aujour- „ d'hui M. *Clément*, je ne savais de quoi il était „ question. Au lieu de faire un gros livre contre „ moi, que ne fait-il une Henriade meilleure? cela „ est si aisé! „

Il y a des sortes d'esprits qui ayant contracté l'habitude d'écrire, ne peuvent y renoncer dans la plus extrême vieillesse: tels furent *Huet* & *Fontenelle*. Notre auteur, quoiqu'accablé d'années & de maladies, travailla toujours gaiement. L'épître à *Boileau*.

l'épître à *Horace*, la tactique, le Dialogue de Pégase & du Vieillard, *Jean* qui pleure & qui rit, & plusieurs petites pièces dans ce goût, furent écrites à quatre-vingt-deux ans. Il fit aussi les Questions sur l'Encyclopédie. On fesait plusieurs éditions à la fois de chaque volume à mesure qu'il en paraissait un. Ils sont tous imprimés assez incorrectement.

Il y a sur l'article *Messie* un fait assez étrange, & qui montre que les yeux de l'envie ne sont pas toujours clair-voyans. Cet article *Messie*, déjà imprimé dans la grande Encyclopédie de Paris, est de M. *Polier de Bottens*, premier pasteur de l'Eglise de Lausane, homme aussi respectable par sa vertu que par son érudition. L'article est sage, profond, instructif. Nous en possédons l'original écrit de la propre main de l'auteur. On crut qu'il était de M. de *Voltaire*, & on y trouva cent erreurs. Dès qu'on sut qu'il était d'un prêtre, l'ouvrage fut très-chrétien.

Parmi ceux qui tombèrent dans ce piége, il faut daigner compter l'ex-jésuite *Nonotte*. C'est ce même homme qui s'avisa de nier qu'il y eut dans le Dauphiné une petite ville de Livron, assiégée par l'ordre de *Henri III;* qui ne savait pas que des rois de la première race avaient eu plusieurs femmes à la fois ; qui ignorait qu'*Eucherius* était le premier auteur de la fable de la légion thébaine. C'est lui qui écrivit deux volumes contre l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, & qui se méprit à chaque page de ces deux volumes. Son livre se vendit, parce qu'il attaquait un homme connu.

Le fanatisme de ce *Nonotte* était si parfait, que dans je ne sais quel *Dictionnaire philosophique, religieux*

ou anti-philosophique, il assure, à l'article *Miracle*, qu'une hostie percée à coups de canif dans la ville de Dijon, répandit vingt palettes de sang; & qu'une autre hostie ayant été jetée au feu dans Dole, s'en alla voltigeant sur l'autel. Frère *Nonotte* pour démontrer la vérité de ces deux faits, cite deux vers latins d'un président *Boisvin*, franc-comtois.

Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri?
Se probat esse hominem sanguine, & igne Deum.

Ce qui signifie, en réduisant ces deux vers impertinens à un sens clair :

„ Impie, pourquoi hésites-tu à confesser un „ homme-DIEU? Il prouve qu'il est homme par le „ sang, & DIEU par les flammes. „

On ne peut mieux prouver : & c'est sur cette preuve que *Nonotte* s'extasie, en disant : *Telle est la manière dont on doit procéder pour régler sa créance sur les miracles.*

Mais ce bon *Nonotte*, en réglant sa créance sur des injures de théologien, & sur des raisonnemens de *petites-maisons*, ne savait pas qu'il y a plus de soixante villes en Europe, où le peuple prétend qu'autrefois les Juifs donnèrent des coups de couteau à des hosties qui répandirent du sang : il ne sait pas qu'on fait encore aujourd'hui commémoration à Bruxelles d'une pareille aventure ; & j'y ai entendu, il y a quarante ans, cette belle chanson :

„ Gaudissons-nous, bons chrétiens, au supplice
„ Du vilain juif appelé Jonathan,
„ Qui sur l'autel a, par grande malice,
„ Assassiné le très-saint Sacrement. „

Il ne connaît pas le miracle de la rue aux Ours à Paris, où le peuple brûle tous les ans la figure d'un ſuiſſe ou d'un franc-comtois, qui aſſaſſina la Ste Vierge & l'enfant JESUS au bout de la rue; & le miracle des carmes nommés billettes, & cent autres miracles dans ce goût, célébrés par la lie du peuple, & mis en évidence par la lie des écrivains, qui veulent qu'on croie à ces fadaiſes, comme au miracle des noces de Cana & à celui des cinq pains.

Tous ces pères de l'Egliſe, les uns en ſortant de bicêtre, les autres en ſortant du cabaret, quelques-uns en lui demandant l'aumône, lui envoyaient continuellement des libelles & des lettres anonymes: il les jetait au feu ſans les lire. C'eſt en réfléchiſſant ſur l'infame & déplorable métier de ces malheureux ſoi-diſant gens de lettres, qu'il avait compoſé la petite pièce de vers intitulée *le pauvre diable*, dans laquelle il fait voir évidemment qu'il vaut mille fois mieux être laquais ou portier dans une bonne maiſon, que de traîner dans les rues, dans un café & dans un galetas, une vie indigente qu'on ſoutient à peine, en vendant à des libraires des libelles où l'on juge des rois, où l'on outrage les femmes, où l'on gouverne les Etats, & où l'on dit à ſon prochain des injures ſans eſprit.

Dans les derniers temps, il avait une profonde indifférence pour ſes propres ouvrages dont il fit toujours peu de cas, & dont il ne parlait jamais. On les réimprimait continuellement ſans même l'en inſtruire. Une édition de la Henriade, ou des tragédies, ou de l'hiſtoire, ou de ſes pièces fugitives, était-elle ſur le point d'être épuiſée, une autre édition

lui ſuccédait ſur le champ. Il écrivait ſouvent aux libraires : *N'imprimez pas tant de volumes de moi ; on ne va point à la poſtérité avec un ſi gros bagage.* On ne l'écoutait pas; on le réimprimait à la hâte; on ne le conſultait point; & ce qui eſt preſque incroyable & très-vrai, c'eſt qu'on fit à Genève une magnifique édition *in*-4°, dont il ne vit jamais une ſeule feuille, & dans laquelle on inſéra pluſieurs ouvrages qui ne ſont pas de lui, & dont les auteurs ſont connus. C'eſt à propos de toutes ces éditions, qu'il diſait & qu'il écrivait à ſes amis : *Je me regarde comme un homme mort dont on vend les meubles.*

Le premier magiſtrat & le premier paſteur évangélique de Lauſane ayant établi une imprimerie dans cette ville, on y fit, ſous le nom de Londres, une édition appelée complète. Les éditeurs y ont inſéré plus de cent petites pièces en proſe & en vers, qui ne peuvent être ni de lui, ni d'un homme de goût, ni d'un homme du monde, telles que celle-ci qui ſe trouve dans les opuſcules de l'abbé de *Grécourt.*

Belle maman, ſoyez l'arbitre,
Si la fièvre n'eſt pas un titre
Suffiſant pour me diſculper.
Je ſuis au lit comme un bélître,
Et c'eſt à force de lamper ;
Mais j'eſpère d'en réchapper,
Puiſqu'en recevant cette épître
L'amour me dreſſe mon pupitre.

Telle eſt une apothéoſe de mademoiſelle *le Couvreur*, faite par un précepteur nommé *Bonneval :*

Quel contraſte frappe mes yeux !
Melpomène ici déſolée,
Elève avec l'aveu des Dieux
Un magnifique mauſolée.

Telle eſt cette pièce miſérable.

Adieu ma pauvre tabatière,
Adieu doux fruit de mes écus.

Telle eſt cette autre intitulée le *loup moraliſte*.

Telle eſt, je ne ſais quelle ode, qui ſemble être d'un cocher de *Vertamon* devenu capucin, intitulée le *vrai Dieu*.

Ces bêtiſes étaient ſoigneuſement recueillies dans l'édition complète, d'après les livres nouveaux de madame *Oudot*; les Almanachs des muſes, le Porte-feuille retrouvé, & les autres ouvrages de génie qui bordent à Paris, le pont-neuf & le quai des théatins. Elles ſe trouvent en très-grand nombre dans le vingt-troiſième tome de cette édition de Lauſane. Tout ce fatras eſt fait pour les halles. Les éditeurs ont eu encore la bonté d'imprimer à la tête de ces platitudes dégoûtantes, *le tout revu & corrigé par l'auteur même*, qui aſſurément n'en avait rien vu. Ce n'eſt pas ainſi que *Robert Etienne* imprimait. L'antique diſette de livres était bien préférable à cette multitude accablante d'écrits, qui inondent aujourd'hui Paris & Londres, & aux ſonnets qui pleuvent dans l'Italie.

Quand on falſifia quelques-unes de ces lettres qu'on imprima en Hollande, ſous le titre de Lettres ſecrètes, il parodia cette ancienne épigramme :

„ Voici donc mes lettres ſecrètes :
„ Si ſecrètes que pour lecteur
„ Elles n'ont que leur imprimeur,
„ Et ces meſſieurs qui les ont faites. „

Nous voulons bien ne pas dire quel eſt le galant homme qui fit imprimer en 1766 à Amſterdam, ſous le titre de Genève, les *Lettres de M. de Voltaire à ſes amis du Parnaſſe, avec des notes hiſtoriques & critiques.* Cet éditeur compte parmi ſes amis du Parnaſſe, la reine de Suéde, l'électeur Palatin, le roi de Pologne, le roi de Pruſſe. Voilà de bons amis intimes & un beau Parnaſſe. L'éditeur, non-content de cette extrême impertinence, y ajouta, pour vendre ſon livre, la friponnerie dont *la Beaumelle* avait donné le premier exemple. Il falſifia quelques lettres qui avaient en effet couru, & entr'autres une lettre ſur la langue françaiſe & l'italienne, écrite en 1761 à M. *Tovazi Deodati*, dans laquelle ce fauſſaire déchire avec la plus platte groſſièreté les plus grands ſeigneurs de France. Heureuſement il prêtait ſon ſtyle à l'auteur, ſous le nom duquel il écrivait pour le perdre. Il fait dire à M. de *Voltaire que les dames de Verſailles ſont d'agréables commères, & que Jean-Jacques Rouſſeau eſt leur toutou.* C'eſt ainſi qu'en France nous avons eu de puiſſans génies à deux ſous la feuille, qui ont fait les lettres de *Ninon*, de *Maintenon*, du cardinal *Albéroni*, de la reine *Chriſtine*, de *Mandrin* &c. Le plus naturel de ces beaux eſprits, (*) était celui qui diſait : Je m'occupe à préſent à faire des penſées de la *Rochefoucauld*.

(*) *Capron*, dentiſte très-connu dans ſon temps.

EXTRAIT
D'UN ECRIT PERIODIQUE (*)
INTITULÉ:
NOUVELLE BIBLIOTHEQUE.

Novembre 1740.

MACHIAVEL publia ſon *Prince* environ l'an 1515, & le dédia à *Laurent de Medicis*, neveu du pape *Léon X*. Ce pape, loin de ſavoir mauvais gré à *Machiavel* d'avoir réduit en art la méchanceté des hommes, l'engagea à compoſer d'autres ouvrages.

Adrien VI & *Clément VII* firent cas du livre. *Clément VII* accorda à l'auteur un privilége daté du 23 août 1531. Dix papes conſécutivement permirent le débit du *Prince* de *Machiavel*, tandis que d'excellens livres de morale étaient à l'index. Enfin *Clément VIII* condamna cet ouvrage dangereux lorſqu'il n'était plus temps, & qu'il y avait preſcription.

Il paraît enfin, après plus de deux cents années, une réfutation en forme de cet ouvrage.

M. de *Voltaire*, éditeur de cette réfutation, nous inſinue dans ſa préface que l'auteur eſt un homme d'un très-haut rang, & dans une très-grande place. Notre emploi de journaliſte, conſiſte à rendre ſeulement compte au public des ouvrages qui peuvent l'inſtruire & lui plaire. Nous ne prétendons pas jeter des regards indiſcrets ſur ce qu'on croit devoir dérober à nos yeux: mais s'il eſt vrai, ce que l'on commence

(*) On a cru que cet article a été envoyé aux journaliſtes par M. de *Voltaire*.

à dire, que c'eſt un prince qui a fait cet ouvrage, qu'il nous ſoit permis de remercier le ciel d'avoir inſpiré de tels ſentimens à un homme chargé du bonheur des autres hommes.

Nous ne connaiſſons aucun livre moral comparable à celui que nous annonçons. La plupart des autres livres peuvent former d'honnêtes citoyens ; mais où ſont les livres qui forment les rois ? Depuis le ſage *Antonin*, il n'a paru rien de pareil ſur la terre. On apprend ailleurs à régler ſes mœurs, à vivre en homme ſociable; ici on apprend à régner.

Nous ſouhaitons que tous les ſouverains & tous les miniſtres liſent ce livre, parce que nous ſouhaitons le bonheur du genre-humain, ſi pourtant la lecture d'un bon livre peut ſervir à rendre meilleur, & ſi le poiſon des cours n'eſt pas plus fort que cette nourriture ſalutaire que nous conſeillons.

L'avant-propos de l'auteur eſt écrit avec cette éloquence vraie que le cœur ſeul peut donner: en voici un exemple:

„ Combien n'eſt point déplorable la ſituation des „ peuples, lorſqu'ils ont tout à craindre de l'abus du „ pouvoir ſouverain ; lorſque leurs biens ſont en proie „ à l'avarice du prince, leur liberté à ſes caprices, „ leur repos à ſon ambition, leur ſureté à ſa perfidie, „ & leur vie à ſes cruautés ! C'eſt-là le tableau tragique „ d'un Etat où règnerait un prince comme *Machiavel* „ prétend le former. „

Ne ſent-on pas ſon cœur ému d'une tendreſſe reſpectueuſe quand on lit ces paroles ; & ne prodiguerait-on pas ſon ſang pour un prince qui penſerait ainſi, qui parlerait des ſouverains comme un particulier, qui ſerait pénétré de nos mêmes ſentimens,

qui élèverait ainſi ſa voix avec nous pour déteſter la tyrannie ?

Ce qui nous a étonnés, c'eſt ce langage ſi pur, cet uſage ſi ſingulier d'une langue qui n'eſt pas, dit-on, celle de l'auteur. Pluſieurs morceaux nous ont ſemblé écrits dans des termes ſi énergiques; le mot propre nous a paru ſi ſouvent employé, & ſi ſouvent mis à ſa place, que nous avons douté quelque temps que l'ouvrage fût d'un étranger. Pour nous en inſtruire, nous avons conſulté l'éditeur lui-même, & nous avons vu entre ſes mains la preuve évidente que ces traits dont nous parlons ſont en effet de la main reſpectable dont nous doutions.

L'Eſſai de critique ſur *Machiavel* a autant de chapitres que l'ouvrage de cet italien, intitulé *le Prince :* mais ce n'eſt pas une réfutation continuelle: ce ſont ſouvent des réflexions à l'occaſion de celles de l'italien; ce ſont mille exemples tirés de l'hiſtoire ancienne & moderne; c'eſt un raiſonnement fort & ſuivi, c'eſt par-tout la vertu la plus pure, par-tout la preuve que la meilleure politique eſt d'être vertueux.

Une de ces choſes qui nous a le plus frappés, c'eſt ce que nous avons trouvé au chapitre III.

„ Si aujourd'hui parmi les chrétiens il y a moins „ de révolutions, c'eſt que les principes de la ſaine „ morale commencent à être plus répandus ; les „ hommes ont plus cultivé leur eſprit, ils en ſont „ moins féroces; & peut-être eſt-ce une obligation „ qu'on a aux gens de lettres qui ont poli l'Europe. „

Il ſemblerait à la première lecture, que c'eſt un homme de lettres qui a écrit ce paſſage, ſoit par un intérêt particulier, ſoit pour le goût que l'on ſent toujours pour ſa profeſſion, & par ce déſir naturel

de la rendre plus recommandable. Il eſt pourtant très-certain, & nous en ſommes convaincus par le témoignage de nos yeux & par la confrontation la plus ſcrupuleuſe, que ce n'eſt point un homme de lettres, un ſimple philoſophe qui parle ainſi ; c'eſt un homme né dans un rang où il eſt ordinaire de mépriſer les gens de lettres, de les compter pour rien dans l'Etat, d'ignorer même s'ils exiſtent.

Quelle bonté, & quelle magnanimité dans tout le reſte de l'ouvrage! comme la vertu qui y règne eſt indulgente! qu'elle eſt éloignée de cette ſuperſtition pédanteſque qui s'effarouche de tout! qu'on ſent bien que c'eſt un homme qui écrit, & non pas un pédagogue qui veut ſe mettre au-deſſus de l'homme!

Plus d'un prince à la vérité a honoré les ſciences par des écrits qui ont paſſé à la poſtérité. Les Céſars de *Julien*, ce philoſophe couronné, vivront tant qu'il y aura du goût ſur la terre ; mais ce n'eſt qu'une ſatire ingénieuſe. Ses autres écrits ſeront eſtimés des ſavans, mais la vertu & l'éloquence qui y règnent ſont employées à ſoutenir une cauſe que nous réprouvons. *Henri VIII* d'Angleterre écrivit contre *Luther;* mais on ne lit ni l'un ni l'autre. *Jacques I* compoſa des ouvrages ; mais ni ſon règne ni ſes écrits n'ont eu l'approbation univerſelle. Si nous remontons juſqu'à *Jules Céſar*, nous avons perdu ſa tragédie d'Oedipe, & nous avons ſes commentaires ; ils ſont le bréviaire, dit-on, des gens de guerre, moins lus peut-être qu'eſtimés. Après tout, c'eſt l'ouvrage d'un uſurpateur, & l'hiſtoire des malheurs qu'il a cauſés, non moins que des belles actions qu'il a faites ; mais il n'y a pas une page dans le livre que nous annonçons,

qui ne ſoit deſtinée à rendre les hommes meilleurs & plus heureux.

L'auteur d'un roman intitulé *Sethos*, a dit que ſi le bonheur du monde pouvait naître d'un livre, il naîtrait de Télémaque. Qu'il nous ſoit permis de dire qu'à cet égard l'Anti-Machiavel l'emporte peut-être beaucoup ſur le Télémaque même; l'un eſt principalement fait pour les jeunes gens, l'autre pour des hommes. Le roman aimable & moral de Télémaque eſt un tiſſu d'aventures incroyables, & l'Anti-Machiavel eſt plein d'exemples réels, tirés de l'hiſtoire. Le roman inſpire une vertu preſque idéale, des principes de gouvernement faits pour les temps fabuleux, qu'on nomme héroïques. Il veut par exemple qu'on diviſe les citoyens en ſept claſſes : il donne à chaque claſſe un vêtement diſtinctif. Il bannit entièrement le luxe, qui eſt pourtant l'ame d'un grand Etat, & le principe du commerce. L'Anti-Machiavel inſpire une vertu d'uſage; ſes principes ſont applicables à tous les gouvernemens de l'Europe. Enfin, le Télémaque eſt écrit dans cette proſe poëtique que perſonne ne doit imiter, & qui n'eſt convenable que dans cette ſuite de l'Odyſſée, laquelle a l'air d'un poëme grec traduit en proſe françaiſe.

Ici on voit un ſtyle uni, mais vigoureux & plein, un langage mâle fait pour les choſes ſérieuſes que l'on traite. On y rencontre à tout moment de ces tours naïfs qui partent d'un cœur pénétré ; la vérité y eſt ſans art & ſans détour.

Voici un de ces morceaux naturels qui nous ont frappés.

„ Les princes qui ont été hommes avant de devenir
„ rois, peuvent ſe reſſouvenir de ce qu'ils ont été, &
„ ne s'accoutument pas ſi facilement aux alimens de

„ la flaterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont „ toujours été nourris d'encens comme les dieux, & „ ils mourraient d'inanition s'ils manquaient de „ louanges. „

Nous avons été ſurpris de trouver au commencement du chapitre XXV des penſées ſur la liberté & la néceſſité, qui ſuppoſent une connaiſſance auſſi profonde de la métaphyſique que de la morale. Nous craignons de nous laiſſer emporter ici au plaiſir que nous a fait cette lecture; & qu'on ne penſe pas que le nom de l'auteur auquel on attribue l'ouvrage nous en ait impoſé; c'eſt ſur quoi nous nous ſommes examinés nous-mêmes avec ſcrupule. Nous ſommes dans un pays libre, où on n'a rien à eſpérer ni à craindre de ceux du rang de l'illuſtre auteur qu'on ſoupçonne. Nous ſommes inconnus, & nous nous flattons de l'être toujours; la ſeule vérité conduit notre plume.

Il a paru deux autres éditions ſubreptices de cet ouvrage, intitulées, *Examen de Machiavel*, ou *Anti-Machiavel;* l'une à Londres, chez *Meyer*, dans le Strand, & l'autre à la Haye, chez *J. Vanduren;* mais M. de *Voltaire* les déſavoue. Elles ſont informes, pleines de fautes groſſières & d'interpolations. Il y a des endroits où l'on trouve des dix lignes entièrement oubliées, & d'autres où le ſens eſt entièrement défiguré. Il en va paraître une quatrième; on traduit l'ouvrage en anglais & en italien; on ne ſaurait trop multiplier une inſtruction faite pour tous les temps & pour tous les hommes.

OBSERVATIONS

Sur le livre intitulé : De l'homme ou des principes & des lois, de l'influence de l'ame sur le corps, & du corps sur l'ame ; en 3 volumes, par J. P. Marat, docteur en médecine. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1775.

L'AUTEUR est pénétré de la noble envie d'instruire tous les hommes de ce qu'ils sont, & de leur apprendre tous les secrets que l'on cherche en vain depuis si long-temps.

Qu'il nous permette d'abord de lui dire qu'en entrant dans cette vaste & difficile carrière, un génie aussi éclairé que le sien devrait avoir quelques ménagemens pour ceux qui l'ont parcourue. Il eût été sage & utile de nous montrer des vérités neuves sans dépriser celles qui nous ont été annoncées par MM. de *Buffon*, *Haller*, *le Cat*, & tant d'autres. Il fallait commencer par rendre justice à tous ceux qui ont essayé de nous faire connaître l'homme, pour se concilier du moins la bienveillance de l'être dont on parle ; & quand on n'a rien de nouveau à dire, sinon que le siége de l'ame est dans les méninges, on ne doit pas prodiguer le mépris pour les autres & l'estime pour soi-même à un point qui révolte tous les lecteurs, à qui cependant l'on veut plaire.

Si. M. *J. P. Marat* traite mal ses contemporains, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux les anciens philosophes. *Les auteurs les plus distingués*, dit-il dans son discours préliminaire, *Aristote*, *Socrate*, *Platon*, *Diogène*,

Diogène, Epicure, disent bien chacun que l'ame est un esprit; mais ils croient tous cet esprit une matière subtile & déliée. Ainsi, faute de bonnes observations, les philosophes furent arrêtés dès les premiers pas, & tout leur savoir se borna à distinguer l'homme du reste des animaux par sa configuration corporelle.

Nous représenterons d'abord qu'il ne doit rien reprocher à *Socrate*, puisque *Socrate* n'a jamais rien écrit; nous le ferons souvenir que *Platon* fut le premier chez les Grecs qui enseigna non-seulement la spiritualité de l'ame, mais encore son immortalité.

Nous lui dirons qu'*Aristote*, le précepteur d'*Alexandre*, savait fort bien distinguer son pupile de Bucéphale, & n'a jamais dit dans aucun de ses ouvrages, qu'il n'y eût d'autre différence entre *Alexandre* & son cheval, sinon qu'*Alexandre* avait deux bras & deux pieds, & son cheval quatre jambes.

Nous ferons encore souvenir M. *Marat*, qu'*Epicure* ne disait point que l'ame fût un esprit; il disait, comme tous ses disciples, que l'homme pense avec sa tête comme il marche avec ses pieds.

A l'égard de *Diogène*, il faut avouer que ce n'est guère un homme à citer, non plus que ceux qui ont voulu faire parler d'eux en l'imitant.

M. *Marat* croit avoir découvert que le suc des nerfs est le lien de communication entre les deux substances, le corps & l'ame.

C'est avoir fait en effet une grande découverte que d'avoir vu de ses yeux cette substance qui lie la matière & l'esprit. Ce suc est apparemment quelque chose qui tient des deux autres, puisqu'il leur sert de passage,

comme les zoophytes, à ce qu'on prétend, ſont le paſſage du règne végétal au règne animal.

Mais comme perſonne n'a jamais vu, du moins juſqu'à préſent, ce ſuc nerveux qui ſert de médiateur à l'eſprit & à la matière, nous prierons l'auteur de nous le faire voir afin que nous n'en doutions pas.

Voici comme l'auteur s'exprime enſuite : *J'entends ici les métaphyſiciens s'écrier : Quoi donc ! l'ame eſt-elle ſi matérielle que la matière agiſſe ſur elle ? Laiſſons ces hommes orgueilleuſement ignorans, qui ne veulent admettre que ce que leur eſprit borné peut comprendre, & fermer leurs yeux à l'évidence pour ne rien voir au-deſſus de leur capacité.*

Perſonne ne trouvera bon qu'on traite les *Lockes*, les *Mallebranches*, les *Condillacs*, d'hommes orgueilleuſement ignorans. On pouvait établir le ſuc nerveux ſans leur dire des injures ; elles ne ſont des raiſons ni en phyſique ni en métaphyſique.

Que ſont, dit-il, *les argumens ſpécieux de le Cat, contre des preuves directes ? L'ame n'eſt pas matérielle & n'occupe aucun lieu à la manière des corps. Soit : mais s'enſuit-il de-là qu'elle n'ait aucun ſiége déterminé ?*

Non, Monſieur, il ne s'enſuit pas que l'ame n'ait point de place ; mais il ne s'enſuit pas auſſi qu'elle demeure dans les méninges qui ſont tapiſſées de quelques nerfs.

Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas vu encore ſon logis, que d'aſſurer qu'elle eſt logée ſous cette tapiſſerie : car enfin, comme les nerfs n'aboutiſſent pas à ces méninges, ſi elle réſidait dans chacun de ces nerfs, elle y ſerait étendue & vous n'y trouveriez pas votre compte. Laiſſez faire à DIEU, croyez-moi ; lui ſeul a préparé ſon hôtellerie, & il ne vous a pas fait ſon maréchal des logis.

Vous avez beau dire que *la penſée fait vivre l'homme dans le paſſé, le préſent, & l'avenir; l'élève au-deſſus des objets ſenſibles, le tranſporte dans les champs immenſes de l'imagination; étend pour ainſi dire à ſes yeux les bornes de l'univers; lui découvre de nouveaux mondes; & le fait jouir du néant même.*

Nous vous félicitons de jouir du néant; c'eſt un grand empire, régnez-y; mais inſultez un peu moins les gens qui ſont quelque choſe.

Vous avez un grand chapitre, intitulé, *Réfutation d'un ſophiſme d'Helvétius.* Vous auriez pu parler plus poliment d'un homme généreux qui payait bien ſes médecins. Vous dites: *Laiſſons au ſophiſte Helvétius à vouloir déduire par des raiſonnemens alambiqués, toutes les paſſions de la ſenſibilité phyſique; il n'en déduira jamais l'amour de la gloire.... qu'importe à Céſar l'eſtime publique? Eſt-il quelques délices attachées à la vertu & au ſavoir, refuſées à la puiſſance? Pourquoi Alexandre, Auguſte, Trajan, Charles-Quint, Chriſtine, Fréderic III, non contens de la gloire des monarques & des héros, aſpirent-ils encore à celle d'auteurs? pourquoi veulent-ils auſſi ombrager leur front des lauriers du génie? C'eſt qu'ils ſont avides d'honneur & délicats en eſtime.*

On vous dira, Monſieur, que de tous ces gens ſi délicats en eſtime dont vous parlez, pas un n'a été auteur, excepté le dernier.

Nous n'avons, ce me ſemble, aucun livre ni des *Alexandre*, ni des *Trajan;* & quant à *Fréderic le grand*, ce que vous dites de lui ne paraît pas avoir été dicté par la voix publique. Son fluide *nerveux*, ſelon vous, lui a perſuadé *qu'en remportant des victoires, il a dédaigné une eſtime qu'il n'avait pas méritée; il a voulu*

une gloire fondée fur le mérite perfonnel, & il l'a cherchée dans la fcience ; les ames paffionnées de la gloire aiment l'eftime pour l'eftime.

L'Europe vous dira, Monfieur, qu'il a mérité cette eftime en hafardant fon fang & fes méninges dans vingt batailles, & que s'il a mérité un autre degré d'eftime en cultivant les belles-lettres & en les protégeant, vous ne devez pas pour cela outrager M. *Helvétius* qui a été aimé par ce grand prince. Les batailles du roi de Pruffe n'ont rien de commun, ni avec un fyftème de médecin, ni avec M. *Helvétius*, qui a foutenu l'axiome fi ancien, rien n'eft dans l'entendement qui n'ait été dans les fens.

Rien ne décrédite plus un fyftème de phyfique que de s'écarter ainfi de fon fujet. Il ne faut pas fortir à tout moment de fa maifon pour s'aller faire des querelles dans la rue.

M. *Marat* ayant prouvé que l'homme a une ame & une volonté, intitule un chapitre : *Obfervations curieufes fur nos fenfations & fur nos fentimens.*

Ces obfervations curieufes font : „ Le fpectacle „ d'une tempête de la mer en fureur, du ciel en „ feu, du mugiffement des eaux, de celui des vents „ déchaînés, & du roulement du tonnerre. „ Il oppofe à cette defcription neuve & bien placée, „ la vue „ (non moins neuve) d'une belle campagne que le „ foleil éclaire de fes derniers rayons à la fin d'une „ journée fereine, le doux chant des oifeaux amou- „ reux, le murmure des ruiffeaux coulant fur la „ peloufe, leur onde argentée, le parfum des fleurs, „ & les careffes légères des zéphyrs, le tout portant „ l'ivreffe dans l'ame. „

Après avoir approfondi ces idées philoſophiques d'une tempête & d'un beau ſoir d'été, il donne au public l'idée de la vraie force de l'ame. *Quelle eſt donc l'ame forte*, dit-il? *ce n'eſt point ce bouillant Achille qui affronte tout danger; ce n'eſt point ce furieux Alexandre qui fait mollir ſous ſon bras ſes nombreux ennemis; ce n'eſt point cet auſtère Caton qui ſe perce le flanc, & qui ſe déchire les entrailles?*

Vous remarquerez que quelques pages auparavant, l'auteur a dit ces propres mots: *Achille, le fer à la main, s'ouvrant un paſſage juſqu'à Hector, au travers des bataillons ennemis, & renverſant comme un torrent impétueux tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage; voilà l'homme intrépide.*

Si monſieur le docteur en médecine ſe contredit ainſi dans ſes conſultations, il ne ſera pas appelé ſouvent par ſes confrères. Mais en parlant d'*Achille*, il devait ſe ſouvenir qu'il était invulnérable, & que par conſéquent il n'avait pas un grand mérite à être ſi intrépide.

Et c'eſt par ces déclamations qu'il prouve que le fluide des nerfs agit ſur l'ame & l'ame ſur eux! C'eſt après avoir bien connu le tempérament d'*Achille* & d'*Alexandre*, qu'il décide *que jamais un corps délicat & vigoureux ne logea une ame forte.*

Il eſt bien difficile en effet qu'un corps ſoit délicat & vigoureux. Mais ſans inſiſter ſur cette inadvertance, l'on doit remarquer qu'on a vu cent fois dans nos armées des officiers du tempérament le plus faible & du courage le plus grand; des malades ſortir de leur lit pour ſe faire porter à l'ennemi ſur les bras de leurs grenadiers. M. *Marat* ſemble avoir calomnié la nature humaine plus qu'il ne l'a connue.

Enfin, quand on a lu cette longue déclamation en trois volumes, qui nous annonce la connaiſſance parfaite de l'homme, on eſt fâché de ne trouver que ce qui a été répété depuis trois mille ans en tant de langues différentes. Il eut été plus ſenſé de s'en tenir à la deſcription de l'homme, qu'on voit dans le ſecond & le troiſième tomes de l'Hiſtoire naturelle. C'eſt-là qu'en effet on apprend à ſe connaître; c'eſt-là, comme nous l'avons déjà dit, qu'on apprend à vivre & à mourir; tout y eſt expoſé avec vérité & avec ſageſſe, depuis la naiſſance juſqu'à la mort.

M. *Marat* a ſuivi des routes différentes. Il finit par dire *qu'il a découvert les cauſes, & qu'on peut les déterminer avec préciſion, en appliquant le calcul aux effets.* Il nous aſſure *que l'humeur morale, l'activité, l'indolence, l'ardeur, la froideur, l'impétuoſité, la langueur, le courage, la timidité, la puſillanimité, l'audace, la franchiſe, la diſſimulation, l'étourderie, la réſerve, la tendreſſe; le penchant à la volupté, à l'ivrognerie, à la gourmandiſe, à l'avarice, à la gloire, à l'ambition; la docilité, l'opiniâtreté, la folie, la ſageſſe, la raiſon, l'imagination, le ſouvenir, la réminiſcence, la pénétration, la ſtupidité, la ſagacité, la peſanteur, la délicateſſe, la groſſièreté, la légèreté, la profondeur, &c. ne ſont pas des qualités inhérentes à l'eſprit ou au cœur, mais des manières d'exiſter de l'ame qui tiennent à l'état des organes corporels; comme les couleurs, le chaud, le froid, ne ſont pas des attributs eſſentiels à la matière, mais des qualités dépendantes de la texture & du mouvement de ſes particules.*

L'auteur finit par ſe féliciter d'avoir développé la ſenſibilité corporelle, la régularité, le déſordre

du cours des liqueurs, le reſſort primitif & organique, l'atonie, la tenſion moyenne, la rigidité des fibres, la force & le volume des organes; *toutes cauſes ſecrètes*, dit-il, *de cette ſingulière harmonie que les philoſophes ont obſervée entre les ſubſtances qui compoſent notre être, & dont aucun encore n'a pu rendre raiſon.*

Après s'être ainſi remercié de nous avoir découvert *les principes cachés de cette influence prodigieuſe de l'ame ſur le corps & du corps ſur l'ame*, il aſſure qu'elle a été juſqu'à lui un ſecret impénétrable.

Cette peroraiſon eſt ſuivie enfin d'une invocation. C'eſt une marche contraire à celle de tous les ouvrages de génie, & ſurtout à celle des romans, ſoit en vers, ſoit en proſe. Il invoque l'auteur de la Nouvelle Héloïſe & d'Emile. *Prête-moi ta plume*, dit-il, *pour célébrer toutes ces merveilles. Prête-moi ce talent enchanteur de montrer la nature dans toute ſa beauté. Prête-moi ces accens ſublimes* avec leſquels tu as enſeigné à tous les princes qu'ils doivent épouſer la fille du bourreau ſi elle leur convient; que tout brave gentilhomme doit commencer par être garçon menuiſier; & que l'honneur joint à la prudence, eſt d'aſſaſſiner ſon ennemi au lieu de ſe battre avec lui comme un ſot.

Il eſt plaiſant qu'un médecin cite deux romans, l'un nommé Héloïſe & l'autre Emile, au lieu de citer *Boërhave* & *Hippocrate.* Mais c'eſt ainſi qu'on écrit trop ſouvent de nos jours; on confond tous les genres & tous les ſtyles; on affecte d'être empoulé dans une diſſertation phyſique, & de parler de médecine en épigrammes. Chacun fait ſes efforts pour ſurprendre ſes lecteurs. On voit par-tout *Arlequin* qui fait la cabriole pour egayer le parterre.

Sur le livre de la Félicité publique ; nouvelle édition. A Bouillon, de l'imprimerie de la société typographique.

APRÈS tant de futilités par souscription ou sans souscription, tant de pièces de théâtre dont il faut rendre compte lorsqu'elles ne subsistent plus, tant de petites querelles littéraires qui n'intéressent que les disputans ; dans cette foule d'ouvrages & d'affiches d'un moment, qui annoncent la connaissance de la nature, la science du gouvernement, les moyens faciles de payer sans argent les dettes de l'Etat, & les drames qu'on doit jouer aux marionnettes, à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre était une plaisanterie. Quelques lecteurs voyant que l'auteur parlait sérieusement, s'imaginèrent que c'était un de ces politiques qui font le destin du monde du haut de leurs galetas, & qui, n'ayant pu gouverner une servante, se mettent à enseigner les rois à deux sous la feuille. Il s'est trouvé que l'ouvrage était d'un guerrier & d'un philosophe qui réunit la grandeur d'ame des anciens chevaliers ses ancêtres, & les vertus patriotiques du chef de la magistrature dont il descend. Nous ne le nommerons pas, puisqu'il ne s'est pas voulu faire connaître.

Lorsque cette nouveauté était encore en très-peu de mains, on demanda à un homme de lettres, *que pensez-vous de ce livre de la Félicité publique?* Il répondit, *il fait la mienne.* Nous pouvons en dire autant.

Cependant nous ne dissimulons pas que *l'Esprit des Lois* a plus de vogue dans l'Europe que la *Félicité publique*, parce que *Montesquieu* est venu le premier; parce qu'il est plus plaisant ; parce que ses chapitres de six lignes, qui contiennent une épigramme, ne fatiguent point le lecteur; parce qu'il effleure plus qu'il n'approfondit; parce qu'il est encore plus satirique qu'il n'est législateur; & qu'ayant été peu favorable à certaines professions lucratives, il a flatté la multitude.

Le livre de la *Félicité publique* est un tableau du genre-humain. On examine dans quel siècle, dans quel pays, sous quel gouvernement il aurait été plus avantageux pour l'espèce humaine d'exister. On parle à la raison, à l'imagination, au cœur de chaque homme. Aimeriez-vous mieux être né sous un *Constantin*, qui assassine toute sa famille, & son propre fils, & sa femme; & qui prétend que DIEU lui a envoyé un *labarum* dans les nuées, avec une inscription grecque, sur le chemin de Rome? Aimeriez-vous mieux vivre sous un *Julien*, qui écrira une déclamation de rhétorique contre vous? Serez-vous mieux sous *Théodose*, qui vous invitera à la comédie, vous & tous les citoyens de votre ville, & qui vous fera tous égorger dès que vous aurez pris vos places? Les Français ont-ils été plus malheureux après la bataille de Montlheri sous *Louis XI*, qu'après la bataille d'Hochstet sous *Louis XIV*? L'Espagne qui n'est peuplée aujourd'hui que d'environ sept millions d'hommes, en a-t-elle eu autrefois cinquante millions? La France en a-t-elle eu trente-six millions? En quelque grand ou petit nombre qu'aient été les habitans de ces contrées, avaient-ils plus de commodités de

la vie, plus d'arts, plus de connaiſſances ? Leur raiſon était-elle plus cultivée ſous la maiſon de *Bourbon*, que ſous la maiſon de *Clotaire* ? Quelles ont été les principales cauſes des malheurs épouvantables ſous leſquels le genre-humain a preſque toujours été écraſé ? C'eſt-là le problême que l'auteur eſſaye de réſoudre. Ce n'eſt point un feſeur de ſyſtèmes qui veut éblouir ; ce n'eſt point un charlatan qui veut débiter ſa drogue ; c'eſt un gentilhomme inſtruit, qui s'exprime avec candeur ; c'eſt *Montagne* avec de la méthode.

Sur l'ouvrage intitulé : La vie & les opinions de Triſtram Shandy ; traduites de l'anglais de Stern, par M. Frénais ; chez Ruault, à Paris. 1776.

ON a montré depuis quelques années tant de paſſion pour les romans anglais, qu'à la fin un homme de lettres nous a donné une traduction libre de Triſtram Shandy. Il eſt vrai que nous n'avons encore que les quatre premiers volumes, qui annoncent la vie & les opinions de Triſtram Shandy ; le héros qui vient de naître n'eſt pas encore baptiſé. Tout l'ouvrage eſt en préliminaires & en digreſſions. C'eſt une bouffonnerie continuelle dans le goût de *Scarron*. Le bas comique, qui fait le fond de cet ouvrage, n'empêche pas qu'il n'y ait des choſes très-ſérieuſes.

L'auteur anglais était un vicaire de village nommé *Stern*. Il pouſſa la plaiſanterie juſqu'à imprimer dans ſon roman un *ſermon* qu'il avait prononcé *ſur la conſcience ;* & ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que ce ſermon eſt un des meilleurs dont l'éloquence anglaiſe

puiſſe ſe faire honneur. On le trouve tout entier dans la traduction.

On a été ſurpris que cette traduction ſoit dédiée à un des plus graves & des plus laborieux miniſtres (*) qu'ait jamais eu la France, comme un des plus vertueux. Mais le vertueux & le ſage peuvent rire un moment; & d'ailleurs cette dédicace a un mérite noble & rare. Elle eſt adreſſée à un miniſtre qui n'eſt plus en place.

On donna un petit extrait des derniers volumes anglais, dans le tome cinquième de la gazette littéraire de l'Europe en 1765 ; & il paraît qu'alors on rendit une exacte juſtice à ce livre. Auſſi l'auteur de la gazette littéraire était-il auſſi inſtruit dans les principales langues de l'Europe, que capable de bien juger tous les écrits. Il remarqua que l'auteur anglais n'avait voulu que ſe moquer du public pendant deux ans conſécutifs, promettant toujours quelque choſe, & ne tenant jamais rien.

Cette aventure, diſait le journaliſte français, reſſemble beaucoup à celle de ce charlatan anglais, qui annonça dans Londres qu'il ſe mettrait dans une bouteille de deux pintes, ſur le grand théâtre de Hay-Marquet, & qui emporta l'argent des ſpectateurs en laiſſant la bouteille vide. Elle n'était pas plus vide que la vie de Triſtram Shandy.

Cet original qui attrapa ainſi toute la grande-Bretagne avec ſa plume, comme le charlatan avec ſa bouteille, avait pourtant de la philoſophie dans la tête, & tout autant que de bouffonnerie.

(*) M. *Turgot.*

Il y a chez *Stern* des éclairs d'une raiſon ſupérieure, comme on en voit dans *Shakeſpeare*. Et où n'en trouve-t-on pas? Il y a un ample magaſin d'anciens auteurs, où tout le monde peut puiſer à ſon aiſe.

Il eût été à déſirer que le prédicateur n'eût fait ſon comique roman, que pour apprendre aux Anglais à ne plus ſe laiſſer duper par la charlatanerie des romanciers, & qu'il eût pu corriger la nation qui tombe depuis long-temps, abandonne l'étude des *Lockes* & des *Newtons*, pour les ouvrages les plus extravagans & les plus frivoles. Mais ce n'était pas-là l'intention de l'auteur de Triſtram Shandy. Né pauvre & gai, il voulait rire aux dépens de l'Angleterre & gagner de l'argent.

Ces ſortes d'ouvrages n'étaient pas inconnus chez les Anglais. Le fameux doyen *Swift* en avait compoſé pluſieurs dans ce goût. On l'avait ſurnommé le *Rabelais* de l'Angleterre; mais il faut avouer qu'il était bien ſupérieur à *Rabelais*. Auſſi gai & auſſi plaiſant que notre curé de Meudon, il écrivait dans ſa langue avec beaucoup plus de pureté & de fineſſe que l'auteur de Gargantua dans la ſienne; & nous avons des vers de lui d'une élégance & d'une naïveté digne d'*Horace*.

Si on demande quel fut dans notre Europe le premier auteur de ce ſtyle bouffon & hardi, dans lequel ont écrit *Stern*, *Swift*, & *Rabelais*, il paraît certain que les premiers qui s'étaient ſignalés dans cette dangereuſe carrière, avaient été deux Allemands nés au quinzième ſiècle, *Reuchlin* & *Hutten*; ils publièrent les fameuſes Lettres des gens obſcurs, long-temps avant que *Rabelais* dédiât ſon Pantagruel & ſon Gargantua au cardinal *Odet de Châtillon*.

Ces lettres rapportées à l'article *François Rabelais*, dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie, (*) ſont écrites dans le latin macaronique, inventé, dit-on, par *Merlin Coccaïe*, pour ſe venger des dominicains; & elles firent par contre-coup un très-grand tort à la cour de Rome, lorſque les fameuſes querelles excitées par la vente des indulgences armèrent tant de nations contre cette cour. L'Italie fut étonnée de voir l'Allemagne lui diſputer le prix de la plaiſanterie comme celui de la théologie. On y raille des mêmes choſes que *Rabelais* tourna depuis en ridicule; mais les railleries allemandes eurent un effet plus ſérieux que la gaieté françaiſe; elles diſpoſèrent les eſprits à ſecouer le joug de Rome, & préparèrent cette grande révolution qui a partagé l'Egliſe.

C'eſt ainſi qu'on a dit que la Satire Ménippée, compoſée principalement par un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, rendit les états de la ligue ridicules, & applanit le chemin du trône à notre adorable *Henri IV*.

Triſtram Shandy ne fera point de révolution; mais on doit ſavoir gré au traducteur d'avoir ſupprimé des bouffonneries un peu groſſières qu'on a quelquefois reprochées à l'Angleterre.

Il eſt peut-être plus difficile de traduire un *Gilles* qu'un orateur; le dîner de *Trimalcion*, que la nature des dieux de *Ciceron*; & *Salvator-Roſe* que le *Taſſe*.

Il y a eu même des morceaux conſidérables que le traducteur de *Stern* n'a pas oſé rendre en français; comme la Formule d'excommunication uſitée dans

(*) Ces lettres ſe trouvent dans cette édition, volume premier des *Mélanges littéraires*.

l'églife de Rochefter ; nos bienféances ne l'ont pas permis.

On croit que l'on n'achevera pas plus la traduction entière de Triftram Shandy que celle de *Shakefpeare.* Nous fommes dans un temps où l'on tente les ouvrages les plus finguliers, mais non pas où ils réuffiffent.

Sur l'Hiftoire véritable des temps fabuleux; ouvrage qui, en dévoilant le vrai que les hiftoires ont travefti ou altéré, fert à éclaircir les antiquités des peuples, & furtout à venger l'hiftoire fainte : par M. Guérin du Rocher, prêtre; 3 volumes d'environ 470 *pages chacun. A Paris, chez Berton, libraire &c.*

ON ne peut qu'applaudir au louable deffein de M. *Guérin du Rocher ;* perfonne ne paraît plus capable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis *Jules Africain* jufqu'à *Bochart* & à *Kennicot*, pour jeter quelque lumière dans l'horrible chaos de l'antiquité.

Si nous ofions faire quelques repréfentations au favant auteur de cet ouvrage, nous commencerions par le prier de réformer fon titre, parce que les perfonnes moins inftruites que lui pourront croire que la véritable hiftoire des fables eft précifément la véritable hiftoire des menfonges. Toute fable eft menfonge en effet, excepté les fables morales qui font des leçons allégoriques, telles que celles de *Pilpay* & de *Lokman*, fi connu dans notre Europe fous le nom d'*Efôpe.*

Quoi qu'il en ſoit, le ſavant auteur, dans ſon diſcours préliminaire, intitulé *Plan de l'ouvrage*, nous avertit qu'un ancien écrivain juif, dont on n'a point les écrits, dit qu'avant les rois de Perſe, quelqu'un avait traduit autrefois une petite partie de la Genèſe. Il ne nous dit pas en quel temps & en quelle langue cette traduction fut faite. Il cite auſſi le prophète *Joël*, qui reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques uſtenſiles ſacrés à Jéruſalem, & d'avoir fait eſclaves pluſieurs enfans de Juda, qu'ils ont emmenés en pays lointain.

M. *Guérin du Rocher* ſuppoſe que ces eſclaves ainſi tranſplantés ont pu traduire la Genèſe dans la langue des peuples chez qui ils ont demeuré, & faire connaître *Moïſe* & ſes prodiges à ces étrangers; que ces étrangers ont pu apprendre par cœur les étonnantes actions de *Moïſe*; qu'ils ont pu enſuite les attribuer à leurs princes, à leurs héros, à leurs demi-dieux; qu'ils ont pu faire de *Moïſe* leur *Bacchus;* de *Loth* leur *Orphée;* d'*Edith*, femme de *Loth*, leur *Eurydice;* qu'il y avait un roi nommé *Nanaeus*, qui pourrait bien être *Noé;* qu'il y a ſurtout grande apparence que *Séſoſtris* n'eſt autre choſe que le *Joſeph* des Hébreux. Mais M. *Guérin* ayant prouvé que *Joſeph* a pu être *Séſoſtris*, prouve enſuite que *Séſoſtris* a pu être *Jacob;* & qu'ainſi il eſt très-poſſible que les Juifs aient enſeigné la terre entière.

C'eſt ce qu'avait déjà fait le docte *Huet*, évêque d'Avranches, dans ſa Démonſtration évangélique, écrite en latin, & enrichie de citations grecques, chaldaïques, hébraïques, pour ſervir à l'éducation de monſeigneur le dauphin, fils de *Louis XIV.*

Huet fait voir dans ſon chapitre IV, que *Moïſe* était un profond géomètre, un aſtronome exact, l'inſtituteur de toutes les ſciences & de tous les rites; qu'il eſt le même qu'*Orphée* & qu'*Amphion*; que c'eſt lui qu'on a pris pour *Mercure*, pour *Sérapis*, pour *Minos*, pour *Adonis*, pour *Priape*.

Cette démonſtration du prélat *Huet*, n'a pas paru bien claire aux hommes de bon ſens. Nous eſpérons que celle de M. *Guérin du Rocher* réuſſira davantage, quoiqu'il ne ſoit que ſimple prêtre.

Il ne ſe contente pas de trois volumes qu'il nous donne, il nous en promet encore neuf; c'eſt une grande généroſité envers le public. M. *Guérin* devrait bien ſe contenter de nous avoir appris qu'*Orphée* & *Loth* ſont la même choſe, & de nous l'avoir prouvé; en obſervant qu'*Orphée* était ſuivi par les animaux, & que *Loth*, ayant des troupeaux, était ſuivi par les animaux auſſi; que de plus, le nom grec d'*Orphée* eſt en arabe le même que celui de *Loth;* car le mot *araf*, ſelon la bibliothèque orientale, ſignifie les limbes entre le paradis & l'enfer: donc *Loth* & *Orphée* ſont évidemment le même perſonnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occaſion; c'eſt *puiſſamment raiſonner*.

Toutes les pages du livre de M. *Guérin* ſont dans ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent ſe former *l'eſprit & le cœur*, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce ſavant auteur démontre que le phénix des Egyptiens, qui renaît de ſes propres cendres, n'eſt autre choſe que le patriarche *Joſeph* qui fait les obſèques de ſon père le patriarche *Jacob*. Mais nous exhortons auſſi le ſavant auteur

à daigner traiter avec plus d'indulgence & de politeſſe, ceux qui avant que ſon livre parût ont été d'un avis différent du ſien, ſur quelques points de la ténébreuſe antiquité. M. *Guérin du Rocher*, étant prêtre, devrait les inſtruire plus charitablement : il les appelle *ignorans & ſacriléges.* Ces épithètes révoltent quelquefois les pécheurs, au lieu de les corriger. On cauſe, ſans le ſavoir, la perte d'une brebis égarée, qu'on aurait pu ramener au bercail par la douceur.

Il y a déjà dans les trois volumes de M. *Guérin*, deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Que ſera-ce quand nous aurons les douze tomes ? Nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de fables expliquées fabuleuſement, & ce chaos de chimères peuvent venger l'hiſtoire ſainte. M. *Guérin du Rocher* ſuppoſe toujours qu'il y a une conſpiration contre l'Egliſe, & que c'eſt à lui à venger l'Egliſe. C'eſt ainſi que *Saint-Sorlin des Marais* ſe diſait envoyé de DIEU, pour être à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les janſéniſtes. Mais qui arme le bras vengeur de M. *Guérin du Rocher* ? qui attaque de nos jours l'Egliſe, & qui ſe plaint d'elle? Sommes-nous dans le temps où le jéſuite *le Tellier* rempliſſait les priſons du royaume, des partiſans de la grâce efficace ? Sommes-nous dans ce ſiècle déplorable, où des hommes indignes de leur ſaint miniſtère vendaient dans des cabarets la rémiſſion des péchés, & feſaient de l'autel un bureau de banque ; où l'on s'égorgeait d'un bout de l'Europe à l'autre pour des argumens ; & où l'on aſſaſſinait en Amérique juſqu'à

douze millions d'hommes innocens, pour leur enseigner la voie du salut ? *Altri tempi*, *altre cure.* Nous avons un chef souverain, digne à la fois d'être souverain & pontife. Nos évêques français donnent tous les jours des exemples de bienfesance & de tolérance, tous les papiers publics en retentissent. L'univers chrétien est en paix. Le savant *Guérin du Rocher*, prêtre, veut-il troubler cette paix ? Ce brave dom *Quichotte* se bat contre des moulins à vent. Nous souhaitons à son livre le succès de dom *Quichotte.*

Nous prenons ici la liberté de lui dire, à lui & à ceux qui auraient le malheur d'être savans comme lui, que ce n'est point être savant comme il faut, de compiler jusqu'au plus mortel dégoût, des passages de *Bochart*, de *Calmet*, de *Huet*, & de cent anciens auteurs pour n'en tirer aucun fruit. Quel bien reviendra-t-il à la société d'apprendre que *Prothée* pourrait bien être le patriarche *Joseph*, tout aussi-bien que *Sésostris* & le phénix ? *O quantùm est in rebus inane !*

Sur les Mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles, duc & pair, maréchal de France, ministre d'Etat ; 6 volumes in-12 : chez Moutard, imprimeur de la reine &c.

CE livre très-utile est rédigé en six volumes, sur les pièces originales confiées par un fils du ministre dont il porte le nom, à M. l'abbé *Millot*, avantageusement connu par sa manière philosophique & prudente d'écrire l'histoire. Il est vrai que les commentaires de *César* & la vie d'*Alexandre* ne contiennent

qu'un volume ; mais quand il s'agit de rapporter les lettres de *Louis XIV*, de *Louis XV*, du roi d'Efpagne *Philippe V*, de la reine fa femme, du duc d'*Orléans* régent de France, de madame de *Maintenon*, de la princeffe des *Urfins*, de plus de vingt généraux d'armée & d'autant de miniftres, non-feulement on pardonne au rédacteur de publier fix tomes confidérables, mais tous les hommes d'Etat, & les efprits férieux qui veulent s'inftruire, fouhaiteraient que l'ouvrage fût plus étendu. Quelques efprits, uniquement occupés des fciences qu'on appelle exactes, ne font aucune attention à ces recueils hiftoriques, à moins qu'ils ne foient écrits avec le ftyle & le génie de *Tacite*. *Mallebranche* difait qu'il ne fefait pas plus de cas de l'hiftoire que des nouvelles de fon quartier. La plupart des lecteurs ne penfent pas ainfi ; ils s'intéreffent aux événemens de leur fiècle, & à ceux qui ont illuftré, ou fervi, ou affligé, leur patrie dans le fiècle paffé ; & quand c'eft un miniftre d'Etat, un guerrier, qui raconte, l'Europe l'écoute. Si les détails peuvent devenir indifférens à la poftérité, ils font chers au temps préfent.

Le premier tome de ces mémoires eft employé prefque tout entier à raconter les fervices que rendit *Anne-Jules de Noailles*, père d'*Adrien*, maréchal de France comme lui & comme fes deux fils. Ces fervices confiftèrent principalement dans l'obéiffance qu'il devait à *Louis XIV*, dont les rigueurs pourfuivaient les proteftans de fon royaume depuis l'an 1680. Le deffein était déjà pris d'abattre tous les temples & de révoquer le fameux édit de Nantes, déclaré irrévocable dans tous les tribunaux du

royaume ; édit plus célèbre encore par le nom de cet *Henri IV* qui avait triomphé de la ligue catholique par la valeur des réformés ainſi que par la ſienne. Les papes avaient appelé ce grand homme, aïeul de *Louis*, *génération bâtarde & déteſtable de Bourbon* ; & *Louis XIV*, qui venait de recevoir le nom de *Grand* à l'hôtel-de-ville de Paris, en 1680, s'apprêtait dès-lors à détruire l'ouvrage du plus cher de ſes prédéceſſeurs, dans le temps même que le pape *Innocent XI* ſe déclarait ſon ennemi.

Cette contradiction apparente était, dit-on, le fruit des ſollicitations du jéſuite *la Chaiſe*, confeſſeur du roi, de quelques évêques, & ſurtout du chancelier *le Tellier*, & de *Louvois* ſon fils, ennemi de *Colbert*. Il faut ſavoir que *Colbert* croyait les réformés auſſi néceſſaires à l'Etat, ſous *Louis XIV*, par leur induſtrie, qu'ils l'avaient été à *Henri IV* par leur courage. *Louvois* ne les croyait que dangereux. On perſuada au roi qu'il reſſemblerait à *Conſtantin* & à *Théodoſe*, en aboliſſant la religion prétendue réformée ; on lui répéta qu'il n'avait qu'à dire un mot, & que tous les cœurs ſe ſoumettraient. Il le crut, parce qu'il avait pendant quarante ans réuſſi dans tout ce qu'il avait voulu. Il ne conſidéra pas que ces proteſtans, qu'on appelait à la cour *huguenots* ou *religionnaires*, n'étaient plus les calviniſtes de Jarnac, de Moncontour, & de Saint-Denis ; qu'ils étaient ſujets ſoumis, bons ſoldats dans les armées, utiles dans la paix par le commerce & par les manufactures, & qu'il riſquait de faire paſſer chez ſes ennemis de l'induſtrie & de l'argent. Pour comble de ſéduction, la marquiſe de *Maintenon*, ſa nouvelle maîtreſſe,

dont il fit bientôt ſa femme, autrefois proteſtante elle-même, & devenue auſſi dévote qu'ambitieuſe, ſe joignit au jéſuite *la Chaiſe*.

Ce fut dans ces circonſtances que *Jules de Noailles* fut choiſi par le roi pour commander en Languedoc; & d'*Agueſſeau*, père du chancelier, nommé à l'intendance de cette province. Ces deux hommes étaient nés juſtes & humains; mais il fallait obéir à *Louvois*. La populace de ce pays eſt vive, impétueuſe, ardente, ſuperſtitieuſement attachée à ſa croyance; & cette croyance lui eſt inſpirée par des paſteurs qui reſſemblent à ce troupeau. C'eſt au fond parmi les catholiques & les réformés le même eſprit que celui du temps des Albigeois. La tolérance & la circonſpection ſont les ſeules brides qui puiſſent bien conduire cette nation des anciens Viſigoths. *Louvois* ne ſavait que commander: il envoya des ſoldats & des bourreaux avec des miſſionnaires. On ſe crut obligé de condamner un paſteur, nommé *Audoyer*, à être pendu, & un autre nommé *Homel* à être roué, en 1683. Ces exécutions firent des proſélytes & des martyrs nouveaux dans toutes les provinces méridionales de la France. De faibles ſommes que le roi fit diſtribuer par *Péliſſon*, transfuge catholique, pour acheter des conſciences, n'achetèrent que des gueux & des hypocrites qui allèrent à la meſſe pour ſon argent, & qui bientôt retournèrent à leurs prêches. L'enthouſiaſme de la ſecte ſe communiqua dans cent lieues de pays, avec plus d'emportement que la flatterie n'avait paſſé de bouche en bouche, avec enthouſiaſme, à Paris & à Verſailles pour *Louis XIV*, pendant quarante années, ſoit dans les prologues

d'opéra, soit dans les épilogues des sermons, soit dans le mercure. On ne sait que trop qu'il résulta de ces fureurs de religion une guerre civile entre le roi & une partie de son peuple, & que cette guerre civile fut plus barbare que celle des sauvages. Il y périt près de cent mille hommes, dont dix mille moururent par la corde, par la roue, ou par le feu, sous l'administration de l'intendant *Lamoignon-Baville*, successeur de d'*Aguesseau*. Ce magistrat, d'ailleurs, était très-éclairé & plein de grands talens; mais entièrement différent d'un autre *Lamoignon*, qui vient de montrer dans nos jours une vertu aussi humaine & une philosophie aussi vraie, que le *Lamoignon-Baville* fit voir de dévouement à *Louis XIV*, & d'inflexibilité dans l'exercice de son emploi.

Le rédacteur des mémoires d'*Adrien de Noailles*, n'est entré dans aucun détail de ces temps affreux, dont il ne décrit que les commencemens avec une sage retenue. *Jules de Noailles*, après avoir commandé cinq ans en Languedoc, est envoyé sur les frontières de la Catalogne contre les Espagnols, avec qui *Louis XIV* fut presque toujours en guerre, ainsi que tous ses prédécesseurs, depuis *Louis XII* jusqu'au temps où, d'ennemi de cette nation, il en devint le protecteur par l'avénement de son fils le duc d'*Anjou* au trône d'Espagne. Le roi déclara maréchaux de France, en 1692, *Boufflers*, *Catinat*, & *Jules de Noailles*. Le rédacteur nous instruit des services de *Jules*.

Adrien son fils épouse en 1697 mademoiselle d'*Aubigné*, nièce de madame de *Maintenon*: le roi lui donne pour présent de noces 800,000 livres, & la survivance du gouvernement de Roussillon, qu'avait

le maréchal ſon père. Ce ne ſont pas juſqu'ici des événemens qui intéreſſent le public, & qui arrêtent les yeux de la poſtérité.

Mais *Charles II* roi d'Eſpagne, meurt après avoir déclaré héritier de tous ſes Etats le petit-fils de ſon ennemi; & l'Europe étonnée eſt bientôt en mouvement par cette grande révolution. Le rédacteur n'en développe point les reſſorts; ils ont été déjà aſſez expoſés dans d'autres hiſtoires; il nous fait lire une inſtruction curieuſe du grand-père à ſon petit-fils; & il remarque parmi les conſeils que *Louis XIV* donnait à *Philippe V*, celui-ci, qui ſemble avoir, dit-il, beſoin d'explication: *N'ayez jamais d'attachement pour perſonne.* Il ſemble que *Louis* alors eût encore le cœur ulcéré de l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Il diſait qu'il avait voulu avoir des amis, & qu'il n'avait trouvé que des chefs de cabale. Le jeune *Philippe V* ne fut entouré que de tels courtiſans dès qu'il fut à Madrid. On aurait déſiré que le rédacteur eût imité le cardinal de *Retz*, qui commence ſes mémoires par donner une idée des perſonnages qu'il va faire paraître ſur la ſcène, qui peint leur caractère, & nous apprend quels ſont leurs talens, leurs dignités, & leurs places. Sans ce préalable, le lecteur eſt ſouvent dérouté; quand l'écrivain ſuppoſe qu'on connaît tous ceux dont il parle, il arrive qu'on ne connaît perſonne.

Il n'y avait ſans doute que des cabales à la cour de Madrid lorſque *Philippe V* parut: & qui étaient les principaux intrigans? le grand inquiſiteur *Mendoza*, dévoué à la maiſon d'Autriche; le cardinal *Portocarrero*, auteur du teſtament du feu roi, mais plus ennemi des Allemands qu'ami des Français; un capucin,

confeſſeur de la veuve du roi *Charles II*, & qui ne ſe ſervit jamais de l'autorité de ſa place que pour inſpirer à cette reine la haine contre *Louis XIV*, & le mépris pour *Philippe V;* un dominicain, ancien confeſſeur de *Charles*, qui employait le reſte de ſon crédit pour rendre le nouveau roi odieux aux ſeigneurs & aux femmes dont il dirigeait la conſcience depuis la mort de *Charles.* Il fallut que *Louis XIV*, gouvernant de Verſailles ſon petit-fils à Madrid, fît exiler & le grand-inquiſiteur, & le capucin, & le dominicain. Il fallut encore qu'il interpoſât ſon autorité pour faire chaſſer je ne ſais quel jéſuite allemand, nommé *Kreſſa*, qui, à la vérité, ne confeſſait que des femmes de chambre de la reine douairière ; mais qui ſavait par elles tous les ſecrets de ſa maiſon, & qui par ce manége, plus commun en Eſpagne que dans les autres pays de la communion romaine, était devenu l'eſpion & le brouillon le plus perfide qui fût dans l'Egliſe. Ainſi *Louis XIV*, ſubjugué & trahi lui-même par ſon confeſſeur jéſuite, puniſſait d'autres jéſuites & d'autres confeſſeurs en Eſpagne, tandis qu'il laiſſait le ſien mettre le trouble & la déſolation dans ſon propre royaume. Il donnait des lois à Madrid comme chez lui, par l'organe de ſes ambaſſadeurs, d'abord par le duc d'*Harcourt*, & enſuite par le comte de *Marſin ;* il envoya même à ſon petit-fils un miniſtre pour gouverner ſon tréſor royal, plus mal en ordre alors, s'il ſe peut, & plus pauvre que celui de Paris : ce fut *Orri*, père de celui qui fut depuis contrôleur-général en France ſous *Louis XV.*

Victor-Amédée, le duc de Savoie, le premier de ſa maiſon qui obtint depuis le titre de roi, avait en

1697 marié l'une de ſes filles au duc de *Bourgogne*, à l'aîné des petits-fils de *Louis XIV*, frère du roi d'Eſpagne: il offrait ſon autre fille au roi *Philippe*. *Louis* conclut ce nouveau mariage, & crut s'attacher *Victor-Amédée* par un double lien: la guerre pour la ſucceſſion au trône d'Eſpagne était déjà commencée entre l'Empire & la France. L'empereur *Léopold* feſait déjà défiler des troupes dans le Milanais; *Louis* y avait une armée jointe à celle de Savoie. On ſait aſſez que le prétexte de cette guerre était la fauſſe idée répandue par la cour autrichienne, que *Louis XIV* avait forgé dans Verſailles le teſtament de *Charles II*, & avait ſubſtitué par la fraude la maiſon de France à la maiſon d'Autriche. L'empereur était ſûr d'être ſoutenu dans cette grande querelle par l'Angleterre, la Hollande, & le Portugal; & il négociait déjà ſecrétement avec le père de la ducheſſe de *Bourgogne* & de la future reine d'Eſpagne. On voit par-là que *Victor-Amédée* ſe rendait lui-même l'ennemi de ſes deux filles. On a déjà dit que l'intérêt d'Etat ôte aux rois la douceur d'avoir des parens. Le duc de Savoie, dans l'eſpérance incertaine de joindre à ſes domaines quelques villages de plus, ſe donna ſecrétement à l'empereur dans le temps même qu'il était à la tête de l'armée françaiſe en Italie, & qu'il feſait partir ſa ſeconde fille pour épouſer *Philippe V*: ſa défection bientôt après publique, fut la première cauſe des malheurs de la France pendant près de dix années: il eſt triſte que le rédacteur n'ait pu développer les reſſorts qui amenèrent à ce point la politique & l'inconſtance d'un ſouverain & d'un père: mais il ne fait point une hiſtoire; il rend compte des mémoires

qu'on lui a confiés à mesure qu'ils lui passent sous les yeux, sans même suivre l'ordre des temps ; & il suppose toujours qu'il est lu par des personnes instruites.

Le choix d'une dame d'honneur & d'un confesseur est ce qui occupe le plus long-temps les cours de France & d'Espagne. *Louis* insista sur une dame française & sur un confesseur français, mais jésuite ; ces deux points furent les plus importans, & divisèrent bientôt tout Madrid. La princesse des *Ursins*, de la maison de la *Trémouille*, veuve d'un seigneur romain, fut camarera major ; c'est un titre qui répond à celui de dame d'honneur en France. Il laissa au jésuite *Daubenton*, confesseur du roi son petit-fils, le soin de chercher un homme de sa robe, pour être le confesseur de la reine : tout cela fut une source d'obscures intrigues de cour, que les lecteurs aiment à pénétrer, moins par le désir de s'instruire, que par cette malignité secrète qui fixe leurs regards sur les faiblesses des souverains.

Plusieurs écrivains, hommes d'Etat, ont regardé comme une faiblesse ces inquiétudes sur le jansénisme & sur le quiétisme qui tourmentaient alors *Louis XIV*. Ce même monarque, qui avait résisté au pape *Innocent XI* avec une fierté si convenable, se croyait obligé alors de solliciter la condamnation de l'archevêque de Cambray, *Fénélon*, pour avoir soutenu que DIEU méritait d'être aimé sans intérêt, & de l'oratorien *Quesnel*, pour avoir dit qu'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir : il recommandait instamment au roi d'Espagne de persécuter les jansénistes de ses Etats de Flandre ; il voulait que le jésuite *Daubenton* lui en

fît un devoir. Il penſait réellement que DIEU le devait récompenſer pour avoir pourſuivi ceux qu'on appelait quiétiſtes, janſéniſtes, calviniſtes.

C'eſt peut-être cette même faibleſſe qui, en cherchant des occupations réputées faciles, le portait à vouloir gouverner l'intérieur domeſtique de la reine d'Eſpagne. Le rédacteur produit des lettres de famille qui piquent la curioſité. Ces lettres forment des recueils de tracaſſeries : on voit des rois & des reines à leur toilette, dans leur lit, à leur garde-robe, tandis que le prince *Eugène* bat le maréchal de *Villeroi* à Chiari, tandis que les batailles d'Hochſtet, de Turin, de Ramillies, font couler le ſang & les larmes dans toutes les familles de France, & que l'Etat eſt dans une déſolation auſſi affreuſe que ſous *Philippe de Valois*, *Jean*, & *Charles VI*. Les mémoires dont nous rendons compte, ne parlent guère de ces horribles déſaſtres conſignés dans les grandes hiſtoires. On vous fait lire des lettres de la princeſſe des *Urſins*, & d'un gentilhomme de la manche, nommé *Louville;* l'étiquette du palais tient plus de place que les batailles de Saragoſſe & d'Almanza : ces minuties royales ſont chères à quiconque cherche un amuſement dans la lecture. On eſt bien aiſe de voir les confidences que la princeſſe des *Urſins* fait à la maréchale, mère d'*Adrien de Noailles : Dites, je vous ſupplie, que c'eſt moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre & le pot de chambre* &c. &c. pag. 72, 73, tom. II. Les gens qui voudront apprendre les ſecrets de la cour dans ces mémoires, ne ſauront pas encore tout. La princeſſe des *Urſins* n'y appelle pas les choſes par leur nom : la robe de chambre de *Philippe V* était un vieux manteau

court, qui avait ſervi à *Charles II*; l'épée du roi était un poignard qu'on poſait derrière ſon chevet; la lampe était enfermée dans une lanterne ſourde; les pantoufles étaient des ſouliers ſans oreilles; c'était l'ancienne étiquette religieuſement obſervée : on remporta une victoire en la changeant. L'affaire, de donner à la reine un confeſſeur & un cuiſinier français, fut encore plus longue & plus ſérieuſe. Pluſieurs membres du conſeil, qu'on nomme le deſpacho, voulaient un cuiſinier & un confeſſeur ſavoyard. La faction française prétendait que tout devait venir de Verſailles. Il y avait une autre diſpute ſur le perruquier du roi : on l'avait fait venir de Paris; les barbiers eſpagnols ne ſavaient pas encore faire une perruque; mais on craignait que le barbier français ne mît dans les ſiennes des cheveux tirés de la tête d'un roturier; & un roi d'Eſpagne ne devait être coiffé que de cheveux de gentilhomme.

Quant aux cuiſiniers, on craignait ceux d'Italie, parce qu'on avait appris par une lettre anonyme que le prince *Eugène* propoſait d'empoiſonner le roi d'Eſpagne. Cette calomnie, auſſi ridicule que honteuſe, ne laiſſa pas d'être examinée ſérieuſement : elle fait ſouvenir des impoſtures plus extravagantes encore, qu'on répandit depuis contre le duc d'*Orléans*, régent de France, vers le temps de la mort de *Louis XIV*.

Quant aux confeſſions de la reine, qui n'avait que quatorze ans, elle fut aſſez adroite à cet âge, ou aſſez bien conſeillée par la princeſſe des *Urſins*, pour aſſurer le jéſuite *Daubenton* qu'elle aurait un plaiſir extrême à dire tous ſes péchés au confeſſeur

qu'il lui donnerait. C'eſt ici qu'on doit remarquer combien ce jéſuite était dangereux. Il ſe fit bientôt chaſſer de la cour; il y revint; il y reconfeſſa *Philippe V.* Si le rédacteur avait ſu comment ce moine termina ſa carrière, il l'aurait peut-être publié : voici cette anecdote dans la plus exacte vérité.

Lorſque le roi d'Eſpagne, attaqué de vapeurs, voulut enfin abdiquer, il confia ſon deſſein à *Daubenton.* Ce prêtre vit bien qu'il ſerait forcé d'abdiquer auſſi, & de ſuivre ſon pénitent dans ſa retraite. Il eut l'imprudence de révéler par une lettre la confeſſion du roi au duc d'*Orléans*, régent de France, qui projetait alors le double mariage de mademoiſelle de *Montpenſier*, ſa fille, avec le prince des Aſturies, & celui de *Louis XV* avec l'infante, âgée de cinq ans. *Daubenton* crut que l'intérêt du régent le forcerait à détourner *Philippe* de ſa réſolution, & que ce prince lui pardonnerait toutes les intrigues qu'il avait plus d'une fois tramées à Madrid contre le miniſtère de France : le régent ne les pardonna pas ; il envoya la lettre du confeſſeur au roi, qui n'y fut autre choſe que de la montrer au jéſuite, ſans lui dire un ſeul mot : le jéſuite tomba à la renverſe ; une apoplexie le ſaiſit au ſortir de la chambre, & il mourut peu de temps après. Ce fait eſt décrit avec toutes ſes circonſtances dans l'*Hiſtoire civile* de *Bellando*, imprimée par ordre exprès du roi d'Eſpagne. Cette anecdote ſe trouve à la page 306 de la quatrième partie.

Revenons aux mémoires d'*Adrien*, maréchal duc de *Noailles*. Voici quelle idée on y donne de *Philippe V* : c'eſt *Louville*, ſon gentilhomme, ſon favori, l'homme de confiance du miniſtre *Colbert de Torci*, qui lui parle

ainſi de ſon roi. *Il eſt faible, timide, irréſolu, n'a jamais de volonté, peu de ſentiment. Le reſſort qui détermine les hommes n'eſt pas en lui; Dieu lui a donné un eſprit ſubalterne.*

Les petites intrigues du palais occupent plus de deux volumes entiers. Le cardinal d'*Etrées*, ambaſſadeur à Madrid à la place de *Marſin*, devient l'ennemi déclaré de la princeſſe des *Urſins*, qui gouverne la jeune reine, & la reine gouverne le roi ſon mari. *Louis XIV* prend parti contre la princeſſe, & enfin la fait renvoyer. La reine pleure; elle eſt inconſolable. Il y avait entre elle & cette princeſſe une amitié fondée ſur ce beſoin d'une confiance réciproque, qui rend ſi ſouvent les femmes néceſſaires les unes aux autres. Le rédacteur ne dit pas tout; & on peut douter même qu'il ait été inſtruit de tout. Il ne parle point de cette plaiſante apoſtille que mit madame des *Urſins* à une lettre interceptée, qui fit tant de bruit dans l'Europe. On lui reprochait dans la lettre, d'avoir épouſé ſecrétement un français attaché à elle, nommé d'*Aubigni*. Elle écrivit en marge: *Pour épouſé, non.*

Ces tracaſſeries ne finirent que par ſon exil; elles recommencèrent à ſon rappel.

Les jalouſies toujours renaiſſantes entre les courtiſans français de *Philippe*, & ſes courtiſans eſpagnols; les cabales du confeſſeur & celles des autres moines, ne finiſſent point. Ce ſont des matériaux pour un *Suétone*. Les affaires politiques & militaires en ſerviraient à *Tite-Live*. C'eſt-là malheureuſement que les mémoires du maréchal *Adrien* duc de *Noailles*, manquent au rédacteur. Ce fil de l'hiſtoire eſt interrompu depuis l'année 1711, juſqu'à la mort de

Louis XIV. On y perd toutes les anecdotes que la curiofité du public recherche avec tant d'avidité fur la vie privée de ce monarque, fur celle de fa famille & de toute fa cour. C'eft le temps où il perdit fon fils unique, regardé comme un bon prince, & le duc de *Vendôme*, l'amour de la France, le reftaurateur de l'Efpagne, le digne defcendant de *Henri IV*. Ces morts font bientôt fuivies de celles de fon petit-fils, le duc de *Bourgogne*, l'efpérance de l'Etat; & il perd dans la même femaine la ducheffe de *Bourgogne*, & le duc de *Bretagne*, frère aîné de *Louis XV*, alors au berceau. Toutes ces victimes précieufes tombent prefqu'en même temps, & font portées dans le même tombeau. Peu de jours après il voit encore expirer fon autre petit-fils, frère du duc de *Bourgogne* & du roi d'Efpagne. La reine d'Efpagne les accompagne bientôt à l'âge de vingt-fix ans. Enfin, *Louis XIV* fuit toute fa famille; il meurt entre les bras de madame de *Maintenon* & du jéfuite *le Tellier*. Il meurt avec une piété fincère, mais trompé. Il laiffe l'Eglife gallicane en combuftion, défolée par *le Tellier*; toute la nation languiffant dans la misère, & conſternée de dix ans de défaites & de malheurs de toute efpèce. Ses dettes montaient à deux milliars fix cents millions, ce qui fait quatre milliars & environ cinq cents mille livres de notre monnaie courante; c'eft deux fois plus d'efpèces qu'il n'en exifte dans le royaume.

Remarquons que parmi les dettes de ce prince, on trouve dans le dépouillement qu'en fit M. de *Fourbonais*, cent trente-fix mille livres pour le pain des prifonniers que le jéfuite *le Tellier* avait fait

renfermer à la baſtille, à Vincennes, à Pierre-en-Scize, à Saumur, à Loche, ſous le prétexte de janſéniſme.

Tous ces déſaſtres avaient commencé à la mort de *Colbert*, qui laiſſa en mourant la recette égale à la dépenſe dans l'année 1683. Depuis cette époque l'édifice élevé par lui s'écroula inſenſiblement. Les malheurs de la guerre, les querelles de religion, l'incapacité des miniſtres, les perſécutions des confeſſeurs du roi, les déprédations des traitans, firent enfin de la France ſi floriſſante, un objet de pitié.

Les recueils d'*Adrien de Noailles* donnent peu de lumières ſur les anecdotes de ces temps malheureux. Il faut eſpérer qu'on ſera plus éclairé par les vrais mémoires d'*Hector de Villars*, qu'on pourra joindre avec ceux d'*Adrien de Noailles.*

Après la mort de *Louis XIV*, le duc *Adrien de Noailles* joua un grand rôle. Le duc d'*Orléans*, déclaré au parlement de Paris régent abſolu du royaume, changea dès le lendemain toute l'adminiſtration du feu roi, ſelon l'uſage des propriétaires, qui font ordinairement tout le contraire de ce qu'ont fait ceux auxquels ils ſuccèdent.

Aux bureaux des miniſtres de *Louis XIV*, on ſubſtitua des conſeils, d'abord applaudis par la nation, mais dont on ſe dégoûta bientôt, & que le régent fut obligé d'abolir. Ces nouveaux conſeils, & toute cette forme d'adminiſtration avaient été arrangés par le marquis de *Canillac*, le préſident de *Maiſons*, & le marquis d'*Effiat*. *Maiſons* devait être garde des

ſceaux.

ſceaux. *Longepierre*, auteur de quelques déclamations intitulées tragédies, aurait tenu la plume. Nous trouverons peut-être ces particularités dans les mémoires du maréchal de *Villars*, & dans ceux du duc de *Luynes*. *Adrien de Noailles* fut à la tête du conſeil des finances, ſous le maréchal de *Villeroi*, qui ne ſe mêlait de rien. *Noailles*, capitaine des gardes, élevé à la cour, ayant été occupé dans les négociations & dans les armées, était tout neuf dans l'adminiſtration des finances; mais ſon eſprit ſemblait facile, appliqué, ardent au travail, capable de s'inſtruire de tout, & de travailler dans tous les genres.

Nous ne retracerons point ici l'hiſtoire des afflictions qui tourmentaient alors les deux branches de la maiſon de France & d'Eſpagne; la longue & funeſte maladie de *Philippe V*, qui affaiblit les organes de ſa tête; ſon mariage avec une héritière du duché de Parme, qui commença ſon règne par chaſſer la princeſſe des *Urſins*, accourue au-devant d'elle pour la ſervir; les jalouſies qui aigrirent le conſeil du roi d'Eſpagne contre le régent de France; les diverſes factions qui partagèrent la France; factions qui conſiſtaient plutôt en parties de plaiſirs & en diſcours, qu'en projets politiques, & qui formaient un étrange contraſte avec la miſère de l'Etat. Nous ne dirons point comment la ducheſſe de *Berri*, fille du régent, fut près d'épouſer un gentilhomme d'une ancienne maiſon de Périgord, nommé le comte de *Riom*, à l'exemple de *Mademoiſelle*, couſine germaine de *Louis XIV*, qui épouſa en effet le comte de *Lauzun*, & à l'exemple de tant d'autres mariages dans les

ſiècles paſſés. Nous ne répéterons point les calomnies horribles & abſurdes répandues alors par toutes les bouches & dans tous les libelles. Le rédacteur circonſpect laiſſe à peine entrevoir ces infamies. Le gouvernement du royaume était d'autant plus difficile qu'il y avait plus de conſeils. La principale difficulté venait des énormes dettes de l'Etat, & de la diſette abſolue d'argent.

On ſait aſſez que dans ces diſettes qui ont ſi ſouvent effrayé la France, l'argent n'a point péri; une partie a paſſé dans les pays voiſins, une autre a été cachée dans les coffres des traitans, enrichis du malheur général. En 1625, avant que le cardinal de *Richelieu* eût affermi ſon pouvoir, on avait ordonné qu'une chambre de juſtice ſerait établie tous les dix ans pour reprendre des mains des traitans les deniers qu'ils avaient gagnés avec le roi. Cette méthode, depuis la chambre de juſtice de 1625, n'avait été pratiquée qu'au temps de la chute de *Fouquet*. Le duc de *Noailles* la crut néceſſaire. On peut voir dans le livre inſtructif de M. de *Fourbonais*, & dans les écrits de ce temps-là, mêlés de vrai & de faux, qu'on condamna ceux qui avaient traité avec le roi, à lui donner environ deux cents vingt millions, appartenant réellement au peuple, ſur qui on les avait levés. De ces deux cents vingt millions, il n'entra que très-peu de choſe dans ce qu'on appelle les coffres du roi. La facilité du régent répandit preſque tout entre des courtiſans & des femmes. Il y eut quelques gens d'affaires condamnés par la chambre de juſtice à être pendus; mais ils furent ſauvés par leur bourſe.

Si on veut s'inſtruire à fond du chaos & de la déprédation des finances, il faut lire ce qui a été écrit par les frères *Pâris* & par leurs adverſaires ſur le ſyſtème de *Laſs*. Ce fut une maladie épidémique, qui, après avoir attaqué la France pendant deux ans, & l'avoir fait preſque périr, alla ravager pendant ſix mois la Hollande & l'Angleterre. Les ſyſtèmes des calculateurs ſur l'origine du monde, ſur les montagnes formées par les mers, ſur la terre formée par les comètes, ne ſont que des folies de philoſophe; mais le ſyſtème de *Laſs* fut une drogue de charlatan, qui empoiſonnait des royaumes.

Pendant les convulſions de cette peſte univerſelle, arriva la peſte réelle de Marſeille, dont à peine on parla, quoique elle eût enlevé plus de ſoixante mille citoyens; arriva de plus une guerre entre le régent & le roi d'Eſpagne, dont on parla moins encore. Tous ces événemens ſont dépoſés dans la multitude immenſe d'hiſtoires générales & particulières qui ſurchargent l'Europe, & ſurtout la France.

Parmi les viciſſitudes des cours, ce n'en eſt pas une médiocre de voir le duc de *Noailles*, au bout de deux ans d'adminiſtration, exilé par les intrigues d'un abbé *Dubois*, que lui & le marquis de *Canillac* n'appelaient jamais que *l'abbé Friponau*, autrefois ſous-précepteur, par haſard, du duc d'*Orléans*, l'ayant ſervi depuis dans ſes plaiſirs, & que nous avons vu enfin cardinal, occuper à Cambrai la place de *Fénélon*, celle de *Richelieu* & de *Mazarin* dans le miniſtère, & mourir comme *Rabelais*. Le duc de *Noailles* s'était moqué plus d'une fois des études de l'abbé *Dubois* à Brive-la-Gaillarde, où ſon père avait été apothicaire

& chirurgien ; & l'abbé envoya le duc de *Noailles* à Brive-la-Gaillarde.

Une viciſſitude plus grande qui ſervirait à inſtruire les hommes, ſi quelque choſe les pouvait inſtruire, fut l'élévation du cardinal de *Fleuri*, & la chute du prince de *Condé*, M. *le Duc*, premier miniſtre après la mort ſubite du duc d'*Orléans*.

Puis vient la guerre heureuſe de 1733, où *Adrien de Noailles* devenu maréchal de France ſe diſtingua ; puis la guerre injuſte qu'une cabale de cour fait entreprendre pour dépouiller la fille de l'empereur *Charles VI*, malgré la foi des traités & les promeſſes les plus ſacrées ; enfin la guerre malheureuſe de 1756 qui fait perdre au roi *Louis XV* tout ce qu'il poſſédait dans le continent des grandes Indes, & dans celui de l'Amérique, & qui replongea l'Etat dans la pauvreté affreuſe où il avait été réduit à la mort de *Louis XIV*; pauvreté qui a été ſuivie du luxe le plus brillant comme le plus frivole, dans Paris, ville agrandie & embellie au milieu des diſgraces publiques. C'eſt une contradiction frappante, mais ordinaire : car dans les malheurs de l'Etat, il y a toujours un grand nombre d'hommes, ſoit ſeigneurs, ſoit parvenus, qui s'étant enrichis par les miſères du peuple, viennent étaler leur faſte, tandis que les opprimés ſe cachent.

Adrien, maréchal, duc & pair, de France, mourut retiré à Paris loin de ce faſte turbulent, à l'âge d'environ quatre-vingt-huit ans. C'eſt par-là que tout finit, & c'eſt une réflexion dont trop peu d'hommes profitent pour ſe retirer du monde, quand le monde ſe retire d'eux.

Sur une nouvelle épître de Boileau à M. de Voltaire : lettre anonyme adressée aux auteurs du journal encyclopédique.

MESSIEURS,

J'AI lu depuis peu, une épître adressée à M. de *Voltaire*, sous le nom de *Boileau*. *Boileau* est mort ; & quand nous ne le saurions pas, cet ouvrage suffirait pour nous en convaincre. En général, il est rare qu'un homme qui n'a pas le courage de se servir de son propre nom, ait la force de porter celui d'autrui. Mais je ne sache point que depuis feu *Cotin*, qui en a donné l'exemple, le nom de *Despréaux* ait été aussi étrangement prostitué ; il semblerait du moins, qu'un homme qui se hasarde à faire parler le législateur de notre poësie, devrait avoir lu *l'art poëtique*. Le téméraire qui évoque aujourd'hui les manes de *Boileau*, ou n'a jamais lu ses préceptes, ou les a parfaitement oubliés.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Voilà comme parlait le véritable *Boileau* ; voici comme écrit son pseudonyme. Je vais vous citer d'abord de sa prose, & ensuite de ses vers.

„ L'ombre de *Boileau*, dit-il dans un avertisse-
„ ment fort aigre, ayant porté ses regards parmi nous,
„ n'y a vu, d'un côté, *que la foule de ses détracteurs*,
„ *aussi* nombreux *que la foule des sots ;* de l'autre, le

„ petit nombre éclairé de ſes admirateurs *puſillanimes* „ *& ſans courage.* „ Vous demanderez pourquoi l'auteur traite ſi mal ceux qu'il appelle *le petit nombre éclairé* des admirateurs de *Boileau*? Je n'en ſais rien, non plus que vous; mais je crois ſavoir, comme vous, que ſi ce ſont les détracteurs qui ſont *auſſi nombreux que les ſots*, ils ne le ſont pas autant que *la foule des ſots;* & que ſi c'eſt la foule des détracteurs qui égale celle des ſots, elle eſt juſtement *auſſi nombreuſe*, mais non pas auſſi *nombreux.*

Au bas de la page 7, je trouve ces vers :

Dès qu'un aſtre brillant s'élevait *dans notre âge*,
En éclairant mes yeux, il *obtint* mon hommage.

Dans notre âge, eſt certainement une cheville dont maître *Adam* n'aurait pas voulu. Cela ne veut pas dire la même choſe que *dans notre temps*, & *dans notre temps* ſerait encore une expreſſion impropre, lorſque *Boileau* parle à M. de *Voltaire ;* car le temps de l'un n'eſt point celui de l'autre. *Un aſtre brillant* ne ſe lève point *dans un âge.* Et pour ce qui eſt de dire, *dès qu'un aſtre brillant ſe levait*, *il obtint*, au lieu de *il obtenait*, j'ai quelque idée que, lorſque je feſais mes humanités au collége du Pleſſis, ſi je fuſſe tombé dans ce ſolé-ciſme, le bon M. *Jacquin*, qui aime qu'on parle français, m'aurait fait donner une férule.

Je ne crois pas qu'il eût toléré davantage ces étranges expreſſions : *Sous couleur d'illuſtrer Corneille* & ſa mémoire; *ſous couleur* eſt bien barbare, & je ne crois pas que perſonne ſache de quelle couleur eſt la *couleur d'illuſtrer.* Celle-là n'eſt point ſortie du priſme newto-nien ; & ſi l'auteur eût eu, comme M. *Guillaume*, la ſageſſe de conſulter ſon teinturier, il n'aurait pas

inventé à lui tout ſeul cette *couleur* extraordinaire qui ne l'illuſtrera pas, ou du moins pas plus que l'hémiſtiche ſuivant :

Tu viens, *loueur* perfide.

On dit bien, non point en vers, mais en proſe très-familière, un *loueur de carroſſes*, & c'eſt le ſeul ſens dans lequel le mot *loueur* ſoit français ; mais il n'eſt jamais tolérable de dire *loueur perfide*, à moins que la voiture ne caſſe.

On dit bien encore *ombragé d'un panache*, on dit *un cheval ombrageux;* mais on ne dit pas, & l'on n'imprime point *un orgueil qui s'ombrage d'un homme*, comme dans ces vers :

Quiconque eſt ſans génie, eſt ſûr de ton ſuffrage ;
Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage.

J'ignore ſi c'eſt ainſi qu'écrivent les morts ; mais certainement aucune de ces expreſſions n'eſt de la langue des vivans.

Encore un exemple d'une façon de parler peu commune, à la page 22 : le faux *Boileau* dit ; *c'eſt de toi qu'on a pris la méthode de bannir toute règle, de ſe faire un art, d'avoir chacun ſon genre ;*

D'imaginer ſans ceſſe une ſottiſe rare,
Et pour ſe diſtinguer, tâcher d'être bizarre.

La langue aurait voulu *de tâcher d'être bizarre*, & la phraſe ne pourrait pas ſe finir régulièrement d'une autre manière ; mais le vers n'y aurait pas été, & l'auteur a mieux aimé que le vers fût contre la langue. Il a cru qu'avec le nom de *Boileau*, on pouvait ſe

mettre au-dessus des règles ; ce n'est pas ainsi que le vrai *Boileau* avait acquis le droit d'en imposer aux autres écrivains, & de poursuivre les *Clémens* de son siècle. (*a*)

Avant que d'écrire, disait ce grand-homme, *apprenez à penser.*

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre. (*b*)

Croit-on qu'avec une si juste sévérité, pour toute expression obscure, il eût vu de bon œil les vers de son pseudonyme, dont la figure favorite est l'amphibologie ; témoin cet hémistiche,

Quoique jeune, inconnu,

qui peut également signifier, *quoique jeune & inconnu*, ou *inconnu quoique jeune*. Les doctes prétendent même que ce dernier sens est réellement celui de l'auteur, qui ne conçoit pas qu'on puisse être inconnu dans sa jeunesse, parce que *quoique jeune il s'est fait connaître*, à ce qu'il pense, très-avantageusement, par des satires mordantes contre quelques poëtes qui écrivent mieux que lui, & des imputations graves contre tous les philosophes qui n'auront jamais avec lui rien de commun.

Un peu plus bas sont ces vers énigmatiques :

Jamais de mes rivaux bassement envieux,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.

(*a*) Voyez *les Observations critiques* de M. *Clément*, dans lesquelles on trouve, page 251, ces paroles aussi absurdes qu'injustes : „ Le philosophe „ aime avec une tendre humanité *le Lapon & l'Orang-Outang* qu'il ne verra „ jamais ; afin de regarder comme étranger son compatriote qu'il voit tous „ les jours ; „ & beaucoup d'autres traits de ce même genre, que les Grecs appelaient συκοφαντια.

(*b*) Art poët.

L'auteur veut-il dire que ſes rivaux *étaient baſſement envieux?* veut-il dire qu'il ne fut jamais *baſſement envieux de ſes rivaux?* veut-il dire qu'il ne *ferma pas les yeux de ſes rivaux au mérite?* veut-il dire qu'il ne *ferma pas ſes yeux* au mérite de ſes rivaux? veut-il dire..... car on pourrait encore trouver trois ou quatre ſens à cette phraſe. Si c'eſt-là de la richeſſe, elle eſt d'une eſpèce rare, & ce n'eſt du moins ni du bon goût, ni de la clarté.

Voici un autre paſſage où vous trouverez à la fois amphibologie & ſolécisme.

D'outrager le bon ſens, les mœurs, & la décence,
Des talens dont toi-même en ſecret tu fais cas.

Sont-ce *les mœurs & la décence des talens?* le ſens ſerait abſurde. Eſt-ce *d'outrager des talens?* mais pourquoi le verbe *outrager* gouverne-t-il l'article *les* dans le premier vers, & l'article *des* dans le ſecond? Il fallait *les talens*, pour que la phraſe fût françaiſe; & en ôtant le ſolécisme, l'auteur aurait ſupprimé l'amphibologie. Mais il aime trop celle-ci pour s'en priver. *Deſpréaux* diſait:

Les ſtances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.

Son ſecrétaire actuel écrit:

Car ton eſprit ſans frein dans ſes jeux médiſans,
Ne ſait point ſe borner aux traits fiers & plaiſans
D'un bon mot qui nous pique, &c.

L'art poëtique veut

Que toujours dans vos vers le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hémiſtiche, en marque le repos.

Le prétendu *Boileau* fait bonnement imprimer ces lignes :

Plein de courage, armé d'une ſavante audace.
. . . .
Dans ce nombre effrayant d'auteurs, dont les écrits
Menacent, chaque jour, de noyer tout Paris.

Indépendamment de l'extraordinaire harmonie de ces vers, remarquez qu'on dit bien que *Paris eſt inondé d'écrits*, de mauvais écrits, de vers ridicules & de proſe impertinente ; mais qu'on ne ſaurait dire qu'il en ſoit *noyé*, *ni menacé d'être noyé*. Cet écrivain n'a pas médité, comme il le devait, le livre de l'abbé *Girard*. L'autre *Boileau* aurait montré à l'abbé *Girard* à le faire.

Il ne rempliſſait pas ſes vers avec des chevilles. Il exige

Que toujours le bon ſens s'accorde avec la rime.

Mais l'uſurpateur de ſon nom fait ces vers :

Voyons qui de nous deux, *par une ſage loi*,
A fait de la ſatire un plus utile emploi.

L'oreille délicate du vieux *Boileau* ſentait qu'

Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.

Il nous preſcrit

De fuir des mauvais ſons le concours odieux.

Il ſe ſerait reproché ces vers de ſon imitateur :

Amoureux de la *gloire* & de la vérité,
Mon eſprit ne put *voir*, ſans être révolté, &c.

La ſorte de conſonnance de *gloire* & de *voir* lui aurait déplu ; mais quant à ceux-ci ,

Hé bien donc *raiſonnons;* car toujours *badiner*,
Turlupiner , railler , ſans jamais *raiſonner ;*

il s'en ferait moqué toute ſa vie.

Voici encore quelques paſſages d'une étonnante verſification.

Ma muſe ſe moquant,
Parſemait ſes écrits,
Du ſel le plus piquant,
Pour vaincre des eſprits.

. . . .

Les lecteurs amuſés
Pardonnaient en riant,
D'être déſabuſés ,
Au naïf enjoûment.

. . . .

Si l'ardeur de briller
En tout genre d'écrire,
La licence à penſer,
L'audace de tout dire,
L'art de tout effleurer,

. . . .

Le clinquant merveilleux,
Pour éblouir les ſots,
Et le fatras pompeux,
Monté ſur les grands mots,

. . . .

Voltaire, c'eſt ainſi
Que tes beautés fragiles,

De ton ſiècle ébloui
Charment les yeux débiles.
. . . .
Ne ſe trouve en lambeaux,
Par-tout dans tes ouvrages ;
Et que tous ces oiſeaux
Reprenant leur plumage,
De furtives couleurs,
Le corbeau dépouillé,
Ne ſoit des ſpectateurs,
Sifflé, moqué, raillé.

Qu'eſt-ce que tout cela ? De méchans vers de ſix ſyllabes en rimes croiſées, ou de méchans vers alexandrins à rimes plates ? Ni l'un ni l'autre ; c'eſt de la proſe plate & monotone, & qu'on oſe appeler vers & donner à *Boileau*. Et c'eſt en mettant plus de quarante lignes de cette force dans une pièce qui n'en a pas quatre cents, & à laquelle on a dû travailler plus de deux ans, puiſqu'elle répond à une autre, qui depuis plus de deux ans eſt publique ; c'eſt avec ce degré de talent, d'étude, de lumière, & de goût, qu'on s'érige en *Ariſtarque* de tous les poëtes & de tous les philoſophes vivans, & qu'on inſulte nommément MM. de *Voltaire*, d'*Alembert*, *Diderot*, *Marmontel*, *Saurin*, *Thomas*, de *St Lambert*, du *Belloi*, *Delille*, de *la Harpe*, & plus qu'eux tous encore, *Boileau*, ſous le nom duquel on met tant de ſottiſes. Ah ! vanité, vanité, que tu ſerais laide, ſi tu n'étais pas ridicule !

J'ai l'honneur d'être, &c.

Sur une ſatire en vers de M. Clément, intitulée : Mon dernier mot.

NOUS crûmes, en liſant les premiers vers de cet ouvrage, reconnaître un peintre qui voulait imiter la touche de M. de *Rullière*, dans ſon épître *ſur la diſpute*, l'un des plus agréables ouvrages de nôtre ſiècle ; mais l'auteur de *mon dernier mot* s'écarte bientôt de ſon modèle. Il dit du mal de tous ceux qui ſont honneur à la France, à commencer par M. de *Rullière* lui-même ; & il proteſte qu'il en uſera toujours ainſi. Il ſe vante d'imiter *Boileau* dans le reſte de ſa ſatire ; mais il nous ſemble que pour imiter *Boileau*, il faut parler purement ſa langue, donner à la fois de bonnes inſtructions & de bonnes plaiſanteries, ſurtout ne condamner les vers d'autrui que par des vers excellens.

Voici des vers de la ſatire de M. *Clément*.

De Boileau, diront-ils, miſérable copiſte,
D'un pas timide il ſuit ſon modèle à la piſte ;
Si l'un n'eût *point* raillé ni Pradon ni Perrin,
L'autre n'eût *point* ſifflé Marmontel ni Saurin.

Ces deux *points* ſont des ſolécïſmes qu'on ne paſſerait pas à un écolier de baſſe claſſe.

Ce qui eſt pire qu'un ſolécïſme, c'eſt la plate imitation de ces vers plein de ſel :

Avant lui Juvénal avait dit en latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux ſermons de Cotin.

C'eſt malheureuſement l'âne qui veut imiter le petit chien careſſé du maître.

Mais ce qu'il y a de plus impardonnable encore, c'eſt l'inſolence d'inſulter par leur nom deux académiciens d'un mérite diſtingué. Il s'eſt imaginé que *Boileau* ayant réuſſi, quoiqu'il eût inſulté *Quinault* très-mal-à-propos, lui, *Clément*, réuſſirait de même en nommant & en dénigrant, à tort & à travers, tous les bons écrivains du ſiècle. Il devait ſentir qu'il n'y a aucun mérite, mais beaucoup de honte & peut-être de danger, à dire des injures en mauvais vers.

Et moi je ne pourrai démaſquer la ſottiſe !
Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux.

Voilà certainement une groſſièreté qu'on ne peut excuſer: car il n'y a pas un homme de lettres dans Paris qui ne ſache que le caractère de M. d'*Alembert*, dans ſes mœurs & dans ſes écrits, eſt préciſément le contraire de l'affectation & du précieux.

Le peu que nous avons d'écrits de M. le marquis de *Condorcet* ne peut ennuyer qu'un ignorant, incapable de les entendre. C'eſt le comble de l'impertinence de dire, d'imprimer qu'un homme, quel qu'il ſoit, eſt un impertinent: c'eſt une injure puniſſable qu'on n'oſerait dire en face, & pour laquelle un gentilhomme ſerait condamné à quelques années de priſon. A plus forte raiſon une injure ſi groſſière, ſi vague, ſi ſotte, mais ſi inſultante, dite publiquement par le fils d'un procureur à un homme tel que M. *Dorat*, eſt un délit très-puniſſable.

Dorat dont vous prônez le jargon en tout lieu,
Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu ?
Et par vos bons avis, penſez-vous que Delille
Puiſſe autre choſe enfin que rimer à Virgile ?

Voilà des ſottiſes un peu moins atroces & qui ſentent moins l'homme de la lie du peuple; mais il n'y a dans ces vers ni eſprit, ni fineſſe, ni grâce, ni imagination; & ils ſont encore infectés d'un autre ſolécisme: *Penſez-vous que Delille puiſſe, par vos bons avis, autre choſe que rimer à Virgile?* on ne peut dire: *Je peux autre choſe que haïr un mauvais poëte inſolent.* Ce tour n'eſt pas français, & j'en fais juge l'académie entière. Mais je fais juge tout le public avec elle de l'excès d'impertinence, (& c'eſt ici que le mot d'impertinence eſt bien placé,) de cet excès, dis-je, avec lequel un ſi mauvais écrivain oſe inſulter plus de vingt perſonnes reſpectables par leurs noms, par leurs places, par leurs talens, ſans avoir jamais peut-être pu parler à aucune d'elles.

Avertiſſement d'une édition de l'éloge & des penſées de Paſcal, donnée par M. de Voltaire en 1778.

Il eſt un homme de l'ancienne chevalerie & de l'ancienne vertu, conſtitué dans une eſpèce de dignité qui ne peut guère être exercée que par un ou deux hommes dans un ſiècle.

Cet homme égal à *Paſcal* en pluſieurs choſes, & très-ſupérieur en d'autres, fit préſent, en 1776, à quelques-uns de ſes amis d'un recueil nouvellement imprimé de toutes les penſées de ce fameux *Paſcal.*

La plupart de ces monumens de philoſophie & de religion, ou avaient été négligés par les rédacteurs, pour ne laiſſer paraître que certains morceaux choiſis, ou avaient été ſupprimés par la crainte d'irriter la fureur des jéſuites; car les jéſuites perſécutaient alors

avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de *Pascal*, & *Arnauld* fugitif, & les débris de Port-royal détruit, & les cendres des morts dont on violait la sépulture.

La persécution religieuse qui souilla malheureusement & en tant de manières la fin du beau règne de *Louis XIV*, fit place au règne des plaisirs sous *Philippe d'Orléans*, régent du royaume, & recommença sourdement après lui sous le ministère d'un prêtre longtemps abbé de cour.

Fleuri ne fut pas un cardinal tyran ; mais c'était un petit génie, entêté des prétentions de la cour de Rome, & assez faible pour croire les jansénistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les *Pascal*, les *Arnauld*, les *Nicole* même, & quelques autres chefs de parti ou éloquens, ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulsionnaires des rues ayant succédé aux pères de cette Eglise, le jansénisme tomba avec eux dans la fange. Les jésuites insultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me souviens que le jésuite *Buffier*, qui venait quelquefois chez le dernier président de *Maisons* mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansénistes, lui dit : *Et ego in interitu vestro, ridebo vos, & subsanabo.* Le jeune *Maisons*, qui étudiait alors *Térence*, lui demanda si ce passage était des Adelphes ou de l'Eunuque ? Non, dit *Buffier;* c'est la sagesse elle-même qui parle ainsi dans son premier chapitre des Proverbes.

Voilà un proverbe bien vilain, dit M. de *Maisons*, vous vous croyez donc la sagesse, parce que vous riez à la mort d'autrui ! prenez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce

Ce jeune homme de la plus grande eſpérance a été prophète. On a ri à la mort du janſeniſme & du moliniſme, & de la grâce concomitante, & de la médicinale, & de la ſuffiſante, & de l'efficace.

Quelle lumière s'eſt levée ſur l'Europe depuis quelques années! Elle a d'abord éclairé preſque tous les princes du Nord. Elle eſt deſcendue même juſque dans les univerſités. C'eſt la lumière du ſens commun.

De tant de diſputeurs éternels, *Paſcal* ſeul eſt reſté, parce que ſeul il était un homme de génie. Il eſt encore debout ſur les ruines de ſon ſiècle.

Mais l'autre génie qui a commenté depuis peu quelques-unes de ſes penſées, & qui les a données dans un meilleur ordre, eſt ce me ſemble autant au-deſſus du géomètre *Paſcal*, que la géométrie de nos jours eſt au-deſſus de celle des *Roberval*, des *Fermat*, & des *Deſcartes*.

Je crois rendre un grand ſervice à l'eſprit humain en feſant réimprimer cet *Eloge de Paſcal*, qui eſt un portrait fidelle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de deſſiner de tels traits. Peu de connaiſſeurs démêleront d'abord l'art & la beauté du pinceau.

Je joins les penſées du peintre à celles de *Paſcal*, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne ſont pas dans le même goût; mais je crois qu'elles ont plus de vérité & de force. *Paſcal* eſt commenté par un géomètre plus profond que lui, & par un philoſophe, j'oſe le dire, beaucoup plus ſage. Ce philoſophe véritable tient *Paſcal* dans ſa balance, & il eſt plus fort que celui qu'il pèſe.

Le louant eſt plus véritablement philoſophe que le loué; cet éditeur écrit comme le ſecrétaire de

Marc-Aurèle, & *Pascal* comme le secrétaire de Port-royal. L'un semble aimer la rectitude & l'honnêteté pour elles-mêmes, l'autre par esprit de parti. L'un est homme & veut rendre la nature humaine honorable; l'autre est chrétien parce qu'il est janséniste. Tous deux ont de l'enthousiasme & embouchent la trompette; l'auteur des notes pour agrandir notre espèce, & *Pascal* pour l'anéantir. *Pascal* a peur, & il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur; l'autre s'abandonne à son courage & le communique. Que puis-je conclure? que *Pascal* se portait mal, & que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

Après le second paragraphe de l'article III des pensées, on trouvera une dissertation attribuée à M. de *Fontenelle*, sur un objet qui doit profondément intéresser tous les hommes. Je ne crois pas que *Fontenelle* soit l'auteur d'un ouvrage si mâle & si plein. Ce que je sais, c'est qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé, & équitable, lirait le procès du genre-humain.

Ce livre n'est pas fait pour ceux qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant, qui osera le lire & le méditer, sera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.

Lecteurs sages, remarquez que *Pascal*, ce coryphée des jansénistes, n'a dit dans tout ce livre sur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus serrée & plus mâle.

Mais peut-on s'aveugler à ce point, & être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes! Grand Dieu! un

reste d'Arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux, & usuriers, serait le dépositaire de tes secrets! Cette horde barbare serait plus ancienne que les sages Chinois, que les brachmanes qui ont enseigné la terre, que les Egyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monumens! Cette chétive nation serait digne de nos regards pour avoir conservé quelques fables ridicules & atroces, quelques contes absurdes infiniment au-dessous des fables indiennes & persannes! & c'est cette horde d'usuriers fanatiques qui vous en impose, ô *Pascal!* & vous donnez la torture à votre esprit, vous falsifiez l'histoire, vous faites dire à ce misérable peuple tout le contraire de ce que ses livres ont dit! Vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait! & cela pour plaire à quelques jansénistes qui ont subjugué votre imagination ardente, & perverti votre raison supérieure.

Port-royalistes, & ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes; tous ont crié: Croyez aux livres juifs dictés par DIEU même, & détestez le judaïsme. Chantez les prières juives que vous n'entendez point, & croyez que le peuple de DIEU a condamné votre Dieu à mourir à une potence. Croyez que votre Dieu juif, la seconde personne de DIEU, coéternel avec DIEU le père, & né d'une vierge juive, a été engendré par une troisième personne de DIEU, & qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étaient que des hommes. Croyez qu'étant mort par le supplice le plus infame, il a par ce supplice même ôté de dessus la terre tout péché & tout mal, quoique depuis lui & en son nom la terre ait été inondée de plus de crimes & de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-royal & les fanatiques jésuites se sont réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthousiasme; & en même temps ils se sont fait une guerre mortelle. Ils se sont mutuellement anathématisés avec fureur, jusqu'à ce qu'une de ces deux factions dépossédées ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, sages lecteurs, des temps mille fois plus horribles, de ces énergumènes nommés papistes & calvinistes, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, & qui se poursuivirent par le fer, par la flamme, & par le poison, pendant deux cents années, pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la messe & pour la messe, qu'on égorgea tant d'innocens, tant de mères, tant d'enfans, dans la croisade contre les Albigeois; que les assassins de tant de rois ne les ont assassinés que pour la messe. Ne vous y trompez pas, les convulsionnaires qui restent encore en feraient tout autant, s'ils avaient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de *Damiens*.

O *Pascal!* voilà ce qu'ont produit les querelles interminables sur des dogmes, sur des mystères, qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Pascal a été géomètre & éloquent; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare; mais il n'y joignait pas la vraie philosophie. L'auteur de l'éloge indique avec adresse ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS

DE

LA POESIE

ET DE L'ELOQUENCE

DANS LA LANGUE FRANÇAISE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Les ouvrages qui terminent ce volume ont été constamment attribués à M. de *Voltaire* ; & comme nous n'avons aucune preuve qu'ils ne soient pas de lui , nous les plaçons dans cette édition.

Celui qui a pour titre, *Connaissance des beautés & des défauts de la poësie & de l'éloquence dans la langue française*, nous semble avoir été fait sous les yeux de M. de *Voltaire* par un de ses élèves. On y retrouve les mêmes principes de goût, les mêmes opinions que dans ses ouvrages sur la littérature. Il parut dans un temps où M. de *Voltaire* avait à combattre une cabale nombreuse, acharnée, formée par les hommes de lettres les plus célébres, n'ayant d'autre appui que celui de quelques jeunes gens en qui l'enthousiasme pour son génie l'emportait sur la jalousie, ou qu'il s'était attachés par des bienfaits. On voit, par ses lettres, qu'il leur donnait quelquefois le plan & les principales idées des ouvrages qu'il désirait opposer à ses ennemis.

Le *Panégyrique de St Louis* a passé pour être de M. de *Voltaire* dans le temps où il fut prononcé. Les traits heureux répandus dans cet

ouvrage ; l'eſprit philoſophique qui y règne, & qui était alors inconnu dans la chaire ; le ſtyle qui eſt à la fois ſimple & noble, mais éloigné de ce ſtyle oratoire, ſi propre à cacher ſous la pompe des mots le vide des idées ; tout cela nous porte à croire que cette opinion n'était pas deſtituée de fondement. On prétend que le prédicateur avait conſulté M. de *Voltaire* ſur un panégyrique qu'il avait fait lui-même : dans un moment d'humeur contre le mauvais ſtyle de ce ſermon, M. de *Voltaire* le jeta au feu. Cependant l'auteur, qui avait fondé ſur le ſuccès de ſon diſcours l'eſpérance de ſa fortune, était au déſeſpoir ; il fallait avoir un autre panégyrique, & l'apprendre en huit jours. M. de *Voltaire* eut pitié de lui, & fit en deux jours le diſcours qu'on trouve ici, & qui eut alors beaucoup de ſuccès.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS

DE

LA POESIE

ET DE L'ELOQUENCE.

AYANT accompagné en France plufieurs jeunes étrangers, j'ai toujours tâché de leur infpirer le bon goût, qui eft fi cultivé dans notre nation, & de leur faire lire avec fruit les meilleurs auteurs. C'eft dans cet efprit que j'ai fait ce recueil, pour l'utilité de ceux qui veulent connaître les vraies beautés de la langue françaife & en bien fentir les charmes.

On ne peut fe flatter de connaître une langue qu'à proportion du plaifir qu'on éprouve en lifant; mais cette facilité ne s'acquiert pas tout d'un coup; elle reffemble aux jeux d'adreffe, dans lefquels on ne fe plaît que lorfqu'on y réuffit.

J'ai vu plufieurs étrangers à Paris ne pas diftinguer fi une tragédie était écrite dans le ftyle des *Racines* & des *Voltaires*, ou dans celui des *Danchets* & des *Pellegrins*. Je les ai vus acheter les romans nouveaux, au lieu de Zaïde. Je me fuis aperçu que dans beaucoup de pays étrangers, les perfonnes les plus inftruites n'avaient pas un goût fûr, & qu'elles me

citaient ſouvent, avec complaiſance, les plus mauvais paſſages des auteurs célébres, ne pouvant diſtinguer dans eux les diamans vrais d'avec les faux. J'ai donc cru rendre ſervice à ceux qui voyagent & à ceux qui parlent français, dans la plupart des cours de l'Europe, en mettant ſous leurs yeux des pièces de comparaiſon, tirées des auteurs les plus approuvés qui ont traité les mêmes ſujets; c'eſt de toutes les méthodes que j'ai employées auprès des jeunes gens, celle qui m'a toujours le plus réuſſi; mais ces pièces de comparaiſon ſeraient inutiles pour former l'eſprit de la jeuneſſe, ſi elles n'étaient accompagnées de réflexions, qui aident des yeux peu accoutumés à bien obſerver ce qu'ils voient.

Je liſais, par exemple, il n'y a pas long-temps, avec un jeune comte de l'Empire, qui donne les plus grandes eſpérances, les traductions que *Malherbe* & *Racan* ont faites de cette ſtrophe d'*Horace*.

Pallida mors æquo pulſat pede
Pauperum tabernas regumque turres,
O beate Sexti.

Voici la traduction de *Racan*.

Les lois de la mort ſont fatales,
Auſſi-bien aux maiſons royales
Qu'aux taudis couverts de roſeaux.
Tous nos jours ſont ſujets aux parques;
Ceux des bergers & des monarques
Sont coupés des mêmes ciſeaux.

Celle de *Malherbe* eſt plus connue.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes lois;
Et la garde qui veille aux barrières du louvre
N'en défend pas nos rois.

Je fus obligé de faire voir à ce jeune homme pourquoi les vers de *Malherbe* l'emportent ſur ceux de *Racan*.

En voici les raiſons. 1°. *Malherbe* commence par une image ſenſible,

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre.

& *Racan* commence par des mots communs, qui ne font point d'image, qui ne peignent rien.

Les lois de la mort ſont fatales; nos jours ſont ſujets aux parques. Termes vagues, diction impropre, vice de langage; rien n'eſt plus faible que ces vers.

2°. Les expreſſions de *Malherbe* embelliſſent les choſes les plus baſſes. *Cabane* eſt agréable & du beau ſtyle, & *taudis* eſt une expreſſion du peuple.

3°. Les vers de *Malherbe* ſont plus harmonieux; & j'oſerais même les préférer à ceux d'*Horace*, s'il eſt permis de préférer une copie à un original. Je défendrais en cela mon opinion, en feſant remarquer que *Malherbe* finit ſa ſtance par une image pompeuſe, & qu'*Horace* laiſſe peut-être tomber la ſienne avec *O beate Sexti*. Mais en accordant cette petite ſupériorité à un vers de *Malherbe*, j'étais bien éloigné de comparer l'auteur à *Horace*. Je ſais trop la diſtance infinie qui eſt de l'un à l'autre. Un peintre flamand peut peindre un arbre auſſi-bien que *Raphaël*. Il ne ſera pas pour cela égal à *Raphaël*.

Ayant donc éprouvé que ces petites discussions contribuaient beaucoup à former & à fixer le goût de ceux qui voulaient s'instruire de bonne foi, & se procurer les vrais plaisirs de l'esprit, je vais sur ce plan choisir par ordre alphabétique les morceaux de poësie & de prose qui me paraissent les plus propres à donner de grandes idées & à élever l'ame, à lui inspirer cet attendrissement qui adoucit les mœurs, & qui rend le goût de la vertu & de la vérité plus sensible. Je mêlerai même quelquefois à ces pièces de prose & de poësie, de petites digressions sur certains genres de littérature, afin de rendre l'ouvrage d'une utilité plus étendue, & je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j'appelle classiques; je veux dire des auteurs qu'on peut mettre au rang des anciens qu'on lit dans les classes, & qui servent à former la jeunesse. Je cherche à l'instruire dans la langue vivante autant qu'on l'instruit dans les langues mortes.

AMITIÉ.

Il y a lieu d'être surpris que si peu de poëtes & d'écrivains aient dit en faveur de l'*amitié* des choses qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans *Corneille*, ni dans *Racine*, ni dans *Boileau*, ni dans *Molière*. *La Fontaine* est le seul poëte célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie. Il dit à la fin de la fable *des deux amis :*

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;

Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Le ſecond vers eſt le meilleur, ſans contredit, de ce paſſage. Le mot de *pudeur* n'eſt pas propre: il fallait *honte.* On ne peut dire, j'ai la *pudeur* de parler devant vous, au lieu de j'ai *honte* de parler devant vous; & on ſent d'ailleurs que les derniers vers ſont faibles; mais il règne dans ce morceau, quoique défectueux, un ſentiment tendre & agréable, un air aiſé & familier, propre au ſtyle des fables.

Je trouve dans la Henriade un trait ſur l'amitié beaucoup plus fort.

Il aimait, non en roi, non en maître ſévère,
Qui permet qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flammes;
Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames;
Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Cela eſt dans un goût plus mâle, plus élevé que le paſſage de *la Fontaine.* Il eſt aiſé de ſentir la différence des deux ſtyles qui conviennent chacun à leur ſujet.

Mais j'avoue que j'ai vu des vers ſur l'amitié qui me paraiſſent infiniment plus agréables. Ils ſont tirés d'une épître imprimée dans les œuvres de M. de *Voltaire.*

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite;
O tranquille amitié, félicité parfaite,

Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Et dans tous les états, & dans toutes les heures;
Sans toi tout homme eſt ſeul; il peut par ton appui,
Multiplier ſon être & vivre dans autrui.
Amitié, don du ciel, & paſſion du ſage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préſide à mes vers comme il règne en mon cœur.

Il y a dans ce morceau une douceur bien plus flatteuſe que dans l'autre. Le premier ſemble plutôt la ſatire de ceux qui n'aiment pas, & le ſecond eſt le véritable éloge de l'amitié. Il échauffe le cœur. On en aime mieux ſon ami quand on a lu ce paſſage.

Que j'aime ce vers!

Multiplier ſon être & vivre dans autrui.

Qu'il me paraît nouveau de dire que l'amitié doit être la ſeule paſſion du ſage; en effet, ſi l'amitié ne tient pas de la paſſion, elle eſt froide & languiſſante, ce n'eſt plus qu'un commerce de bienſéance.

Il ſera utile de comparer tous ces morceaux avec ce que dit, *ſur l'amitié*, madame la marquiſe de *Lambert*, dame très-reſpectable par ſon eſprit & par ſa conduite, & qui mettait l'amitié au rang des premiers devoirs.

„ La parfaite amitié nous met dans la néceſſité
„ d'être vertueux. Comme elle ne ſe peut conſerver
„ qu'entre perſonnes eſtimables, elle vous force à
„ leur reſſembler. Vous trouverez dans l'amitié, la
„ ſureté du bon conſeil, l'émulation du bon exemple,

„ le partage dans vos douleurs, le fecours dans vos „ befoins. „

Il eft vrai que ce morceau de profe ne peut faire le même plaifir, ni à l'oreille ni à l'ame, que les vers que j'ai cités. *La fentence*, dit Montagne, *preffée aux pieds nombreux de la poëfie, élance mon ame d'une plus vive fecouffe.* J'ajouterai encore, que les beaux vers en français font prefque toujours plus corrects que la profe. La raifon en eft que la difficulté des vers produit une grande attention dans l'efprit d'un bon poëte, & de cette attention continue, fe forme la pureté du langage; au lieu que dans la profe, la facilité entraîne l'écrivain, & fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de logique dans cette phrafe.

Comme l'amitié ne peut fe conferver qu'entre perfonnes eftimables, elle vous force à leur reffembler.

Si vous êtes déjà ami, vous êtes donc une de ces perfonnes eftimables. *A leur reffembler* n'eft donc pas jufte. Je crois qu'il fallait dire:

L'amitié ne fe pouvant conferver qu'entre des cœurs eftimables, elle vous force à l'être toujours.

Le partage dans vos douleurs eft encore une faute contre la langue, il fallait dire, on *partage vos douleurs*, on *prévient vos befoins.* Ces obfervations qu'on doit faire fur tout ce qu'on lit, fervent à étendre l'efprit d'un jeune homme & à le rendre jufte. Car le feul moyen de s'accoutumer à bien juger dans les grandes chofes, eft de ne fe permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore un paffage fur l'amitié, que je trouve plus tendre encore

que ceux que j'ai cités. Il eſt à la fin d'une de ces épîtres familières en vers, pour leſquelles M. de *Voltaire* me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du ſacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconſtance, ardens à ſe livrer;
Malheureux, dont le cœur ne ſait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

A M O U R.

JE me garderai bien, en voulant former des jeunes gens, de citer ici des deſcriptions de l'amour, plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de l'amour tirés de deux célébres poëtes, dont l'un, qui eſt feu *Rouſſeau*, n'a pas toujours parlé avec tant de bienſéance ; & l'autre qui eſt M. de *Voltaire*, a, ce me ſemble, toujours fait aimer la vertu dans ſes écrits.

Portrait de l'Amour, tiré de la Volière de Rouſſeau, ou de l'épître à madame d'Uſſé.

JADIS ſans *choix*, (*a*) les humains diſperſés,
Troupe féroce & nourrie au carnage,
Du ſeul inſtinct ſuivaient la loi ſauvage,
Se renfermaient dans les antres cachés,
Et de leurs troncs par la faim arrachés, (*b*)

(*a*) Terme oiſeux. (*b*) Vers dur.

Allaient,

Allaient, errans au gré de la nature,
Avec les ours difputer la pâture;
De ce chaos l'Amour *réparateur*, (*c*)
Fut de leurs lois le premier fondateur:
Il fut fléchir leurs humeurs indociles,
Les réunit dans l'enceinte des villes,
Des premiers arts leur donna les leçons,
Leur enfeigna l'*ufage* (*d*) des moiffons.
Chez eux logea l'Amitié fecourable,
Avec la Paix, fa fœur inféparable;
Et devant tout, dans les terreftres lieux,
Fit refpecter l'autorité des Dieux.
Tel fut ici le fiècle de *Cibelle*.
Mais à ce (*e*) *Dieu*, la terre enfin rebelle,
Se rebuta d'une fi douce loi,
Et de fes mains voulut fe faire un roi.
Tout auffitôt évoqué par la Haine,
Sort de fes flancs un monftre à forme humaine,
Refte dernier de ces cruels Typhons,
Jadis formés dans ces gouffres profonds.
D'un faible enfant il a le front timide;
Dans fes yeux brille une douceur perfide;
Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux mafque il abufe nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'infinue;
Puis tout-à-coup impérieux vainqueur,
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur:
Les trahifons, la noire tyrannie,
Le défefpoir, la peur, l'ignominie,

(*c*) Impropre.
(*d*) Impropre.
(*e*) *Dieu* eft trop près de *Cibelle*.

Et le tumulte, au regard effaré,
Suivent ſon char de ſoupçons entouré.
Ce fut ſur lui que la terre *ennemie*,
De ſa révolte *appuya l'infamie*: (*f*)
Bientôt ſéduits par ſes trompeurs appas,
Les *flots* d'humains *marchèrent* (*g*) ſur ſes pas.
L'Amour par lui dépouillé de puiſſance,
Remonte au ciel, ſéjour de ſa naiſſance.

Temple de l'Amour, tiré de la Henriade.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Aſie,
S'élève un vieux palais, reſpecté par les temps:
La nature en poſa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis la ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la nature.
Là, tous les champs voiſins, peuplés de myrtes verds
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les préſens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.
L'homme y ſemble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfeſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs;

(*f*) Mots impropres. (*g*) Les flots ne marchent pas.

Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple ſacré, les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues;
La molle Volupté ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaiſance,
Les Refus attirans, & les tendres Déſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les Plaiſirs.

De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre Jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le Repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.

C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette cour affreuſe,
Des plus tendres plaiſirs compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel. &c.

Ces deux deſcriptions morales de l'amour n'en ſont pas moins intéreſſantes pour cela. Celle qui eſt tirée de la Henriade eſt plus pittoreſque que l'autre, & d'un ſtyle plus coulant & plus correct; mais elle ne me paraît pas écrite avec plus d'énergie. Il y a ſeulement je ne ſais quoi de plus doux & de plus intéreſſant.

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata, dulcia ſunto.

Il faut voir à préſent comment l'archevêque de Cambrai, l'illuſtre *Fénélon*, auteur du Télémaque, a traité le même ſujet. Il a auſſi parlé de l'amour & de ſon temple.

„ On me conduiſit au temple de la déeſſe, elle en „ a pluſieurs dans cette île; car elle eſt particulière- „ ment adorée à Cythère, à Idalie, & à Paphos. „ C'eſt à Cythère que je fus conduit. Le temple eſt „ tout de marbre; c'eſt un parfait périſtile: les „ colonnes ſont d'une groſſeur & d'une hauteur qui „ rendent cet édifice très-majeſtueux; au-deſſus de „ l'architrave & de la friſe, ſont à chaque face de „ grands frontons où l'on voit en bas-relief toutes „ les agréables aventures de la déeſſe; à la porte du „ temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui „ viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais „ dans l'enceinte du lieu ſacré aucune victime. On n'y „ brûle point comme ailleurs la graiſſe des geniſſes „ & des taureaux. On n'y répand jamais leur ſang. „ On préſente ſeulement devant l'autel les bêtes

„ qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne „ ſoit jeune, blanche, ſans défauts, & ſans tache. On „ les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; „ leurs cornes ſont dorées, & ornées de bouquets de „ fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été préſentées „ devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, „ où elles ſont égorgées pour les feſtins des prêtres de „ la déeſſe.

„ On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parſu-„ mées, & du vin plus doux que le nectar. Les „ prêtres ſont revêtus de longues robes blanches, avec „ des ceintures d'or, & des franges de même au bas „ de leurs robes. On brûle nuit & jour ſur les autels „ les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment „ une eſpèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes „ les colonnes du temple ſont ornées de feſtons „ pendans. Tous les vaſes qui ſervent au ſacrifice „ ſont d'or; un bois ſacré de myrtes environne le „ bâtiment; il n'y a que des jeunes garçons & des „ jeunes filles d'une rare beauté qui puiſſent préſenter „ les victimes aux prêtres, & qui oſent allumer le feu „ des autels: mais l'impudence & la diſſolution dés-„ honorent un temple ſi magnifique. „

Je ne puis m'empêcher de convenir que cette deſcription eſt d'une grande froideur en comparaiſon de la poëſie que nous avons vue. Rien ne caractériſe ici le temple de l'amour. Ce n'eſt qu'une deſcription vague d'un temple en général. Il n'y a rien de moral que la dernière phraſe. Mais l'*impudence* & la *diſſolution* caractériſent la débauche & non pas l'amour. Tout le mérite de ce morceau me paraît conſiſter dans une proſe harmonieuſe; mais elle manque de vie.

Tous ces exemples confirment de plus en plus que les mêmes choſes bien dites en vers, ou bien dites en proſe, ſont auſſi différentes qu'un vêtement d'or & de ſoie l'eſt d'une robe ſimple & unie; mais auſſi la médiocre proſe eſt encore plus au-deſſus des vers médiocres, que les bons vers ne l'emportent ſur la bonne proſe.

On m'a demandé ſouvent s'il y avait quelque bon livre en français écrit dans la proſe poëtique du Télémaque. Je n'en connais point, & je ne crois pas que ce ſtyle pût être bien reçu une ſeconde fois. C'eſt, comme on l'a dit, une eſpèce bâtarde, qui n'eſt ni poëſie ni proſe, & qui étant ſans contrainte, eſt auſſi ſans grande beauté; car la difficulté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agrémens de l'art. Le Télémaque eſt écrit dans le goût d'une traduction en proſe d'*Homère*, & avec plus de grâce que la proſe de madame *Dacier;* mais enfin, c'eſt de la proſe, qui n'eſt qu'une lumière très-faible devant les éclairs de la poëſie, & qui atteſte ſeulement l'impuiſſance de rendre les poëtes de l'antiquité en vers français.

AMBITION.

J'AURAIS dû, en ſuivant l'ordre alphabétique, traiter l'ambition avant l'amitié; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J'ai préféré le ſentiment à l'ordre. Je ne ſais pourquoi l'ambition eſt le ſujet de beaucoup plus de pièces de poëſie & d'éloquence que l'amitié; n'eſt-ce point qu'on réuſſit mieux à caractériſer les paſſions funeſtes, que

les doux penchans du cœur? Il entre toujours de la ſatire dans ce qu'on dit de l'ambition. Quoi qu'il en ſoit, j'aime à voir dans la Henriade,

L'Ambition ſanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves, entourée.

Mais que *la Fontaine* a de charmes dans un des prologues de ſes fables!

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de leur patrimoine ont chaſſé la raiſon;
Je ne vois point de cœur qui ne leur ſacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un *Amour*, & l'autre *Ambition*.
Cette dernière étend le plus loin ſon empire,
Car même elle entre dans l'amour.

Voilà des vers parfaits dans leur genre. Heureux les eſprits capables d'être touchés comme il faut de pareilles beautés, qui réuniſſent la ſimplicité & l'extrême éloquence.

Qu'on liſe encore dans Athalie ce que *Mathan* dit de ſon ambition.

J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix:
J'étudiai leur cœur; je flattai leurs caprices;
Je leur ſemai de fleurs le bord des précipices;
Près de leurs paſſions rien ne me fut ſacré;
De meſure & de poids je changeais à leur gré; &c.

Je trouve l'ambition caractériſée plus en grand, & peinte dans ſon plus haut degré, dans la tragédie de Mahomet. C'eſt *Mahomet* qui parle.

Je ſuis ambitieux ; tout homme l'eſt ſans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef ou citoyen,
Ne conçut un projet auſſi grand que le mien.
Chaque peuple à ſon tour a brillé ſur la terre,
Par les lois, par les arts, & ſurtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie eſt à la fin venu.
Ce peuple généreux trop long-temps inconnu,
Laiſſait dans ſes déſerts enſevelir ſa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'univers déſolé ;
La Perſe encor ſanglante, & ſon trône ébranlé ;
L'Inde eſclave & timide, & l'Egypte abaiſſée ;
Des murs de Conſtantin la ſplendeur éclipſée.
Vois l'empire romain tombant de toutes parts ;
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars,
Languiſſent diſperſés ſans honneur & ſans vie.
Sur les débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Oſiris, Zoroaſtre en Aſie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples ſans mœurs, & ſans culte & ſans rois,
Donnèrent aiſément d'inſuffiſantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois groſſières,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux ; & mon culte épuré,
De ma grandeur naiſſante eſt le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie,
Je détruis ſa faibleſſe & ſon idolatrie ;
Sous un roi, ſous un Dieu, je viens la réunir ;
Et pour la rendre illuſtre, il la faut aſſervir.

Voilà bien l'ambition à ſon comble ; celui qui parle ainſi veut être à la fois conquérant, légiſlateur, roi, pontife, & prophète; & il y parvient. Il faut avouer que les autres deſſeins des plus grands hommes ſont de bien petites vanités auprès de cette ambition. On ne peut la décrire avec plus de force & de juſteſſe. *Mathan* me paraît parler en ſubalterne, & *Mahomet* en maître du monde. J'obſerverai en paſſant que l'un & l'autre avouent le fond de leur erreur, ce qui n'eſt guère naturel; (1) mais ce défaut eſt bien plus grand dans *Mathan* que dans *Mahomet*. On ne dit point de ſoi qu'on eſt ſcélérat; mais on peut dire qu'on eſt ambitieux. La grandeur de l'objet ennoblit juſqu'à la fourberie même, aux yeux des hommes.

ARMÉE.

JE ne vois guère de deſcription d'armée qui mérite notre attention dans les poëtes tragiques, que celle qu'on lit dans le Cid.

Cette obſcure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle *deſſous* (*a*) & d'un commun effort,
Les Maures & la mer *montent juſques* (*b*) au port.
On les laiſſe paſſer, tout leur paraît tranquille;
Point de ſoldat au port, point aux murs de la ville;

(1) L'auteur de cet article nous paraît trop ſévère. Tout homme qui prêche une religion eſt aux yeux de celui qui ne la croit pas, ou un imbécille ou un fripon. *Zopire* ne pouvait pas regarder *Mahomet* comme un ſot. En voulant paraître perſuadé, *Mahomet* ſe ferait donc bien plus avili devant *Zopire*, qu'en lui avouant ſes projets ambitieux.

(*a*) Proſaïque. (*b*) Dur.

Notre profond ſilence abuſant leurs eſprits,
Ils n'oſent plus douter de nous avoir ſurpris.
Ils abordent ſans peur, ils ancrent, ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, & tous en même temps
Pouſſons juſques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres, à ces cris, de nos vaiſſeaux répondent;
Ils paraiſſent armés, les Maures ſe confondent;
L'épouvante les prend; à demi deſcendus,
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus.
Ils couraient au pillage, & rencontrent la guerre;
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre,
Et nous feſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun réſiſte ou reprenne ſon rang.
Mais bientôt malgré nous leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient.
La honte de mourir ſans avoir combattu
Arrête leur déſordre & leur rend leur vertu.
Contre (*c*) *nous de pied ferme ils tirent* leurs alfanges,
De notre ſang au leur font *d'horribles mélanges;* (*d*)
Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, & leur port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Je crois que tout le monde tombera d'accord qu'il y a plus d'ame & de pathétique dans la deſcription d'une armée prête à attaquer, que fait l'illuſtre *Fénélon* au dixième livre des Aventures de Télémaque. Ce n'eſt point une deſcription circonſtanciée; elle eſt vague; elle ne ſpécifie rien; elle tient plus de la déclamation que de cet air de vérité qui a un ſi grand mérite : mais il a l'art de parler au cœur juſque dans l'appareil de la guerre.

(*c*) Proſaïque.

(*d*) Ce pluriel eſt vicieux.

„ Pendant qu'ils raiſonnaient ainſi, on entendit „ tout-à-coup un bruit confus de chariots & de „ chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſaient des „ hurlemens épouvantables, & des trompettes qui „ rempliſſaient l'air d'un ton belliqueux. On s'écrie : „ *Voilà les ennemis qui ſont un grand détour pour éviter* „ *les paſſages gardés. Les voilà qui viennent aſſiéger* „ *Salante.* Les vieillards & les femmes paraiſſent „ conſternés. *Hélas!* diſaient-ils, *fallait-il quitter notre* „ *chère patrie, la fertile Crète, & ſuivre un roi malheureux* „ *au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui* „ *ſera miſe en cendres comme Troye!* On voyait de deſſus „ les murailles nouvellement bâties, dans la vaſte „ campagne, briller au ſoleil les caſques, les cuiraſſes, „ & les boucliers des ennemis. Les yeux en étaient „ éblouis. On voyait auſſi les piques hériſſées qui „ couvraient la terre, comme elle eſt couverte par „ une abondante moiſſon, que *Cérès* prépare dans les „ campagnes d'Enna en Sicile, pendant les chaleurs „ de l'été, pour récompenſer le laboureur de toutes „ ſes peines. Déjà on remarquait les chariots armés „ de faux tranchantes ; on diſtinguait facilement „ chaque peuple venu à cette guerre. „

Je ſuis bien plus ému ici par *Fénélon* que par *Corneille.* Ce n'eſt pas que les vers ne ſoient, à mérite égal, incomparablement au-deſſus de la proſe : mais ici la deſcription a un fond plus touchant que celle de *Corneille;* & il faut bien conſidérer qu'un acteur, dans une pièce de théâtre, ne doit preſque jamais s'exprimer comme un auteur, qui parle à l'imagination du lecteur. Il faut ſentir combien *Corneille* & *Fénélon* avaient chacun un but différent.

Pour prouver inconteſtablement la ſupériorité de la poëſie ſur la proſe, dans le même genre de beautés, conſidérons ce même objet d'une armée en bataille dans le huitième chant de la Henriade.

Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avait long-temps reſpecté les tréſors
Dont Flore & les Zéphyrs embelliſſent ces bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles :
Protégés par le ciel & par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité ;
Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent dans ces lieux,
La déſolation par-tout marche avant eux ;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent,
Les bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cachèrent ;
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémiſſans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes.
S'il cherche les combats c'eſt pour donner la paix :
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs
Sur un courſier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers & reſpire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers :

D'Aumont, qui ſous cinq rois avait porté les armes;
Biron, dont le ſeul nom répandait les alarmes;
Et ſon fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis .... mais alors il était vertueux;
Sulli, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteſte, & que la ligue eſtime;
Turenne qui depuis, de la jeune Bouillon,
Mérita dans Sedan la puiſſance & le nom;
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſitôt qu'élevée.
Eſſex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Etale les beautés de ſa tige étrangère.

. . . .

. . . .

Plus loin ſont la Trimouille, & Clermont, & Feuquières;
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguières;
D'Ailli, pour qui ce jour fut un jour ſi fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le ſignal,
Et rangés près du roi, liſaient ſur ſon viſage,
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu :
Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le ciel à ſes armes propice ;
Soit que l'ame en effet ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe alégreſſe;
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe:
Tel paraissait Egmont; une noble fureur
Eclate dans ses yeux & brûle dans son cœur;
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la victoire:
Hélas! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence:
„ Vous êtes nés Français, & je suis votre roi;
Voilà nos ennemis, marchez, & suivez-moi:
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. „
A ces mots que le roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps,
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.

La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Au moufquet réuni, le fanglant coutelas,
Déjà de tout côté porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Raffemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme & le fer.
On fe mêle, on combat; l'adreffe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente foif du fang,
Le défefpoir, la mort, paffent de rang en rang.
L'un pourfuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère :
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur fang malheureux.

Il y a dans cette defcription plus de pathétique encore & plus de portraits touchans, que dans le Télémaque. Ce morceau, *Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes*, forme un mélange délicieux de tendreffe & d'horreur. Le poëte met ici fon art à rendre la guerre odieufe, dans le temps même qu'il fonne la charge, & qu'il infpire l'ardeur du combat dans l'ame du lecteur. La comparaifon *des deux mers qui fe choquent*, étonne l'imagination. La peinture *de la baïonnette au bout du fufil*, eft d'un goût nouveau, vrai, & noble : c'eft un des plus grands mérites de la poëfie de peindre les détails.

Verbis ea vincere magnum
Quàm fit & anguftis hunc addere rebus honorem.

ASSAUT.

Cet art de peindre les détails & de décrire des choſes que la poëſie françaiſe évite communément, ſe trouve d'une manière bien ſenſible dans le récit d'un aſſaut donné aux faubourgs de Paris. *Henriade chant VI.*

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche & la mort le dévance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages,
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus & renverſés ;
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ;
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé
Vole avec la priſon qui le tient renfermé :
Il la briſe, & la mort en ſort avec furie.

Avec plus d'art encore & plus de barbarie,

Dans

Dans les antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abymes ouverts;
De noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'eſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes :
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes;
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.
  Mornai parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
D'un œil ferme & ſtoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais néceſſaire.
Il marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, & le ſuit.
  Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendait inacceſſible.
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts :
Sur ces morts entaſſés, ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.
  Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a déjà de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lis les enſeignes flottantes.

Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
Ils ſemblaient reſpecter leur vainqueur & leur roi:
Ils cédaient; mais Mayenne à l'inſtant les ranime;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre:
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés;
Pareils à l'Océan, pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant & qui fuit ſes rivages.

Il eſt viſible que l'auteur a joûté contre le grand peintre *Homère* dans cette deſcription; car comme *Homère* s'attache à animer tout, & à peindre toutes les choſes qui étaient en uſage de ſon temps, le poëte français entre dans les détails de toutes les machines dont nous nous ſervons, chemin couvert attaqué, faſcines portées, mines, bombes, tout eſt exprimé.

Mettons en parallèle ce morceau épique, avec la traduction d'une description à-peu-près semblable dans l'Iliade, & voyons comment *la Motte* a rendu le poëte grec.

Sous des chefs différens il range cinq cohortes,
Dont l'égale valeur assiége autant de portes.
Sur les nouveaux remparts, l'Argien plus vaillant,
De tout côté s'oppose aux coups de l'assaillant;
Hector veut le premier forcer avec Enée,
La porte qu'occupaient Ulysse, Idoménée,
Digne de Jupiter qui lui donna le jour;
Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour.
C'est en vain que des murs tombe une horrible grêle;
C'est en vain que la pierre avec les traits se mêle;
Rien ne peut réussir à les décourager,
La gloire à leurs regards efface le danger.
Appuyés l'un de l'autre, ils montent aux murailles;
Les fossés sont bientôt comblés de funérailles.
Plusieurs tombent mourans qui s'estiment heureux
D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.

Courage, mes amis, criait le roi de Pile,
Courage, défendez notre dernier asile;
Soutenez bien l'honneur de vos premiers exploits,
Vos femmes, vos enfans, vous pressent par ma voix.
Jupiter d'Ilion nous promit la ruine;
Ne faites point mentir la promesse divine.

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours,
Mais le son de sa voix les animait toujours.

Des Troyens cependant l'opiniâtre audace,
Rend effort pour effort, menace pour menace;

Et ſous leurs boucliers tout hériſſés de dards,
Ils atteignaient déjà le ſommet des remparts.

Malgré la ſéchereſſe de ces vers, on voit aiſément la richeſſe du fond du ſujet; mais le pinceau de M. de *la Motte* n'eſt point moëleux & n'a nulle force. Il règne dans tout ce qu'il fait un ton froid, didactique, qui devient inſupportable à la longue. Au lieu d'imiter les belles peintures d'*Homère* & l'harmonie de ſes vers, il s'amuſe à conſidérer que *Neſtor* dans la chaleur du combat pourrait n'être pas entendu; & il croit avoir de l'eſprit en diſant : *le bruit ne laiſſait pas diſtinguer les diſcours.*

Le pis de tout cela eſt qu'il n'y a pas un mot dans *Homère* ni de *Neſtor* haranguant, ni de pluſieurs qui tombent mourans, & qui s'eſtiment heureux de ſervir d'échelle à leurs compagnons, ni d'effort pour effort, & de menace pour menace; tout cela eſt de M. de *la Motte.*

Ses vers ſont bas & proſaïques; ils jettent même un ridicule ſur l'action. Car c'eſt un portrait comique que celui d'un homme qui parle & qu'on n'entend point. Il faut avouer que *la Motte* a gâté tous les tableaux d'*Homère.* Il avait beaucoup d'eſprit; mais il s'était corrompu le goût par une très-mauvaiſe philoſophie, qui lui perſuadait que l'harmonie, la peinture, & le choix des mots, étaient inutiles à la poëſie, que pourvu que l'on couſît enſemble quelques traits communs de morale, on était au-deſſus des plus grands poëtes. La véritable philoſophie aurait dû lui apprendre, au contraire, que chaque art a ſa nature propre, & qu'il ne fallait point traduire

Homère avec féchereffe, comme il ferait permis de traduire *Epictète.*

La Motte avait donné d'abord de très-grandes efpérances par les premières odes qu'il compofa; mais bientôt après il tomba dans le mauvais goût, & il devint un des plus mauvais auteurs. Il crut avoir corrigé *Homère.* Cet excès d'orgueil lui ayant mal réuffi, il écrivit contre la poëfie. Il fut fur le point de corrompre le goût de fon fiècle; car il avait eu l'adreffe de fe faire un parti confidérable, & de fe faire louer dans tous les journaux; mais fa cabale eft tombée avec lui. Le temps fait juftice, & met toutes les chofes à leur place.

BATAILLE.

Les batailles ont tant de rapport avec ce que je viens de mettre fous les yeux, que je ne m'étendrai pas fur cet article. Je remarquerai feulement que l'on a toujours donné la préférence à *Homère* fur *Virgile* pour cette grande partie du poëme épique.

Je ne fais fi le *Taffe* n'eft pas encore fupérieur à *Homère* dans la defcription des batailles. Quelles peintures vives & pénétrantes dans celle qui fe donne au vingtième chant, & avec quelle force ce grand homme fe foutient au bout de fa carrière!

Giace il cavallo al fuo Signore appreffo,
Giace il compagno appo il compagno eftinto,
Giace il nemico appo il nemico, e fpeffo
Sul morto il vivo, el vincitor ful vinto:

Non v'è ſilentio, e non v'è grido eſpreſſo,
Ma odi un non ſò che roco e indiſtinto,
Fremiti di furor, mormori d'ira,
Gemiti di chi langue, e di chi ſpira.

Que tout cela eſt vrai, terrible, paſſionné! pour moi, j'avoue que les deſcriptions d'*Homère* ne me ſemblent pas renfermer tant de beautés. Ce que j'aime dans la bataille d'Ivry, c'eſt la foule des comparaiſons & des métaphores rapides, les aventures touchantes jointes à l'horreur de l'action, la vertu ſtoïque de *Mornai*, oppoſée à la rage des combattans; l'éloge même de l'amitié au milieu du carnage, la clémence après la victoire, cela fait un tout que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque, entr'autres choſes qui m'ont frappé, cette fin de la bataille :

L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur,
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée;
Les chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent;
Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux & demandent des fers;
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.

Je me ſuis toujours demandé pourquoi ces deſcriptions en vers me feſaient tant de plaiſir, pendant que les récits des batailles me cauſaient tant de langueur dans les hiſtoriens. La véritable raiſon, à mon ſens, c'eſt que les hiſtoriens ne peignent point comme les poëtes. Je vois dans *Mézerai* & dans *Daniel*, des régimens qui avancent, & des corps de réſerve qui attendent, des poſtes pris, un ravin paſſé, & tout cela preſque toujours embrouillé. Mais de la vivacité, de la chaleur, de l'horreur, de l'intérêt, c'eſt ce qui ſe trouve dans l'hiſtoire, encore moins que l'exactitude.

CARACTERES ET PORTRAITS.

LE plus beau caractère que j'aie jamais lu, eſt malheureuſement tiré d'un roman, & même d'un roman qui, en voulant imiter le Télémaque, eſt demeuré fort au-deſſous de ſon modèle. Mais il n'y a rien dans le Télémaque qui puiſſe, à mon gré, approcher du portrait de la reine d'Egypte qu'on trouve dans le premier volume de *Séthos*.

„ Elle ne s'eſt point laiſſé aller, comme bien des „ rois, aux injuſtices, dans l'eſpoir de les racheter „ par ſes offrandes : & ſa magnificence à l'égard des „ dieux, a été le fruit de ſa piété, & non le tribut „ de ſes remords. Au lieu d'autoriſer l'animoſité, la „ vexation, la perſécution, par les conſeils d'une piété

» mal entendue, elle n'a voulu tirer de la religion que
» des maximes de douceur, & elle n'a fait usage de
» la sévérité, que suivant l'ordre de la justice géné-
» rale, & par rapport au bien de l'Etat. Elle a pratiqué
» toutes les vertus des bons rois, avec une défiance
» modeste qui la laissait à peine jouir du bonheur
» qu'elle procurait à ses peuples. La défense glorieuse
» des frontières, la paix affermie au-dehors & au-
» dedans du royaume, les embellissemens & les
» établissemens de différentes espèces, ne sont ordi-
» nairement, de la part des autres princes, que des
» effets d'une sage politique que les dieux, juges du
» fond des cœurs, ne récompensent pas toujours;
» mais de la part de notre reine, toutes ces choses
» ont été des actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu
» pour principe que l'amour de ses devoirs, & la
» vue du bonheur public. Bien loin de regarder la
» souveraine puissance comme un moyen de satisfaire
» ses passions, elle a conçu que la tranquillité du
» gouvernement dépendait de la tranquillité de son
» ame, & qu'il n'y a que les esprits doux & patiens
» qui sachent se rendre véritablement maîtres des
» hommes. Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance;
» & laissant à des hommes privés la honte d'exercer
» leur haine dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné
» comme les dieux, avec un plein pouvoir de punir.
» Elle a réprimé les esprits rebelles, moins parce
» qu'ils résistaient à ses volontés, que parce qu'ils
» fesaient obstacle au bien qu'elle voulait faire; elle
» a soumis ses pensées aux conseils des sujets, & tous
» les ordres du royaume à l'équité de ses lois; elle a
» désarmé les ennemis étrangers par son courage &

» par la fidélité à ſa parole, & elle a ſurmonté les » ennemis domeſtiques par ſa fermeté & par l'heureux » accompliſſement de ſes projets. Il n'eſt jamais ſorti » de ſa bouche ni un ſecret ni un menſonge, & elle » a cru que la diſſimulation néceſſaire pour régner » ne devait s'étendre que juſqu'au ſilence; elle n'a » point cédé aux importunités des ambitieux, & les » aſſiduités des flattteurs n'ont point enlevé les récom- » penſes dues à ceux qui ſervaient leur patrie loin de » ſa cour. La faveur n'a point été en uſage ſous ſon » règne; l'amitié même qu'elle a connue & cultivée, » ne l'a point emporté auprès d'elle ſur le mérite, » ſouvent moins affectueux & moins prévenant. Elle » a fait des graces à ſes amis, & elle a donné des » poſtes importans aux hommes capables. Elle a » répandu des honneurs ſur les grands, ſans les » diſpenſer de l'obéiſſance, & elle a ſoulagé le peuple » ſans lui ôter la néceſſité du travail. Elle n'a point » donné lieu à des hommes nouveaux de partager » avec le prince, & inégalement pour lui, les revenus » de ſon Etat; & les deniers du peuple ont ſatisfait, » ſans regret, aux contributions proportionnées qu'on » exigeait d'eux, parce qu'elles n'ont point ſervi à » rendre leurs ſemblables plus riches, plus orgueil- » leux, & plus méchans. Perſuadée que la providence » des dieux n'exclut point la vigilance des hommes, » qui eſt un de ſes préſens, elle a prévenu les miſères » publiques par des proviſions régulières; & rendant » ainſi toutes les années égales, ſa ſageſſe a maîtriſé » en quelque ſorte les ſaiſons & les élémens. Elle a » facilité les négociations, entretenu la paix, & porté » le royaume au plus haut point de la richeſſe & de

» la gloire, par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que » la ſageſſe de ſon gouvernement attirait des pays » les plus éloignés ; & elle a inſpiré à ſes peuples » l'hoſpitalité qui n'était point encore aſſez établie » chez les Egyptiens.

» Quand il s'eſt agi de mettre en œuvre les grandes » maximes du gouvernement, & d'aller au bien » général malgré les inconvéniens particuliers, elle a » ſubi avec une généreuſe indifférence les murmures » d'une populace aveugle, ſouvent animée par les » calomnies ſecrètes des gens plus éclairés, qui » ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur » public ; haſardant quelquefois ſa propre gloire » pour l'intérêt d'un peuple méconnaiſſant, elle a » attendu ſa juſtification du temps ; & quoiqu'en- » levée au commencement de ſa courſe, la pureté » de ſes intentions, la juſteſſe de ſes vues, & la » diligence de l'exécution, lui ont procuré l'avantage » de laiſſer une mémoire glorieuſe, & un regret » univerſel. Pour être plus en état de veiller ſur le » total du royaume, elle a confié les premiers détails » à des miniſtres ſurs, obligés de choiſir des ſubal- » ternes qui en choiſiraient encore d'autres, dont » elle ne pouvait plus répondre elle-même, ſoit » par l'éloignement, ſoit par le nombre. Ainſi, » j'oſerai le dire devant nos juges & devant ſes ſujets » qui m'entendent : ſi dans un peuple innombrable, » tel que l'on connaît celui de Memphis & des cinq » mille villes de la dynaſtie, il s'eſt trouvé contre » ſon intention quelqu'un d'opprimé, non-ſeulement » la reine eſt excuſable par l'impoſſibilité de pourvoir » à tout, mais elle eſt digne de louange, en ce

„ que, connaiſſant les bornes de l'eſprit humain, „ elle ne s'eſt point écartée du centre des affaires „ publiques, & qu'elle a réſervé toute ſon attention „ pour les premières cauſes & pour les premiers „ mouvemens. Malheur aux princes dont quelques „ particuliers ſe louent quand le public a lieu de „ ſe plaindre; mais les particuliers même qui ſouffrent „ n'ont pas droit de condamner le prince quand le „ corps de l'Etat eſt ſain, & que les principes du „ gouvernement ſont ſalutaires. Cependant, quelque „ irréprochable que la reine nous ait paru à l'égard „ des hommes, elle n'attend par rapport à vous, „ ô juſtes dieux, ſon repos & ſon bonheur que de „ votre clémence. „

Comparez ce morceau au portrait que fait *Boſſuet* de *Marie-Thérèſe*, reine de France, vous ſerez étonné de voir combien le grand maître d'éloquence eſt alors au-deſſous de l'abbé *Terraſſon*, qui ne paſſera pourtant jamais pour un auteur claſſique.

Portrait de Marie-Thérèſe.

„ DIEU l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, „ afin de rendre la pureté & la perpétuelle régularité „ de ſa vie plus éclatante & plus exemplaire; ainſi, „ ſa vie & ſa mort, également pleines de ſainteté „ & de grâce, deviennent l'inſtruction du genre- „ humain. Notre ſiècle n'en pouvait recevoir de plus „ parfaite, parce qu'il ne voyait nulle part, dans une „ ſi haute élévation, une pareille pureté. C'eſt ce rare „ & merveilleux aſſemblage que nous aurons à conſi- „ dérer dans les deux parties de ce diſcours. Voici en

„ peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuſe des „ reines; & tel eſt le digne abrégé de ſon éloge. Il n'y „ a rien que d'auguſte dans ſa perſonne; il n'y a rien „ que de pur dans ſa vie. Accourez, peuples; venez „ contempler dans la première place du monde la „ rare & majeſtueuſe beauté d'une vertu toujours „ conſtante dans une vie ſi égale. Il n'importe pas à „ cette princeſſe où la mort frappe; on n'y voit point „ d'endroit faible par où elle pût craindre d'être „ ſurpriſe; toujours vigilante, toujours attentive à „ DIEU ou à ſon ſalut, ſa mort ſi précipitée & ſi „ effroyable pour nous, n'avait rien de dangereux „ pour elle. Ainſi ſon élévation ne ſervira qu'à faire „ voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent „ qu'on découvre dans ſon enceinte, cette importante „ vérité; qu'il n'y a rien de ſolide ni de vraiment „ grand parmi les hommes, que d'éviter le péché, & „ que la ſeule précaution contre les attaques de la „ mort, c'eſt l'innocence de la vie. C'eſt, Meſſieurs, „ l'inſtruction que nous donne dans ce tombeau, ou „ plutôt du plus haut des cieux, très-haute, très- „ excellente, très-puiſſante, & très-chrétienne „ princeſſe, *Marie-Thérèſe d'Autriche*, infante d'Eſpagne, „ reine de France & de Navarre. „

Il y a peu de choſes plus faibles que cet éloge, ſi ce n'eſt les oraiſons funèbres qu'on a faites depuis les *Boſſuets* & les *Fléchiers*. Il ne s'eſt guère trouvé après ces grands hommes, que de vains déclamateurs, qui manquaient de force & de grâce dans l'eſprit & dans le ſtyle.

Les caractères ſont d'une difficulté & d'un mérite tout autre dans l'hiſtoire, que dans les romans &

dans les oraiſons funèbres. On ſent aiſément qu'ils doivent être auſſi bien écrits, & avoir de plus le mérite de la vraiſemblance. Rien n'eſt ſi fade que les portraits que fait *Maimbourg* de ſes héros. Il leur donne à tous de grands yeux bleus à fleur de tête, des nez aquilins, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent & infatigable, une patience inépuiſable, une conſtance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu! entre tous ces fades portraits & celui que fait de *Cromwell*, en deux mots, l'éloquent & intéreſſant hiſtorien de l'*Eſſai du ſiècle de Louis XIV!*

Les autres nations, dit-il, *crurent l'Angleterre enſevelie ſous ſes ruines, juſqu'au temps où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais, ſous la domination de Cromwell, qui l'aſſujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le maſque de la religion ſur le viſage, & qui dans ſon gouvernement couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un uſurpateur.*

Voilà dans ce peu de lignes toute la vie de *Cromwell*. L'auteur en eût dit trop, s'il en eût dit davantage dans une deſcription de l'Europe, où il paſſe en revue toutes les nations.

Le caractère de *Charles XII* m'a frappé dans un goût abſolument différent; c'eſt à la fin de l'hiſtoire de ce monarque. Le vrai ſe fait ſentir dans cette peinture. On ſent que ce n'eſt pas là un portrait fait à plaiſir, comme celui de *Valſtein*, qu'on a fait valoir dans *Saraſin*, mais qui n'eſt peut-être en effet qu'un amas d'oppoſitions & d'antithèſes, & qu'une imitation ampoulée de *Sallufte*.

Caractère de Charles XII.

» AINSI périt à l'âge de trente-six ans & demi » *Charles XII*, roi de Suède, après avoir éprouvé ce » que la prospérité a de plus grand, & ce que l'ad- » versité a de plus cruel, sans avoir été amolli par » l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque » toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée & » unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. » C'est peut-être le seul de tous les hommes, & » jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans » faiblesses. Il a porté toutes les vertus des héros à un » excès où elles sont aussi dangereuses que les vices » opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses » malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en » Turquie. Sa libéralité, dégénérant en profusion, » a ruiné la Suède. Son courage, poussé jusqu'à la » témérité, a causé sa mort. Sa justice a été quelque- » fois jusqu'à la cruauté; & dans les dernières » années, le maintien de son autorité approchait de » la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule » eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le » malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; » mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans » ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu » l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie » d'agrandir ses Etats. Il voulait gagner des empires » pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la » guerre, & pour la vengeance, l'empêcha d'être bon » politique; qualité sans laquelle on n'a jamais vu de » conquérant. Après la victoire, il n'avait que de la

» modestie; après la défaite, que de la fermeté : dur » pour les autres comme pour lui-même; comptant » pour rien la peine & la vie de ses sujets, aussi-bien » que la sienne; homme unique, plutôt que grand; » homme admirable, plutôt qu'à imiter. Sa vie doit » apprendre aux rois combien un gouvernement paci- » fique & heureux est au-dessus de tant de gloire. »

Je vois dans ces traits un résumé de toute l'histoire de ce monarque. L'auteur ne peint, pour ainsi dire, que par les faits. Il n'a point envie de briller. Ce n'est point lui qui paraît, c'est son héros; & quoique sans envie de briller, il répand pourtant sur cette image une élégance de diction, & un sentiment de vertu & de philosophie, qui charment l'ame.

Je trouve tout le contraire dans le portrait de *Valstein*, fait par *Sarasin*. *Il était*, dit-il, *envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère, ami de la magnificence, de l'ostentation, & de la nouveauté.*

Il semble que l'auteur, en s'exprimant ainsi, soit plus rempli de *Salluste* que de son héros. Je vois des traits, mais qui peuvent s'appliquer à mille généraux d'armée : *envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne;* ce ne sont-là que des antithèses. Il est si vrai qu'on est jaloux de sa propre gloire, quand on envie celle d'autrui, que ce n'est pas assurément la peine de le dire. Ce n'est pas là représenter le caractère propre & particulier d'un personnage illustre ; c'est vouloir briller par un entassement de lieux communs, qui appartiennent à cent généraux d'armée aussi-bien qu'à *Valstein*.

CHANSONS.

Nous avons en France une foule de chanſons préférables à toutes celles d'*Anacréon*, ſans qu'elles aient jamais fait la réputation d'un auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaiſir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces vaudevilles ſatiriques, qui déshonorent plus l'eſprit qu'ils ne manifeſtent de talent. Je parle de ces chanſons délicates & faciles, qu'on retient ſans rougir, & qui ſont des modèles de goût. Telle eſt celle-ci; c'eſt une femme qui parle :

Si j'avais la vivacité
Qui fait briller Coulange;
Si je poſſédais la beauté
Qui fait régner Fontange;
Ou ſi j'étais comme Conti
Des grâces le modèle;
Tout cela ferait pour Créqui,
Dût-il m'être infidelle.

Que de perſonnes louées ſans fadeur dans cette chanſon, & que toutes ces louanges ſervent à relever le mérite de celui à qui elle eſt adreſſée! Mais ſurtout que de ſentiment dans ce dernier vers!

Dût-il m'être infidelle.

Qui pourrait n'être pas encore agréablement touché de ce couplet vif & galant?

En

En vain je bois pour calmer mes alarmes,
Et pour chaſſer l'amour qui m'a ſurpris;
Ce ſont des armes
Pour mon Iris.
Le vin me fait oublier ſes mépris,
Et m'entretient ſeulement de ſes charmes.

Qui croirait qu'on eût pu faire à la louange de l'herbe qu'on appelle fougère, une chanſon auſſi agréable que celle-ci?

Vous n'avez point, verte fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le printemps;
Mais leur beauté ne dure guère,
Vous êtes aimable en tout temps.
Vous prêtez des ſecours charmans
Aux plaiſirs les plus doux qu'on goûte ſur la terre;
Vous ſervez de lit aux amans,
Aux buveurs vous ſervez de verre.

Je ſuis toujours étonné de cette variété prodigieuſe avec laquelle les ſujets galans ont été maniés par notre nation. On dirait qu'ils ſont épuiſés, & cependant on voit encore des tours nouveaux. Quelquefois même il y a de la nouveauté juſque dans le fond des choſes, comme dans cette chanſon peu connue, mais qui me paraît fort digne de l'être par les lecteurs qui ſont ſenſibles à la délicateſſe.

Oiſeaux, ſi tous les ans vous changez de climats,
Dès que le triſte hiver dépouille nos bocages,
Ce n'eſt pas ſeulement pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimats;

Mais votre deſtinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la ſaiſon des fleurs ;
Et quand elle a paſſé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

Pour bien réuſſir à ces petits ouvrages, il faut dans l'eſprit de la fineſſe & du ſentiment, avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop s'abaiſſer, & ſavoir n'être point trop long.

In tenui labor.

COMPARAISONS.

Les comparaiſons ne paraiſſent à leur place que dans le poëme épique & dans l'ode. C'eſt-là qu'un grand poëte peut déployer toutes les richeſſes de l'imagination, & donner aux objets qu'il peint un nouveau prix par la vraiſemblance d'autres objets. C'eſt multiplier aux yeux des lecteurs les images qu'on lui préſente. Mais il ne faut pas que ces figures ſoient trop prodiguées. C'eſt alors une intempérance vicieuſe, qui marque trop d'envie de paraître, & qui dégoûte & laſſe le lecteur. On aime à s'arrêter dans une promenade pour cueillir des fleurs ; mais on ne veut pas ſe baiſſer à tout moment pour en ramaſſer.

Les comparaiſons ſont fréquentes dans *Homère.* Elles ſont pour la plupart fort ſimples, & ne ſont relevées que par la richeſſe de la diction. L'auteur du Télémaque, venu dans un temps plus rafiné, &

écrivant pour des esprits plus exercés, devait, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage. En un mot ses comparaisons sont triviales; & comme elles ne sont pas ornées par le charme de la poësie, elles dégénèrent en langueur.

Les comparaisons dans *le Tasse* sont bien plus ingénieuses. Telle est, par exemple, celle d'*Armide* qui se prépare à parler à son amant, & qui étudie son discours pour le toucher, avec un musicien qui prélude avant de chanter un air attendrissant. Cette comparaison, qui ne sera pas placée en peignant une autre qu'une magicienne artificieuse, est là tout-à-fait juste. Il y a dans *le Tasse* peu de ces comparaisons nouvelles. De tous les poëmes épiques, la Henriade est celui où j'en ai vu davantage.

Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse;
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse:
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand les vents apaisés ne troublent plus les eaux,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la vague obéissante.
Tel paraissait Potier, dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.

Rien encore de plus neuf que cette comparaison d'un combat de d'*Aumale* & de *Turenne*.

On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre.

Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du ſoleil la lumière éclatante,
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.

Voilà comme un véritable poëte fait ſervir toute la nature à embellir ſon ouvrage, & comme la ſcience la plus épineuſe devient entre ſes mains un ornement ; mais j'avoue que je ſuis plus tranſporté encore de ces comparaiſons moins recherchées & plus frappantes, priſes des plus grands objets de la nature, leſquels pourtant n'avaient pas été mis en œuvre.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans :
Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus des deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

La Henriade eſt encore le ſeul poëme où j'aie remarqué des comparaiſons tirées de l'hiſtoire & de la Bible ; mais c'eſt une hardieſſe que je ne voudrais pas qu'on imitât ſouvent ; & il n'y a que très-peu de points d'hiſtoire, très-connus & très-familiers, qu'on puiſſe employer avec ſuccès. J'aime mieux les objets tirés de la nature. Que je vois avec plaiſir *Mornai* vertueux à la cour, comparé à la fontaine Aréthuſe !

Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voici une comparaiſon qui me plaît encore davantage, parce qu'elle renferme à la fois deux objets comparés à deux autres objets. C'eſt dans une épître ſur l'envie. Il s'agit de gens de lettres qui ſe déchirent mutuellement par des ſatires, & de ceux qui, plus dignes de ce nom, ne ſont occupés que du progrès de l'art, qui aiment juſqu'à leurs rivaux & qui les encouragent.

C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins qui s'élèvent enſemble.
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux;
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux;
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête,
Réſiſte en ſe touchant aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps;
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer en ſifflant des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

Il y a très-peu de comparaiſon dans ce goût. Il n'eſt rien de plus rare que de rencontrer dans la nature un aſſemblage de phénomènes qui reſſemble à d'autres, & qui produiſe en même temps de belles images : de telles beautés ſont fort au-deſſus de la poëſie ordinaire & tranſportent un homme de goût.

J'ai été étonné de ne trouver preſque point de comparaiſons dans les odes de *Rouſſeau*, voici preſque les ſeules.

Ainſi que le cours des années
Se forme de jours & de nuits,
Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joie & d'ennuis.

Outre que cette idée eſt fort commune, *le cercle marqué de joie* me parait une expreſſion vicieuſe, & la *joie*, au ſingulier, oppoſée aux *ennuis* en pluriel, me paraît un grand défaut.

Il y a dans la même ode une eſpèce de comparaiſon plus ingénieuſe, qui roule ſur le même ſujet.

Jupiter fit l'homme ſemblable
A ces deux jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux;
Couple de déités bizare,
Tantôt habitant du Ténare,
Et tantôt citoyen des cieux,

Il y a de l'eſprit dans cette idée; mais je ne ſais ſi les chagrins & les plaiſirs de cette vie nous mettent en effet dans le ciel & dans l'enfer. Cette expreſſion ſemblerait plus convenable dans la bouche d'un homme paſſionné, qui exagèrerait ſes tourmens & ſes ſatisfactions. DIEU n'a point fait l'homme dans cette vie pour être tantôt dans la béatitude céleſte, & tantôt dans les peines infernales; & de plus, *Caſtor* & *Pollux*, en jouiſſant de l'immortalité, ſix mois chez *Jupiter*, & ſix mois chez *Pluton*, ne paſſaient pas de la joie à la douleur, mais ſeulement d'un hémiſphère à l'autre. Il eſt eſſentiel qu'une comparaiſon ſoit juſte: toutefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque choſe de vif, de neuf, & de brillant, qui fait plaiſir au lecteur.

Voici la ſeule comparaiſon que je trouve après celle-ci dans les odes de *Rouſſeau.* C'eſt dans l'ode qu'il fit après une maladie. Il compare ſon corps à un arbre renverſé par terre.

Tel qu'un arbre ſtable & ferme,
Quand l'hiver, par ſa rigueur,
De la ſève qu'il renferme
A refroidi la vigueur ;
S'il perd l'utile aſſiſtance
Des appuis, dont la conſtance
Soutient ſes bras relâchés,
Sa tête altière & hautaine
Cachera bientôt l'arène
Sous ſes rameaux deſſéchés.

Je ſouhaiterais dans ces vers plus d'harmonie & des expreſſions plus juſtes. *La conſtance des appuis qui ſoutient des bras relâchés*, eſt une expreſſion barbare. Le plus grand défaut de cette comparaiſon eſt de n'être pas fondée. Il n'arrive jamais qu'on étaye un arbre que l'hiver a gâté. Tant de fautes dans un poëte de réputation doivent rendre les écrivains extrêmement circonſpects, & leur faire voir combien l'art d'écrire en vers eſt difficile.

Il y a de très-belles comparaiſons dans *Milton ;* mais leur principal mérite vient de la néceſſité où il eſt de comparer les objets étonnans & giganteſques qu'il repréſente, aux objets plus naturels & plus petits qui nous ſont familiers. Par exemple, en feſant marcher *Satan* qui eſt d'une taille énorme, il le fait appuyer ſur une lance, & il compare cette lance au mât d'un

grand navire ; au lieu que nous comparons le canon à la foudre, il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainsi toutes les fois qu'il parle du ciel & de l'enfer, il prend ses similitudes sur la terre. Son sujet l'entraînait naturellement à des comparaisons qui sont toutes d'une espèce opposée à l'espèce ordinaire ; car nous tâchons, autant qu'il est en nous, de comparer les choses à des objets plus relevés qu'elles ; & il est, comme j'ai dit, forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les comparaisons, & toutefois trop ordinaire, est le manque de justesse. Il n'y a pas long-temps que j'entendis à un opéra nouveau un morceau qui me parut surprenant.

Comme un zéphyr qui caresse
Une fleur sans s'arrêter,
Une volage maîtresse
S'empresse de nous quitter.

Assurément des caresses constantes, & sans s'arrêter, faites à la même fleur, sont le symbole de la fidélité, & ne ressemblent en rien à une maîtresse volage. L'auteur a été emporté par l'idée du zéphyr, qui d'ordinaire sert de comparaison aux inconstances ; mais il le peint ici, sans y penser, comme le modèle des sentimens les plus fidelles ; & à la honte du siècle, ces absurdités passent à la faveur de la musique. Concluons que toute comparaison doit être juste, agréable, & ajouter à son objet, en le rendant plus sensible.

DIALOGUES EN VERS.

L'ART du dialogue confiste à faire dire à ceux qu'on fait parler, ce qu'ils doivent dire en effet. N'eft-ce que cela, me répondra-t-on? Non, il n'y a pas d'autre fecret; mais ce fecret eft le plus difficile de tous. Il fuppofe un homme qui a affez d'imagination pour fe transformer en ceux qu'il fait parler, affez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, & affez d'art pour intéreffer.

Le premier genre du dialogue, fans contredit, eft celui de la tragédie : car non-feulement il y a une extrême difficulté à faire parler des princes convenablement; mais la poëfie noble & naturelle, qui doit animer ce dialogue, eft encore la chofe du monde la plus rare.

Le dialogue eft plus aifé en comédie : & cela eft fi vrai, que prefque tous les auteurs comiques dialoguent affez bien. Il n'en eft pas ainfi dans la haute poëfie. *Corneille* lui-même ne dialogue point comme il faut dans huit ou neuf pièces. Ce font de longs raifonnemens embarraffés. Vous n'y retrouverez point ce dialogue vif & touchant du Cid.

LE CID.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir de ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

LE CID.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

LE CID.

Crains-tu ſi peu la honte, & ſi peu les faux bruits ?

Le chef-d'œuvre du dialogue eſt encore une ſcène dans les Horaces.

HORACE.

Albe vous a nommé. Je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, & c'eſt ce qui me tue. &c.

Peu d'auteurs ont ſu imiter les éclairs vifs de ce dialogue preſſant & entre-coupé. La tendre molleſſe & l'élégance abondante de *Racine*, n'ont guère de ces traits de repartie & de réplique en deux ou trois mots, qui reſſemblent à des coups d'eſcrime, pouſſés & parés preſqu'en même temps.

Je n'en trouve guère d'exemples que dans l'Oedipe nouveau.

OEDIPE.

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère !

OEDIPE.

O trop fatal hymen ! O feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus, &c.

Il y a cent autres beautés de dialogue dans le peu de bonnes pièces qu'a données *Corneille ;* & toutes celles de *Racine*, depuis Andromaque, en ſont des exemples continuels.

Les autres auteurs n'ont point ainſi l'art de faire parler leurs acteurs. Ils ne s'entendent point, ils ne ſe répondent point pour la plupart. Ils manquent de cette logique ſecrète qui doit être l'ame de tous les entretiens, & même des plus paſſionnés.

Nous avons deux tragédies qui ſont plus remplies de terreur, & qui, par des ſituations intéreſſantes, touchent le ſpectateur autant que celles de *Corneille*, de *Racine*, & de *Voltaire*. C'eſt Electre & Rhadamiſte; mais ces pièces étant mal dialoguées & mal écrites, à quelques beaux endroits près, ne ſeront jamais miſes au rang des ouvrages claſſiques qui doivent former le goût de la jeuneſſe; c'eſt pourquoi on ne les cite jamais quand on cite les écrivains purs & châtiés.

Le lecteur eſt au ſupplice, lorſque dès les premières ſcènes il voit dans Electre, *Arcas* qui dit à cette princeſſe :

Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flattez plutôt d'Itis l'audacieuſe flamme;
Faites que votre hymen ſe diffère d'un jour;
Peut-être verrons-nous Oreſte de retour.

Outre que ces vers ſont durs & ſans liaiſons, quel ſens préſentent-ils? ne pourrait-on pas flatter la paſſion d'*Itis* en montrant du trouble? Ce n'eſt même que par ſon trouble qu'une fille peut flatter la paſſion de ſon amant. Il fallait dire: *Loin de faire voir vos terreurs, flattez Itis;* mais quelle liaiſon y a-t-il entre flatter la flamme d'*Itis*, & faire que ſon hymen avec *Itis* ſe diffère? Il n'y a là ni raiſonnement ni diction, & rien n'eſt plus mauvais.

Enſuite *Electre* dit à *Itis*:

Dans l'état où je ſuis, toujours triſte, quels charmes
Peuvent avoir des yeux preſqu'éteints dans les larmes?
Porte ailleurs ton amour, & reſpecte mes pleurs.

ITIS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine;
Ma tendreſſe ne ſert que trop bien votre haine.

Ce n'eſt pas là répondre. Que veut dire *ne m'enviez pas mon amour*? En quoi *Electre* peut-elle envier cet amour? Cela eſt inintelligible & barbare.

Clitemneſtre vient enſuite qui demande au jeune *Itis*, ſi ſa fille *Electre* ſe rend enfin à la paſſion de ce jeune homme; & elle menace *Electre*, en cas de réſiſtance. *Itis* dit alors à *Clitemneſtre*:

Je ne puis la contraindre, & mon eſprit confus....

Clitemneſtre répond:

Par ce raiſonnement je connais vos refus.

Mais *Itis* n'a fait là aucun raiſonnement. Il dit en un vers ſeulement, *qu'il ne peut contraindre Electre.*

Il fallait faire raiſonner *Itis*, pour lui reprocher ſon raiſonnement. Enfin quand le tyran arrive, il demande encore *à Clitemneſtre* ſi *Electre* conſent au mariage ?

Electre répond :

Oui, pour ce grand hymen ma main eſt toute prête;
Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide & impertinente pointe ! *Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang.* Cela s'entendrait naturellement, *en faveur de ton fils.* Et ici cela veut dire, en faveur de ton *ſang que je veux faire couler.* Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette équivoque.

Egiſte répond à cette pointe déteſtable :

Cruelle, ſi mon fils n'arrêtait ma vengeance,
J'éprouverais bientôt juſqu'où va ta conſtance.

Mais il n'a pas été ici queſtion de *conſtance.* Il veut dire apparemment, je me vengerais de toi, en éprouvant ta conſtance dans les ſupplices : mais *je me vengerais*, ſuffit ; *juſqu'où va ta conſtance*, n'eſt que pour la rime.

Après cela *Egiſte* quitte *Clitemneſtre* en lui diſant :

Mais ma fille paraît, Madame, je vous laiſſe,
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit : quelqu'un *paraît*, *je vous laiſſe ;* cela fait entendre que ce quelqu'un eſt notre ennemi, ou qu'on a des raiſons pour ne pas paraître devant

lui ; mais point du tout, c'eſt ici de ſa propre fille dont il parle. Quelle raiſon a-t-il donc pour s'en aller ? *Il va travailler*, dit-il, *au repos de la Grèce;* mais on n'a pas dit encore un ſeul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille qui vient là, auſſi mal-à-propos que ſon père eſt ſorti, termine l'acte, en racontant à ſa confidente qu'elle eſt amoureuſe. Elle le dit en vers inintelligibles, & finit par dire :

Allons trouver le roi;
Feſons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Quelle raiſon, je vous prie, *de faire tout pour l'amour, ſi l'amour ne fait rien pour elle?* Quel jeu de mots, indigne d'une ſoubrette de comédie! Si je voulais examiner ici toute la pièce, on ne verrait pas une page qui ne fût pleine de pareils défauts. Ce n'eſt point ainſi que dialogue *Sophocle ;* & il n'a point ſurtout défiguré ce ſujet tragique par des amours poſtiches, par une *Iphianaſſe* & un *Itis*, perſonnages ridicules. Il faut que le ſujet ſoit bien beau pour avoir réuſſi au théâtre, malgré tous les défauts de l'auteur ; mais auſſi il faut convenir qu'il a ſu très-bien conſerver cette ſombre horreur, qui doit régner dans la pièce d'Electre, & qu'il y a des ſituations touchantes, des reconnaiſſances qui attendriſſent plus que les plus belles ſcènes de *Racine*, leſquelles ſont ſouvent un peu froides, malgré leur élégance.

M. de *Voltaire* dialogue infiniment mieux que M. de *Crébillon*, de l'aveu de tout le monde; & ſon ſtyle eſt ſi ſupérieur, que dans quelques-unes de ſes pièces, comme dans Brutus & dans Jules-Céſar, je ne

crains point de le mettre à côté du grand *Corneille*, & je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les mêmes ſujets traités par eux. Je ne parle pas d'Oedipe, car il eſt ſans difficulté que l'Oedipe de *Corneille* n'approche pas de l'autre. Mais choiſiſſons dans Cinna & dans Brutus des morceaux qui aient le même fonds de penſées.

Cinna parlant à *Auguſte.*

J'oſe dire, Seigneur, que par tous les climats,
Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'Etats;
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſaurait changer ſans lui faire une injure.
Telle eſt la loi du ciel, dont la ſage équité
Sème dans l'univers cette diverſité.
Les Macédoniens aiment le monarchique;
Et le reſte des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Perſans, veulent des ſouverains;
Et le ſeul conſulat eſt bon pour les Romains.

1°. *Toutes ſortes d'Etats reçus par tous les climats*, n'eſt pas une bonne expreſſion, attendu qu'un Etat eſt toujours Etat, quelque forme de gouvernement qu'il ait. De plus on n'eſt point reçu par un climat.

2°. Ce n'eſt point une injure qu'on fait à un peuple en changeant ſes lois. On peut lui faire tort, on peut le troubler; mais *injure* n'eſt pas le terme convenable & propre.

3°. *Les Macédoniens aiment le monarchique.* Il ſous-entend l'Etat monarchique. Mais ce mot *Etat* ſe trouvant trop éloigné, le *monarchique* eſt là un terme vicieux, un adjectif ſans ſubſtantif.

Que dans tous vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès, vous ſoit toujours ſacrée.

Tout ce morceau d'ailleurs eſt très-proſaïque.

Il eſt très-utile d'éplucher ainſi les ſautes de ſtyle & de langage où tombent les meilleurs auteurs, afin de ne point prendre leurs manquemens pour des règles; ce qui n'arrive que trop ſouvent aux jeunes gens & aux étrangers.

Brutus le conſul, dans la tragédie de ce nom, s'exprime ainſi dans un cas fort approchant.

Arons, il n'eſt plus temps, chaque état a ſes lois
Qu'il tient de ſa nature, & qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres,
Et de leur chaine antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.....
Rome eut ſes ſouverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus.
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême:
Numa qui fit nos lois y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix &c.

J'avoue hardiment que je donne ici la préférence au ſtyle de *Brutus*.

Après ces quatre tragiques, je n'en connais point qui méritent la peine d'être lus; d'ailleurs il faut ſe borner dans les lectures. Il n'y a dans *Corneille* que cinq ou ſix pièces qu'on doive ou plutôt qu'on puiſſe lire; il n'y a que l'Electre & le Rhadamiſte chez M. *Crébillon*, dont un homme qui a un peu d'oreille puiſſe ſoutenir la lecture; mais pour les pièces de *Racine*, je conſeille qu'on les liſe toutes très-ſouvent, hors *les Frères ennemis*.

DIALOGUES

DIALOGUES EN PROSE.

Les premiers dialogues fupportables qu'on ait écrits en profe dans notre langue, font ceux de *la Mothe le Vayer ;* mais ils ne peuvent en aucune manière être comparés à ceux de M. de *Fontenelle.* J'avouerai auffi que ceux de M. de *Fontenelle* ne peuvent être comparés à ceux de *Cicéron* ni à ceux de *Galilée*, pour le fond & la folidité.

Il femble que cet ouvrage ne foit fait uniquement que pour montrer de l'efprit. Tout le monde veut en avoir, & on croit en faire provifion quand on lit ces dialogues. Ils font écrits avec de la légèreté & de l'art; mais il me femble qu'il faut les lire avec beaucoup de précaution, & qu'ils font remplis de penfées fauffes.

Un efprit jufte & fage ne peut fouffrir que la courtifane *Phriné* fe compare à *Alexandre*, & qu'elle lui dife *que s'il eft un aimable conquérant, elle eft une aimable conquérante; que les belles font de tous pays, & que les rois n'en font pas* &c.

Rien n'eft plus faux que de dire que *les hommes fe défendraient trop bien, fi les femmes les attaquaient:* toute cette métaphyfique d'amour ne vaut rien, parce qu'elle eft frivole & qu'elle n'eft pas vraie.

Rien n'eft beau que le vrai: le vrai feul eft aimable.

Il eft encore très-faux qu'il n'y ait pas de fiècles plus méchans les uns que les autres. Le dixième fiècle à Rome était certainement beaucoup plus pervers que le dix-huitième. Il y a cent exemples pareils.

Il n'eſt pas plus vrai *qu'avoir de l'eſprit ſoit uniquement un haſard ;* car c'eſt principalement la culture qui forme l'eſprit ; & ſi cela n'était pas ainſi, un payſan en aurait autant que l'homme du monde le plus cultivé.

Rien n'eſt encore plus faux que ce qu'on met dans la bouche d'*Eliſabeth* d'Angleterre, parlant au duc d'*Alençon*. Elle veut lui perſuader qu'il a été heureux, parce qu'il a manqué quatre fois la royauté. *Toujours des imaginations*, dit-elle, *des eſpérances*, *& jamais de réalité ; voilà votre bonheur : vous n'avez fait que vous préparer à la royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.*

Quelle pitié de comparer la fureur de régner du duc d'*Alençon*, & les malheurs horribles qu'elle lui cauſa, avec les petits artifices de la reine *Eliſabeth*, pour ne ſe point marier ! Quelle fauſſeté de prétendre que le bonheur conſiſte dans des eſpérances ſi cruellement confondues ! Enfin eſt-il rien de plus faux que ces paroles ; *Voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes point aperçu?* Un bonheur qu'on ne ſent point peut-il être un bonheur ?

Il eſt honteux pour la nation, que ce livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait ſéduit ſi long-temps.

Voici encore une penſée auſſi fauſſe que recherchée. „ Mais ſongez que l'honneur gâte tout en amour, „ dès qu'il y entre. D'abord, c'eſt l'honneur des „ femmes qui eſt contraire aux intérêts des amans ; „ & puis, du débris de cet honneur-là, les amans „ s'en compoſent un autre, qui eſt fort contraire aux „ intérêts des femmes. Voilà ce que c'eſt que d'avoir „ mis l'honneur d'une partie dont il ne devait point „ être. „

Quel ſtyle! un *honneur qui eſt de la partie.* Mais rien ne paraît encore plus faux & plus mal placé que *Fauſtine*, qui ſe compare à *Marcus Brutus*, & prétend avoir eu autant du courage en feſant des infidélités à *Marc-Aurèle* ſon mari, que *Brutus* en eut en tuant l'uſurpateur de Rome. *Je voulais*, dit-elle, *effrayer tellement tous les maris*, que perſonne *n'oſât ſonger à l'être, après l'exemple de Marc-Aurèle.* Y a-t-il rien de plus éloigné de la raiſon qu'une telle penſée?

Y a-t-il rien de plus mauvais goût & de plus indécent, que de mettre en parallèle le Virgile traveſti de *Scarron* avec l'Enéide, & de dire que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins qu'ils ſe touchent? On reconnaît trop à ce trait le mépriſable deſſein d'avilir tous les génies de l'antiquité, & de faire valoir je ne ſais quel ſtyle compaſſé & bourgeois, aux dépens du noble & du ſublime.

Pourquoi dire, *ſi par malheur la vérité ſe montrait telle qu'elle eſt, tout ſerait perdu*? Le contraire n'eſt-il pas d'une vérité reconnue ?

Cette penſée-ci n'eſt-elle pas auſſi fauſſe que les autres ? *Il y aurait trop d'injuſtice à ſouffrir qu'un ſiècle eût plus de plaiſir qu'un autre.* N'eſt-il pas évident que le ſiècle de *Louis XIV*, dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables, & toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaiſirs que le ſiècle de *Charles IX* & de *Henri III*? Eſt-il bien raiſonnable de faire dire par *Julie de Gonzague* à *Soliman*, qui fait le ſophiſte avec elle: *A un certain point, la vanité eſt un vice; un peu en de-çà, c'eſt une vertu?* Voilà la première fois qu'on a donné ce nom à la vanité; & les raiſonnemens

entortillés de ce dialogue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fausseté. *Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des sots.* Les grands poëtes & les grands historiens n'ont point peint des sots. *Molière* même, que l'on fait parler ici, n'aurait point peint pour la postérité, s'il n'avait mis que la sottise sur le théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela, c'est la duchesse de *Valentinois* se comparant à *César*, parce qu'elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles & si propres à révolter tous les esprits sensés, n'ont pu cependant empêcher le succès du livre, parce que les pensées fines & vraies y sont en grand nombre; & quoiqu'elles se trouvent pour la plupart dans *Montagne* & dans beaucoup d'autres auteurs, elles ont le mérite de la nouveauté dans les dialogues de *Fontenelle*, par la manière dont il les enchâsse dans des traits d'histoire intéressans & agréables. Si ce livre doit être lu avec précaution, comme je l'ai dit, il peut être lu aussi avec plaisir, & même avec fruit, par tous ceux qui aimeront la délicatesse de l'esprit, & qui sauront discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, mêlés à chaque page dans ce livre ingénieux.

Le malheur de ce livre, & de ceux qui lui ressemblent, est d'être écrit uniquement pour faire voir qu'on a de l'esprit. Le célébre professeur *Rollin* avait grande raison de comparer les ouvrages utiles aux arbres que la nature produit avec peine, & les ouvrages de pur esprit aux fleurs des champs

qui croissent & qui meurent si vîte. La perfection consiste, comme dit *Horace*, à joindre les fleurs aux fruits.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

DESCRIPTION DE L'ENFER.

ON voit dans tous les poëtes épiques des descriptions de l'enfer. Il y en a une aussi dans la Henriade, au septième chant; mais comme elle est fort longue, & entremêlée de beaucoup d'autres idées, j'aime mieux y renvoyer le lecteur. J'en comparerai seulement quelques endroits avec ce que dit le Télémaque sur le même sujet.

„ Dans cette peine, il entreprit de descendre aux „ enfers par un lieu célébre qui n'était pas éloigné „ du camp; on l'appelait *Acherontia*, à cause qu'il y „ avait en ce lieu une caverne affreuse, *de laquelle* „ on descendait sur les rives de l'Achéron, *par* „ *lequel* les dieux mêmes craignent de jurer. La „ ville était sur un rocher, posée comme un nid „ sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher, „ on trouvait la caverne, *de laquelle* les timides „ mortels n'osaient approcher. Les bergers avaient „ soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur „ soufrée du marais Stygien, qui s'exhalait sans „ cesse par cette ouverture, empestait l'air. *Tout* „ *autour* il ne croissait ni herbes ni fleurs. On n'y „ sentait jamais les doux zéphyrs, ni les grâces „ naissantes du printemps, ni les riches dons de

„ l'automne. La terre aride y languiſſait. On y „ voyait ſeulement quelques arbuſtes dépouillés, „ & quelque cyprès funeſtes. Au loin même, *tout* „ *à l'entour*, *Cérès* refuſait aux laboureurs ſes moiſſons „ dorées. *Bacchus* ſemblait en vain y promettre ſes „ doux fruits. Les grappes de raiſin ſe deſſéchaient „ au lieu de mûrir. Les naïades triſtes ne feſaient „ point couler une onde pure. Leurs *flots* étaient „ toujours *amers* & troubles. Les oiſeaux ne chantaient „ jamais *dans* cette terre hériſſée de ronces & d'épines, „ & n'y trouvaient aucun bocage pour ſe retirer. „ Ils allaient chanter leurs amours ſous un ciel plus „ doux. Là, on n'entendait que les croaſſemens „ des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux. „ L'herbe même y était *amère*, & les troupeaux qui „ la paiſſaient ne ſentaient point la douce joie qui „ les fait bondir. Le taureau fuyait la geniſſe. Le „ berger, tout abattu, oubliait ſa muſette & ſa „ flûte.

„ De cette caverne ſortait de temps en temps une „ fumée noire & épaiſſe, qui feſait une eſpèce de nuit „ au milieu du jour. Les peuples voiſins redoublaient „ alors leurs ſacrifices pour apaiſer les divinités infer- „ nales. Mais ſouvent les hommes à la fleur de leur „ âge, & dès leur plus tendre jeuneſſe, étaient les „ ſeules victimes que ces divinités cruelles prenaient „ plaiſir à *immoler* par une funeſte *contagion*.

„ C'eſt-là que *Télémaque* réſolut de chercher le „ chemin de la ſombre demeure de *Pluton*. *Minerve* „ qui veillait ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvrait „ de ſon égide, lui avait rendu *Pluton* favorable. „ *Jupiter* même, à la prière de *Minerve*, avait ordonné

» à *Mercure*, qui descend tous les jours aux enfers » pour livrer à *Caron* un certain nombre de morts, » de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils » d'*Ulysse* dans son empire.

» *Télémaque* se dérobe du camp pendant la nuit. Il » marche à la clarté de la lune, & il invoque cette » puissante divinité, qui étant dans le ciel l'astre » brillant de la nuit, & sur terre la chaste *Diane*, » est aux enfers la redoutable *Hécate*. Cette divinité » écouta favorablement ses vœux, parce que son » cœur était pur, & qu'il était conduit par l'amour » pieux qu'un fils doit à son père. A peine fut-il auprès » de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire » souterrain mugir. La terre tremblait sous ses pas. Le » ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui semblaient » tomber sur la terre. Le jeune fils d'*Ulysse* sentit son » cœur ému, & tout son corps était couvert d'une » sueur glacée ; mais son courage le soutint. Il leva » les mains & les yeux au ciel. Grands Dieux ! s'écria- » t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux. » Achevez votre ouvrage. Il dit ; & redoublant ses pas, » il se présenta hardiment. Aussitôt la fumée épaisse » qui rendait l'entrée de la caverne funeste à tous » les animaux dès qu'ils en approchaient, se dissipe ; » l'*odeur empoisonnée* cessa pour un peu de temps. » *Télémaque* entra seul ; car quel autre mortel eût osé le » suivre ? Deux Crétois qui l'avaient accompagné » jusqu'à une certaine distance de la caverne, & » auxquels il avait confié son dessein, demeurèrent » tremblans & à demi-morts, assez loin de-là dans » le temple, fesant des vœux, & n'espérant plus de » revoir *Télémaque*.

» Cependant le fils d'*Ulysse*, l'épée à la main, » s'enfonce dans ces ténèbres horribles ; bientôt il » aperçoit une faible & sombre lueur, telle qu'on la » voit pendant la nuit sur la terre. Il remarque les » ombres légères qui voltigent autour de lui ; il les » écarte avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords » du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses » & dormantes ne font que tournoyer. Il découvre » sur ce rivage une foule innombrable de morts privés » de la sépulture, qui se présentent en vain à l'im- » pitoyable *Caron*. Ce dieu, dont la vieillesse éternelle » est toujours triste & chagrine, mais pleine de vigueur, » les menace, les repousse, & admet d'abord dans sa » barque le jeune Grec. »

On ne saurait approuver que ce *Télémaque* descende aux enfers de son plein gré, comme on fait un voyage ordinaire. Il me semble que c'est-là une grande faute. En effet, cette description a l'air d'un récit de voyageur plutôt que de la peinture terrible qu'on devait attendre. Rien n'est si petit que de mettre à l'entrée de l'enfer des grappes de raisin qui se dessèchent. Toute cette description est dans un genre trop médiocre, & il y règne une abondance de choses petites, comme dans la plupart des lieux communs dont le Télémaque est plein.

Je ne sais s'il est permis dans un poëme chrétien de faire aller les saints aux enfers ; mais il est beaucoup mieux d'y faire transporter *Henri IV* en songe par *St Louis*, que si ce héros y allait en effet sans y être entraîné par une puissance supérieure.

Henri, dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,

Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-haut, comme lui bienfesans.
Sur cette terre horrible, & des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, & la confusion,
Y semblent établir leur domination.
Là gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche:
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans:
Triste amante des morts, elle hait les vivans:
Elle aperçoit Henri, se détourne, & soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît & s'admire;
La Faiblesse, au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède aux crimes, & détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)
Le faux Zèle étalant ses barbares maximes;
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Je dirai hardiment que j'aime mieux cette peinture des vices, qui de tout temps ont ouvert aux misérables mortels l'entrée de cette horrible demeure, que la description de *Virgile*, dans laquelle il met les Remords vengeurs, avec la Crainte, la Faim, & la Pauvreté.

Luctus & ultrices posuêre cubilia Curæ,
Et Metus, & malesuada Fames, & turpis Egestas.

La pauvreté mène moins aux enfers que la richesse; mais je ne peux supporter la description bizarre & bigarée que fait *Rousseau*.

L'ordre donné, la séance réglée,
Et des démons la troupe rassemblée;
Furent assis les sombres députés,
Selon leur ordre, emplois & dignités.
Au premier rang, le ministre Asmodée,
Et Belzébuth à la face échaudée,
Et Bélial, puis les diables mineurs,
Juges, préfets, intendans, gouverneurs,
Représentant le tiers-état du gouffre.
Alors assis sur un trône de soufre,
Lucifer *tousse*, & fesant un signal,
Tint ce discours au sénat infernal..

. . . .
. . . .

„ Quel noir complot, quels ressorts inconnus
„ Font aujourd'hui tarir mes revenus?
„ Depuis un mois assemblant mes ministres,
„ J'ai feuilleté mes journaux, mes registres;
„ De jour en jour l'enfer perd de ses droits;
„ Le diable oisif y souffle dans ses doigts. (1)

Il régne dans cette peinture un mélange de terrible & de ridicule, & même de plusieurs styles, lequel n'est point convenable au sujet. La chute de l'homme, que l'auteur traite sérieusement, ne peut admettre le

(1) S'il reste encore des gens de lettres qui croient de bonne foi *J. B. Rousseau* un poëte égal ou supérieur à M. de *Voltaire*, nous les exhortons à comparer cette description de l'enfer avec le cinquième chant de la Pucelle.

bas comique. Il fallait imiter plutôt l'énergie outrée de *Milton*, & la beauté du *Taſſe*. *Une face échaudée*, *des diables mineurs*, *Lucifer qui touſſe*, *des démons ſoufflant dans leurs doigts*, ne ſont pas un début décent, pour arriver à l'amour de DIEU qui eſt traité dans cette pièce. C'eſt une grimace; c'eſt le ſac de *Scapin* dans le Miſanthrope. Chaque choſe doit être traitée dans le ſtyle qui lui eſt propre; & il y a de la dépravation de goût à mêler ainſi les ſtyles. Cette remarque eſt très-importante pour les étrangers, & pour les jeunes gens, qui ne peuvent d'abord diſcerner s'il y a des termes bas dans un ſujet noble, & voir que le ſujet eſt par-là défiguré.

EPIGRAMME.

L'EPIGRAMME ne doit pas être placé dans un plus haut rang que la chanſon.

L'épigramme plus libre, en ſon tour plus borné,
N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Mais je ne conſeillerais à perſonne de s'adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par-là malheureuſement qu'un célèbre poëte de nos jours commença à ſe diſtinguer. Il n'avait réuſſi ni à l'opéra ni au théâtre comique. Il ſe dédommagea d'abord par l'épigramme; & ce fut la ſource de toutes ſes fautes & de tous ſes malheurs. La plupart des ſujets de ſes petits ouvrages ſont même ſi licencieux, & repréſentent un débordement de mœurs ſi horrible, qu'on ne

peut trop s'élever contre des chofes fi déteftables, & je n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui fe fentent du talent. La débauche & la facilité qu'on trouve à rimer des contes libertins, n'entraînent que trop la jeuneffe ; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de fe conduire à vingt ans comme on fouhaiterait de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obfcénité n'eft jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans *Rouffeau* le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons efprits, même aux plus rigides ; c'eft la paraphrafe de *totus mundus fabula eft.*

Ce monde-ci n'eft qu'un œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.
Là fur la fcène en habit dramatique,
Brillent prélats, miniftres, conquérans.
Pour nous vil peuple affis aux derniers rangs,
Troupe futile, & des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce eft écoutée ;
Mais nous payons, utiles fpectateurs ;
Et fi la pièce eft mal repréfentée,
Pour notre argent nous fifflons les acteurs.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie épigramme, que peut-être ce vers :

Troupe futile, & des grands rebutée.

Il paraît de trop ; il gâte la comparaifon des fpectateurs & des comédiens; car les comédiens font fort éloignés de méprifer le parterre.

Mais on voit par ce petit morceau, d'ailleurs achevé, combien l'auteur était condamnable de donner dans des infamies, dont aucune n'eſt ſi bien écrite que cette épigramme, auſſi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques épigrammes héroïques; mais elles ſont en très-petit nombre dans notre langue. J'appelle *épigrammes héroïques*, celles qui préſentent à la fin une penſée ou une image forte & ſublime, en conſervant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans *Marot*. Elle eſt peut-être la ſeule qui caractériſe bien ce que je dis.

Lorſque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'ame rendre,
A votre avis lequel des deux tenait
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillard ſemblait homme que mort va prendre,
Et Samblançay fut ſi ferme vieillard,
Que l'on cuidait pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Voilà de toutes les épigrammes, dans le goût noble, celle à qui je donnerais la préférence. On a diſtingué les madrigaux des épigrammes : les premiers conſiſtent dans l'expreſſion délicate d'un ſentiment; les ſecondes dans une plaiſanterie. Par exemple, on appelle madrigal, ces vers charmans de M. *Ferrand*.

Etre l'Amour quelquefois je déſire,
Non pour régner ſur la terre & les cieux;

Car je ne veux régner que ſur Thémire ;
Seule elle vaut les mortels & les dieux ;
Non pour avoir un bandeau ſur les yeux ;
Car de tout point Thémire m'eſt fidelle ;
Mais ſeulement pour épuiſer ſur elle
Du dieu d'Amour & les traits & les feux.

Les épigrammes qui n'ont que le mérite d'offenſer, n'en ont aucun ; & comme d'ordinaire c'eſt la paſſion ſeule qui les fait, elles ſont groſſières. Qui peut ſouffrir dans *Malherbe :*

Cocu de long, cocu de travers,
Sot au-delà de toutes bornes ;
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui ſouffres ſi bien les cornes?

Peut-être cette déteſtable épigramme réuſſit-elle de ſon temps, car le temps était fort groſſier, témoin les ſatires de *Régnier*, qui n'avait aucune fineſſe & qui cependant furent goûtées.

Je ne ſais ſi cette épigramme-ci de *Rouſſeau* n'eſt pas auſſi condamnable.

L'uſure & la poëſie
On fait juſques aujourd'hui,
Du feſſe-matthieu de Brie,
Les délices & l'ennui.
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un pas de ballet,
Du châtelet au parnaſſe,
Du parnaſſe au châtelet.

Où eſt la plaiſanterie, où eſt le ſel, où eſt la fineſſe de dire crument, qu'un homme eſt un uſurier? Comment eſt-ce qu'on *fait un pas de ballet du châtelet au*

parnasse? De plus, dans une épigramme il faut rimer richement. C'est un des mérites de ce petit poëme. La rime de *poësie*, avec de *Brie*, est mauvaise; mais ce qu'il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c'est la grossièreté de l'injure.

Cette grossièreté condamnable est un vice qui se rencontre trop souvent dans les pièces satiriques, dans les épîtres & allégories de cet auteur. Les termes de faquin, bélître, maroufle, & autres semblables, qui ne doivent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme, doivent encore moins être soufferts dans un auteur qui parle au public.

FABLE.

AU lieu de commencer ici par des morceaux détachés qui peuvent servir d'exemples, je commencerai par observer que les Français sont le seul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de *la Fontaine* soient égales. Les personnes de bon goût ne confondront point la FABLE DES DEUX PIGEONS, *deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, avec celle qui est si connue : *La cigale ayant chanté tout l'été*, ou avec celle qui commence ainsi : *Maître corbeau sur un arbre perché.* Ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfans, est ce qu'il y a de plus simple, & non pas de meilleur; les vers même qui ont le plus passé en proverbe, ne sont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de personnes dans l'Europe qui savent par cœur : *J'appelle un chat un chat, & Rollet*

un fripon ; & beaucoup de pareils vers, qu'il n'y en a qui aient retenu ceux-ci.

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſon ſans culture.
Celui-là fait le crime à qui le crime ſert.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs.
La douleur eſt un ſiècle, & la mort un moment.

Tous ces vers ſont d'un genre très-ſupérieur à *j'appelle un chat un chat ;* mais un proverbe bas eſt retenu par le commun des hommes plus aiſément qu'une maxime noble ; c'eſt pourquoi il faut bien prendre garde qu'il y a des choſes qui ſont dans la bouche de tout le monde ſans avoir aucun mérite, comme ces chanſons triviales qu'on chante ſans les eſtimer, & ces verſ naïfs & ridicules de comédie qu'on cite ſans les approuver :

Entendez-vous, bailli, ce ſublime langage ?
Si vous ne m'entendez, je vous aime autant ſourd.

& cent autres de cette eſpèce.

C'eſt particulièrement dans les fables de *la Fontaine* qu'il faut diſcerner ſoigneuſement ces vers naïfs, qui approchent du bas, d'avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur eſt rempli.

La fourmi n'eſt pas prêteuſe.
Ils ſont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats.

Cela

Cela eſt paſſé en proverbe. Combien cependant ces proverbes ſont-ils au-deſſous de ces maximes d'un ſens profond qu'on trouve en foule dans le même auteur ?

Des enfans de Japet, toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt ſouffrir que mourir ;
C'eſt la deviſe des hommes.

Il n'eſt pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

Lynx envers nos pareils, & taupes envers nous.

Je ne connais guère de livre plus rempli de ces traits qui ſont faits pour le peuple, & de ceux qui conviennent aux eſprits les plus délicats ; auſſi je crois que de tous les auteurs *la Fontaine* eſt celui dont la lecture eſt d'un uſage plus univerſel. Il n'y a que les gens un peu au fait de l'hiſtoire, & dont l'eſprit eſt très-formé, qui liſent avec fruit nos grands tragiques, ou la Henriade. Il faut avoir déjà une teinture de belles-lettres pour ſe plaire à l'art poëtique ; mais *la Fontaine* eſt pour tous les eſprits & pour tous les âges.

Il eſt le premier en France qui ait mis les fables d'*Eſope* en vers. J'ignore ſi *Eſope* eut la gloire de l'invention ; mais *la Fontaine* a certainement celle de l'art de conter. C'eſt la ſeconde ; & ceux qui l'ont ſuivi n'en ont pas acquis une troiſième ; car non-ſeulement la plupart des fables de *la Motte Houdart* ſont priſes, ou de *Pilpay*, ou du dictionnaire d'*Herbelot*, ou de quelques voyageurs, ou d'autres livres, mais

encore toutes ſont écrites en général d'un ſtyle un peu forcé. Il avait beaucoup d'eſprit ; mais ce n'eſt pas aſſez pour réuſſir dans un art ; auſſi tous ſes ouvrages, en tous les genres, ne s'élèvent guère communément au-deſſus du médiocre. Il y a dans la foule quelques beautés & des traits fort ingénieux ; mais preſque jamais on n'y remarque cette chaleur & cette éloquence qui caractériſent l'homme d'un vrai génie ; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans *la Fontaine*. Je ſais que tous les journaux, tous les mercures, les feuilles hebdomadaires qu'on feſait alors, ont retenti de ſes louanges ; mais il y a long-temps qu'on doit ſe défier de tous ces éloges. On ſait aſſez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On ſe fait un parti ; on loue afin d'être loué. On engage dans ſes intérêts les auteurs des journaux ; mais bientôt il ſe forme par la voix du public un arrêt ſouverain, qui n'eſt dicté que par le plus ou le moins de plaiſir qu'on a en liſant, & cet arrêt eſt irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice injuſte, quand il a réprouvé dans les fables de M. de *la Motte* des naïvetés qu'il paraît avoir adoptées dans *la Fontaine*. Ces naïvetés ne ſont point les mêmes. Celles de *la Fontaine* lui échappent, & ſont dictées par la nature même. On ſent que cet auteur écrivait dans ſon propre caractère, & que celui qui l'imite en cherchait un. Que *la Fontaine* appelle *un chat*, qui eſt pris pour juge, *ſa majeſté fourrée;* on voit bien que cette expreſſion eſt venue ſe préſenter ſans effort à ſon auteur ; elle fait une image ſimple, naturelle, & plaiſante. Mais que *la Motte*

appelle un cadran, un *greffier ſolaire*, vous ſentez-là une grande contrainte, avec peu de juſteſſe. Le cadran ſerait plutôt le greffe que le greffier. Et combien d'ailleurs cette idée de *greffier* eſt-elle peu agréable! *la Fontaine* fait dire élégamment au corbeau par le renard:

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Motte appelle une rave, un *phénomène potager.* Il eſt bien plus naturel de nommer *phénix*, un corbeau qu'on veut flatter, que d'appeler une rave un *phénomène. La Motte* appelle cette rave un *coloſſe.* Que ces mots de *coloſſe* & de *phénomène* ſont mal appliqués à une rave, & que tout cela eſt bas & froid!

Je ſais bien qu'il eſt néceſſaire d'avoir une connaiſſance un peu fine de notre langue pour bien diſtinguer ces nuances; mais j'ai vu beaucoup d'étrangers qui ne s'y méprenaient pas, tant le naturel a de beauté, & tant il ſe fait ſentir. Je me ſouviens qu'un jour étant à une repréſentation de la tragédie d'Inès avec le jeune comte de *Sintzendorf*, il fut révolté à ce vers:

Vous me devez, Seigneur, l'eſtime & la tendreſſe.

Il me demanda ſi on diſait, *j'ai pour vous l'eſtime*, & s'il ne fallait pas abſolument dire, *j'ai pour vous de l'eſtime?* Je fus ſurpris de cette remarque, qui était très-juſte. Cela me fit lire depuis Inès avec beaucoup d'attention, & j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler.

DE LA GRANDEUR

DE DIEU.

CE ſera dans les vers que je chercherai les belles images de la grandeur de DIEU. Je n'ai rien trouvé dans la proſe qui m'ait élevé l'ame en parlant de ce ſublime ſujet ; & j'avoue que je ne ſuis point ſurpris qu'on ait autrefois appelé la poëſie le langage des dieux. Il y a en effet dans les beaux vers un enthouſiaſme qui paraît au-deſſus des forces humaines. Nul auteur en proſe n'a parlé de DIEU comme *Racine* dans Eſther.

L'Eternel eſt ſon nom, le monde eſt ſon ouvrage ;
Il entend les ſoupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de ſon trône interroge les rois.

Ces quatre vers ſont ſublimes. Ils ſont, je crois, infiniment plus parfaits en leur genre, que ce commencement de la première ode ſacrée de *Rouſſeau*, qui pourtant eſt fort belle.

Les cieux inſtruiſent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enſerre,
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus ſublime cantique
Que ce concert magnifique

De tous les céleftes corps!
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Réfulte de leurs accords!

Le mot *enferre* n'eft ni noble ni agréable ; & quel cantique que ce concert ! quelle grandeur ! quelle harmonie ! voilà bien des *quels !* Ces trois chofes d'ailleurs ; *cantique*, *concert*, *harmonie*, fe reffemblent trop. *Réfulte* eft un mot trop profaïque. Enfin, il y a trop d'épithètes, & vous n'en trouvez pas une dans ces quatre vers d'Efther.

Voici un morceau de la Henriade, qui me paraît un pendant pour les vers de *Racine*.

C'eft après une defcription philofophique des cieux, qui n'eft pas de mon fujet.

Au-delà de leur cours, & loin dans cet efpace,
Où la matière nage, & que Dieu feul embraffe,
Sont des foleils fans nombre, & des mondes fans fin.
Dans cet abyme immenfe il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réfide.

Cette defcription étonne plus l'imagination, & parle moins au cœur. J'en trouve encore une dans le dixième chant de la Henriade.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les temps fon trône inébranlable.
Le ciel eft fous fes pieds : de mille aftres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puiffance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divifés, compofent fon effence.
Ses faints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaifirs enivrés à jamais,

Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces dieux, ces brulans ſéraphins,
A qui de l'univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face;
Des puiſſances du ſiècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.

Je n'aime pas cet hémiſtiche, *de mille aſtres divers.* Ce mot de *mille* eſt un terme oiſeux, auſſi-bien que celui de *divers*, qui n'eſt guère à la fin du vers que pour rimer; mais les deux vers de la Trinité ſont une choſe admirable & unique.

Un fils du grand *Racine*, qui a hérité d'une partie des talens de ſon père, a donné encore dans ſon poëme ſur la grâce, une très-belle idée de la grandeur de DIEU.

Ce Dieu d'un ſeul regard confond toute grandeur.
Des aſtres devant lui s'éclipſe la ſplendeur.
Proſterné près du trône où ſa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant ſe couvre de ſon aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux;
Il vole ſur les vents, il s'aſſied ſur les cieux.
Il a dit à la mer : Briſe-toi ſur ta rive;
Et dans ſon lit étroit la mer reſte captive.
Les foudres vont porter ſes ordres confiés,
Et les nuages ſont la poudre de ſes pieds.
C'eſt ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suſpendit le ſoleil, étendit nos campagnes;
Qui pèſe l'univers dans le creux de ſa main.
Notre globe à ſes yeux eſt ſemblable à ce grain

Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, & de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux & nos encens sont dus à son pouvoir.

Il faut avouer que les plus beaux vers de ce passage, sont ceux où M. *Racine* a suivi son génie, & les plus mauvais sont ceux qu'il a voulu copier de l'hébreu, tant le tour & l'esprit des deux langues est différent. *Peser l'univers dans le creux de sa main*, ne paraît en français qu'une image gigantesque & peu noble, parce qu'elle présente à l'esprit l'effort qu'on fait pour soutenir quelque chose, en formant un creux dans sa main. Quand quelque chose nous choque dans une phrase, il faut en chercher la source, & on la trouve surement; car *je ne sais quoi*, n'est jamais une raison. Il n'est pas permis à un homme de lettres de dire que cela ne plaît pas, à moins que la raison n'en soit palpable, qu'elle n'ait pas besoin d'être indiquée. Par exemple, ce n'est pas la peine de disserter pour faire voir que ce vers est très-mauvais :

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

car outre que l'image est très-dégoûtante, elle est très-fausse. On sait assez aujourd'hui que l'eau n'est point de la poudre. Mais le reste du morceau est beau. Il ne faudrait pas, à la vérité, trop répéter ces idées; elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès, est un maître, & un grand maître; mais quand elles sont usées, celui qui les emploie encore, court risque de passer pour un écolier déclamateur.

LANGAGE.

LE moyen le plus sûr & presque le seul d'acquérir une connaissance parfaite des finesses de notre langue, & surtout de ces exceptions qui paraissent si contraires aux règles, c'est de converser souvent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui, que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd'hui les auteurs latins, l'étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les copistes ont glissées dans les manuscrits, quel mot impropre *Salluste*, *Tite-Live*, ont employé. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse, d'avec ce qui est licence condamnable.

Les étrangers sont, à l'égard de nos auteurs, ce que nous sommes tous à l'égard des anciens. La meilleure méthode est d'examiner scrupuleusement les excellens ouvrages. C'est ainsi qu'en a usé M. de *Voltaire* dans son *Temple du goût*. Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la langue, & j'ai choisi exprès la belle comédie du Misanthrope, de même que M. l'abbé d'*Olivet* a recherché les fautes contre la langue, échappées au grand *Racine*. Un homme qui saura remarquer du premier coup d'œil les petits défauts de langage dans une pièce telle que le Misanthrope, pourra être sûr d'avoir une connaissance parfaite de la langue. Rien n'est plus propre à guider un étranger, & un tel travail ne sera pas inutile à nos compatriotes.

Et la plus glorieuſe a des régals peu chers.

Une eſtime glorieuſe eſt chère; mais elle n'a point de régals chers. Il fallait dire, *des plaiſirs peu chers;* ou plutôt tourner autrement la phraſe. On dit dans le ſtyle bas, cela *eſt un régal pour moi;* mais non pas, *il a des régals pour moi.*

Et quand on a quelqu'un qui hait, ou qui déplaît.

J'ai quelqu'un que je hais. L'expreſſion eſt vicieuſe. On dit, *j'ai une choſe à faire;* non pas, *j'ai une choſe que je fais.*

Que pour avoir vos biens, on dreſſe un artifice.

On uſe d'artifice, on ne le dreſſe pas. On dreſſe, on tend un piége avec artifice. On emploie un artifice, on fait jouer des reſſorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux au défaut qu'on lui treuve.

Il faut remarquer que du temps de *Molière*, on diſait encore *treuve*. *La Fontaine* a dit dans les citrouilles, *je la treuve;* mais l'uſage a aboli ce terme.

Mais ſi ſon amitié pour moi ſe fait paraître.

Une amitié paraît, & ne ſe fait point paraître. On fait paraître ſes ſentimens, & les ſentimens ſe font connaître.

Non, ce n'eſt pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile & moins tendre.

On ne peut pas dire prendre un cœur facile, au lieu d'un bâton; cela eſt évident. *Facile à leurs vœux*,

eſt bon ; mais *tendre à leurs vœux*, n'eſt pas français ; parce qu'on eſt tendre pour un amant, non pas tendre à un amant.

Et ſes ſoins tendent tous pour accrocher quelqu'un.

Les ſoins peuvent tendre à quelque choſe, mais non *pour* quelque choſe. Mes vœux tendent à Paris, & non pour Paris.

Et ſon jaloux dépit contre moi ſe détache.

Le dépit peut ſe déchaîner contre quelqu'un, s'attacher à le décrier, éclater, &c. On détache un ennemi, un parti ; on ſe détache de quelqu'un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner ſur moi.

On s'emporte, on *ſe déchaîne*, on s'irrite, on crie, on cabale contre une perſonne, & non *ſur* elle : on ſe jette, on tire ſur elle ; on épuiſe la ſatire ſur elle.

Monſieur remplit ma place à vous entretenir.

On ne peut dire, *je remplis la place à travailler ;* il faut dire, *en travaillant.* Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monſieur, en m'entretenant avec vous.

Pour peu que d'y ſonger vous nous faſſiez les mines.

Faire mine de quelque choſe, eſt une bonne expreſſion dans le ſtyle familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine* ſignifie faire la grimace ; & on ne doit pas dire, je fais la mine d'aimer, la mine de haïr ; parce que

faire la mine, eſt une expreſſion abſolue, comme faire le plaiſant, le dévot, le connaiſſeur.

Oui, toute mon amie elle eſt, & je la nomme.

Il faut dire, toute mon amie qu'elle eſt; & non pas, *toute mon amie; je la nomme*, eſt vicieux. Le terme propre eſt, *je la déclare.* On ne peut nommer qu'un nom. Je le nomme grand, vertueux, barbare. Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverſe le bon droit, & tourne la juſtice.

L'expreſſion, *tourne la juſtice*, n'eſt pas juſte. On tourne la roue de la fortune; on tourne une choſe, un eſprit même, à un certain ſens; mais tourner la juſtice, ne peut ſignifier ſéduire, corrompre la juſtice.

Au bruit que contre vous ſa malice a tourné.

Tourner un bruit ne peut pas plus ſe dire, que tourner la juſtice. On peut tourner des traits contre quelqu'un; mais un bruit ne peut être une choſe qui ſe tourne.

On peut aiſément remarquer que l'expoſition de ces fautes n'eſt pas d'un critique malin qui cherche vainement à rabaiſſer *Molière*, mais d'un eſprit équitable, qui veut combattre l'abus qu'on fait quelquefois des écrits de ce grand-homme, en citant pour des autorités conſacrées des fautes de langue. C'eſt dans cette vue innocente & utile que je veux examiner la tragédie de Pompée de *Pierre Corneille.*

Examen des fautes de langage dans la tragédie de Pompée.

Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
Juſtifiant Céſar, a condamné Pompée.

On ne peut pas dire *le titre dont on condamne*, mais le titre ſur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.

Et qui veut être juſte en de telles ſaiſons,
Balance le pouvoir, & non pas les raiſons.

En de telles ſaiſons, eſt une expreſſion lâche & vicieuſe. *Balance le pouvoir* n'eſt pas le mot propre; il voulait dire, *conſulte ſon pouvoir*.

Cet hémiſtiche, *& non pas les raiſons*, dit tout le contraire de ce qu'il doit dire. Ce ſont préciſément les raiſons, c'eſt-à-dire, la raiſon d'Etat qu'on examine & qu'on pèſe.

Soutiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccombe,
Sous qui tout l'univers ſe trouve foudroyé?

Le mot *foudroyé* eſt très-impropre; un fardeau ne foudroie pas, il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot d'*encens* ne peut admettre de pluriel. Il fallait abſolument *votre encens*.

Et ceſſe de devoir quand la dette eſt d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur ſang.

On ne dit point le *rang d'une dette*, mais la nature d'une dette; & il fallait dire, à ne s'en acquitter qu'aux dépens de leur ſang. La négative *point*, ne ſe met jamais avec *ne*, quand elle eſt ſuivie d'un *que*. Je ne corrigerai ce vers *que* quand on m'en aura montré le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je ſerai libre. Je n'écrirai *que* quand j'aurai du loiſir &c.

Aſſurer ſa puiſſance & ſauver ſon eſtime.

Sauver n'a là aucun ſens. Il ne veut pas dire conſerver ſa réputation ; il ne ſignifie pas conſerver ſon eſtime : il eſt un barbariſme inintelligible.

Trop au-deſſous de lui pour y prêter l'eſprit.

Prêter l'eſprit n'eſt pas français ; mais c'eſt une licence qu'on devrait peut-être accorder à la poëſie.

Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre.

Soupir illuſtre eſt bon, à la vérité, en grammaire, mais en poëſie il tient un peu du *Phébus*.

Ce prince d'un ſénat maître de l'univers,
Sitôt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les monſtres de l'Egypte ordonnent de ſa vie.

La conſtruction eſt vicieuſe : elle ſerait pardonnable à une grande paſſion ; mais ici c'eſt *Cléopâtre* qui parle de ſang-froid.

Il en coûte la vie & la tête à Pompée.

On ſent combien *la tête* eſt de trop.

Je connais ma portée, & ne prends point le change ;
. . . .
Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux vers, & ſurtout le dernier, ſont des expreſſions baſſes & populaires ; *& un peu bien du* eſt barbare.

Et plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée.

On s'emporte à des excès d'inſolence ; on s'emporte avec inſolence, à trop d'inſolence, & non pas *dans l'inſolence*.

De ſe plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

Il fallait *avant qu'à lui*. L'adverbe *auparavant* ne ſert jamais de conjonction. On ne dit point : Je paſſerai par Strasbourg auparavant d'aller à Paris ; mais avant d'aller, ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils ſont étourdis.

Il fallait *de ſe relever : étourdis* eſt trop bas.

Quoi qu'il en faſſe, enfin.

Il faut *quoi qu'il faſſe*, ſurtout dans le ſtyle noble.

Il venait à plein voile.

On dit *à pleines voiles*. Ce mot *voile* eſt féminin.

Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juſte Oſiris la reine demandait.

Le régime de ces deux verbes eſt mal placé ; c'eſt une faute, mais légère.

Tout beau, nous vous devons le tout, ſont des termes bas & comiques ; mais ce ne ſont pas des fautes grammaticales.

Il nous fallait, pour vous, craindre votre clémence,
Et que le ſentiment d'un cœur trop généreux,
Uſant mal de vos droits, vous rendît malheureux.

Toute cette phraſe eſt mal conſtruite. Voici le ſens : Votre clémence était dangereuſe pour vous ; & nous avons craint que, par un ſentiment trop généreux, vous ne nous rendiſſiez malheureux en uſant mal de vos droits.

Je m'apaiſerai Rome avec votre ſupplice ?

On ne peut point dire *s'apaiſer quelqu'un*, comme on dit s'immoler, ſe concilier, s'aliéner quelqu'un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

Comme, au lieu de *Comment*, était déjà une faute du temps de *Corneille*.

Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois.

On traite avec mépris ; on a du mépris ; on ne fait point de mépris.

D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon.

L'invincible poiſon d'un aſtre eſt une penſée fauſſe, mal exprimée, quoique la grammaire ſoit ici obſervée.

Qu'il eût voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes.

Il fallait *que le bonheur de mes armes*.

Quoi ! de la même main & de la même épée,
Dans un tel déſeſpoir à ſes yeux eſt paſſée.

Comment peut-on paſſer d'une main & d'une épée dans un déſeſpoir ?

Quelques ſoins qu'ait Céſar.

On prend des ſoins, on a ſoin de quelque choſe, on agit avec ſoin ; mais on ne peut dire en général, avoir des ſoins.

Pour de ce grand deſſein aſſurer le ſuccès.

Cette inverſion n'eſt pas permiſe. On en ſent la raiſon. Elle vient de la dureté de ces deux monoſyllabes *pour de*

Ainſi que la naiſſance, ils ont les eſprits bas.

Il fallait, ils ont l'eſprit bas, ſurtout *naiſſance* étant au ſingulier.

De quoi peut ſatisfaire un cœur ſi généreux,
Le ſang abject & vil de ces deux malheureux ?

De quoi peut ſatisfaire n'eſt pas français ; il fallait, *comment* ou *en quoi.*

J'en ai déjà parlé ; mais il a ſu gauchir.

Gauchir eſt un terme trop peu noble.

C'eſt ce glorieux titre à préſent effectif.

Effectif eſt un terme de barreau.

A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.

Il fallait *de mes vœux :* on n'eſt pas ennemi *à*, on eſt ennemi *de.*

Permettez

Permettez cependant qu'à ces douces amorces,
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces.

Ces deux vers ſont un galimatias, pour le ſens & pour l'expreſſion. *Des amorces* ne donnent pas des forces, & on ne ſe ſent pas *un cœur nouveau à une amorce.*

Mes yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge
Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge ?

Un *ſonge*, qui forme un menſonge *ſur des vœux*, forme une phraſe trop entortillée & trop peu exacte. C'eſt du galimatias.

Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger.

On court venger, ſaiſir, prendre, combattre. On ne court point *à* combattre, *à* prendre, *à* ſaiſir, *à* venger.

Pour grand qu'en ſoit ſon prix, ſon péril en rabat.

Pour grand que n'était plus en uſage dès le temps de *Corneille.* On ne trouve pas de ces expreſſions ſurannées dans les Lettres provinciales, qui ſont de même date. Il *en rabat* eſt un terme de tout temps ignoble.

Je n'aimais mieux juger ſa vertu par la nôtre.

Il faut *juger de ſa vertu par la mienne.* Il n'eſt pas permis de joindre en cette occaſion le pluriel au ſingulier. *Phèdre*, dans Racine, au lieu de dire,

J'excitai mon courage à le perſécuter,

ne dit point, *j'excitai notre courage à le perſécuter.*

Parce qu'au point qu'il eſt, j'en voudrais faire autant.

Parce que fait toujours en vers un très-mauvais effet ; au *point qu'il eſt* eſt actuellement ſuranné & familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte,
Trop juſte à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il fallait dire *permiſe à la douleur*, & non pas *trop juſte*. Une plainte n'eſt pas juſte à la douleur comme un habit eſt juſte au corps.

Vous êtes ſatisfaite, & je ne la ſuis pas.

Il faut *je ne le ſuis pas* ; parce que ce *le* eſt neutre & indéclinable. Si on demandait à des dames, êtes-vous ſatisfaites ? elles répondraient, *nous le ſommes*, & non pas nous les ſommes. Ainſi une femme doit dire, je *le* ſuis, & non je *la* ſuis.

Aucuns ordres ni ſoins n'ont pu le ſecourir.

Il fallait, *aucun ordre, aucun ſoin n'a pu le ſecourir.*

Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;
Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici.

De ton cœur adouci, ne peut ſe mettre au lieu de ta clémence. *Ce qu'il peut l'être*, ne peut être reçu pour ſignifier, *autant qu'il peut l'être ;* & c'eſt une grande faute de langage dans un auteur moderne d'avoir mis :

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.

Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'aux changemens de roi pouſſe un peuple inconſtant.

Un peuple qui pousse un bruit aux changemens de roi, est un galimatias insupportable.

Et parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige.

Il n'est pas permis dans le style noble de placer ainsi l'adverbe au-devant du verbe. On ne peut pas dire en vers héroïques, *ce qui davantage me plaît*, *ce que patiemment je supporte*, *ce qu'à contre cœur je fais*, *ce que prudemment je diffère.*

J'ajoute une requête.

Ce terme du barreau n'est point admis dans la poësie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Calmez, modérez votre impatience; mettez un frein à votre impatience. Voilà le mot propre. *Faire force*, est barbare.

..... Non pas, César, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite, & que tes funérailles,
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles;
Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi.....

Cette *elle* tombe sur Rome, & semble tomber sur la cendre de *Pompée*, par la construction de la phrase. *Aussi chère que moi;* on ne sait si c'est *Cornélie* qui est aussi chère, ou si c'est à elle que cette cendre est aussi chère. Ces amphibologies jettent une obscurité désagréable dans le style. Je n'ai relevé que celle-ci, pour n'être pas trop long; mais la tragédie que j'examine est pleine de ces obscurités. C'est un défaut qu'il faut éviter avec soin.

Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu.

On rompt un projet, une ligue, des liens, une aſſemblée; on arrête un effort, on s'y oppoſe, on le ſurmonte, on le rend inutile, &c.

J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir.

On entre dans le déſeſpoir, on s'abandonne, on ſe livre au déſeſpoir; on ne le choiſit pas.

Il eſt de la fatalité
Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité.

On dit bien *notre deſtin; la fatalité ordonne, &c.* mais on ne dit pas, *il eſt de la fatalité*, comme on dit, *il eſt d'uſage; l'aigreur* eſt un terme très-impropre, & l'amertume s'oppoſe à la douceur & non à la *félicité.*

Je me ſuis arrêté dans cet examen uniquement aux fautes de langage, & je n'ai pas parlé des vices du ſtyle dont le nombre eſt prodigieux. Cette diſcuſſion n'était pas de mon ſujet, non plus que les beautés de détail, dont cette tragédie vicieuſe & irrégulière eſt remplie.

La lecture aſſidue des bons auteurs vous ſera encore plus néceſſaire, pour vous former un ſtyle pur & correct, que l'étude de la plupart de nos grammaires. Ce qu'on apprend ſans peine & par le ſecours du plaiſir, ſe fixe bien plus fortement dans la mémoire que ce qu'on étudie avec des dégoûts dans des préceptes ſecs, ſouvent très-mal digérés, & dans leſquels on ne trouve que trop de contradictions. Je recommande ſurtout aux jeunes gens de ne point

lire la nouvelle grammaire de l'abbé *Girard* ; elle ne ferait qu'embarrasser l'esprit par les nouveautés difficiles dont elle est remplie ; & surtout elle servirait à corrompre le style. Jamais auteur n'a écrit d'une manière moins convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours & des phrases qu'on proscrirait dans ces romans bourgeois & familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croirait qu'un auteur qui veut instruire la jeunesse, se serve des expressions suivantes dans une grammaire raisonnée ?

On aura beau fulminer contre mes termes, un discours est une pièce émaillée de différentes phrases.

Les mots doivent, dans le discours, répondre par le rang & l'habillement à leurs fonctions. Les mots au pluriel ont la physionomie décidée.

Le district du pronom, la portion dont il est doté, les déclinaisons sont battues & terrassées.

Non-seulement tout ce livre est écrit dans ce misérable style, mais il y a beaucoup de fautes contre la langue. Par exemple, *habillement de la nuit*, pour habillement de nuit. *Quoi faire*, pour que faire. *C'est soi qui fait*, au lieu de dire, on fait soi-même.

Enfin, il y a des termes obscènes, malgré le grand précepte de *Quintilien*, qui ordonne d'en éviter jusqu'aux moindres apparences.

Les grammaires de l'abbé *Régnier Desmarets* & de *Restaut*, sont bien plus sages & plus instructives.

LETTRES FAMILIERES.

Les lettres familières, écrites avec négligence, & d'un ſtyle approchant de la converſation, vous pourront donner l'uſage de cette manière libre & dégagée dont on converſe & dont on écrit à ſes amis; mais ce n'eſt pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cauſe des petites anecdotes qu'elles renferment : & ſi on retranchait des lettres de madame de *Sévigné*, ce grand nombre de petits faits qui les ſoutiennent, & qui ſont racontés avec tant de vivacité & de naturel, je doute qu'on en pût ſoutenir la lecture. Les lettres de *Balzac* & de *Voiture* eurent en leur temps beaucoup de réputation ; mais on voit bien qu'elles avaient été écrites pour être publiques ; & cela ſeul, en les privant néceſſairement du naturel qu'elles devaient avoir, devait à la longue les décréditer. Il faut lire ce qu'on en dit dans le Temple du goût. Les jugemens qu'on y trouvera ont paru ſévères ; mais ils me ſemblent très-juſtes, & rien n'eſt plus propre à conduire l'eſprit d'un jeune homme.

J'oſerais même aller encore plus loin que l'auteur du Temple du goût, dans l'idée que je me ſuis formée des lettres de *Voiture*. J'en ai trouvé pluſieurs dans leſquelles cette petite & mépriſable envie d'avoir de l'eſprit, lui fait dire des choſes dont la décence & l'honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut

consoler le maréchal de *Grammont* sur la mort de son père. Il lui dit :

» Est-il vrai qu'en un siècle où les exemples d'un » bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'une » perte qui vous rend un des plus riches hommes de » France ? Cela, sans mentir, est admirable, & au- » dessus de vos exploits; mais comme il peut y avoir » de l'excès dans les meilleures choses, votre douleur » qui a été juste, ne le serait plus à cette heure, si » elle durait davantage. Votre réputation augmente, » & votre bien ne diminue pas ; car on dit qu'en » argent & en poulaille, vous aurez quelque chose » de considérable. »

Est-ce ainsi qu'on écrit à un homme sur la mort d'un père? assurément *non erat his locus.* Jamais badinage ne fut plus déplacé ; & jamais badinage ne fut plus froid, plus bas, & plus indécent.

Il fallait que l'esprit de plaisanterie, qui est par lui-même un très-mince mérite, tînt lieu alors d'un grand talent, puisqu'il donna tant de réputation à *Voiture.* Tout homme de bon sens, & formé sur les bons modèles de l'antiquité, trouverait la plupart de ces plaisanteries forcées & insipides.

Il compare mademoiselle de *Rambouillet* à la mer, & il dit :

» Il me semble que vous vous ressemblez comme » deux gouttes d'eau, la mer & vous. Il y a cette » différence, que toute vaste & grande qu'elle est, » elle a ses bornes, & vous n'en avez point ; & que » tous ceux qui connaissent votre esprit, avouent » qu'il n'a ni fond ni rive ; & je vous supplie, de

„ quel abyme avez-vous tiré ce déluge de lettres que „ vous avez envoyé ici ? „

Eſt-il bien plaiſant de dire dans un autre endroit, que le mot de cordonniers vient de ce qu'ils donnent des cors ?

La fameuſe lettre de la *carpe au brochet*, était-elle digne, en bonne foi, de l'admiration qu'on lui a prodiguée ? On ſait que *Voiture* s'étant trouvé dans une ſociété où était le grand *Condé*, on y avait joué à des petits jeux, dans l'un deſquels ce prince était appelé le *brochet*, & *Voiture*, la *carpe* ; la carpe dit donc au brochet :

„ Les baleines de la mer Atlantique ſuent à groſſes „ gouttes, & ſont toutes en eau quand elles vous „ entendent nommer. Des harengs frais qui viennent „ de Norvége, nous aſſurent que la mer s'eſt glacée „ cette année plutôt que de coutume, par la peur „ que l'on y avait eue, ſur les nouvelles que quelques „ macreuſes y avaient apportées que vous dirigiez „ vos pas vers le Nord..... Certaines anguilles de „ mer crient déjà comme ſi vous les écorchiez. Les „ loups-marins ne ſont que de pauvres cancres auprès „ de vous ; & ſi vous continuez, vous avalerez la „ mer & les poiſſons. „

Tout ce qu'on peut dire, ce me ſemble, d'une telle lettre, c'eſt que ces jeux ſont pardonnables quand on ne les donne pas pour de bonnes choſes ; mais qu'ils ſont d'un très-bas prix quand on les veut trop eſtimer.

Il y a dans *Voiture* d'autres lettres d'un caractère plus délicat & d'un goût plus fin ; telle eſt, par exemple, la lettre au préſident de *Maiſons*, au ſujet

d'une affaire qu'il lui recommande. Elle n'a pas le mérite de celle qu'*Horace* écrit à *Tibère Néron* dans un cas à-peu-près semblable ; mais elle a ses grâces & son mérite.

„ Madame de *Marsilly*, Monsieur, s'est imaginée „ que j'avais quelque crédit auprès de vous : & moi „ qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le „ contraire. C'est une personne qui est aimée & „ estimée de toute la cour, & qui dispose de tout „ le parlement. Si elle a bon succès d'une affaire „ dont elle vous a choisi pour juge, & qu'elle croie „ que j'y aie contribué quelque chose, vous ne sauriez „ croire l'honneur que cela me fera dans le monde, „ & combien j'en serai plus agréable à tous les „ honnêtes gens. Je ne vous propose que mes intérêts „ pour vous gagner ; car je sais bien, Monsieur, que „ vous ne pouvez être touché des vôtres, sans cela „ je vous promettrais son amitié ; c'est un bien par „ lequel les plus sévères juges se pourraient laisser „ corrompre, & dont un si honnête homme que „ vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir „ justement ; car elle ne demande de vous que la „ justice. Vous m'en ferez une, que vous me devez, „ si vous me faites l'honneur de m'aimer toujours „ autant que vous avez fait autrefois, & si vous „ croyez que je suis votre, &c. „

Mais il faut avouer, avec l'auteur du Temple du goût, que l'on trouve dans *Voiture* bien peu de lettres de ce prix, & que tout ce qui est marqué à un si bon coin pourrait, comme il le dit, se réduire à un très-petit nombre de feuillets. A l'égard de *Balzac*,

perſonne ne le lit aujourd'hui. Ses lettres ne ſerviraient qu'à former un pédant. On y trouve, à la vérité, du nombre & de l'harmonie proſaïque ; mais c'eſt préciſément cela qu'on ne devrait pas trouver dans ſes lettres. C'eſt le mérite propre des harangues, des oraiſons funèbres, de l'hiſtoire, de tout ce qui demande une éloquence d'appareil & un ſtyle ſoutenu.

Qui peut tolérer que *Balzac* écrive à un cardinal :

„ Qu'il a le ſceptre des rois & la livrée des roſes, „ & qu'à Rome on ſe ſauve à la nage au milieu des „ eaux de ſenteurs ? „

Qui peut ne pas mépriſer ces pitoyables hyperboles ? Si les déclamations froides & forcées ont tant ſervi à décréditer le ſtyle de *Balzac ;* ſi la contrainte, l'affectation, les jeux de mots, les plaiſanteries recherchées, ont fait tant de tort à *Voiture*, que doit-on penſer de ces lettres imaginaires, qui ſont ſans objet, & qui n'ont jamais été écrites que pour être imprimées ? C'eſt une entrepriſe fort ridicule que de faire des lettres comme on fait un roman, de ſe donner pour un colonel, de parler de ſon régiment, & de faire des récits d'aventures qu'on n'a jamais eues. Les lettres du chevalier d'*Her* n'ont pas ſeulement ce défaut ; mais elles ont encore celui d'être écrites d'un ſtyle forcé, & tout-à-fait impertinent. On y obtient des lettres d'Etat pour ſa maîtreſſe. On la fait peindre en iroquoiſe, mangeant une demi-douzaine de cœurs. Enfin on n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût, & cependant ce ſtyle a eu des imitateurs.

Il y a des lettres d'une autre eſpèce, comme celles de l'Eſpion turc ; de madame du *Noyer*, les Lettres

juives, chinoiſes, cabaliſtiques. On ne ſe méprend pas à leur titre. On voit bien que ce ne ſont pas de véritables lettres, mais un petit artifice uſité, ſoit pour débiter des choſes hardies, ſoit pour écrire des nouvelles vraies ou fauſſes. Tous ces ouvrages qui amuſent quelque temps la jeuneſſe crédule & oiſive, ſont fort mépriſés des honnêtes gens. Il en faut excepter les Lettres perſanes : elles ſont à la vérité une imitation de l'Eſpion turc, mais leur ſtyle les diſtingue fort de leur original. Il eſt nerveux, hardi, ſingulier, ſentencieux ; & il ne manque à cet ouvrage qu'un ſujet plus ſolide.

On a beaucoup réuſſi en France dans un autre genre de lettres, moitié vers & moitié proſe. Ce ſont de véritables lettres écrites en effet à des amis, mais écrites avec délicateſſe & avec ſoin. Telle eſt la lettre dans laquelle *Bachaumont* & *Chapelle* rendent compte de leur voyage. Telles ſont quelques-unes du comte *Antoine Hamilton*, de M. *Pavillon.*

En voici une écrite par l'auteur de la Henriade à un grand roi.

» Les vers que votre majeſté a fait dans Neiff, » reſſemblent à ceux que *Salomon* feſait dans ſa gloire, » quand il diſait, après avoir tâté de tout : Tout » n'eſt que vanité. Il eſt vrai que le bon-homme » parlait ainſi, au milieu de trois cents femmes & » de ſept cents concubines ; le tout ſans avoir donné » de bataille ni fait de ſiége. Mais n'en déplaiſe, » Sire, à *Salomon* & à vous, ou bien à vous & à » *Salomon*, il ne laiſſe pas d'y avoir quelque réalité » dans ce monde.

» Conquérir cette Siléſie;
» Revenir couvert de lauriers
» Dans les bras de la poëſie;
» Donner aux belles, aux guerriers,
» Opéra, bal, & comédie;
» Se voir craint, chéri, reſpecté,
» Et connaître au ſein de la gloire
» L'eſprit de la ſociété,
» Bonheur ſi rarement goûté
» Des favoris de la victoire;
» Savourer avec volupté,
» Dans des momens libres d'affaire,
» Les bons vers de l'antiquité,
» Et quelquefois en daigner faire
» Dignes de la poſtérité:
» Semblable vie a de quoi plaire,
» Elle a de la réalité,
» Et le plaiſir n'eſt point chimère.

» Votre majeſté a fait bien des choſes en peu de » temps. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a perſonne ſur la » terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la » variété des affaires de toute eſpèce. Mais avec ce » génie dévorant, qui met tant de choſes dans ſa » ſphère d'activité, vous conſervez toujours cette » ſupériorité de raiſon, qui vous élève au-deſſus de » ce que vous êtes & de ce que vous faites.

» Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez » à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux » ſans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, » ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, » par leur ame comme par leur état. Il y a un beau » vers de *Milton* :

amongst unequals no society.

„ Il y a encore un autre malheur ; c'est que votre „ majesté peint si bien les nobles friponneries des „ politiques, les soins intéressés des courtisans &c. „ qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes „ de toute espèce, & qu'elle croira qu'il est démontré „ en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-„ même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi „ ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut „ pas s'empêcher d'aimer pour lui-même, un homme „ d'un esprit supérieur, qui a bien des talens, & qui „ joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or, s'il „ arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi, „ son état en doit-il empirer ? & l'aimera-t-on moins „ parce qu'il porte une couronne ? Pour moi, je „ sens que la couronne ne me refroidit point du tout. „ Je suis, &c. „

Voici une lettre écrite à feu M. le maréchal de *Berwick*, qui me paraît fort au-dessus de toutes celles de *Voiture*. J'en ignore l'auteur ; mais je peux assurer que j'ai vu à Paris un très-grand nombre d'épîtres dans ce goût. C'est proprement le goût de la nation.

„ Vous venez de gagner une bataille complète & „ glorieuse dans toutes ses circonstances. Vous avez „ rendu quelques services, par cette victoire, à la „ couronne d'Espagne. Vous n'avez pas mal fait „ votre cour au roi votre maître à Versailles. Et le „ roi, votre souverain, en paraît presqu'aussi content „ ici, que si vous l'aviez gagnée aux portes de Londres „ pour son rétablissement. Je ne sais comment vous „ vous trouvez de tout cela ; mais pour moi, je vous

„ en fais de bon cœur mon compliment. Il eſt vrai „ que vous vous portez bien, & que dans une mêlée „ où vous avez eu le plaiſir de vous fourrer bien „ avant, vous n'avez pu vous faire donner quelque „ balafre au milieu du viſage, ou parvenir à quelque „ inciſion cruciale au haut de la tête; & ce n'eſt pas „ contentement pour un homme avide de gloire. Je „ vous conſeille pourtant de ne vous en point cha„ griner, & de prendre le tout en patience.

„ J'avais cru, lorſque vous vous fîtes naturaliſer „ en France, que c'était pour mettre à couvert vos „ biens immenſes en cas d'accident; mais je vois „ bien que ce n'était que pour pouvoir exterminer „ ſans ſcrupule tout autant d'Anglais de la princeſſe „ *Anne* qui ſe trouveraient en votre chemin; & c'eſt „ fort bien fait à vous. Cependant ſi je n'avais peur „ de vous mortifier, je vous dirais que quoiqu'on „ parle beaucoup de vous ici, on ne laiſſe pas de „ parler diverſement de votre conduite. Les uns „ diſent que vous êtes trop inſolent, & que vous „ faites trop l'entendu à l'égard des ennemis; & „ les autres aſſurent que vous ne vous faites pas „ aſſez valoir auprès de ceux qui vous veulent du „ bien & qui vous en peuvent faire. Quoiqu'il n'y „ ait pas grand mal à tout cela, examinons un „ peu vos actions depuis que vous êtes dans le „ ſervice, pour voir ſi on vous accuſe avec raiſon.

„ Lorſqu'à Nervinde on combattit,
„ Et que l'Angleterre alarmée
„ Eut appris, par la renommée,
„ La diſgrace qu'elle y ſouffrit,

» Tout ſon parlement en pâlit ;
» Mais votre excellence, animée
» Par les dangers & par le bruit,
» Par les canons & leur fumée,
» Mais plus que tout cela, charmée
» De voir leur Orange interdit,
» Se mit en tête, à ce qu'on dit,
» De prendre toute ſon armée ;
» Mais ce fut elle qui vous prit &c.

LIBERTÉ.

LA liberté de l'homme eſt un problème ſur lequel de grands poëtes ſe ſont exercés, auſſi-bien que les théologiens. Qui croirait qu'on trouve dans *Pierre Corneille* une diſſertation aſſez étendue ſur cette matière épineuſe ? C'eſt dans ſa tragédie d'Oedipe.

Il eſt vrai que le ſujet comporte une telle digreſſion ; mais il faut avouer auſſi que ces morceaux ſont preſque toujours froidement reçus au théâtre, qui exige une chaleur d'action & de paſſion preſque continuelle. La controverſe ne réuſſit pas beaucoup dans la tragédie ; & ce que *Corneille* fait dire à ſon *Oedipe*, trouvera peut-être ici mieux ſa place aux yeux d'un lecteur de ſang-froid, qu'il ne la trouve au théâtre, où le ſpectateur veut être ému. Quoi qu'il en ſoit, voici ce morceau qui eſt plein de très-grandes beautés.

Quoi ! la néceſſité des vertus & des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices ;

Et l'homme fur lui-même a fi peu de crédit,
Qu'il devient fcélérat quand Delphes l'a prédit?
L'ame eft donc toute efclave? une loi fouveraine
Vers le bien ou le mal inceffamment l'entraîne;
Et nous ne recevons ni crainte ni défir
De cette liberté qui n'a rien à choifir.
Attachés fans relâche à cet ordre fublime,
Vertueux fans mérite, & vicieux fans crime,
Qu'on maffacre les rois, qu'on brife les autels,
C'eft la faute des dieux, & non pas des mortels.
De toute la vertu fur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire eft due.
Ils agiffent en nous, quand nous penfons agir.
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que fuivant que d'en haut leur bras la précipite.

Cette tirade a des traits vigoureux & hardis, qui s'impriment aifément dans la mémoire, parce qu'il n'y a prefque point d'épithètes oifeufes; mais, comme je l'ai déjà dit, de telles beautés font plus propres à la controverfe qu'à la tragédie. Il eft bon furtout d'obferver que plus ce morceau eft raifonné, plus il faudrait qu'il fût exact. *Oedipe* eft un très-mauvais philofophe, quand il dit:

Et nous ne recevons ni crainte ni défir
De cette liberté &c.

Le libre arbitre n'a affurément rien de commun avec le défir & la crainte. Perfonne n'a jamais dit que la liberté fût le principe de nos défirs. Il faut auffi remarquer

remarquer qu'il n'eſt pas dans la pureté du ſtyle de dire: l'homme a peu de crédit ſur ſoi. On a du pouvoir ſur ſoi. On a du crédit auprès de quelqu'un. *Ordre ſublime* ne vaut rien. Sublime veut dire élévation, & ne ſignifie pas ſouverain. Un bras qui précipite une volonté, eſt abſolument barbare; & *que ſuivant que d'en haut* eſt d'une dureté, eſt d'une cacophonie inſupportable.

Les mêmes idées, à-peu-près, ſur la liberté, ſe trouvent dans une épître inſérée parmi les œuvres de M. de *Voltaire*.

Ah! ſans la liberté,
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſans, mus par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un Dieu qui nous aurait trompés!
Comment ſans liberté ſerions-nous ſes images?
Que lui reviendrait-il de ſes brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer.
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice;
Caton fut ſans vertu, Catilina ſans vice.
Le deſtin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde eſt fait pour les méchans &c.

Ce morceau eſt plus à ſa place, & paraît écrit avec plus de ſoin. Mais il n'eſt pas plus fort & plus nerveux.

D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſans, mus par des mains divines.

Ces deux vers-là ſont d'un poëte. Mais celui-ci eſt d'un homme plus pénétré.

Qu'il devient ſcélérat quand Delphes l'a prédit.

Il ſuffiſait de quatre vers de cette force dans la bouche d'*Oedipe;* le reſte reſſent trop la déclamation; ce qui était en effet le grand défaut de *Corneille.* Ce qu'on a jamais écrit de plus grand & de plus ſublime ſur la liberté, ſe trouve au ſeptième chant de la Henriade.

Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y grava nos déſirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaiſirs:
On voit la Liberté, cette eſclave ſi fière,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux priſonnière;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer;
A ſes ſuprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée;
Qu'en obéiſſant même, elle agit par ſon choix,
Et ſouvent au deſtin penſe donner des lois.

Il me ſemble qu'on ne peut préſenter ſous une image plus parfaite cet accord inexplicable de la liberté de l'homme & de la préſence de Dieu; & qu'un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de controverſes ſur ces matières inintelligibles.

Un fils de l'illuſtre *Racine* a fait un poëme ſur la Grâce, dans lequel il était bien naturel qu'il parlât

de la liberté. Cependant il n'y a aucun trait frappant qui caractérise cet attribut de la nature humaine, que tant de philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce poëme, où l'auteur traite de la liberté d'une manière plus particulière.

Si l'on en croit pourtant un systême flatteur,
Pour le bien & le mal l'homme également libre,
Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre.
Lorsque pour l'écarter des lois de son devoir,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
Aussitôt balançant le poids de la nature,
La Grâce de ses dons redouble la mesure.

Ces vers sont dans le ton didactique de l'ouvrage; mais ils sont un peu lâches, comme presque tous ceux de cet auteur, qui d'ailleurs est assez pur & correct. C'est dans les ouvrages didactiques qu'il faut peut-être le plus d'imagination, pour nourrir la sécheresse du fond, & pour en varier l'uniformité.

METAPHORE.

LA métaphore est la marque d'un génie qui se représente vivement les objets. C'est une comparaison vive & subite qu'il fait des choses qui le touchent, avec les images sensibles que présente la nature. C'est l'effet d'une imagination animée & heureuse. Mais cette figure doit être employée avec ménagement. *Cicéron* dit :

Verecunda debet esse translatio.

Cette métaphore qu'on trouve, par exemple, dans la tragédie d'Héraclius, eſt trop forte & trop giganteſque :

La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

Il n'eſt pas non plus naturel à *Chimène* de dire après la mort de ſon père :

J'irai ſous mes cyprès accabler tes lauriers.

Ce n'eſt pas ainſi que s'exprime la douleur véritable. On a repris auſſi dans la tragédie de Brutus ces vers :

Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.

C'eſt une hyperbole; & je crois que l'hyperbole eſt une figure défectueuſe par elle-même, puiſque par ſa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi approuve-t-on ces vers-ci de la Mort de Céſar ?

Rome qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chute, & contre la tempête,
Il demande mon bras pour affermir ſa tête.

C'eſt que la métaphore porte un caractère ſenſible de vérité & eſt parfaitement ſoutenue. On aime encore celle-ci dans Zaïre, parce qu'elle a les mêmes conditions & qu'elle eſt touchante.

Le Dieu qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.

Il y a une métaphore bien frappante dans Alzire, lorſqu'*Alvarès* dit à *Guſman :*

Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.

C'eſt un magnifique ſpectacle à l'eſprit qu'une telle idée ; & il eſt très-rare que l'exacte vérité ſe trouve jointe à tant de grandeur. Cette métaphore eſt encore belle & bien amenée :

L'Américain farouche eſt un monſtre ſauvage,
Qui mord, en frémiſſant, le frein de l'eſclavage.

Les conditions eſſentielles à la métaphore, ſont qu'elle ſoit juſte & qu'elle ne ſoit pas mêlée avec une autre image qui lui ſoit étrangère. *Rouſſeau* a dit dans une de ſes ſatires, en parlant d'un homme qu'il veut noircir & rendre ridicule, ſous le nom de *Midas :*

En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

Outre la baſſeſſe de ces idées, on y découvre aiſément le peu de juſteſſe & de rapport qu'elles ont entr'elles. Car ſi cette ame a des remparts de maçonnerie, elle ne peut pas être en même temps une épée dans un fourreau. J'avoue que ces diſparates révoltent un bon eſprit, autant que le fiel amer de la ſatire cauſe d'indignation. Voici dans ce même auteur un exemple d'une faute pareille :

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas & l'équerre,
Que l'amitié par l'eſtime s'acquère ?

On fonde les replis du cœur humain ; mais on ne le mefure point avec un compas. L'équerre, furtout, qui eft un inftrument de maçon, eft là bien peu convenable. Je ne connais guère d'auteur dont les idées foient moins juftes & moins vraies que celles de *Rouffeau.* Il a excellé quelquefois dans le choix des paroles : c'eft beaucoup ; car c'eft une très-grande difficulté vaincue. Mais quand ce mérite eft fujet à des inégalités ; quand il n'eft pas foutenu par du fentiment, par des idées toujours exactes, le mérite des mots ne fuffit pas de nos jours pour conftituer un grand écrivain. Cela était bon du temps de *Malherbe.*

On peut quelquefois entaffer des métaphores les unes fur les autres ; mais alors il faut qu'elles foient bien diftinguées, & que l'on voie toujours votre objet repréfenté fous des images différentes. C'eft ainfi que le célèbre *Maffillon*, évêque de Clermont, dit dans fon fermon du petit nombre des élus :

„ Vous auriez vu les élus auffi rares que ces „ grappes de raifins, qui ont échappé à la diligence du „ vendangeur, auffi rares que ces épis qui reftent „ encore fur la terre, & que la faux du moiffonneur „ a épargnés. Je vous aurais parlé des deux voies „ dont l'une étroite & rude eft la voie du petit „ nombre ; l'autre, large, fpacieufe, femée de „ fleurs, qui eft comme la voie publique de tous „ les hommes &c. „

Aucune de ces images ne nuit à l'autre ; au contraire, elles fe fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement, & feulement dans les occafions où l'on a befoin de faire fentir des

choſes importantes. On reconnaît un grand écrivain, non-ſeulement aux figures qu'il met en uſage, mais à la ſobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la métaphore, ſans meſure & ſans art. On ne voit dans leurs écrits que des collines qui ſautent, des fleuves qui ſèchent de crainte, des étoiles qui treſſaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d'écrire avec méthode & ſageſſe; de-là vient qu'ils n'ont rien approfondi, & qu'il n'y a pas en Orient un ſeul bon livre d'hiſtoire & de ſcience. Il ſemble que dans ces pays on n'ait preſque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n'y a que leurs fables qui aient réuſſi chez les autres nations. Mais quand on n'excelle que dans les fables, c'eſt une preuve qu'on n'a que de l'imagination.

OPERA.

COMME vous avez le deſſein de fréquenter nos ſpectacles dans votre ſéjour à Paris, je vous entretiendrai de l'opéra, quoique je ne traite pas expreſſément dans cet ouvrage de la tragédie & de la comédie: ma raiſon eſt que l'on a écrit d'excellens traités ſur le théâtre tragique & comique, ſurtout dans les préfaces de nos meilleures pièces; mais on n'a preſque rien dit ſur l'opéra.

Saint-Evremont s'eſt épuiſé en froides railleries ſur ce genre de ſpectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des paſſions & des dialogues. Il ne ſavait pas que les tragédies grecques & romaines

étaient chantées; que les ſcènes avaient une mélodie ſemblable à notre récitatif, laquelle était compoſée par un muſicien, & que les chœurs étaient exécutés comme les nôtres. Qui ne ſait que la muſique exprime les paſſions? *Saint-Evremont*, en louant Sophonisbe & en blâmant l'opéra, a prouvé qu'il avait peu de goût & l'oreille dure.

Le grand vice de notre opéra, c'eſt qu'une tragédie ne peut être par-tout paſſionnée, qu'il y faut du raiſonnement, du détail, des événemens préparés, & que la muſique ne peut rendre heureuſement ce qui n'eſt pas animé & ce qui ne va pas au cœur. Ce ſerait un étrange récitatif que celui qui exprimerait, par exemple, ces vers de la tragédie de Rodogune:

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, & me ſouviens encor
Des malheureux ſuccès du bon roi Nicanor;
Quand des partis vaincus preſſant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de ſa pourſuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Triphon fut le ſoulèvement &c.

On eſt donc réduit parmi nous à ſupprimer à l'opéra tous ces détails qui ne ſont pas intéreſſans par eux-mêmes, mais qui contribuent à rendre une pièce intéreſſante: on n'y parle que d'amour; & encore cette paſſion n'a-t-elle jamais, dans ces ſortes d'ouvrages, la juſte étendue qu'il faut pour toucher & pour faire tout ſon effet. La déclaration de *Phèdre* & celle d'*Oroſmane* ne pourraient pas être ſouffertes ſur le théâtre de l'opéra. Notre récitatif exige une briéveté &

une mollesse qui amène presque nécessairement de la médiocrité. Il n'y a guère qu'Atis & Armide qui se soient élevés au-dessus de ce genre médiocre. Les scènes entre *Oreste* & *Iphigénie* sont très-belles; mais cette supériorité même de ces scènes fait languir le reste de l'opéra.

Souffrirait-on que dans nos spectacles réguliers, un amant vînt dire, comme dans l'opéra d'Issé:

Que vois-je? c'est Issé qui repose en ces lieux,
J'y venais pour plaindre ma peine;
Mais mes cris troubleraient son repos précieux.

On voit que l'auteur, pour éviter les détails, rend compte en un vers de la raison qui l'amène sur le théâtre.

J'y venais pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop grossier, que les anciens emploient toujours dans leurs tragédies & dans leurs comédies, n'est pas supportable parmi nous.

Thésée, dans l'opéra de ce nom, dit à sa maîtresse, sans autre préparation : *Je suis fils du roi.* Elle lui répond : *Vous, Seigneur?* Le secret de sa naissance n'est pas autrement expliqué. C'est un défaut essentiel. Et si cette reconnaissance avait été bien préparée & bien ménagée; si tous les détails qui doivent la rendre à la fois vraisemblable & surprenante, avaient été employés, le défaut eût été bien plus grand, parce que la musique eût rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un poëme nécessairement défectueux par sa nature. Ajoutez à toutes ces imperfections celles

d'être aſſervi à la ſtérilité des muſiciens, qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue, ainſi que les muſiciens d'Italie rendent toutes les paroles italiennes; il faut qu'ils compoſent de petits airs, ſur leſquels le poëte eſt obligé d'ajouter un certain nombre de paroles oiſeuſes & plates, qui ſouvent n'ont aucun rapport directe à la pièce.

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les cœurs glacés
Pour jamais en ſont chaſſés.
Qu'amour a de charmes !
Rendons-lui les armes;
Les plaiſirs charmans
Sont pour les amans.

On ne voit, comme le dit très-bien la jolie comédie du Double veuvage, *Que de nouvelles ardeurs & des ardeurs nouvelles.*

Cette contrainte puérile eſt encore augmentée par le peu de termes convenables aux muſiciens, que fournit notre langue. Demandez à un compoſiteur de mettre en chant, *Que voulez-vous qu'il fît contre trois? qu'il mourût*. Ou bien ces vers :

Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays?

Le muſicien demandera, au lieu de ces beaux vers, des fleurettes, des amourettes, des ruiſſeaux, des oiſeaux, des charmes, & des alarmes.

Voilà pourquoi depuis *Quinault*, il n'y a preſque pas eu de tragédie ſupportable en muſique. Les auteurs

ont ſenti l'extrême difficulté de mêler à un ſujet grand & pathétique, des fêtes galantes, incorporées à l'action, d'éviter les détails néceſſaires & d'être intéreſſans. Ils ſe ſont preſque tous jetés dans un genre encore plus médiocre, qui eſt celui des ballets.

Ces ſortes d'ouvrages n'ont aucune liaiſon. Chaque acte eſt compoſé de peu de ſcènes: toute action y eſt comme étranglée; mais la variété du ſpectacle, & les petites chanſonnettes que le muſicien fait réuſſir, & que le parterre répète, amuſent le public, qui court à ces repréſentations ſans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût, qui a ſervi de modèle aux autres, eſt celui de l'Europe Galante d'*Houdard de la Motte*; car ceux de *Quinault* étaient encore plus médiocres. Son Temple de la Paix, par exemple, n'eſt qu'un aſſemblage de chanſons, ſans aucune action.

Le plus grand mal de ces ſpectacles, c'eſt qu'il n'y eſt preſque pas permis d'y rendre la vertu reſpectable & d'y mettre de la nobleſſe; ils ſont conſacrés aux miſérables redites de maximes voluptueuſes, que l'on n'oſerait débiter ailleurs: la clémence d'*Auguſte* envers *Cinna*, la magnanimité de *Cornélie*, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux uſage faut-il que la muſique, qui peut élever l'ame aux grands ſentimens, & qui n'était deſtinée chez les Grecs & chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne ſoit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour? Il eſt à ſouhaiter qu'il s'élève quelque génie aſſez fort pour corriger la nation de cet abus, & pour donner à un ſpectacle devenu néceſſaire, la dignité & les mœurs qui lui manquent.

Une ſeule ſcène d'amour, heureuſement miſe en muſique & chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, & rend les beautés vraies inſipides. Les perſonnes de la cour ne peuvent plus ſupporter Polyeucte, quand elles ſortent d'un ballet, où elles ont entendu quelques couplets aiſés à retenir. Par-là le mauvais goût ſe fortifie, & on oublie inſenſiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore; il faut que l'opéra ſoit ſur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps dans le cinquième acte de l'opéra de Samſon. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.

SAMSON *enchaîné*, GARDES.

Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecraſez-moi!
Mon bras a refuſé de ſervir mon courage.
Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau ſacré des cieux!
Lumière, tu fuis de mes yeux!
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière!
Nature entière!

Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma trifte paupière.
Profonds abymes &c.

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos dieux étonnés & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient fauver notre empire :
Vénus, avec un fourire,
Nous a rendus victorieux.
Mars a volé, guidé par elle,
Sur fon char tout fanglant ;
La victoire immortelle
Tirait fon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle ;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef, interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eft Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder fur nos têtes ;
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à fon autel.

LE ROI.

Hé bien, qu'eft devenu ce Dieu fi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et fon bras languiffant ne peut fe déployer

Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre, étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage
Quand il n'offenſait qu'un mortel:
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Leve-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit, comme toi, mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin; c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins:
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire

A tes derniers momens?
Qu'on l'immole ; il en eſt temps.
Frappez ; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple & du Dieu que je ſers ;
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence, & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux, que tes murs ſe renverſent :
Que tes débris ſe diſperſent

Sur moi, ſur ce peuple en fureur!

CHOEUR.

Tout tombe! tout périt! ô ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à préſent la force & l'harmonie d'une telle poëſie, avec les vers dont ſont remplis les opéra, qui ont parmi nous du ſuccès, à la faveur de la muſique, on y verra:

Zirphé, qui vous voit vous adore.
Quoi! j'aime autant qu'on peut aimer,
Et je n'ai point vu ce que j'aime.

Une ſylphide peut aimer;
Mais une mortelle eſt charmante.

Vous paraiſſiez charmant; vous traverſiez les airs.

Il faudrait rougir pour la nation, ſi des platitudes ſi fades ne feſaient mal au cœur à tous les connaiſſeurs. Qui croirait que dans un opéra de Paris, des plus ſuivis, on chante:

Tous les cœurs ſont matelots;
Voguons deſſus les flots?

On s'imagine être revenu au temps de *Henri II* & de *Charles IX*, quand on entend des puérilités ſi gothiques. L'excuſe de cette miſère eſt, dit-on, dans la ſtérilité des muſiciens; mais cette excuſe eſt bien malheureuſe.

DE LA SATIRE.

SI je ſuivais mon goût, je ne parlerais de la ſatire que pour en inſpirer quelque horreur, & pour armer la vertu contre ce genre dangereux d'écrire. La ſatire eſt preſque toujours injuſte; & c'eſt-là ſon moindre défaut. Son principal mérite, qui amorce le lecteur, eſt la hardieſſe qu'elle prend de nommer les perſonnages qu'elle tourne en ridicule. Bien moins retenue que la comédie, elle n'en a pas les difficultés & les agrémens. Otez les noms de *Cotin*, de *Chapelain*, de *Quinault*, & un petit nombre de vers heureux, que reſtera-t-il aux ſatires de *Boileau*? Mais le Miſanthrope, le Tartuffe, qui ſont des ſatires encore plus fortes, ſe ſoutiennent ſans ce triſte avantage, d'immoler des particuliers à la riſée publique. Quand je dis que la ſatire eſt injuſte, je n'en veux pour preuve que les ouvrages de *Boileau*. Il veut dans une de ſes premières ſatires élever la tragédie d'Alexandre de *Racine*, aux dépens de l'Aſtrate de *Quinault*; deux pièces aſſez médiocres, qui ne ſont pas ſans quelques beautés. Il dit :

> Je ne ſais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
> Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
> Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement;
> Et juſqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Il n'y a rien de plus contraire à la vérité que ce jugement de *Boileau*. L'Alexandre de *Racine* eſt très-loin

d'être si glorieux. C'est au contraire un doucereux qui prétend n'avoir porté la guerre aux Indes que pour y adorer *Cléophile.* Et si on peut appliquer à quelque pièce de théâtre ce vers : *Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement*, c'est assurément à l'Andromaque de *Racine*, dans laquelle *Pirrhus* idolâtre *Andromaque*, en lui disant des choses très-dures : mais loin que ce soit un défaut, dans la peinture d'une passion, de dire tendrement *je vous hais*, c'est au contraire une très-grande beauté. Rien ne caractérise si bien l'amour que les mouvemens violens d'un cœur qui croit être parvenu à concevoir de la haine pour un objet qu'il aime avec fureur ; & c'est en quoi *Quinault* a souvent réussi ; comme quand il fait dire à *Armide : Que je le hais, que son mépris m'outrage !* ce tour même est si naturel qu'il est devenu très-commun.

Boileau n'est guère moins condamnable dans la licence qu'il prenait de nommer un citoyen, auquel il en substituait souvent un autre dans une nouvelle édition.

Par exemple, le sieur *Brossette* nous apprend que *Boileau* avait parlé ainsi d'un nommé *Pelletier :*

Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
Va chercher son dîner de cuisine en cuisine.

On lui dit que ce *Pelletier* n'était rien moins qu'un parasite, que c'était un homme très-retiré, qui n'allait jamais manger chez personne. *Boileau* le raya de la satire ; mais au lieu d'ôter ces vers, qui sont du style le plus bas, il les laissa, & mit *Colletet* à la place de *Pelletier*, & par-là outragea deux hommes au lieu

d'un. Il paraît que très-ſouvent il plaçait ainſi les noms au haſard : cela ſeul devrait ôter tout crédit à ſes ſatires.

Il tombait ſi naturellement dans ce cruel défaut, qu'il avait placé ſon propre frère *Gilles Boileau* dans ſes ſatires, d'une manière ignominieuſe.

Vous pourrez voir un temps vos écrits eſtimés,
Courir de main en main par la ville ſemés,
Puis ſuivre avec Boileau ce rebut de notre âge,
Et la lettre à Coſtar, & l'avis à Ménage.

Cette lettre & cet avis étaient deux ouvrages de ſon frère. Il mit à la place :

Puis de-là tout poudreux, ignorés ſur la terre,
Suivre chez l'épicier Neufgermain & la Serre.

Cette démangeaiſon de médire ainſi au haſard, & d'attaquer tout indifféremment, devait ſeule ôter tout crédit à ſes ſatires.

Il a beau s'en excuſer : s'il n'avait pas fait ſes belles épîtres, & ſurtout ſon Art poëtique ; il aurait une très-mince réputation, & ne ſerait pas fort au-deſſus de *Régnier*, qui eſt un homme très-médiocre. Tout le monde ſait que l'acharnement contre *Quinault* eſt inſupportable ; & que *Deſpréaux* eut en cela d'autant plus de tort, que quand il voulut faire un prologue d'opéra, pour montrer à *Quinault* comme il fallait s'y prendre ; il fit un ouvrage très-mauvais, & qui n'approchait pas des moindres prologues de ce même *Quinault*, qu'il affectait tant de rabaiſſer.

La satire ne paraît jamais dans un jour plus odieux que quand elle est lancée contre des personnes qu'on a louées auparavant : cette rétractation n'est une flétrissure humiliante que pour l'auteur. C'est ce qui est arrivé à *Rousseau*, dans une pièce intitulée la Palinodie, qui commence ainsi :

A vous, héros honteux de mes premiers écrits.

Ce vers amphibologique laisse douter si ce n'est pas le héros qui est *honteux* d'avoir été le sujet de ses premiers écrits ; mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l'auteur. S'il n'est pas content des procédés de celui dont il a fait l'éloge, il faut se taire ; mais il ne faut pas chanter la palinodie & se condamner soi-même. Rien n'est plus avilissant. C'est déceler sa passion, & une passion déshonorante. Il est heureux que cette pièce de *Rousseau* soit une de ses plus mauvaises.

Les satires en prose étant mille fois plus aisées à faire que celles qui sont rimées, elles ont inondé la république des lettres. Elles ont passé jusque dans la plupart des journaux. Les auteurs, prostituant leur plume vénale à l'avarice de leurs libraires, ont rempli d'invectives & de mensonges presque tous les ouvrages périodiques qui s'impriment en Hollande ; & il ne faut lire ces recueils qu'avec une extrême défiance. L'art de l'imprimerie deviendra bientôt un métier infame & funeste, si on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques libraires de Hollande impriment les satires les plus scandaleuses, tantôt contre les têtes couronnées, tantôt contre les hommes les plus respectables de l'Europe. J'ai vu quelquefois dans le

pays du Nord porter des jugemens très-défavantageux fur des hommes du premier mérite, qui étaient indignement attaqués dans ces miférables brochures; ni les auteurs, ni les libraires, ne connaiffent les gens qu'ils déchirent. C'eft un métier comme de vendre du vin frelaté. Il faut avouer qu'il n'y a guère de métier plus indigne, plus lâche, & plus puniffable.

TRADUCTIONS.

La plupart des traducteurs gâtent leur original; ou par une fauſſe ambition de le ſurpaſſer, qui les rend infidelles; ou par une plate exactitude, qui les rend plus infidelles encore.

On dit que madame de *Sévigné* les comparait à des domeſtiques qui vont faire un meſſage de la part de leur maître, & qui diſent ſouvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Ils ont encore un autre défaut des domeſtiques ; c'eſt de ſe croire auſſi grands ſeigneurs que leur maître, ſurtout quand ce maître eſt fort ancien ; & c'eſt un plaiſir de voir à quel point un traducteur d'une pièce de *Sophocle*, qu'on ne pourrait pas jouer ſur notre théâtre, mépriſe Cinna & Polyeucte.

Mais, pour en revenir aux infidélités des traducteurs, j'examinerai le Virgile que l'abbé *Desfontaines* nous a donné en proſe. Il était plus obligé qu'un autre de donner une bonne traduction, après la manière inſultante & groſſière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le livre, & voyons s'il fait excuſer au moins cette ruſticité pédanteſque avec laquelle il les traite, & s'il s'acquitte mieux qu'eux de ſon devoir.

Au premier chant, *Virgile*, dans la deſcription de la tempête, s'exprime ainſi :

Laxis laterum compagibus, omnes
Accipiunt inimicum imbrem rimiſque fatiſcunt.

L'Abbé *Desfontaines* traduit : „ Tous les vaiſſeaux „ fracaſſés & entr'ouverts font eau de toutes parts, & „ font près d'être engloutis. „

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de dire qu'un vaiſſeau fracaſſé était entr'ouvert. S'il eſt fracaſſé, c'eſt bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne ſe ſouffre pas, après le plus. *Font eau de toutes parts.* Quelle plate expreſſion ! rend-elle l'idée de *Virgile? L'onde ennemie eſt reçue dans les flancs entr'ouverts.* Que ne traduiſait-il mot à mot ; il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de *Virgile.*

Tantane vos generis tenuit fiducia veſtri?

Quelle confiance audacieuſe votre naiſſance vous inſpire ?

L'abbé *Desfontaines* dit : *Race téméraire, qui vous inſpire tant d'audace?*

Ce n'eſt pas-là le ſens de ſon auteur.

Hîc feſſas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morſu.

„ Dans cette rade, les vaiſſeaux n'ont beſoin ni „ d'ancres ni de cables. „

Premièrement, il n'eſt point ici queſtion d'une rade ; il s'agit d'un très-beau port que *Virgile* peint admirablement ; & c'eſt même, comme on ſait, le port de Naples, qu'il ſe plut à décrire ſous le nom du port de Carthage.

Secondement, quelle platitude ! *n'ont beſoin ni d'ancres ni de cables. Virgile* dit dans ſon ſtyle, toujours figuré, animé, & métaphorique :

Les vaiſſeaux fatigués n'y ſont retenus ni par des liens, ni par l'ancre recourbée qui mord l'arène.

Optatâ potiuntur Troes arenâ.

Les Troyens jouiſſent enfin du rivage.

Desfontaines dit : ,, Les Troyens deſcendirent avec ,, empreſſement. ,,

Suſcepitque ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

Cela veut dire : Il reçoit le feu, il lui donne des alimens arides qu'il enflamme.

Voilà des images nobles d'une choſe ordinaire. *Desfontaines* dit : ,, Par le moyen de quelques feuilles ,, ſèches & d'autres matières combuſtibles, il alluma ,, promptement du feu. ,, Eſt-ce-là traduire? n'eſt-ce pas avilir & défigurer ſon original?

Le moment d'après il fait dire à *Enée* : ,, Vous avez ,, échappé à mille dangers ; c'eſt à travers mille ,, obſtacles qu'il faut que nous abordions en Italie. ,,

Ces lâches & faſtidieuſes expreſſions, ſurtout de près, après *mille* dangers, *mille* obſtacles, ne ſe rencontrent pas certainement dans le texte d'un auteur tel que *Virgile*.

Illi ſe prædæ accingunt. Desfontaines dit : *Ils apprêtent le gibier. Virgile* s'eſt-il ſervi d'un mot auſſi peu poëtique dans ſa langue, que le terme *gibier* l'eſt dans la nôtre?

Et jàm finis erat ; quùm Jupiter &c. *Jupiter*, dit-il, pendant ce temps-là. *Virgile* a-t-il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler, *pendant ce temps-là?*

Cette belle expreſſion de *populum latè regem*, que *Virgile* donne aux Romains, peuple roi, eſt-ce la rendre que de traduire : *Peuple triomphant?* Que de fautes, que de faibleſſes dans les deux premières pages! Qui voudrait examiner ainſi la traduction entière, trouverait que nous n'avons pas même une froide copie de *Virgile*.

On en peut dire preſqu'autant de la traduction que *Dacier* a faite des odes d'*Horace;* elle eſt plus fidelle, à la vérité, dans le texte, plus ſavante & plus inſtructive dans les notes ; mais elle manque de grâce. Elle n'a nulle imagination dans l'expreſſion ; & on y cherche en vain ce nombre & cette harmonie que la proſe comporte, & qui eſt au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poëſie.

Je liſais un jour avec un homme de lettres, d'un goût très-fin, & d'un eſprit ſupérieur, cette ode d'*Horace*, où ſont ces beaux vers que tout homme de lettres ſait par cœur : *Auream quiſquis mediocritatem.* Il fut indigné, comme moi, de la manière dont *Dacier* traduit cet endroit charmant.

„ Ceux qui aiment la liberté plus précieuſe que „ l'or, ils n'ont garde de ſe loger dans une méchante „ petite maiſon, ni auſſi dans un palais qui excite „ l'envie. „ Voici à-peu-près, me dit l'homme que je cite, comme j'aurais voulu traduire ces vers :

Heureuſe médiocrité,
Préſide à mes déſirs, préſide à ma fortune ;
Ecarte loin de moi l'affreuſe pauvreté,
Et d'un ſort trop brillant la ſplendeur importune.

Il eſt certain qu'on ne devrait traduire les poëtes qu'en vers. Le contraire n'a été ſoutenu que par ceux qui, n'ayant pas le talent, tâchaient de le décrier ; vain & malheureux artifice d'un orgueil impuiſſant. J'avoue qu'il n'y a qu'un grand poëte qui ſoit capable d'un tel travail ; & voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux, épars çà & là dans des recueils ; mais ces eſſais nous font voir au moins qu'avec du temps, de la peine, & du génie, on peut parmi nous traduire heureuſement les poëtes en vers. Il faudrait avoir continuellement préſente à l'eſprit cette belle traduction que *Boileau* a faite d'un endroit d'*Homère*.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton ſort de ſon trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour &c.

Mais qu'il ſerait difficile de traduire ainſi tout Homère ! J'ai vu des traductions de quelques paſſages du poëme bizarre du Paradis perdu de *Milton*. M. de *Voltaire* & M. *Racine* le fils ont tous deux mis en vers une apoſtrophe de *Satan* au Soleil. Je n'examine pas ici l'extraordinaire & le ſauvage du fond ; je m'en tiens uniquement aux beautés qu'une traduction en vers exige.

M. *Racine* s'exprime ainſi :

Toi dont le front brillant fait pâlir les étoiles,
Toi qui contrains la nuit à retirer ſes voiles,
Triſte image à mes yeux de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, & que mon cœur te hait !

Ta ſplendeur, ô ſoleil ! rappelle à ma mémoire
Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire;
Elevé dans le ciel près de mon ſouverain,
Je m'y voyais comblé des bienfaits que ſa main,
Sans jamais ſe laſſer, verſait en abondance.

Voici les vers de M. de *Voltaire.*

Toi qui ſur mon tyran prodigue ſes bienfaits,
Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon ſupplice & dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui ſembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui leur éclat diſparaît & s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas ! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi.
Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Il eſt aiſé de voir pourquoi les vers cités les derniers ſont au-deſſus des autres; c'eſt qu'ils ſont plus remplis d'enthouſiaſme, de chaleur, & de vie; qu'ils ont plus de nombre & de force; qu'en un mot, ils ſont d'un poëte; & ils ont ſurtout le mérite d'être une traduction plus fidelle.

DU VRAI DANS LES OUVRAGES.

BOILEAU a dit, après les anciens : *Le vrai ſeul eſt aimable ; il doit régner par-tout & même dans la fable.*

Il a été le premier à obſerver cette loi qu'il a donnée. Preſque tous ſes ouvrages reſpirent ce vrai ; c'eſt-à-dire qu'ils ſont une copie fidelle de la nature. Ce vrai doit ſe trouver dans l'hiſtorique, dans le moral, dans la fiction, dans les ſentences, dans les deſcriptions, dans l'allégorie.

Mais *Boileau* s'eſt bien écarté de cette règle dans ſa Satire de l'équivoque. Comment un homme d'un auſſi grand ſens que lui s'eſt-il aviſé de faire de l'équivoque la cauſe de tous les maux de ce monde ? N'eſt-il pas pitoyable de dire qu'*Adam* déſobéit à DIEU par une équivoque ? Voici le paſſage :

N'eſt-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeſte pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme,
Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout ſavoir, à Dieu ſe rendre égal ?

Voilà bien de mauvais vers ; mais le faux qui y domine les rend plus mauvais encore.

Tu fus, comme ſerpent, dans l'arche renfermée.

Cela eſt encore pis ; l'équivoque avec les animaux dans l'arche renfermée, comme ſerpent ! Quelle expreſſion, & quelle idée !

On ne reconnut plus qu'ufurpateurs iniques.

C'eft avoir une terrible envie de rendre l'équivoque refponfable de tout, que de dire qu'elle a fait les premiers tyrans. En un mot, rien n'eft vrai dans cette fatire. Auffi c'eft fa plus mauvaife, de l'aveu des connaiffeurs.

Racine eft un homme admirable pour le vrai qui règne dans fes ouvrages. Il n'y a pas, je crois, d'exemple chez lui d'un perfonnage qui ait un fentiment faux, qui s'exprime d'une manière oppofée à fa fituation; fi vous en exceptez *Théramène*, gouverneur d'*Hippolyte*, qui l'encourage ridiculement dans fes froides amours pour *Aricie*.

Vous-même où feriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à fes lois oppofée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Théfée?

Il eft vrai phyfiquement qu'*Hippolyte* ne ferait pas au monde fans fa mère; mais il n'eft pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur fage, d'infpirer à fon pupille de faire l'amour contre la défenfe de fon père.

Les autres héros qu'il fait parler ne difent pas toujours des chofes fortes & fublimes; mais ils en difent toujours de vraies; au contraire de *Corneille* qui s'égare trop fouvent dans un pompeux & vain étalage de déclamations ampoulées & frivoles. Il eft fi condamnable fur cet article que, fi la plupart de fes pièces étaient nouvelles, je ne crois pas que les beautés en rachetaffent les défauts, quelques grandes qu'elles puiffent être.

C'eſt pécher contre le vrai, que de peindre *Cinna* comme un conjuré incertain, entraîné malgré lui dans la conſpiration contre *Auguſte;* & de faire enſuite conſeiller à *Auguſte*, par ce même *Cinna*, de garder l'empire pour avoir un prétexte de l'aſſaſſiner. Ce trait n'eſt pas conforme à ſon caractère. Il n'y a là rien de vrai. *Corneille* péche contre cette loi, dans des détails innombrables.

Molière eſt vrai dans tout ce qu'il dit. Tous les ſentimens de la Henriade, de Zaïre, d'Alzire, de Brutus, portent un caractère de vérité ſenſible.

Il y a auſſi une autre eſpèce de vrai qu'on recherche dans les ouvrages; c'eſt la conformité de ce que dit un auteur, avec ſon âge, ſon caractère, ſon état. Le public n'a jamais bien accueilli des vers tendres, *pour une Iris en l'air*, ni des ouvrages de morale faits par des gens purement beaux eſprits, auxquels il eſt égal de travailler ſur des ſujets de dévotion & de galanterie. Ces ouvrages ſont preſque toujours inſipides, parce qu'ils ne ſont point partis du cœur d'un homme pénétré. Ce vrai manque trop ſouvent aux ouvrages de *Rouſſeau :*

> Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
> Onc ne verrez ſot qui ſoit honnête homme.

Cela n'eſt pas dans le vrai. Il y a des eſprits extrêmement bornés qui ont beaucoup de vertu; & on ne pourra pas dire que *Sylla*, *Marius*, tous les chefs des guerres civiles, les *Borgia*, les *Cromwell*, & tant d'autres, fuſſent des imbécilles, des ſots.

> Nul n'eſt en tout ſi bien traité qu'un ſot.

Il n'y a rien de ſi ſot que cette maxime. Un ſot eſt peu fêté ; & les gens d'eſprit, d'un bon caractère, ſont l'ame de la ſociété.

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas & l'équerre,
Que l'amitié par l'eſtime s'acquière ?

Oui, ſans doute, elle commence par l'eſtime; & c'eſt ſe moquer du monde, que de prétendre qu'un homme, qui a des talens eſtimables, n'ait pas une grande avance pour ſe faire des amis. Il faut que ſon caractère les mérite ; mais l'eſtime prépare cette amitié. Il y a même quelque choſe de révoltant à ſuppoſer que plus on eſt eſtimable, & moins on ſera en état d'avoir l'amitié des honnêtes gens. Ce ſentiment abſurde eſt pernicieux ; & en général il faut remarquer que tout ce qui n'eſt que paradoxe déplaît aux eſprits bien faits.

Moroſophie inventa l'art d'écrire ....
Mille autres arts encor plus déteſtables
Furent le fruit de ſes ſoins redoutables.

C'eſt outrager la vérité & le bon ſens, que de venir nous dire que *Moroſophie*, c'eſt-à-dire en bon français, la Folie, a inventé un des arts les plus utiles aux hommes. Et quand on ſonge que c'eſt un écrivain qui dit cela, on ne peut s'empêcher de lever les épaules. Il y a cent exemples frappans de ces paradoxes, faux & inſoutenables, dans *Rouſſeau*, qu'il faut lire avec une précaution extrême. En un

mot, la principale règle pour lire les auteurs avec fruit, c'eſt d'examiner ſi ce qu'ils diſent eſt vrai en général, s'il eſt vrai dans les occaſions où ils le diſent, s'il eſt vrai dans la bouche des perſonnages qu'on fait parler. Car enfin, la vérité eſt toujours la première beauté, & les autres doivent lui ſervir d'ornement. C'eſt la pierre de touche dans toutes les langues & dans tous les genres d'écrire.

PANEGYRIQUE

PANEGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE,

Prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'académie française, le 25 août 1749, par M. l'abbé d'Arty.

PANEGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE.

Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.
Inſtruiſez-vous, ô vous qui gouvernez & qui jugez la terre. *Pſ. 2.*

QUEL texte pourrais-je choiſir parmi tous ceux qui enſeignent les devoirs des rois ? quel emblême des vertus pacifiques & guerrières ? quel ſymbole de la vraie grandeur emprunterais-je dans les livres ſaints, pour peindre le héros dont nous célébrons ici la mémoire ?

Tous ces traits répandus en foule dans les Ecritures lui appartiennent. Toutes les vertus que DIEU avait partagées entre tant de monarques qu'il éprouvait, *St Louis* les a poſſédées. Si je le comparais à *David* & à *Salomon*, je trouverais en lui la valeur & la ſoumiſſion du premier, la ſageſſe du ſecond; mais il n'a pas connu leurs égaremens. Captif enchaîné comme *Manaſſés* & *Sédécias*, il élève à leur exemple vers ſon DIEU des mains chargées de fers, mais des mains qui ont toujours été pures; il n'a

pas attendu, comme eux, l'adverſité, pour ſe tourner vers le DIEU des miſéricordes; il n'avait pas beſoin, comme eux, d'être infortuné. Ce DIEU qui dans l'ancienne loi voulut apprendre aux hommes comment les rois doivent réparer leurs fautes, a voulu donner dans la loi nouvelle un roi qui n'eût rien à réparer; & ayant montré à la terre des vertus qui tombent & qui ſe relèvent, qui ſe ſouillent, & qui s'épurent, il a mis dans *St Louis* la vertu incorruptible & inébranlable, afin que tous les exemples fuſſent propoſés aux hommes.

Si donc ce modèle des rois n'eut aucun modèle parmi les monarques qui précédèrent le Meſſie; ſi toutes les fois que l'Ecriture parle des vertus royales, elle parle de lui; ne nous bornons pas à un ſeul de ces paſſages ſacrés, regardons-les tous comme les témoignages unanimes qui caractériſent le ſaint roi dont vous m'ordonnez aujourd'hui de faire ici l'éloge.

Il ſuffirait, Meſſieurs, de raconter l'hiſtoire de *St Louis*, pour trouver dans les traits qui la compoſent, ce modèle donné de DIEU aux monarques: mais pour mettre dans ce diſcours quelqu'ordre qui ſoulage ma faibleſſe, je peindrai le ſage qui a enſeigné l'art de gouverner les peuples, le héros qui les a conduits aux combats, le ſaint qui, ayant toujours DIEU dans ſon cœur, a rendu chrétien, a rendu divin tout ce qui dans les autres grands-hommes n'eſt qu'héroïque.

Que l'Eſprit ſaint ſoutienne ſeul ma faible voix; qu'il l'anime, non pas de cette éloquence mondaine que condamneraient les maîtres de l'éloquence qui

m'écoutent, puiſqu'elle ſerait déplacée ; mais qu'il mette ſur mes lèvres ces paroles que la religion inſpire aux ames qu'elle a pénétrées. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Je l'avoue, Meſſieurs, ceux qui veulent parler d'un gouvernement ſage & heureux ont dans ce ſiècle un grand avantage. Mais penſe-t-on à quel point ce grand art de rendre les hommes heureux eſt difficile ? Comment prendre toujours le meilleur parti, & faire le meilleur choix ? Comment aller avec intrépidité au bien général, au milieu des murmures des particuliers, à qui ce bien général coûte des ſacrifices ? Eſt-il ſi facile de déraciner du milieu des lois, ces abus que des hommes intéreſſés font paſſer pour les lois mêmes ? Peut-on faire concourir ſans ceſſe au bonheur de tout un royaume la cupidité même de chaque citoyen ; ſoulager toujours le peuple & le forcer au travail ; prévenir, maîtriſer les ſaiſons mêmes, en tenant toujours les portes de l'abondance prêtes à s'ouvrir, quand l'intérêt voudrait les fermer ? Si ce fardeau eſt ſi peſant pour un prince abſolu, qui a par-tout des yeux qui l'éclairent, & des mains qui le ſecondent, de quel poids était le gouvernement dans les temps où DIEU donna *St Louis* à la terre ?

Les rois alors étaient les chefs de pluſieurs vaſſaux déſunis entr'eux, & ſouvent réunis contre le trône. Leurs uſurpations étaient devenues des droits reſpectables. Le monarque était en effet le roi des rois, & n'en était que plus faible. La terre

était partagée en forteresses occupées par des seigneurs audacieux, & en cabanes sauvages, où la misère languissait dans la servitude.

Le laboureur ne semait pas pour lui, mais pour un tyran avide qui relevait de quelqu'autre tyran; ils se fesaient la guerre entre eux, & ils la fesaient au monarque. Le désordre avait même établi des lois par lesquelles tout ordre était renversé. Un vassal perdait sa terre, s'il ne suivait pas son seigneur armé contre le souverain. On était parvenu à faire le code de la guerre civile.

La justice ne décidait, ni d'un héritage contesté, ni de l'innocence accusée; le glaive était le juge. On combattait en champs clos pour expliquer la volonté d'un testateur, pour connaître les preuves d'un crime. Le malheureux qui succombait, perdait sa cause avec la vie; & ce jugement du meurtre était appelé le jugement de DIEU. La dissolution dans les mœurs se joignait à la férocité. La superstition & l'impiété répandaient leur souffle impur sur la religion, comme deux vents opposés qui désolent également la campagne. Il n'y avait point de scandale qui ne fût autorisé par quelque loi barbare, établie dans les terres de ces petits usurpateurs, qui avaient donné pour loi la bizarrerie de leurs divers caprices. La nuit de l'ignorance couvrait tout de ses ténèbres. Des mains étrangères envahissaient le peu de commerce que pouvait faire, & encore à sa ruine, un peuple sans industrie, abruti dans un stupide esclavage.

C'est dans ces temps sauvages, dans ces siècles d'anarchie, que DIEU tire des trésors de sa providence;

cette ame de *Louis* qu'il revêt d'intelligence, de justice, de douceur & de force. Il semble qu'il envoie sur la terre un de ces esprits qui veillent autour de son trône ; il semble qu'il lui dise : Allez porter la lumière dans le séjour de la nuit ; allez rendre justes & heureux des peuples qui ignorent la justice & la félicité.

Ainsi *Louis* est donné au monde. Une mère digne du trône, au-dessus du siècle où elle est née, cultive ce fruit précieux. L'éducation, cette seconde nature, si nécessaire aux avantages de la première, non-seulement capable de déterminer la manière de penser, mais peut-être encore celle de sentir ; l'éducation, dis-je, que *Louis* reçut de *Blanche*, devait former un grand prince, & un prince vertueux. Instruite elle-même de cette grande vérité, que *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*, elle instruisit son fils de la sainteté & de la vérité de la religion. Le cœur du jeune *Louis* prévenait toutes ces importantes leçons ; & l'on peut dire que l'éducation qu'il reçut ne fut qu'un développement continuel du germe de toutes les vertus que DIEU avait mises dans cette ame privilégiée.

Quand *Louis* prend en main les rènes du gouvernement, il se propose de mettre l'ordre dans toutes les parties dérangées de l'Etat, & d'en guérir toutes les plaies.

Ce n'était pas assez de commander, il fallait persuader ; il fallait des ordonnances si claires & si justes, que des vassaux qui pouvaient s'y opposer, s'y soumissent. Il établit les tribunaux supérieurs

qui réforment les jugemens des premiers juges ; il prépara ainſi des reſſources à l'innocence opprimée.

Lorſqu'il a rempli les premiers ſoins qu'il doit aux affaires publiques ; lorſque les travaux pénibles de la royauté ont un intervalle, il emploie ces momens à juger lui-même la cauſe de la veuve & de l'orphelin. Quelles voix ne l'ont pas célébré de ſiècle en ſiècle, aſſis ſur un gazon, ſous les chênes de Vincennes, rappelant ces premiers temps du monde, où les patriarches gouvernaient une famille immenſe, unie & obéiſſante ?

Ce roi montre de loin, à travers tant de ſiècles, à l'un de ſes plus auguſtes deſcendans, comment il faudra extirper le duel, & exterminer ce monſtre que ſes mains pures ont attaqué les premières. Et remarquons ici, Meſſieurs, que c'eſt le plus valeureux des hommes, le plus jaloux de l'honneur, qui le premier a flétri cette fureur inſenſée, où les hommes ont ſi long-temps attaché l'honneur & le courage.

Cette partie de la juſtice, ce grand devoir des rois, qui aſſure aux hommes leurs vies & leurs poſſeſſions, porte en elle-même un caractère de grandeur, qui élève & qui ſoutient l'ame qui l'exerce ; mais quelles peines rebutantes dans ces autres détails épineux, dont la diſcuſſion eſt auſſi difficile que néceſſaire, & dont l'utilité, ſouvent méconnue, donne rarement la gloire qu'elle mérite !

Les lois du commerce, qui eſt l'ame d'un Etat, la proportion des eſpèces, qui ſont les gages du commerce, feront-elles l'objet des recherches du vainqueur des Anglais, du défenſeur des croiſés, du héros qui paſſe les mers pour aller combattre

dans l'Egypte? Oui, ſans doute, elles le furent; il enſeigne à ſes peuples qu'ils peuvent eux-mêmes faire avec les étrangers ces échanges utiles, dont le ſecret était alors dans cette nation par-tout proſcrite & par-tout répandue, qui, ſans cultiver la terre, en dévorait la ſubſtance; il encourage l'induſtrie de ſon peuple; il le délivre des ſecours funeſtes dont il était accablé par ce peuple errant, qui n'a d'induſtrie que l'uſure.

Le droit de fabriquer en ſon nom les gages des échanges de la foi publique, & d'en fixer le titre & le poids, était un de ces droits que la vanité & l'intérêt de mille ſeigneurs réclamaient, & dont ils abuſaient tous. Ils cherchaient l'honneur de voir leurs noms ſur ces monumens d'argent & d'or; & ces monumens étaient ceux de l'infidélité. Leur prérogative était devenue le droit de tromper les peuples. Que de ſoins, que d'inſinuations, que d'art il fallut pour obliger les uns à être juſtes, & les autres à vendre au ſouverain ce droit ſi dangereux!

Voilà ce qui fut le plus difficile; car il ne lui coûtait pas de juger contre lui-même, quand il fallait décider entre les droits du domaine royal & les héritages d'un citoyen. Si la cauſe entre la vigne de *Naboth* & celle du prince était douteuſe, c'était le champ de *Naboth* qui s'accroiſſait du champ de l'oint du Seigneur.

Du même fond de juſtice dont il tranſigeait avec les particuliers, il négociait avec les princes. Ne penſons pas qu'en effet il y ait une morale pour les citoyens, & une autre pour les ſouverains, & que

le prétexte du bien de l'Etat justifie l'ambition du monarque.

La sagesse des hommes, si souvent inique & si souvent trompée dans ses iniquités, semble permettre qu'on profite de sa puissance & de la faiblesse d'autrui, qu'on s'agrandisse sur les ruines d'un voisin qui ne peut se défendre, qu'on le force par des traités à se dépouiller, & qu'on puisse ainsi devenir usurpateur par des titres qui semblent légitimes. *Où est l'avantage, là est la gloire*, a dit un souverain réputé plus sage selon les hommes que selon DIEU. *Où est la justice, là est l'avantage*, disait *S[t] Louis*. Il connaît les devoirs du roi, il connaît ceux du chrétien. Homme ferme, il assure à sa famille la Normandie, le Maine & l'Anjou : homme juste, il laisse la Guienne aux descendans d'*Eléonor* de Guienne, qui, après tout, en étaient les héritiers naturels.

Tels sont les exemples d'équité que *S[t] Louis* donne à tous les monarques, & que renouvelle aujourd'hui le plus aimé, le plus modéré de ses descendans, destiné à montrer, comme lui, à la terre que la grande politique est d'être vertueux. L'un prévient la guerre en fesant le partage des provinces ; l'autre, au milieu des victoires, cède les provinces qu'il a conquises, & qu'il peut conserver. Quand on traite ainsi, on est sûr d'être l'arbitre des couronnes. Aussi l'Europe vit ses peuples & ses rois, les suprêmes pontifes & les empereurs, remettre à *S[t] Louis* leurs différends. Cet honneur que l'ancienne Rome s'arrogeait à force d'injustices, à force d'artifices & de victoires, il l'obtint par la vertu.

Tant de ſageſſe ne peut être deſtituée de vigueur. Le vertueux, quand il eſt faible, n'eſt jamais grand. Vous ſavez, Meſſieurs, avec quelle force il ſut contenir dans ſes bornes la puiſſance qu'il reſpectait le plus. Vous ſavez comment il ſut diſtinguer deux limites ſi unies & ſi différentes. Vous admirez comment le plus religieux des hommes, le plus pénétré d'une piété ſcrupuleuſe, accorde les devoirs du fils aîné de l'Egliſe, & du défenſeur d'une couronne, qui pour être la plus fidelle n'en eſt pas moins indépendante. Applaudi de toutes les nations, révéré dans ſes Etats des eccléſiaſtiques qu'il réforme, & à Rome du pontife auquel il réſiſte.

Quiconque étudie ſa vie, le voit toujours grand & ſage avec ſes voiſins, ſes vaſſaux & ſes peuples.

Mais quand on parle devant vous, Meſſieurs, on ne doit pas oublier ce que *St Louis* fit pour les ſciences. Indigné que les Muſulmans les cultivaſſent, & qu'elles fuſſent négligées dans nos climats; qu'on y apprît d'eux l'ordre des ſaiſons; qu'on cherchât chez eux les remèdes du corps, & quelques lumières de l'eſprit; il ralluma, du moins pour un temps, ces flambeaux éteints pendant tant de ſiècles; & il prépara ainſi à ſes deſcendans la gloire de les fixer chez les Français, en les remettant entre vos mains.

Suppléez, Meſſieurs, à tout ce que je n'ai point dit ſur le gouvernement de *St Louis :* mais faible miniſtre des autels, deſtiné à n'annoncer que la paix, pourrais-je parler ici de ſes guerres? Oui, elles ont toutes été juſtes ou ſaintes. O religion! c'eſt-là ton plus beau triomphe. Celui qui ne craint que DIEU, doit être le plus courageux des hommes.

SECONDE PARTIE.

Si *St Louis* n'avait montré qu'un courage ordinaire, c'était assez pour sa gloire; il pouvait vaincre, en se contentant d'animer par sa présence des sujets qui cherchent la mort dès qu'elle est honorée des regards du maître. Mais c'est peu de les inspirer toujours; il combat toujours pour eux comme ils combattent pour lui; il donne toujours l'exemple: il fait à leur vue ce qu'à peine le courage le plus ardent, l'émulation la plus animée leur ferait hasarder à la vue de leur souverain.

La journée de Taillebourg est encore récente dans la mémoire des hommes; cinq cents ans d'intervalle n'en ont pas effacé le souvenir: & comment l'oublierions-nous, lorsque nous voyons aujourd'hui dans un descendant de *St Louis*, le seul roi qui depuis ce jour mémorable ait vaincu en personne les mêmes peuples dont triompha son aïeul immortel?

Votre imagination se peint ici, sans doute, ce pont devenu si célèbre, où *Louis* presque seul arrête l'effort d'une armée. Nos annales contemporaines & fidelles attestent ce prodige; & ce qui est encore plus rare, c'est que ce grand roi, hasardant ainsi une vie si précieuse, pensait n'avoir fait que son devoir. Il lui fut donné de faire avec simplicité les choses les plus grandes. Il remporte deux victoires en deux jours; mais il ne met sa gloire que dans le bien qui peut en résulter. Les plus grands capitaines n'ont pas toujours profité de leurs victoires; l'histoire ne nous laisse pas douter que *St Louis* n'ait

profité des ſiennes, & par la rapidité de ſes marches, & par des ſuccès qui valent des batailles, ſans en avoir la célébrité; & ſurtout par la paix, cette paix tant déſirée, tant troublée par le genre-humain, & qu'il faut acheter par l'effuſion de ſon ſang. *Louis* l'accorda, cette paix, aux ennemis qu'il pouvait accabler, & aux rebelles qu'il pouvait punir; il ſavait de quel prix eſt la clémence; il ſavait combien il y a peu de grandeur à ſe venger; que tout homme heureux peut faire périr des infortunés; & que d'accorder la vie n'appartient qu'à DIEU & aux rois qui ſont ſon image.

Tel on le vit en Europe; tel il fut en Aſie; non pas auſſi heureux, mais auſſi grand. Il ne m'appartient pas de traiter de téméraires ceux qui dans ce ſiècle éclairé condamnent les entrepriſes des croiſades autrefois conſacrées. Je ſais qu'un célébre & ſavant auteur paraît ſouhaiter que les croiſades n'euſſent jamais été entrepriſes. Sa religion ne lui laiſſe pas penſer que les chrétiens d'Occident duſſent regarder Jéruſalem comme leur héritage. Jéruſalem eſt la ville ſainte, conſacrée par les myſtères de notre rédemption, par la mort d'un DIEU, digne & ſaint objet des vœux de tous les chrétiens; mais c'eſt le ciel où DIEU réſide, qui eſt le patrimoine des enfans du ciel. La raiſon ſemble déſapprouver encore que l'Europe ſe dépeuplât pour ravager inutilement l'Aſie; que des millions d'hommes, ſans deſſein arrêté, ſans connaiſſances des routes, ſans guides, ſans proviſions aſſurées, ſe ſoient précipités & ſe ſoient écoulés comme des torrens dans des contrées que la nature n'avait point faites pour eux. Voilà ce qu'on

allègue pour condamner l'entreprise de S[t] *Louis;* & on ajoute la raison la plus ordinaire & la plus forte sur l'esprit des hommes, c'est que l'entreprise fut malheureuse.

Mais, Messieurs, il n'y a ici aucun de vous qui ne me prévienne, & qui ne se dise à lui-même : il n'y a jamais eu d'action infortunée qui n'ait été condamnée; & plus le siècle est éclairé, plus vous sentez que le succès ne doit pas être la règle du jugement des sages, comme il n'est pas toujours dans les voies de DIEU la récompense de la vertu.

Tout homme est conduit par les idées de son siècle ; une croisade était devenue un des devoirs d'un héros. *S[t] Louis* voulait aller réparer les disgraces des empereurs & des rois chrétiens. Les croisés qui l'avaient précédé avaient fait beaucoup de fautes ; & c'est par cette raison-là même qu'il les fallait secourir. Les cris de tant de chrétiens gémissans l'appelaient de l'Orient ; la voix du souverain pontife l'excitait de l'Occident : le dirai-je enfin ? la voix de DIEU parlait à son cœur. Il avait fait vœu d'aller délivrer ses frères opprimés. Il ne pensait pas que la crainte d'un mauvais succès pût délier ses sermens. Il n'avait jamais manqué de parole aux hommes, pouvait-il en manquer à DIEU pour lequel il allait combattre?

Quand son zèle eut déployé l'étendard du DIEU des armées, sa sagesse oublia-t-elle une seule des précautions humaines qui peuvent préparer la victoire? Les *Paul-Emiles*, les *Scipions*, les *Condés*, & les héros de nos jours, ont-ils pris des mesures plus justes?

Ce port d'Aigues-mortes, devenu aujourd'hui une place inutile, vit partir la flotte la plus nombreuſe & la mieux pourvue qui ait jamais vogué ſur les mers. Cette flotte eſt chargée des mêmes héros qui avaient combattu ſous lui à Taillebourg; & le même capitaine qui avait vaincu les Anglais pouvait ſe flatter de vaincre les Sarrazins.

Aſſez d'autres, ſans moi, l'ont peint s'élançant de ſon vaiſſeau dans la mer, & victorieux en abordant au rivage. Aſſez d'autres l'ont repréſenté affrontant ces traits de flammes, dont le ſecret, tranſmis des Grecs aux Sarrazins, était ignoré des chrétiens occidentaux. Il remporte deux victoires; il prend Damiette; il s'avance à la Maſſoure. Le voilà prêt à ſubjuguer cette contrée, que ſon climat, ſon fleuve, ſes anciens rois, ſes conquérans ont rendue ſi célèbre. Encore une victoire, & le vulgaire l'égale aux plus fameux héros. Mais, Meſſieurs, il n'y a pas beſoin de cette victoire pour les égaler à vos yeux; vous ne jugez pas les hommes par les événemens. Quand *St Louis* a eu des guerriers à combattre, il a été vainqueur; il n'eſt vaincu que par les ſaiſons, par les maladies, par la mort de ſes ſoldats qu'un air étranger dévore, & par ſa propre langueur. Il n'eſt point pris les armes à la main: il ne l'eût pas été, s'il eût pu combattre.

Dois-je, Meſſieurs, me laiſſer entraîner à l'uſage de repréſenter ceux qui eurent ce grand-homme dans leurs fers, comme des barbares ſans vertu & ſans humanité? Ils en avaient ſans doute; ils étaient des ennemis dignes de lui, puiſqu'ils reſpectèrent ſa vie qu'ils pouvaient lui ôter; puiſque leurs médecins

le guérirent dans ſa priſon, du mal contre lequel il n'avait pu trouver de remède dans ſon camp; puiſqu'enfin, comme cet illuſtre captif l'atteſte lui-même dans ſa lettre à la reine ſa mère, le ſultan lui propoſa la paix, dès qu'il l'eut en ſon pouvoir.

Le ſoldat eſt par-tout inhumain, emporté, barbare. Le ſaint roi avoue que les ſiens avaient maſſacré les muſulmans dans la Maſſoure, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Il n'eſt pas étonnant que des peuples attaqués dans leurs foyers ſe ſoient vengés; mais, en ſe vengeant & en ſe défendant, ils montrèrent qu'ils connaiſſaient le reſpect dû au malheur, & la générosité. Ils firent la garde devant la maiſon de la reine; le ſultan remit au roi la cinquième partie de la rançon qu'il devait payer; action auſſi noble que celle du vaincu, qui s'étant aperçu que les Muſulmans s'étaient mécomptés à leur déſavantage, leur envoya ce qui manquait au prix de ſa délivrance.

Plus il y avait de grandeur d'ame parmi ſes ennemis, plus s'accroît la gloire de *St Louis;* elle fut telle que parmi les Mamelus, il s'en trouva qui conçurent l'idée d'offrir la couronne d'Egypte à leur captif.

Jamais la vertu ne reçut un plus bel hommage. Ses ennemis voyaient en lui ce que tous les hommes admirent, la valeur dans les combats, la générosité dans les traités, la conſtance dans l'adverſité. Les vertus mondaines ſont admirées des hommes mondains; mais pour nous, portons plus haut notre admiration : voyons non ce qui étonnait l'Afrique, mais ce qui doit nous ſanctifier. Voyons-y cette piété héroïque,

héroïque, qui me rappelle à toutes les actions saintes de sa vie, à ce grand objet de mon discours, à celui que vos cœurs se proposent.

TROISIEME PARTIE.

J'AI loué le grand-homme qui a gouverné des nations, qui a conduit de nombreuses armées ; mais les vertus du roi & du capitaine ne peuvent être d'usage que pour ce très-petit nombre d'hommes que DIEU met à la tête des peuples. De quoi nous servira, à nous, une admiration stérile ? Nous voyons de loin ces grandes vertus ; il ne nous est pas donné de les imiter : mais toutes les vertus du chrétien sont à nous. Si le plus grand prince de son siècle a été saint, qui ne peut aspirer à l'être? Roi, il est le modèle des rois : chrétien, il est le modèle de tous les hommes.

Il me semble qu'une voix secrète s'élève en ce moment au fond de nos cœurs. Elle nous dit : Regardez cet homme qui est né sur le premier trône du monde. Il a été exposé à tous les dangers dont les charmes séduisent les ames. Les plaisirs se sont présentés en foule à ses sens ; les flatteurs lui ont préparé toutes les voies de la séduction : il les a évitées ; il les a rejetées.

Quel exemple pour nous ! il est humble dans le sein de la grandeur ; & nous, hommes vulgaires, nous sommes enflés de vanité & d'orgueil ! Il est roi, & il est humble ! C'est beaucoup pour les moindres particuliers d'être modestes. Mais, quelle différence entre la modestie & l'humilité ! Que cette

modeftie eft trompeufe ! Qu'il entre d'amour-propre dans cet art de cacher l'amour-propre ! de paraître ignorer fon mérite pour le mieux faire remarquer ! de dérober fous un voile l'éclat dont on eft environné, afin que d'autres mains lèvent ce voile que vous n'oferiez tirer vous-même !

O hommes, enfans de la vanité ! votre modeftie eft orgueil. La plus pure eft celle qui eft la moins corrompue par la fecrète complaifance du cœur : elle eft alors tout au plus une bonne qualité ; mais l'humilité eft la perfection de la vertu.

St Louis fecourt les pauvres ; tous les païens l'ont fait : mais il s'abaiffe devant eux ; il eft le premier des rois qui les ait fervis ; il les égale à lui ; il ne voit en eux que des citoyens de la cité de DIEU, comme lui. C'eft-là ce que toute la morale païenne n'avait pas feulement imaginé. Il était le plus grand des rois, & il ne fe croit pas digne de régner. Il veut abdiquer une couronne qu'on eût dû lui offrir, fi fa naiffance ne la lui avait pas donnée.

Quoi ! un roi dans la force de l'âge, un roi l'exemple de la terre, ne fe croit pas égal à la place où DIEU l'a mis ; pendant que tant d'hommes médiocres dans leurs talens, & infatiables dans leur cupidité, percent violemment la foule où ils devraient refter, frappent à toutes les portes, font jouer tous les refforts, bouleverfent tout, corrompent tout, pour parvenir à de faibles dignités, à je ne fais quels emplois dont encore ils font incapables !

La charité n'eft pas moins étrangère à l'antiquité profane : elle connaiffait la libéralité, la magnanimité ;

mais ce zèle ardent pour le bonheur des hommes & pour leur bonheur éternel, les anciens en avaient-ils l'idée? Ont-ils approché de cette ardeur avec laquelle le ſaint roi travaillait à ſecourir les ames des faibles, & à ſoulager tous les infortunés?

Toutes les vertus humaines étaient chez les anciens, je l'avoue; les vertus divines ne ſont que chez les chrétiens.

Où eſt le grand-homme de l'antiquité, qui ait cru devoir rendre compte à la juſtice divine, je ne dis pas de ſes crimes, je dis de ſes fautes légères, je dis des fautes de ceux qui, chargés de ſes ordres, pouvaient ne les pas exécuter avec aſſez de juſtice?

Quel bon roi, dans les fauſſes religions, a vengé tous les jours ſur ſoi-même des erreurs attachées à une adminiſtration pénible, & dont les princes ne ſe croient pas toujours reſponſables?

Quels climats, quelles terres ont jamais vu des monarques païens foulant aux pieds & la grandeur qui fait regarder les hommes comme des êtres ſubalternes, & la délicateſſe qui amollit, & le dégoût affreux qu'inſpire un cadavre, & l'horreur de la maladie, & celle de la mort, porter de leurs mains royales des hommes obſcurs frappés de la contagion, & l'exhalant encore, leur donner une ſépulture que d'autres mains tremblaient de leur donner?

Ainſi la religion produit dans les ames qu'elle a pénétrées un courage ſupérieur, & des vertus ſupérieures aux vertus humaines. Elle a encore ſanctifié dans *St Louis* tout ce qu'il eut de commun avec les héros & les bons rois.

La fermeté dans le malheur n'eſt pas une vertu rare. L'ame ramaſſe alors toutes ſes forces ; elle ſe meſure avec ſes deſtins ; elle ſe donne en ſpectacle au monde. Quiconque eſt regardé des hommes, peut ſouffrir & mourir avec courage. On a vu des rois captifs, attachés au char de leur vainqueur, braver dans l'excès de l'humiliation le ſpectacle des pompes triomphales. On a vu des vaincus ſe donner la mort, non pas avec cette rage qu'inſpire le déſeſpoir, mais avec le ſang-froid d'une fauſſe philoſophie.

O vains fantômes de vertu ! ô aliénation d'eſprit ! que vous êtes loin du véritable héroïſme ! Voir d'un même œil la couronne & les fers, la ſanté & la maladie, la vie & la mort ; faire des choſes admirables, & craindre d'être admiré ; n'avoir dans le cœur que Dieu & ſon devoir ; n'être touché que des maux de ſes frères, & regarder les ſiens comme une épreuve néceſſaire à ſa ſanctification ; être toujours en préſence de ſon Dieu ; n'entreprendre, ne réuſſir, ne ſouffrir, ne mourir que pour lui : voilà *St Louis*, voilà le héros chrétien, toujours grand & toujours ſimple, toujours s'oubliant lui-même. Il a régné pour ſes peuples ; il a fait tout le bien qu'il pouvait faire, même ſans rechercher les bénédictions de ceux qu'il rendait heureux. Il a étendu ſes bienfaits dans les ſiècles à venir, en redoutant la gloire qui devait en être le prix. Il n'a combattu que pour ſes ſujets & pour ſon Dieu. Vainqueur, il a pardonné ; vaincu, il a ſupporté la captivité, ſans affecter de la braver. Sa vie a coulé toute entière dans l'innocence & dans la pénitence ; il a vécu ſous le cilice, il eſt mort ſur la cendre.

Héros & père de la France, modèle des rois & des hommes, tige des Bourbons, veillez ſur eux & ſur nous ; conſervez la gloire & la félicité de ce royaume. C'eſt vous ſans doute qui inſpirâtes à *Charles V* votre ſageſſe, à *Louis XII* cet amour de ſon peuple ; c'eſt par vous que *François I* fut le père des lettres ; c'eſt vous qui rendîtes *Henri IV* à l'Egliſe ; c'eſt à votre exemple qu'il ſut vaincre & pardonner ; vous avez donné votre force & votre munificence à *Louis XIV;* vous avez vu votre modération dans les victoires, égalée par celui de vos fils qui règne aujourd'hui ſur nous. Puiſſe ce roi, votre digne ſucceſſeur, régner long-temps ſur un peuple dont il fait l'amour, le bonheur & la gloire ; & puiſſent ſes vertus, ainſi que les vôtres, ſervir d'exemple aux nations. Ainſi ſoit-il.

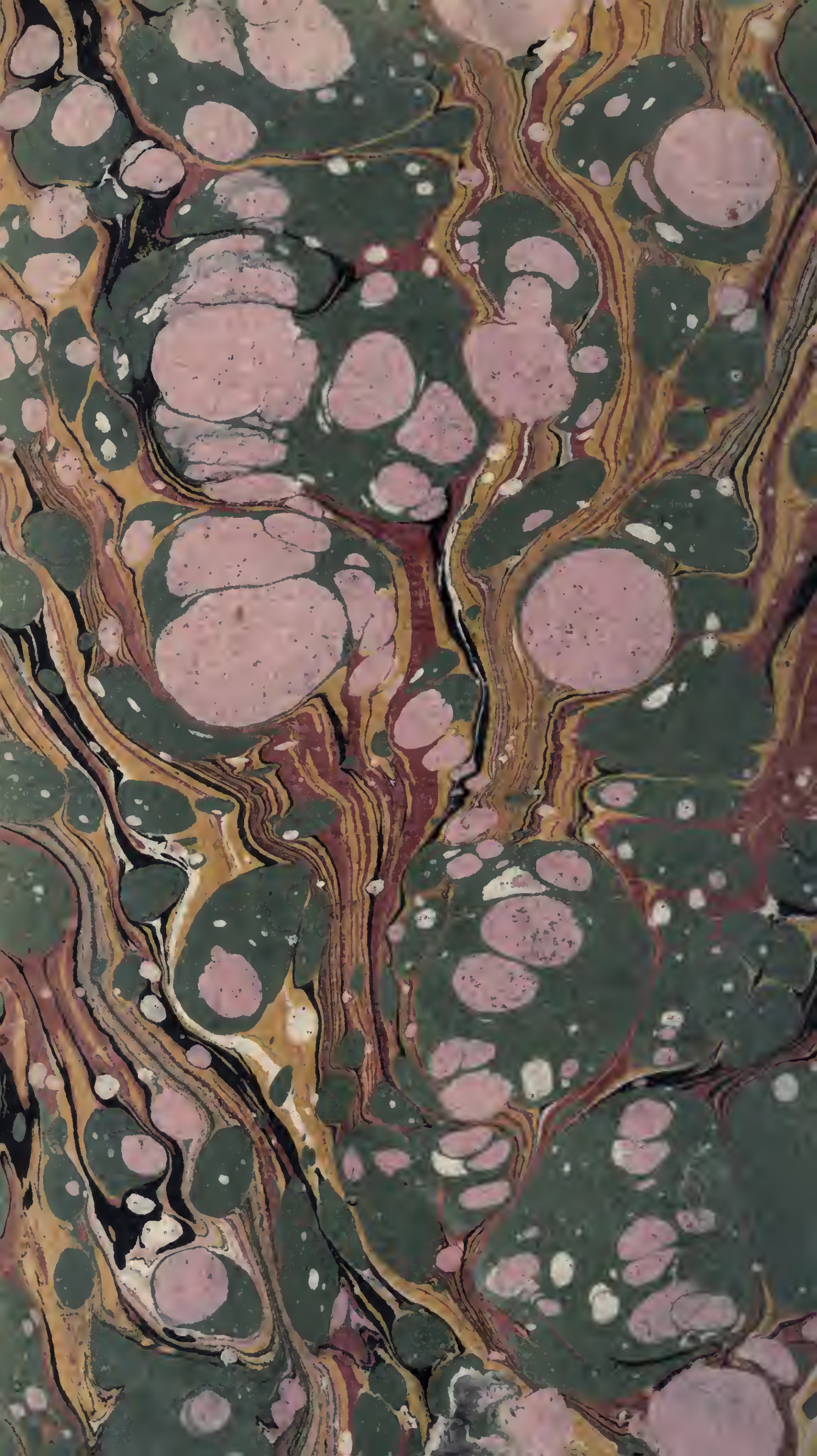
Fin du tome ſecond.

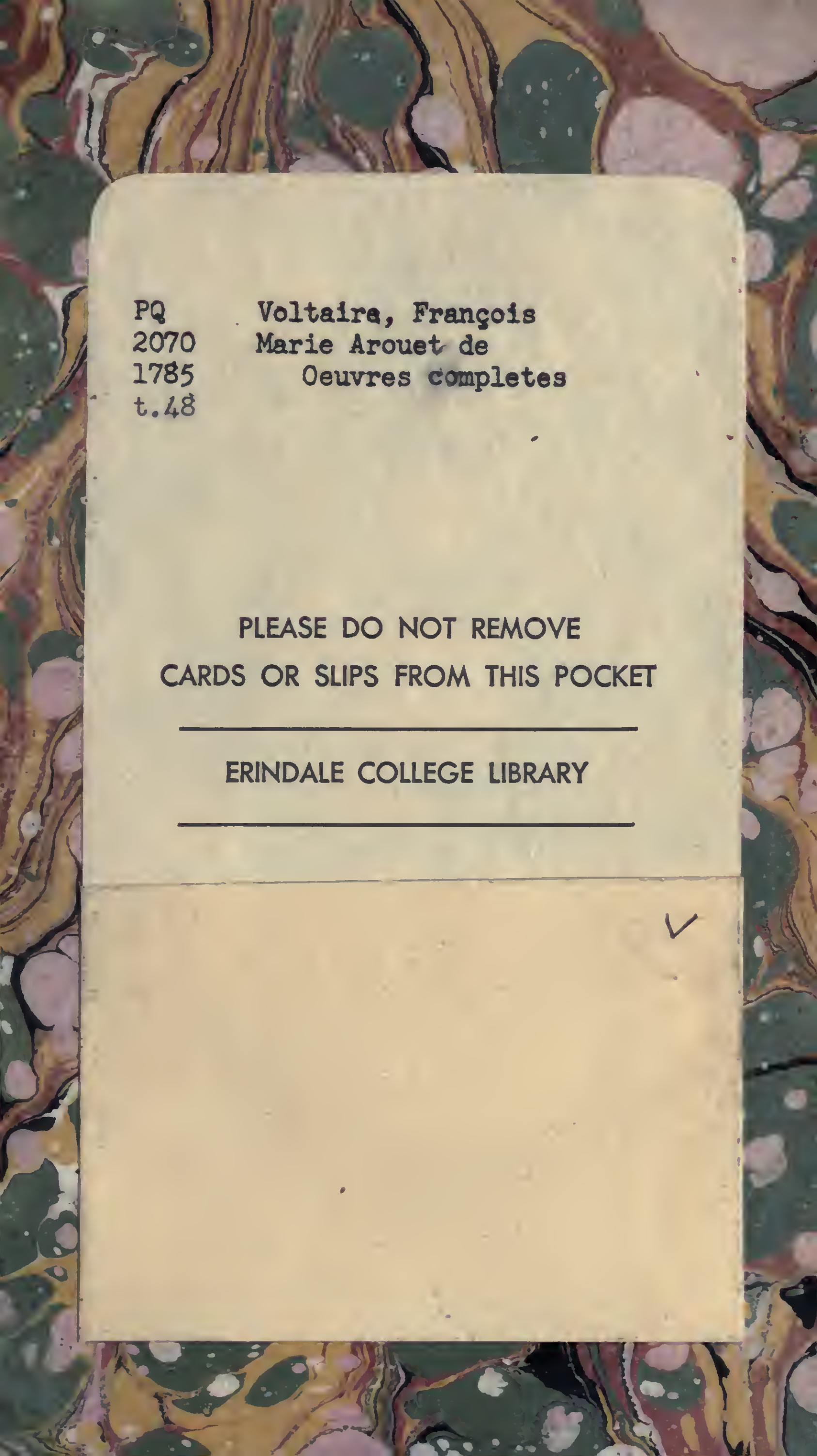
TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du deuxième volume.




PQ
2070
1785
t.48
Voltaire, François
Marie Arouet de
Oeuvres completes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
ERINDALE COLLEGE LIBRARY

